This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

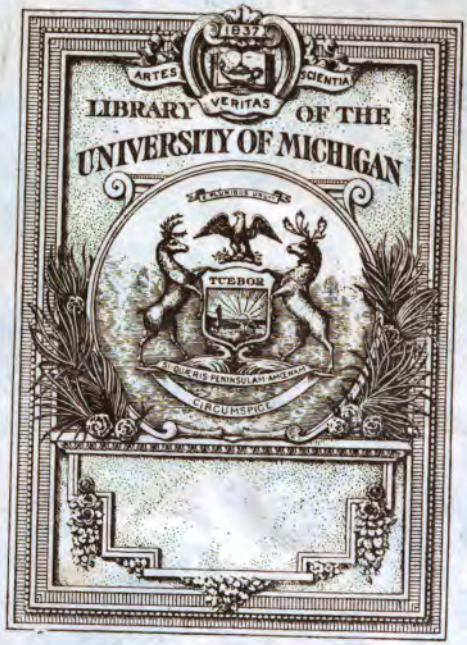
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

BUHR B

[redacted]

a39015 00024722 4b

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

DC
280.5
.H89

Digitized by Google

Digitized by Google

NEUF ANS DE SOUVENIRS

D'UN AMBASSADEUR

D'AUTRICHE A PARIS

SOUS LE SECOND EMPIRE

1851-1859

Digitized by Google

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de reproduction et de traduction en France et dans tous les pays étrangers, y compris la Suède et la Norvège.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en avril 1904.

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 5386.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE COMTE DE HÜBNER

Ancien Ambassadeur d'Autriche à Paris et à Rome

Digitized by Google

COMTE DE HUBNER

NEUF ANS DE SOUVENIRS D'UN AMBASSADEUR D'AUTRICHE [illegible]

SOUS LE SECOND EMPIRE

1851-1859

PUBLIÉS PAR SON FILS

LE COMTE ALEXANDRE DE HÜBNER

avec un portrait

★

PARIS
LIBRAIRIE PLON
E. NOURRIT ET Cie IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE (6e)

1904

Digitized by Google

Digitized by Google

Joseph Alexander
COMTE DE HÜBNER

NEUF ANS DE SOUVENIRS
D'UN AMBASSADEUR
D'AUTRICHE A PARIS
SOUS LE SECOND EMPIRE
1851-1859

PUBLIÉS PAR SON FILS

LE COMTE ALEXANDRE DE HÜBNER

Avec un portrait en héliogravure

★

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1904

Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉFACE

J'offre cet ouvrage au public, en hommage à la mémoire de mon père. C'est douze ans après sa mort (1892), que je me décide à faire paraître ces pages. Je n'exécute pas ici une volonté testamentaire, mais un désir du défunt.

Pendant les dernières années de sa vie, longue et active, mon père s'était occupé de la revision de ses écrits et m'avait désigné son Journal de 1851 à 1859, comme devant être publié un jour.

Ce ne sont pas des Mémoires, dans le sens propre du mot; c'est un simple Journal, dans lequel se trouvent consignés les événements et les transactions diplomatiques, auxquels il a pris une si grande part en sa qualité d'ambassadeur d'Autriche à Paris, sous Napoléon III.

L'époque dont il s'agit, riche en événements historiques, riche en enseignements de toutes sortes, est pleine de perturbations et de bouleversements, tels que : le Coup d'État et la proclamation du second Empire. La reconnaissance du nouveau gouvernement a rencontré bien des difficultés, suscitées par les

315804

Digitized by Google

puissances du Nord; a donné lieu, entre ces Cours, à de nombreux pourparlers qui n'ont pas manqué de laisser de la rancune dans le cœur de l'Empereur, si jaloux de son prestige.

L'auteur décrit ensuite les complications qui apparaissent déjà sur l'horizon en Orient. La Russie y exerçait depuis des années une prépondérance considérée d'un œil louche par les puissances occidentales. Ce sont ces complications qui furent l'origine de la guerre de Crimée.

Si l'Autriche n'a pas pris directement part à la guerre, elle s'est au moins rangée moralement du côté des puissances occidentales, tandis que la Prusse et l'Allemagne ne se prononçaient pas et louvoyaient entre les deux parties.

La prise de Sébastopol mit fin à la guerre. Cependant, l'Angleterre ne se montra pas favorable à la paix; elle pensait à une nouvelle campagne navale dans la Baltique. L'Empereur, au contraire, satisfait des succès obtenus, pousse à la paix, se rapproche de la Russie et ne veut pas imposer aux vaincus de trop lourdes conditions. Les succès de la guerre — pas trop formidables, il est vrai — et la gloire momentanée, lui suffisent.

C'est que Napoléon III a déjà d'autres soucis en tête. Les souvenirs de sa jeunesse orageuse, ses liaisons d'autrefois avec les partis révolutionnaires en Italie; les engagements qu'il avait, peut-être, pris avec les sectes et qu'il semblait avoir oubliés un instant,

Digitized by Google

commencent à le tourmenter. Il est préoccupé, il hésite; il ne veut pas mettre en jeu sa fortune, sa puissance, sa dynastie pour des promesses éphémères. Il veut être conservateur et voudrait le rester. Mais, hélas! ses frères d'autrefois sont impitoyables, le renégat doit rentrer au bercail, et c'est Orsini que le sort désigne pour lui rappeler ses engagements d'une manière bien décidée et faite à ne lui laisser aucun doute.

Le jour où les bombes éclatent sous la voiture impériale, et où l'Empereur et l'Impératrice échappent, comme par miracle, à une mort imminente, ce jour-là la question italienne prend corps et âme. Elle s'empare de tous les esprits et, malgré tous les efforts, malgré toutes les propositions et biais de la diplomatie, elle conduit à la guerre franco-autrichienne de 1859, en Italie.

Voilà en peu de mots les événements les plus marquants des années 1851 à 1859, auxquels l'auteur de ce Journal a pris une part si active comme représentant d'une des plus anciennes et plus puissantes monarchies de l'Europe.

Je serais très heureux si l'œuvre de mon père pouvait contribuer un peu à fournir des renseignements historiques, peut-être inconnus jusqu'à ce jour, et à mieux éclaircir la situation politique de cette époque.

Ce Journal ne traite pas uniquement les transactions diplomatiques; mais l'auteur y peint aussi, sous de vives couleurs, les hommes et les choses, la vie de

Digitized by Google

Paris, la vie et les intrigues à la Cour des Tuileries, les menées dans les salons de la nouvelle société bonapartiste et de l'ancienne aristocratie légitimiste, les caractères des personnages politiques et parlementaires, qui ont alors joué un rôle dans la société et le monde officiel. Je me flatte que ces réminiscences d'un ancien ambassadeur pourraient être de quelque intérêt, non seulement pour les hommes d'État et pour les diplomates, mais aussi pour le public en général.

Presbourg, 24 décembre 1903.

Comte Alexander HÜBNER.

Digitized by Google

NEUF ANS DE SOUVENIRS
D'UN AMBASSADEUR
D'AUTRICHE A PARIS

1851

JANVIER

Mercredi 1er. — L'année commence par une belle journée de printemps et pour moi par une infinité de visites. Terminé la soirée chez la princesse de Lieven.

Jeudi 2. — Le général La Hitte, encore ministre des affaires étrangères; le duc et la duchesse Decazes, le général comte de Saint-Priest, Gustave de Beaumont, le général de la Rue, M. et Mme de Flavigny dînent chez moi. La Hitte seul à l'air préoccupé; mes autres convives envisagent la crise qui approche avec le stoïcisme de gens qui n'y ont rien à perdre et rien à gagner.

Digitized by Google

Vendredi 3. — Fait mes adieux au cardinal Fornari, nonce apostolique, qui nous quitte. C'est un homme de mérite et de caractère. Le clergé français le respecte plus qu'il ne l'aime et le voit partir sans regret. Le soir, réception à l'Élysée.

Samedi 4. — Le ministère a donné aujourd'hui sa démission, on ne sait trop pourquoi. Mais la Chambre est de mauvaise humeur, et cela suffit pour renverser le cabinet. En France tout est hors des gonds. Donc, la machine s'arrête. Le soir, un instant aux Italiens, causette avec M. de Molé, le duc de Noailles et le duc de Montebello dans la loge de la princesse de Lieven. Ces *big swells* rient d'un œil et pleurent de l'autre. On tremble, mais on se réjouit de voir crouler ce qu'on n'aime pas voir debout.

Dimanche 5. — Nous voilà en pleine crise ministérielle, mais la véritable crise est entre Louis Bonaparte et Changarnier, entre l'Élysée et l'Assemblée nationale.

Lundi 6. — Le Président ne perd pas contenance. Paris reste tranquille et indifférent. Les chefs de l'Assemblée nationale, seuls, semblent désorientés.

Mardi 7. — Qui l'emportera, du Président ou du général? Toute la question est là. Mais elle est déjà résolue. La crise est faite puisque Louis Bonaparte est décidé à destituer Changarnier. Achille Fould signera le décret qui dissoudra l'état-major général de l'armée de Paris.

Digitized by Google

La crise ministérielle est donc déterminée, car, dans l'état actuel de la France, rien n'est facile comme de trouver des ministres.

Mercredi 8. — Le Président a mandé à l'Élysée Molé, Dupin, Thiers, le duc de Broglie, Berryer, Montalembert, Daru et Odilon Barrot, et il leur a déclaré que sa résolution de retirer à Changarnier le commandement de l'armée de Paris était prise irrévocablement. Pendant deux heures, ces huit chefs de la majorité l'ont vainement conjuré de revenir sur cette résolution. Le prince est resté inébranlable, le public indifférent, Paris tranquille.

Jeudi 9. — Drouyn de Lhuys remplacera La Hitte. Je me rends chez ce dernier pour lui serrer la main. Complètement étranger aux affaires étrangères, mais esprit conciliant, cœur d'or, loyal, désireux de faire de son mieux, d'une humeur égale et d'une politesse exquise, le « beau La Hitte », comme on l'appelait sous la Restauration, a su gagner les sympathies du corps diplomatique, qui le voit partir avec regret. Au physique, beau type militaire et de gentilhomme de la vieille roche. Le soir je rencontre Viel-Castel et Montebello chez la princesse de Lieven. Ils exposent fort bien la situation. On entend toujours dire que l'art de causer se perd en France. Il me semble, au contraire, que c'est l'art d'agir qui se perd.

Vendredi 10. — Le *Moniteur* donne le nouveau ministère. Fould, Baroche, Parieu, Rouher restent

Digitized by Google

Drouyn de Lhuys prend les affaires étrangères, et Changarnier, destitué sans phrase, est remplacé par Baraguey d'Hilliers. Grand tumulte à l'Assemblée nationale. Sur la proposition de Rémusat, elle nomme une commission chargée d'aviser aux circonstances. Ainsi — *for the time being* — le Président a le dessus. Enlever par un décret le commendement de l'armée de Paris à un général aussi populaire dans l'armée et qui s'appuie sur la majorité de l'Assemblée nationale est, certes, un acte téméraire.

Lundi 13. — A l'Élysée, le succès fait un peu tourner les têtes. Persigny, que j'ai rencontré ce soir chez la duchesse de Grammont, me dit : « Mon temps (d'être ministre des affaires étrangères) n'est pas encore venu. Il faut attendre que tout ceci soit balayé. Nous serons pacifiques, mais nous saurons faire respecter les grands principes de 1789. Pas de menaces ni pour vous ni pour la France. Pas de réaction. Nous ne la souffrirons pas ! »

Jeudi 16. — Hier, à l'Assemblée nationale, la majorité a ouvert le feu contre le Président de la République. Jules de Lasteyrie a été le principal orateur. Aujourd'hui c'était le tour des légitimistes. Berryer a fait un discours magnifique, c'est-à-dire pompeux, déclamatoire et un peu creux. C'est l'animation, le son un peu mélodieux de sa voix, son regard de feu, enfin l'art de dire qui enlèvent l'auditoire. J'avoue qu'il me laisse toujours froid. Il a plus de vivacité que d'esprit, et il brille plus par l'élévation des sentiments que par la nouveauté ou la profondeur des pensées. Il a parlé

Digitized by Google

du « Roi » avec une chaleur, une conviction et une naïveté que ses amis appellent sublimes et que le ministre Baroche, à ce qu'il m'a dit, trouve audacieuses. Le soir à l'Élysée il y a foule. Louis Bonaparte m'accoste et me parle, en langue allemande, de la destitution de Changarnier. Au reste rien de particulier. Il a trouvé Changarnier sur son chemin. Il fallait donc le briser ou être brisé lui-même. Pour un aventurier, c'est simple comme bonjour.

Vendredi 17. — Aujourd'hui Thiers, qui est le véritable chef de la coalition, a fait les frais de la séance. Il a rarement parlé avec plus de talent et d'habileté. Pour voir à quel point le parlementarisme décompose la société, avilit les hommes et dégrade les choses, il faut lire, étudier, méditer ce discours.

Samedi 18. — Le général Cavaignac s'est réservé la parole pour aujourd'hui. Baroche a répondu au nom du ministère. Il a à lui seul porté le poids de la défense, et il a rempli cette tâche, difficile quand on considère l'autorité et le renom de ses adversaires, avec courage et un talent incontestable. Mais la coalition — Thiers avec ses amis, les légitimistes, le tiers-parti et la montagne — ont voté comme un seul homme. Le ministère battu a donné sa démission. Les salons s'agitent. Les rues restent tranquilles. Hausse à la Bourse.

Dimanche 19. — Visite chez le général Changarnier qui a échangé son quartier général aux Tuileries avec

Digitized by Google

un modeste appartement dans un petit hôtel garni de la rue Saint-Honoré.

Je le trouvai en compagnie de son fidèle Valazé. D'abord réservé, ce qui est contraire à sa nature, il s'échauffait peu à peu et donnait, à la fin, un libre cours à ses pensées, à ses sentiments et surtout à ses ressentiments. Mais c'est un galant homme et un rude général.

J'ai donné à diner aux deux nonces, au cardinal Fornari qui part et à Mgr Gariboldi qui arrive.

Il y avait, en outre, en dehors de quelques membres du corps diplomatique, le duc de Noailles, le duc de Blacas, le duc de Montebello, le duc de Ranzau, le prince Théodore de Beaufremont, le comte de Montalembert. M. de Salvandy tenait lieu de musique de table et mes autres convives discutaient la situation.

Lundi 20. — La démission du ministère, qui n'a vécu que neuf jours, a été acceptée. Le Président avait formé ce cabinet uniquement pour frapper le grand coup qui devait le débarrasser de Changarnier. Le but est atteint. Quant aux instruments dont il s'est servi, il s'en sépare sans regret. Drouyn de Lhuys, en entrant, m'a dit en souriant qu'il ne resterait au ministère que quelques jours. De l'autre côté l'Assemblée nationale perd du terrain à vue d'œil. Les gens tranquilles et sensés n'attendent plus rien de la coalition et fixent de plus en plus leurs regards sur Louis Bonaparte. — Le soir, chez Thiers que, par exception, je ne trouve pas dormant au coin de son feu. Il est au contraire fort excité et de mauvaise humeur. La chute du ministère,

Digitized by Google

qui est le résultat de son discours d'avant-d'hier, semble l'inquiéter. Il comprend que la crise approche et qu'elle s'annonce mal. Je lui dis : « Puisque vous disposez de la majorité, vous et vos amis, pourquoi ne prenez-vous pas le pouvoir? » Comme toujours, la réponse était : « Parce que le temps n'est pas venu de former un grand ministère. » Le temps viendra-t-il jamais?

Mercredi 22. — On cherche des ministres. Le public se soucie fort peu de cette crise et moins encore des beaux parleurs de l'Assemblée nationale. Mais dans le monde parlementaire l'excitation est au comble.

Jeudi 23. — Odilon Barrot et Léon Faucher ne sont pas parvenus à former un ministère. Dîné chez le duc Decazes avec le ministre démissionnaire Baroche et deux candidats ministériels : MM. de Chasseloup-Laubat et Buffet. A Paris, par le temps qui court, chaque jour a son histoire, ou plutôt c'est une suite de drames, de comédies, de vaudevilles, en attendant le tour de la tragédie. Le soir les échos de la journée remplissent les salons, et ce n'est pas un des moindres charmes de cette ville d'entendre raconter et critiquer la pièce avec verve, avec esprit, souvent avec éloquence, par ceux qui l'ont composée et qui la jouent. Aujourd'hui la grande scène est encore l'Assemblée nationale, mais je pense que c'est à l'Élysée que se prépare le dénouement.

Vendredi 24. — Le ministère, dit « le petit », est fait. Pas un homme connu ou un peu haut placé ni de l'Assemblée ni de la haute administration. M. Brenier,

Digitized by Google

directeur de la comptabilité au ministère des affaires étrangères, figure dans la liste comme ministre de ce même département. C'est tout dire. Lorsque ce matin Viel-Castel, directeur des archives, se présentait chez son nouveau chef, ces deux messieurs éclatèrent de rire. Le public en fait autant, et je pense qu'à l'Élysée aussi on rit. Les chefs de la majorité seuls ne rient pas. J'ai rencontré Thiers; il est furieux.

Lundi 27. — On avait décidé de combattre le nouveau ministère dès son début au moyen d'interpellations. Maintenant, on y renonce. Cette nouvelle reculade de l'Assemblée nationale est considérée comme un succès de l'Élysée.

FÉVRIER

Jeudi 6. — Une jeune fille de Vienne ou de Prague m'apporte une lettre de recommandation. Elle est pianiste, et accompagné de Richard Meternich je la mène à la salle Érard pour la faire jouer en présence de Thalberg qui, après cinq minutes d'audition, la déclare hors ligne (1). Au bal de l'Élysée le Président me parle au milieu de la foule. Le rapprochement entre l'Autriche et la Prusse l'inquiète. Il craint, dit-il, un renouvellement de la Sainte-Alliance!

Samedi 8. — Chez Fould longue causerie avec Persigny. Cet homme tient du prophète. Du moins il en

(1) Mlle Klauss est devenue une des grandes virtuoses de l'époque.

Digitized by Google

a la chaleur et la conviction. « L'Empire, me dit-il en terminant, se fera, ou plutôt il est fait. » Il criait cela si haut que tout le monde nous regardait. Ce prophète est aussi un enfant terrible. Mais c'est le meilleur, le plus dévoué et le plus fidèle ami de Louis Bonaparte. Après lui vient Bacciochi, qui possède la fidélité du dogue, mais sans en avoir l'humeur, car il est complaisant de sa nature.

Lundi 10. — L'Assemblée nationale rejette la loi sur la dotation du Président, à une majorité de 102 voix.

Lundi 17. — Le Président, à la suite de ce vote, supprime les bals et les grandes soirées; mais il continue à recevoir le lundi soir à l'Élysée. Dans ces réunions on ne voit guère que des hommes, ses partisans de l'Assemblée, les membres du corps diplomatique et beaucoup de militaires. Dans la société, au contraire, on s'amuse beaucoup. Ce soir, bal fort élégant chez la marquise de Chasseloup-Laubat.

Vendredi 21. — Le Président me reçoit à six heures dans le salon où il a fait placer un grand portrait de Napoléon en costume d'empereur. Je trouve le prince de fort bonne humeur et, contre son habitude, communicatif. Il a de ces accès, mais ils sont rares. Au reste, comme c'était à prévoir, je n'ai pas atteint le but de ma visite.

Dimanche 23. — Grand dîner chez moi : Brenier, ministre des affaires étrangères; Drouyn de Lhuys,

Digitized by Google

comte de Morny, Carlier, préfet de police; comte d'Argout, prince Menschikoff, comte de la Redorte, le vieux comte de Löwenhielm et plusieurs autres chefs de mission, un de ces dîners que le devoir impose de donner et d'accepter, mais qui sont rarement amusants. Celui de ce soir était le reflet de la situation. Tout le monde était dans ses petits souliers.

Lundi 24. — Grande fête de la République. Le temps splendide. Tout Paris dans les rues. Des centaines de milliers de gens sur les boulevards et aux Champs-Élysées. Pas de désordre, excepté à la place de la Bastille occupée par des milliers de tapageurs portant des couronnes d'immortelles rouges. La police les laisse hurler pendant quelques heures. A la fin ces couronnes sont déposées au pied de la colonne de Juillet et la foule se dissipe. Il y a des malicieux qui prétendent que ces scènes sont organisées en haut lieu et ont pour but d'alarmer les paisibles citoyens et de leur faire comprendre la nécessité d'un sauveur. Ce soir j'ai rencontré chez les Decazes le maréchal Narvaez. C'est un type qui se perd même dans l'armée espagnole, le type des Cortès et des Pizarros. D'ailleurs on voit que c'est quelqu'un.

Mardi 25. — Petit dîner chez Rumpf avec le nonce, le duc de Sotomaior, Hatzfeld et Thiers. Ce dernier fait les frais de la conversation. Je l'ai rarement vu plus en verve. Il se développe comme *high tory* et protectionniste. Quel caméléon!

Digitized by Google

MARS

Mercredi des Cendres, 5. — Je rencontre souvent Jules de Lasteyrie. C'est certainement un homme d'esprit, jusqu'à un certain point; homme de sens honnête et possédant au plus haut degré la foi de ses convictions. Mais quand on lui demande de vous les préciser, ces convictions, il se trouble, bat la campagne, devient diffus, obscur, se rabat à la fois à des lieux communs empruntés à l'évangile de 1789. Ses coreligionnaires sont tous comme cela. Avec raison ils se révoltent contre ce qui est, ils le répudient, ils tâchent de le renverser, et ils ne comprennent pas, parce qu'ils ne veulent pas comprendre que ce qui existe n'est que le développement logique de leurs doctrines. Au reste Lasteyrie est petit-fils de La Fayette. Il distille la sève révolutionnaire.

Samedi 8. — Passé ma journée à lire l'histoire de Ferdinand II par Hurter. Cet auteur n'est pas suisse pour rien; mais quel excellent guide dans ses Alpes; quels vastes horizons il déroule devant vous! Mais pour vous mener à ces hauteurs, il vous fait passer par des sentiers raboteux et abruptes. Seulement chaque pierre qui blesse vos pieds est un cristal de roche, un solitaire de la plus belle eau. Le soir, dans ma loge aux Italiens, entendu le vieil opéra *Il Matrimonio secreto*, par Cimarosa. La Sonntag chantait avec cette simplicité magistrale qui fait sa grandeur et l'immortel Lablache

Digitized by Google

avec une verve comique digne de l'âge de Boccace. Quelle journée remplie de jouissances! et pas d'ombre d'affaires.

Lundi 10. — Diné à l'Elysée entre Kalerdgi et lady Martin Joy : deux statues d'albâtre, mais des statues animées. Terminé la soirée chez la duchesse de Galliera et le duc de Broglie qui, moins taciturne que de coutume, m'expose, à son point de vue, la situation du moment. Les hommes d'État anglais causent comme ils parlent au parlement *in a business-like style;* ceux de l'Allemagne endoctrinent comme des professeurs; nos bons Autrichiens parlent comme des *gentlemen of the turf,* ayant souvent de la peine à trouver le verbe à la fin de leur phrase. Mais les sommités du monde politique français, surtout ceux de la génération qui s'en va, quand ils possèdent le don de la parole, excellent par la correction, la précision, la vivacité d'un langage toujours plus ou moins académique.

Dimanche 16. — Dupin, Thiers, Cousin, Mignet, le général Changarnier, Kisseleff, Antonini et James de Rothschild dinent chez moi. La conversation, errant autour de la table, scintillant et sautillant, mais ramenée aussitôt au sujet principal qui forme le fond de toutes les préoccupations, à la situation où l'on se trouve et où il est également difficile de s'arrêter que d'en sortir. Cette causerie animée, spirituelle, fine, parfois superficielle, jamais banale ni triviale, ne tarissait pas un instant ni pendant ni après le repas. Thiers pérorait, Cousin endoctrinait, Dupin inter-

Digitized by Google

rompait par des calembours comme lui seul en sait faire. Enfin, c'était une soirée vraiment parisienne. Seulement, même à Paris, ces jeux d'esprit, faute de combattants, deviennent de plus en plus rares.

Mercredi 19 au samedi 22. — Excursion en Belgique. J'ai visité mes fils au collège de Brugelette et j'ai passé le reste de mon *holyday* auprès du prince de Metternich, en ce moment établi à Bruxelles. Il est décidément opposé à l'idée, caressée à Vienne, de faire entrer dans la diète germanique l'ensemble de notre monarchie.

J'ignore dans quelle tête ce projet a pris son origine. Certainement pas dans l'esprit juste et clair du prince Félix de Schwarzenberg. Mais malheureusement il s'est laissé engager dans cette voie, et lorsque j'en ai eu connaissance il s'était déjà trop avancé pour que des remontrances de ma part eussent pu produire de l'effet. Je me suis donc dans ma correspondance avec lui imposé un silence absolu sur cette matière. Il en a pris de l'humeur, mais il n'a pas pu me faire sortir de ma réserve. Les objections du vieux prince de Metternich sont concluantes. Il affirme que les conséquences de la réalisation de ce projet sont incalculables. De toute façon l'Autriche, devenue tout entière membre de la confédération germanique, perdait sa qualité de puissance européenne. Le vieux roi de Bavière (prédécesseur du roi Louis Ier) s'est plaint auprès du chancelier d'être moins puissant et moins indépendant que les rois de Sardaigne et des Pays-Bas, malgré la supériorité de son royaume au point de vue de la popula-

Digitized by Google

tion, des ressources et de l'étendue de territoire, et cela par la raison que ses États font partie d'une confédération. Le prince de Metternich compare l'Autriche avec une grande maison de banque qui participe à une spéculation pour une certaine somme et qui par conséquent domine sur les petits capitalistes qui y ont placé toute leur fortune; car si l'entreprise tourne mal, elle a une chance de sauver ses fonds qui s'y trouvent engagés avec l'aide de ceux qui ne le sont pas.

Je quitte à regret ce charmant intérieur. J'ai trouvé le prince en bonne santé, fort instruit de ce qui se passe de par le monde, dépourvu de toute amertume, mais désireux de rentrer à Vienne. La princesse, belle encore et sympathique comme toujours, supporte mal la privation de l'air natal.

Lundi 31. — Louis-Napoléon et son gouvernement suivent avec une anxiété mal dissimulée la négociation entre Vienne et Berlin au sujet de l'entrée de la monarchie autrichienne dans la confédération allemande. Le public s'en soucie fort peu, et je pense que le public a raison, car ce projet n'a aucune chance de réussir. C'est la première fois que, sur une question de politique extérieure, je me trouve en dissidence d'opinion avec le prince Félix. Je crains qu'il ne soit mal conseillé. En attendant, je décline toute polémique avec le ministère français sur cette délicate et malencontreuse question. Ici on craint des insurrections partielles. Louis Napoléon cherche et ne parvient pas à former un ministère définitif.

Digitized by Google

AVRIL

Vendredi 11. — Le nouveau ministère formé hier (Baroche, affaires étrangères; Léon Faucher, intérieur; Fould, etc.) a eu à l'Assemblée une majorité de cinquante-deux voix, et par conséquent est appelé le ministère de 52 (1852).

Dimanche des Rameaux, 13. — Dîner chez le Président de la République, qui donne le bras à la princesse de Ligne. Son mari le prince, mécontent de la place qu'on lui a assignée, fait une scène à Bacciochi. C'est la petite pièce. La grande, pour moi, c'est une longue conversation avec Louis Napoléon, qui rumine sa future constitution. Il craint et déteste le suffrage universel, mais il ne peut s'en passer pour arriver au pinacle. Quoi faire? « Que pensez-vous, m'a-t-il dit, d'une idée qui m'est venue : chaque Français marié est électeur? » C'est un rêveur, un esprit hésitant, incertain, dépourvu du guide des principes. Il n'en connaît qu'un seul; mais ce principe est une superstition : la foi dans son étoile.

Dimanche de Pâques, 20. — J'ai suivi les conférences du Père de Ravignan S. J. à Notre-Dame. C'est le prédicateur le plus en renom. Il a de l'animation, de l'éloquence; mais selon moi il déclame trop et a peu d'idées. Il enlève ses auditeurs, surtout les femmes. J'avoue qu'il me laisse froid. Pendant la semaine sainte,

Digitized by Google

les églises regorgeaient de monde; seulement leur nombre est comparativement petit. L'immense majorité des Parisiens ne pratique pas. Le jeudi saint j'ai vu la promenade traditionnelle de Longchamp, une longue file de voitures remplies de lorettes. Dans un de ces équipages on voyait quatre ouvriers en blouse, et sur le siège un monsieur, « un bourgeois », mis avec élégance, qui représentait leur domestique. C'est ainsi que ces pauvres gens s'imaginent le triomphe du socialisme.

Mercredi 30. — J'ai passé ce mois à dîner en ville et à recevoir du monde à dîner chez moi. Après la formation d'un ministère, rien n'est difficile comme de composer les listes de vos invités, tant est le nombre de catégories séparées par des abîmes, de coteries portant la même couleur, mais nuancées à l'infini et si exclusives que la présence d'un seul *outsider* effarouche la compagnie. Il y a le faubourg Saint-Germain pur, il y a le faubourg Saint-Honoré, il y a les irréconciliables et ceux qui dans Louis-Napoléon ont entrevu le sauveur, le « Monk », comme on dit; d'autres qui commencent à revenir de cette erreur. N'ayez garde de les réunir en petit comité. Il y a les chefs de la majorité, les burgraves qui aiment à primer et dont, par conséquent, il ne faut pas trop inviter à la fois. Ce sont les ducs et les pairs du temps présent. Il y a les jeunes députés, les *risingmen*, qui savent se rendre utiles aux ambassadeurs et sont, ordinairement, plus amusants que les sommités de la politique. Il y a les intimes de l'Élysée, hommes et femmes, ces dernières toutes belles et élégantes, et parmi elles quelques dames du

Digitized by Google

grand monde, mais que le maître de la maison fera bien de ne pas mettre en contact avec les vertus farouches du noble faubourg. Les étrangers de distinction sont d'une grande ressource, car on peut les inviter avec tout le monde. Voici, par exemple, mon dîner d'un de mes derniers lundis, genre solennel : comte Molé; prince et princesse de Ligne, née Lubomirska; général de La Hitte; maréchal Narvaez; marquis de Valdegamas; marquis et marquise Brignole; duc et duchesse de Galliera; marquis et marquise Durazzo, etc. — Autre dîner d'hier, jeune élégance du faubourg : marquis et marquise de Jumilhac; comte et comtesse Xavier de Blacas; marquis et marquise de Nadaillac; le duc de Valençay, le comte Armand de Maillé, le marquis de Laussat. — Dîner de dimanche dernier, officiel et ennuyeux : Baroche, ministre des affaires étrangères; Léon Faucher, intérieur; amiral de Lassus; prince de Craon, duc de Bauffremont, comte de Circourt, Persigny, le comte Villareal et plusieurs de mes collègues du corps diplomatique. — Dîner d'étrangers de marque : lord et lady Douglas (princesse Marie de Bade); comte et comtesse Maurice Dietrichstein (née Potocka); Mme Narichkine; lord Hertford, un des hommes les plus spirituels que la Grande-Bretagne ait jamais produits; comte de Brandebourg, Kisseleff, etc.

MAI

Jeudi 1er. — Grande et élégante soirée chez M. Molé à l'occasion de la signature du contrat de mariage de

Digitized by Google

Mlle de Champlatreux, sa nièce, et de Jules de Noailles, duc d'Ayen, fils aîné du duc de Noailles.

Dimanche 4. — Une pluie persistante gâte la fête républicaine du 4 mai. La foule patauge dans la boue. Un Neptune colossal de plâtre qu'on a érigé sur le pont Louis XV résiste mal aux rafales qui déchirent les pavillons, renversent quelques mâts, et finissent par balayer cette immense place de la Concorde, éclairée à jour à la lumière électrique, mais grâce à l'inclémence des éléments complètement déserte dès les premières heures de la nuit. Persigny en est enchanté. Il y voit le symbole du sort réservé à la République.

Jeudi 15 au dimanche 18. — Excursion à Bruxelles et Brugelette. Arrivé à Bruxelles à cinq heures du soir. Dîné chez le prince de Metternich, dont nous célébrons le soixante-dix neuvième anniversaire. Il n'y avait que la famille, le comte de Stürmer, ancien internonce à Constantinople, et Mlle Tardiveau, le modèle de toutes les gouvernantes.

Vendredi 16. — Passé la journée au collège des jésuites à Brugelette, avec mes fils.

Samedi 17. — Le prince de Metternich me fait lire des lettres du prince Félix de Schwarzenberg relatives au retour en Autriche de l'ancien chancelier d'État. Il s'était exilé lui-même en 1848, et lorsqu'il faisait mine de rentrer, il se trouvait des âmes timorées à Vienne qui y mettaient obstacle. J'ai combattu ces scrupules,

Digitized by Google

je crois peu sincères, dans ma correspondance particulière avec notre premier ministre, et c'est avec une vive satisfaction que j'ai lu les lettres de ce dernier. Rien ne s'oppose plus au retour du prince de Metternich. Dîner à Laecken, avec le comte, la comtesse et leur fils, le vicomte Charles Vilain XIV. J'y ai trouvé la reine Amélie, que je n'avais plus vue depuis 1847; son fils le prince de Joinville, devenu un vieillard; la duchesse de Sagan (duchesse de Dino), et les trois enfants du roi. Après dîner la reine Amélie fit emporter le fauteuil que la reine des Belges, sa fille, avait occupé habituellement. Une atmosphère de deuil et de tristesse pesait sur cette réunion. La veuve de Louis-Philippe m'a parlé avec dignité et résignation des épreuves douloureuses de ces dernières années. Le roi Léopold, ce prince diplomate par excellence, m'a paru un peu désorienté. Le départ de son beau-père des Tuileries reflète naturellement sur sa situation.

Mardi 27. — Dîner chez moi en l'honneur du jeune couple duc et duchesse d'Ayen, avec la duchesse de Sagan et le duc et la duchesse de Noailles, marquis et marquise de Vogüé, comte et comtesse Pozzo di Borgo (née de Crillon), le comte Molé et Richard Metternich.

JUIN

Mardi 24. — Dîné aux Tuileries, chez le général Baraguay-d'Hilliers, qui occupe l'appartement de Mme la duchesse de Montpensier. Je me trouve entre

Digitized by Google

Baroche, ministre des affaires étrangères, et Boulay de la Meurthe, vice-président de la République. Ce dernier me disait : « Eh bien, comment ça va-t-il en Autriche? Cela se civilise-t-il un peu? »

JUILLET

Dimanche 13. — La *Gazette de Vienne* donne la nouvelle loi sur la presse, qui, « pendant la durée de l'état transitoire », autorise le gouvernement à supprimer les journaux et à défendre l'importation de journaux et livres imprimés à l'étranger. La pensée du ministère se concentre sous le mot « transitoire ». On pourrait se demander si c'était une inspiration heureuse de créer un nouveau provisoire. Et où ce provisoire devra-t-il aboutir? Doit-il nous ramener à la charte octroyée et supprimée le 4 mars, ce qui serait une interprétation assez naturelle du mot provisoire — ou bien, sauf quelques concessions faites au temps, à la vieille Autriche historique et traditionnelle? Peut-être l'Empereur et ses ministres ne jugent-ils pas les choses assez mûres pour qu'on puisse parler plus clairement. S'il en est ainsi, l'emploi du mot « transitoire » n'est pas peut-être une faute, puisque le permanent et positif est encore impossible; mais, alors, c'est la triste constatation du fait déplorable que l'Autriche n'a pas encore retrouvé son assiette.

Lundi 14. — Molé, Viel-Castel, Werner de Mérode et Kisseleff dînent chez moi. Molé raconte avec l'entrain

Digitized by Google

d'un jeune homme et avec cette grâce, qui lui est propre, pas toujours, mais quand il veut bien être gracieux, ses souvenirs de la Terreur, pendant l'emprisonnement de son père, un des trois ou quatre incarcérés de l'Abbaye, qui ont échappé aux massacres du 2 septembre (1). On croit rêver en entendant de la bouche d'un témoin oculaire, parfaitement digne de foi, ces récits avérés, mais inexplicables au point de vue psychologique. Il y a une vilaine ruelle, dite passage Sainte-Marie, qui mène en biais de la rue de Grenelle à la rue du Bac. Dans ce passage existe encore une misérable boutique où l'on vend des légumes. C'est là, à la nuit tombante, avant que les réverbères, fort rares alors, fussent allumés, que le jeune Molé se présentait tous les soirs à la propriétaire, brave et courageuse femme, qui risquait sa tête en fourrant dans les poches du ci-devant, ce qu'il fallait à lui et à sa mère pour ne pas mourir de faim pendant les vingt-quatre heures.

A l'Assemblée nationale, les débats sur la revision de la constitution ont commencé aujourd'hui. On sait d'avance que le résultat en sera nul, ce qui ôte en grande partie leur intérêt aux plus beaux discours.

En général, on est las de discours.

L'orateur principal de la séance, Falloux, qui a réclamé pour les légitimistes l'honneur d'avoir inventé les grands principes de 1789!!! Quel trouble dans toutes les têtes, même les meilleures!

(1) M. Molé père, arrêté de nouveau, mourut guillotiné.

Digitized by Google

Mardi 15. — Le montagnard Michel (de Bourges) a parlé aujourd'hui admirablement pour prouver que les orléanistes appartiennent à la Révolution; qu'un abîme les sépare des légitimistes, qui se dégradent en se faisant les courtisans de la branche cadette.

Dîner aux affaires étrangères, chez Baroche, avec toutes les notabilités politiques qui n'ont pas cessé leurs relations avec l'Élysée. Parmi les invités il y avait le docteur Véron, rédacteur du *Constitutionnel,* qu'on ne voit nulle part. Plusieurs des convives du ministre s'en formalisaient. Ces messieurs sont par trop difficiles en temps de République.

Mercredi 16. — Aujourd'hui Berryer a eu le haut du pavé. Tout le monde a quitté la séance plus ou moins enthousiasmé. « Quel son de voix, quelle noblesse du geste, quel air imposant (dû à son habit boutonné), quelle sobriété de gestes, quels yeux jetant feu et flammes! » Dans les salons on ne parlait pas d'autre chose. Personne ne semblait choqué d'entendre le principal organe de M. le comte de Chambord glorifier les grandes conquêtes de 1789.

Jeudi 17. — Aujourd'hui c'est le tour de Victor Hugo, qui parle dans le genre de Robespierre et de Saint-Just.

Le soir, au dernier jeudi des Hatzfeld, avec Molé, Piscatori, Léon Faucher, Baroche et d'autres politiciens de la Chambre.

Que résulte-t-il de tous ces beaux discours et de ces causeries spirituelles? Absolument rien.

Digitized by Google

Jeudi 31. — L'Assemblée nationale après avoir, il y a quelques jours, rejeté la revision, vient de nommer la commission de permanence.

L'exposition de Londres, invention due au prince Albert, attire une foule d'étrangers à Paris, parmi eux beaucoup d'Autrichiens.

AOUT

Samedi 2. — Reçu une bonne lettre du prince Félix de Schwarzenberg, bonne, aimable et amicale. Il m'expose la situation intérieure de la monarchie, en la peignant d'une manière plutôt rassurante.

Promenade aux boulevards. La visite dont le lord-maire de Londres honore la ville de Paris y a attiré une foule de monde.

Lundi 4. — A trois heures, à Saint-Cloud, chez le Prince-Président, qui donne un *morning party* en l'honneur de ses hôtes d'Angleterre. Le temps est superbe et le château, avec ses gobelins d'après l'*Apothéose* de Rubens, le parc avec ses eaux qui jouent, avec un soleil radieux, avec les ombres délicieuses sous la haute futaie, avec la vue de Paris, tout ceci fait un ensemble digne d'un conte de fées. On n'en peut pas dire autant de la compagnie, à tout point de vue, fort mêlée.

Mardi 5. — Matinée à l'ambassade d'Angleterre. Le saltimbanque américain Franklin et le lord-maire de

Digitized by Google

Londres en sont les lions. Le soir grande fête à l'hôtel de ville. Huit mille invités. Le Prince-Président avec lady Normanby et nous autres, donnant le bras aux femmes de ministres, faisons le tour des salles, pendant que le peuple stationne tranquillement sur la place et les quais, magnifiquement éclairés par la pleine lune.

Voyage à Vienne du 8 au 31 août.

Dimanche 10. — Au Johannisberg. J'ai trouvé ici le prince de Metternich avec la princesse, les enfants, miss Marion Ellice et Valentin Esterhazy. On est donc en fort petit comité, mais on n'en jouit que davantage de ce site magnifique. Selon le prince, l'Allemagne occidentale est en pleine dissolution. Les gouvernements de ces États forment, pour ainsi dire, l'avant-garde et doivent pouvoir compter sur la confédération, qui est leur réserve. Mais pour que la confédération soit à même de remplir cette mission, il faut que la bonne entente se rétablisse entre l'Autriche et la Prusse, ce qui suppose une amélioration des relations personnelles entre Berlin, surtout entre le roi et le prince Félix Schwarzenberg. Les gouvernements de l'ouest de l'Allemagne, méfiants à l'endroit de la Prusse, ont une entière confiance dans les vues et intentions de l'Autriche. Mais à Vienne on les laisse sans direction, sans un mot d'ordre dont ils auraient un si grand besoin. En ce qui concerne le *Gesammteintritt*, l'entrée de la monarchie autrichienne toute entière dans la Confédération germanique, le prince m'a répété ses arguments que je connaissais et que je m'approprie, contre la réalisation de cette fausse conception.

Digitized by Google

Mardi 12. — Ces trois derniers jours n'étaient qu'une série de causeries avec mon ancien chef. Il juge la situation avec une grande lucidité et une indépendance et liberté d'esprit qui l'honorent. Il m'a dit : « On m'a taxé de prolixité et on a trouvé que je me répétais trop dans mes dépêches. Si les instructions d'un ministre dirigeant à ses agents étaient des essais de revue ou des morceaux d'éloquence, je mériterais ce blâme; mais il s'agit de faire entrer vos idées dans la tête de vos organes, de les en pénétrer et de les mettre à même d'en faire autant vis-à-vis des gouvernements étrangers.

SEPTEMBRE

Lundi 1er. — Revenu ce matin de mon voyage de Vienne; je trouve mes garçons arrivés de leur collège de Brugelette, et c'est pour la première fois de ma vie que j'ai le bonheur de dîner avec mes six enfants.

Samedi 13. — Des jours paisibles, heureux, non troublés ni par des soucis, ni par des préoccupations, passés dans ma famille, dans un calme d'affaires absolu; car nous nous trouvons en pleine saison morte, et les politiciens chôment. Pas tout à fait, cependant. Dans les conciliabules des anciens partis on agite et prépare la candidature du prince de Joinville pour la place occupée par Louis Bonaparte! A Champlatreux, où j'ai passé une journée charmante avec mon collègue et ami Hatzfeld, on n'entendait parler que de cette nouvelle combinaison. M. Molé avait un beau moment

Digitized by Google

d'éloquence en nous l'exposant; mais il est trop homme d'État pour la croire pratique.

Lundi 21. — La duchesse de Maillé, en visite auprès de la duchesse de la Rochefoucauld au château de la Rocheguyon près de Nantes, a eu le malheur, en se déshabillant, de mettre le feu à sa toilette de nuit. Elle est dans un état presque désespéré. Du Limousin on mande la mort de M. de Vallon, qui s'est noyé dans une excursion sur un petit lac. Sa charmante femme, née Delessert, et le comte de Nadaillac, qui se trouvaient dans le bateau, se sont sauvés à la nage.

Je lis avec un vif intérêt le dernier livre de mon collègue d'Espagne marquis de Valdegamas (Donoso Cortès) intitulé : *Ensayo sobre el catolicismo, el liberalismo y el socialismo.* Les attaques qu'il dirige contre l'école libérale sont d'une force logique remarquable, des véritables coups de massue. L'auteur s'est formé à l'école de Goerres; mais la tournure de son esprit, essentiellement castillane, rappelle les théologiens espagnols du seizième siècle. Par exemple le passage suivant : *La discuzion es el titulo con que viaja la muerte, cuando no quiere ser conocida y anda de incognito* (1).

C'est du Louis de Grenade tout pur. Le prince de Metternich a quitté son château au Johannisberg pour retourner à Vienne. Il a traversé les principales villes de l'Allemagne du Sud, respectueusement salué par le peuple. Nous sommes loin déjà du mois de mars 1848.

(1) « La discussion est le nom sous lequel voyage la mort, quand elle ne veut pas être connue. »

Digitized by Google

24 septembre au 10 octobre. — Excursion en Corse.

OCTOBRE

Samedi 11. — Revenu hier soir de mon excursion en Corse, je trouve Paris vide; mais en pleine crise ministérielle. Il s'agit de la loi électorale du 31 mai 1850, dont le Président demande le rappel.

Peut-être s'agit-il surtout de trouver des hommes *sûrs*, sûrs quand il tentera son coup d'État. Je lis en ce moment l' « Histoire de la Convention » par Barante. C'est ce livre qui me fait comprendre la grande Révolution, non par les réflexions de l'auteur qui sont faibles, mais par l'analyse très détaillée qu'il donne des débats à la Convention nationale. L'analogie entre la situation d'alors et celle où l'on se trouve aujourd'hui est frappante. Comment s'étonner que la France prenne peur? Il n'est pas vrai de soutenir que les « hommes politiques » de 1792, les Girondins, Danton, Robespierre, etc., étaient plus forts, plus doués, plus éloquents que les notabilités de notre Assemblée nationale. Au fond, sauf quelques utopistes et enthousiastes, c'étaient des misérables.

Mardi 14. — Ce matin j'ai rencontré Changarnier dans le jardin des Tuileries. Il est dans un état de surexcitation indescriptible. Il me disait : « Je me fais fort de faire échouer le coup d'État. »

Je me demande comment un homme si haut placé, qui certes a du mérite et devrait être rompu aux

Digitized by Google

grandes affaires et savoir que l'intempérance du langage ne peut que compromettre sa cause, je me demande, comment l'ancien commandant de l'armée de Paris ne comprend pas qu'il va au-devant de sa ruine.

Jeudi 23. — Le duc de Noailles et M. Berryer, que je rencontre chez la princesse de Lieven, me disent que la rupture du parti légitimiste avec le Président est chose arrêté.

Mme la duchesse d'Angoulême est morte le 19 à Frohsdorf.

Pour l'historien, plus encore pour l'homme d'État, les Mémoires du duc de Saint-Simon sont une mine de trésors inépuisable. Cet homme reflète son siècle, dont l'analogie avec le nôtre s'impose au lecteur à chaque page. Au chapitre CCCLXXXXIV, il dit : « Ce sont de ces choses que le temps amène comme de soi-même, en ne perdant pas les occasions de les établir sans entreprendre tout à la fois; mais se contenter d'abord du renversement de l'arbre, pour en arracher après les racines à propos, et en empêcher radicalement la funeste reproduction. » Ce qui précède devrait être le programme du gouvernement de l'empereur François-Joseph. Au lieu de s'évertuer à inventer de nouvelles institutions, on ferait bien de se borner à empêcher que le *joséphinisme* et le parlementarisme, dont on vient de se débarrasser en principe, ne puissent se reproduire; à détruire soigneusement les racines qu'ils peuvent avoir laissées parmi nous, à gouverner avec justice et modération, et à abandonner au temps la tâche, que lui seul peut remplir, de créer du nou-

Digitized by Google

veau. Car il nous faut du nouveau. Personne ne peut revenir à l'absolutisme de Joseph II, ni au bureaucratisme de François Ier. Saint-Simon propose au duc d'Orléans la convocation des états généraux, quoiqu'il dise lui-même, que « les personnes les plus séduites par ce grand nom (les états généraux) auraient peine à montrer aucun fruit de leurs diverses tenues » (chapitre CCCLXXXXVII). Maintenant les moyens qu'il compte employer pour exploiter cette institution en faveur de la couronne, sans faire aux états de nouvelles concessions, répondent littéralement aux arguments, que les adeptes haut placés du système représentatif parlementaire, les uns avec conviction, les autres pour tromper leurs victimes, font valoir auprès des princes pour leur persuader d'adopter cette forme de gouvernement. Les « sincères » d'entre eux spéculent toujours sur leur propre finesse et sur la bêtise du public, sans comprendre, que le plus souvent ce sont eux qui sont les dupes. Lorsque dans l'hiver de 1848 à 1849, à Olmütz, le prince Félix de Schwarzenberg, cédant, malgré mes remontrances, aux instances des ministres Stadion, Bach et Bruck, s'était laissé arracher son consentement à la confection d'une constitution, calquée sur les modèles connus, et intitulée plus tard la charte du 4 mars, la même qui, par une sorte de coup d'État, que je regrette, mais qui était devenu inévitable, vient d'être abolie, je trouvai un jour M. Bruck dans le cabinet du prince, recommandant l'adoption d'un article de la constitution norvégienne. C'était le fameux *veto*, c'est-à-dire, le droit du souverain de refuser deux fois la sanction d'une loi votée par les chambres. Mais

Digitized by Google

si celles-ci y revenaient une troisième fois, le projet de loi aurait force de loi. M. Bruck, natif de Cologne, négociant établi à Trieste, en 1848 membre du *Reichsrath* de Francfort avant d'entrer dans le ministère Schwarzenberg, démocrate allemand de la plus belle eau, mais pas révolutionnaire, et avec cela, un homme fort doué, afin de convertir son interlocuteur, employa, quoiqu'il n'eût jamais lu les Mémoires de Saint-Simon et en ignorât probablement l'existence, absolument les mêmes arguments, que ce duc et pair a mis en avant vis-à-vis du régent de France. C'est que comme celui-ci il se flattait d'être plus fin que tout le monde, d'être habile, de ruser enfin, car c'est le grand art de gouverner parlementairement, l'art que Guizot a possédé à un si haut degré. On sait où il l'a mené. Le prince Félix laissa parler M. Bruck et, lorsque celui-ci eut fini, lui dit en souriant : « Bah! il ne nous manquerait que cela! » Il n'a plus été question du veto.

Samedi 27. — Le *Moniteur* donne aujourd'hui les ordonnances composant le nouveau ministère : le général Saint-Arnaud à la guerre, Turgot aux affaires étrangères, Thorigny, Casabianca, Corbin, etc., des noms peu ou pas connus, sauf Saint-Arnaud et, c'est précisément ce qui lui donne une signification. Louis-Napoléon veut faire du nouveau; donc il lui faut des hommes nouveaux. Fould, que j'ai rencontré ce soir avec Berryer chez la princesse de Lieven, a parlé de sa chute, sans rancune, avec l'esprit incisif propre à sa force.

Kossuth est le lion à Londres. Malgré la saison

Digitized by Google

morte, les personnes de la haute société qui s'y trouvent, comblent le chef de l'insurrection hongroise de toute sorte de politesses. Ceux qui connaissent l'Angleterre savent ce que cela vaut; mais à Vienne, en haut lieu, on a pris de l'humeur et Buol a reçu l'ordre de quitter Londres temporairement. Il vient d'arriver à Paris. On organise à Vienne une campagne diplomatique dirigée contre le gouvernement anglais. Je le regrette, car, pour réussir, il nous faudrait une entente parfaite avec Berlin et Saint-Pétersbourg. Or cette entente ne se fera pas.

NOVEMBRE

Mardi 4. — Le matin, chez le nouveau ministre des affaires étrangères, comte de Turgot, qui tient un langage... on ne peut plus conservateur. On le retrouve dans le message du Président à l'Assemblée nationale, qui a été ouverte aujourd'hui. Mais par ce message Louis Bonaparte demande l'abrogation de la loi du 31 mai 1850, c'est-à-dire le rétablissement du suffrage universel illimité. Ce passage du message fut accueilli par les rires et les huées de la majorité et par les applaudissements frénétiques d'Émile de Girardin et de la Montagne. Molé et Berryer, que je rencontrai le soir chez la princesse de Lieven, étaient hors des gonds; mais à travers leurs colères perçait la consternation.

Samedi 8. — Les questeurs proposent : le président de l'Assemblée nationale, ou les questeurs, ou l'un

Digitized by Google

d'eux ont le droit de requérir la force armée pour la défense de l'Assemblée. C'est Thiers, qui a inventé la proposition. Elle vise l'Élysée. Molé s'est laissé entraîner à l'appuyer.

Mardi 11. — Chaque jour répand de la lumière sur les dispositions du pays. Il a peur et ne veut plus des rhéteurs. C'est ce qui fait la force de l'Élysée.

Chez moi, grand dîner : Turgot, le nonce, Normanby, Valdegamas, le duc de Broglie, Buol, Montalembert, le vieux général Fagel, Viel-Castel, San Giaccomo, etc., un festin de désorientés, de consternés et de curieux. Chez la princesse de Lieven, fait la connaissance de la célèbre comtesse Woronzoff-Dachkoff, fille de Mme Narishkin, que je trouve plus piquante que belle.

Jeudi 13. — L'Assemblée nationale a rejeté à la majorité de sept voix la proposition du gouvernement, portant abolition de la loi électorale du 31 mai. Piscatori et Werner de Mérode dînent chez moi, le philosophe qui pleure et le philosophe qui rit. Plus Piscatori tournait au tragique, plus se sentait en verve l'incorrigible rieur de Mérode. On ne dépense pas plus d'esprit en pure perte en discutant une situation, qui me semble peu faite pour inviter à la plaisanterie.

Lundi 17. — La proposition des questeurs a été rejetée avec une majorité de 108 voix, la Montagne ayant voté avec les Élyséens.

Digitized by Google

Mardi 25. — Molé, Falloux, Guizot, La Hitte, Kisseleff et Buol dînent chez moi. La plupart de ces messieurs venaient du Cirque olympique des Champs-Élysées où, à l'occasion de la distribution de prix, le Président avait tenu un discours révolutionnaire et, selon quelques-uns de mes convives (les plus importants), « insipide, pour ne pas dire bête ». Cet infortuné Louis Bonaparte fut jugé, condamné et exécuté de la plus belle façon. Il n'y avait qu'une voix sur son incapacité.

DÉCEMBRE

Mardi 2. — A huit heures du matin, mon valet de chambre se précipite dans ma chambre : les rues, s'écrie-t-il, sont remplies de troupes et barrées; l'Assemblée nationale est occupée militairement. Une horrible migraine ne m'empêche pas de parcourir Paris et d'envoyer au prince Schwarzenberg deux dépêches télégraphiques et un long rapport expédié par courrier prussien. La princesse de Lieven, quoique encore couchée, me reçut pour échanger ses nouvelles avec les miennes. Plus tard dans la journée, ses salons ressemblaient à un quartier général. Les informations envoyées par des parlementaires s'y croisaient avec celles de ses amis de l'Élysée. En rentrant chez moi par une pluie douce, je trouvai le pont Louis XV barré et me vis obligé de faire le détour du pont des Invalides. Buol, qui m'attendait à l'ambassade, me conjura de me rendre, en dépit de maux de tête atroces, au dîner

Digitized by Google

que M. de Turgot offrait ce soir au corps diplomatique et qu'il n'avait point décommandé, malgré les événements de la journée.

La ville avait la physionomie particulière d'une révolte militaire. Elle me rappelait Lisbonne, aux jours de *pronunciamento*. Partout des troupes en grand nombre, les soldats gais et bons enfants avec l'expression que donne la conscience d'être les maîtres. Les passants, le public en général, calmes et indifférents.

On voyait beaucoup de curieux dans les rues. D'abord des gens bien mis. Plus tard les blouses et des gens à l'aspect sinistre viennent remplacer le bourgeois. Vers le soir les rues se désemplissent et un calme profond succède aux agitations de la journée.

Le Président a parcouru les boulevards à cheval. Il n'y a eu aucune démonstration ni pour ni contre lui. Quoique depuis un an on ne parle que de coup d'État, tout le monde, « les bons comme les méchants », semblaient être pris au dépourvu ou plutôt avaient l'air de gens qui n'y comprenaient rien.

Un de ceux qui certes n'y comprenaient absolument rien était notre amphitryon, M. de Turgot. On nous avait distribué des laissez-passer, ce qui me rendait possible de traverser les ponts et d'arriver sans difficultés au ministère des affaires étrangères. On attendait le Président; mais Louis-Napoléon, souffrant d'une migraine, et il y avait de quoi, s'était couché et avait oublié de se faire excuser (1). A la fin, après une heure

(1) On a su plus tard que le prince était complétement démoralisé, et que Morny et Persigny, effrayés de cette défaillance, lui ont persuadé de se mettre au lit.

Digitized by Google

d'attente, on se mit à table. J'étais le voisin du maître de la maison, dont la gaieté et l'insouciance non jouées, mais réelles, stupéfiaient ses convives. En face Mme de Turgot, assise entre le nonce et l'ambassadeur d'Angleterre, ne pouvait au contraire dissimuler ses alarmes. Les chefs de mission étudiaient réciproquement leurs physionomies. Normanby, qui avait l'air sombre, me trouvait gai. Antonini, ministre de Naples, était dans la jubilation. Rogier, ministre de Belgique, ne cachait pas ses inquiétudes. Il sait que Louis-Napoléon déteste, hait et craint les d'Orléans.

Après le festin, chez la princesse de Lieven. Je n'y trouve que Guizot et Werner de Mérode. Plus tard viennent le duc de Noailles, Mme Kalerdgi et Buol. La princesse, complètement démontée, ne sait si elle doit espérer ou craindre. Voici maintenant les événements de la journée. Hier, lundi soir, Louis-Napoléon a, comme d'habitude, reçu à l'Elysée. Pas un mot, pas un regard, pas un geste qui eût pu trahir les émotions du conspirateur.

Persigny, Morny, Flahaut, le nouveau ministre de la guerre le général Saint-Arnaud, le nouveau ministre de la police M. de Maupas, probablement aussi Carlier, qui s'est rapproché du Président dans ces derniers temps, étaient seuls initiés dans l'entreprise. Morny et Saint-Arnaud, l'un la tête, l'autre le bras, en étaient les principaux acteurs. Vers une heure du matin, un aide de camp du prince porta le manuscrit de la proclamation à l'Imprimerie nationale.

De la gendarmerie mobile et un fiacre vide y pénétrèrent à sa suite.

Digitized by Google

Les ouvriers furent strictement surveillés. A quatre heures du matin le fiacre partit, en emportant une première cargaison d'affiches imprimées.

Pendant ce temps-là, les généraux Changarnier, Cavaignac, Bedeau, Lamoricière et Le Flô; MM. Thiers, Roger (du Nord), le montagnard Charras et d'autres membres de l'Assemblée nationale furent arrêtés, transportés à Mazas et enfermés dans des prisons cellulaires. Ce matin, le public apprit à sa grande surprise que les portes de l'Assemblée nationale étaient fermées, et que la rue de Bourgogne, le pont et la place Louis XV étaient militairement occupés. Pour satisfaire sa légitime curiosité, il n'avait qu'à lire les proclamations qui couvraient les murs : l'Assemblée nationale dissoute, le suffrage universel rétabli; la nation invitée à autoriser Louis-Napoléon à élaborer une constitution basée sur celle de l'an VIII (1800), fixant à dix ans la durée de ses pouvoirs comme Président de la République, etc. Les représentants crurent rêver. Le vieux Dupin, rusé compagnon, se laissa arrêter et garder à vue dans son domicile. A l'Élysée on n'avait aucun motif de ne pas le ménager.

Environ deux cent cinquante députés, légitimistes, orléanistes et autres, parmi eux Berryer, Falloux, Montebello, Oudinot, Lauriston, Jules de Lasteyrie, le duc de Broglie, Piscatori et beaucoup de montagnards, après avoir vainement essayé de pénétrer dans l'Assemblée nationale, se réunirent au dixième arrondissement (rue de Grenelle) et y prononcèrent la déchéance du Président. Arrêtés par le général Espinasse et provisoirement enfermés dans la caserne de cava-

Digitized by Google

lerie du quai d'Orsay, ils furent pendant la nuit transférés, dans des voitures cellulaires destinées à l'usage des criminels, et qu'on n'avait pas même eu soin de faire nettoyer, au Mont-Valérien, à Vincennes, à Mazas. Le duc de Broglie et deux autres députés furent mis en liberté.

M. Molé, ayant dans la matinée appris que ses collègues avaient été arrêtés à la mairie de la rue de Grenelle, où ils se trouvaient encore, s'y rendit en toute hâte pour partager leur sort. Mais l'officier, qui commandait le poste et ne semblait guère goûter le métier de geôlier qu'on lui faisait faire, refusa de l'admettre en disant : « On ne sort et on n'entre pas ici. »

Cette première journée est considérée comme favorable à la cause du Président. La physionomie de la ville, à son point de vue, est bonne.

Louis-Napoléon s'est montré en public. On assure qu'un coup de feu a été dirigé contre lui et que son aide de camp Fleury a eu sa casquette percée d'une balle.

Mercredi 3. — De grand matin chez la princesse de Lieven. J'y trouve Guizot et d'autres amis. C'est un va-et-vient continuel. La princesse grandit à vue d'œil avec les circonstances. Nous nous moquons un peu d'elle sous cape, mais c'est une « femme d'État » et une grande dame dans toutes les vicissitudes de la vie. Depuis hier la ville a changé d'aspect. Partout des gens en blouse et beaucoup de figures sinistres. On voit que les ouvriers ne travaillent pas. Au ministère des affaires étrangères, tout était sens dessus dessous.

Digitized by Google

Évidemment les meneurs de l'Élysée ont trop de besogne sur les bras pour s'occuper de l'étranger et de ses représentants. Vers le soir la canaille disparaît, pendant que les troupes se massent du côté du faubourg Saint-Antoine. Dans le centre de la ville on a érigé quelques misérables barricades, aussitôt prises par la troupe. Un nommé Baudin fut tué et un autre montagnard, Madier, blessé et pris.

Malgré une névralgie violente, j'ai passé la journée à courir dans Paris, prendre des informations et écrire. Le soir, chez la princesse de Lieven. Antonini entre pâle et défait, et quoique personne ne soit disposé à la gaieté, le ministre de Naples est reçu avec des rires bruyants. Personne ne sait avoir peur comme les Napolitains. Il y avait là Buol, Mme Kalerdgi et Marion Ellice. Plus tard le duc de Noailles arrive avec la nouvelle qu'on espérait voir les rouges accepter la bataille demain. C'est l'absence d'un ennemi qui rend la situation de l'Élysée plutôt *awkward*, et j'ajouterai, dangereuse. Vers onze heures de la nuit, deux cadavres entourés de porteurs de torches sont promenés sur le boulevard du Temple. Les passants, entre eux le baron d'Ottenfels, sont obligés de les saluer. En rentrant assez tard, dans ma voiture, je ne rencontre âme qui vive.

Seulement dans la rue de Grenelle, où se trouvait l'ambassade, des colonnes de troupes et des ordonnances, ces dernières passant au galop, se succédant presque sans interruption.

Jeudi 4. — La journée d'hier est jugée favorable au prince. La petite bourgeoisie a pris peur et boude

Digitized by Google

dans ses boutiques. L'arrestation de tant de députés lui déplaît. Dans cette sphère on ignore de quoi il s'agit. Bientôt on le saura. Le gouvernement, faute d'un ennemi à combattre, est fort embarrassé. Si la situation d'hier et d'avant-hier continue, sa position deviendra intenable. Elle est déjà fort critique. Les faubourgs semblent peu disposés à offrir ou à accepter la bataille. Ils préfèrent fatiguer le soldat et l'indisposer contre l'entreprise par des marches et contremarches qui ne mènent à rien. Aussi commence-t-on à douter de la réussite du coup d'État. Au ministère des affaires étrangères on ne s'en cache pas vis-à-vis de nous. Ce matin j'appris chez la princesse de Lieven que l'on avait l'intention de laisser aux insurgés (s'il y en a) le temps de construire leurs barricades avant de les attaquer. En effet, ce ne fut que vers deux heures que le général Magnan, qui commande l'armée de Paris, se mit en mouvement. Il s'agissait de cerner les insurgés entre les boulevards, les rues Saint-Martin et Richelieu et les quais près de l'Hôtel de ville. Sur les boulevards il y avait foule de promeneurs en habit bourgeois (1) ; de curieux qui évidemment étaient venus pour voir et non pour agir, lorsque soudainement, sans raison apparente, les soldats sur différents points firent des décharges sur les passants de la rue, sur les balcons et les fenêtres. Le feu ouvert sur le boulevard

(1) C'est pour cela que le 4 décembre a reçu et conservé dans l'histoire du coup d'État le nom de la « journée des paletots ». Qui a donné l'ordre aux troupes de tirer sur des gens paisibles? On ne l'a jamais su. C'est un des traits les plus sinistres de la conspiration qui a élevé Louis Bonaparte sur le trône de France.

Digitized by Google

des Italiens, près de l'embouchure de la rue Taitbout, et dirigé d'abord contre les personnes qui remplissaient le café Tortoni et la Maison Dorée, augmenta graduellement au fur et à mesure que la colonne avançait, et devint très vif sur le boulevard Poissonnière, et près de la porte Saint-Denis. Une grande barricade érigée près de ce monument fut évacuée à la première décharge. A la pointe Saint-Eustache la garde mobile fit une attaque brillante. Mais, au fait, les émeutiers étaient peu nombreux et ne firent nulle part une résistance sérieuse. Cependant, jusque vers quatre heures le canon tonnait. A sept heures du soir la victoire sur cet ennemi moitié imaginaire était décidée; à dix heures de la nuit elle était complète. Pendant toute la journée un temps doux et humide et un ciel légèrement brumeux semblaient également favoriser les insurgés (le peu qu'il y en avait), les troupes et les badauds, dont un grand nombre ont payé de leur vie la curiosité qui les avait poussés vers les boulevards.

J'ai passé plusieurs fois chez la princesse de Lieven, à qui des amis des deux camps ne cessaient d'envoyer ou d'apporter les dernières nouvelles. Il y eut chez elle une scène pénible causée par les emportements de Mathieu de la Redorte, fervent parlementaire qui, sous l'impression des événements, semblait soudainement atteint d'un accès de folie furieuse. En quittant les salons de la rue Saint-Florentin, avec le comte Buol, nous remontâmes les boulevards. Arrivés près de la rue de Grammont, nous fûmes séparés par la foule, et je pus voir un peloton faire feu presque à bout portant sur le groupe où se trouvait Buol. Heureusement

Digitized by Google

il ne fut pas touché. Plus loin, près de la porte Saint-Denis, que le militaire venait d'occuper, le hasard me fit témoin d'une scène burlesque. Un orateur de carrefour à la figure patibulaire haranguait un attroupement de gens en blouse, en criant à tue-tête et en répétant sans cesse : « Frères, asseyons-nous au banquet de la nature ! » La foule l'écoutait bouche béante et, évidemment, convaincue. Je tâchai de l'approcher et imitant l'accent britannique, car les émeutiers respectent l'Anglais plus que les autres étrangers, je lui disais : « Frère, qu'est-ce que le banquet de la nature ? » L'interpellé semblait embarrassé, hésita, balbutia et ne sut que dire, si ce n'est qu'un banquet était un banquet et qu'il y avait beaucoup de banquets en Amérique. Cette réponse déplut à son auditoire. J'entendis dire autour de moi : « L'Anglais a raison, il faut qu'il s'explique. » Ainsi par l'expression d'un seul doute j'avais converti ces croyants en sceptiques. Ils auraient fait un mauvais parti à leur orateur si, à ce moment, des cavaliers débouchant soudainement de la rue Saint-Denis n'avaient fait une charge à fond contre nous. J'eus juste le temps de me jeter dans une porte ouverte, qui se ferma aussitôt sur moi. Je me trouvais pris et enfermé dans un magasin de confections avec une vingtaine de couturières. Ces jeunes filles me reçurent avec des rires et me donnèrent pendant que les dragons sabraient les « frères » la plus aimable hospitalité.

Dans mon cercle de l'Union au coin de la rue de Grammont, peu d'instants avant mon arrivée, les glaces avaient été brisées par des coups de feu sortis des rangs de la troupe qui passait. Un officier suivi d'un

Digitized by Google

piquet pénétra dans la maison, prétendant que des fenêtres des bourgeois auraient tiré sur elle. M. de Bonmont, avec trois ou quatre autres membres du club et parmi eux le général Ornano, eut de la peine à persuader ce militaire à se retirer sans faire d'arrestations. Pour prouver la fausseté de cette accusation ridicule, les membres du cercle comptaient invoquer le témoignage du général, mais celui-ci avait disparu mystérieusement. Personne ne l'avait vu sortir. A la fin, lorsque les soldats étaient partis, nous découvrîmes, sous une table couverte d'un tapis, deux bottes qui contenaient les pieds du brave général. Personne ne soupçonnera cet excellent Ornano de poltronnerie. Il nous avoua, au milieu d'une explosion de rires, de s'être caché parce qu'il ne voulait pas être trouvé dans un club qui passe pour être hostile au prince Louis, et surtout pour être arrêté avec des *pékins*.

Le soir, chez la princesse de Lieven. Son salon a changé de physionomie. Plus de burgraves, à l'exception de Werner de Mérode. Il sourit douloureusement et décoche de temps à autre contre ses amis vaincus et en parti emprisonnés des traits acérés d'un comique irrésistible. Son beau-frère, M. de Montalembert, que le Président a fait rassurer sur ses intentions à l'égard de l'Église, n'hésitera pas à faire sa paix avec l'Élysée. Heeckeren, hier encore un de ceux qui criaient le plus contre le Catilina corse, s'incline déjà devant le nouvel astre, salue le vainqueur de la journée, et, prenant le verbe haut, coupe la parole à M. Guizot. Oui le coup a réussi, et les Élyséens, ceux de la veille et, comme Heeckeren, du lendemain, ont raison de chanter

Digitized by Google

victoire. Louis-Napoléon est devenu le maître de la France. Il l'est devenu avec et par l'armée. En juillet 1830, c'est la bourgeoisie qui a vaincu; en février 1848, le peuple; le 5 décembre 1851, l'armée. Nous voilà arrivés au Mexique!

Vendredi 5. — Ce matin quelques petites barricades, au nord du boulevard Montmartre, furent occupées par la troupe sans coup férir, et maintenant l'ordre est rétabli partout. J'ai passé la matinée à dicter à mes secrétaires un long rapport sur les événements des derniers jours. Mes informations se fondent sur ce que j'ai vu et entendu moi-même et sur les renseignements recueillis par Ottenfels et Richard Metternich qui, à l'exemple de leur chef, ont, pendant qu'on se battait, parcouru les quartiers où des rencontres ont eu lieu. Comme moi ils ont vu beaucoup de troupes, beaucoup de badauds et fort peu d'émeutiers.

Samedi 6. — Le temps, humide et doux pendant les quatre journées du coup d'État, s'est mis au beau et au froid, et les boulevards regorgent de promeneurs avides d'inspecter le théâtre des combats, si on peut parler de combats. Mais, certainement, les maisons de ces quartiers riches et élégants montrent les traces d'une pluie de balles et de boulets. Les ravages commencent près des rues du Helder et de Grammont et s'étendent jusqu'au delà de la porte Saint-Martin. C'est à grand'peine que je pénètre les masses, dirigeant mes pas vers la place Saint-Georges et la rue de la Grange-Batelière pour rendre des visites de condo-

Digitized by Google

léance à deux dames que le coup d'État a privées de leurs maris, Mme Thiers et Mme Roger (du Nord). Au reste, M. Thiers a été mis en liberté ce soir. Avec Richard de Metternich, dans une loge aux Italiens. La salle est presque vide, et c'est surtout le public élégant qui brille par son absence.

On calcule le nombre des tués à deux mille sept cents. Ce chiffre est peut-être exagéré; mais ce qui ne fait pas de doute, c'est que les curieux forment la majorité des morts et que la troupe a fait usage de ses armes brutalement et sans le moindre discernement. Il est aussi avéré que les barricades ont été toutes évacuées à la première décharge. Les chefs des sections avaient compté sur l'ouvrier, mais l'ouvrier n'a pas voulu descendre dans la rue.

Dimanche 7. — La princesse de Lieven s'est métamorphosée en fervente Élyséenne. Ses amis de la veille, les chefs parlementaires consternés ou emprisonnés, ne paraissent plus dans son salon, où ce soir de dimanche on ne voit que des dames russes en grand nombre, et, dans un coin, seul et délaissé, M. Guizot. Ce qui m'amuse, c'est la naïveté avec laquelle la princesse convient de sa versatilité et le sans-gêne avec lequel elle l'affiche.

Lundi 8. — Les nouvelles des départements sont mauvaises. Dans le Centre (Nièvre, Saône-et-Loire, Cher, etc.), des mouvements rouges. Dans le Midi (Gard, Var, Hautes et Basses-Alpes), des jacqueries d'un caractère féroce. Mais la répression se fait éner-

Digitized by Google

giquement et efficacement. Le soir, réception du corps diplomatique et de *tutti quanti* à l'Élysée. Le Président est rayonnant. Thiers, arrêté de nouveau, est dirigé sur Kehl.

Mardi 9. — Fould a repris le ministère des finances. J'ai dîné chez lui avec les deux héros du jour, les généraux Saint-Arnaud et Magnan. Saint-Arnaud a une physionomie parlante et, jusqu'à un certain point, les manières du monde : le gentleman doublé de l'aventurier. Magnan est simplement troupier et a l'air commun.

Vendredi 12. — Le Panthéon a été rendu au culte; Montalembert a fait sa paix avec le Président. Le clergé, à l'exception des éléments strictement légitimistes, se prononce en faveur du nouvel ordre de choses. La coterie Broglie et, en général, les doctrinaires sont furieux, les légitimistes embarrassés, Falloux et ses amis faibles et indécis. Lord Normanby blâme hautement le coup d'État et en est réprimandé par lord Palmerston qui affecte et, de toute façon, affiche une entière confiance dans le nouveau maître de la France. Les organes de Louis-Napoléon, *le Constitutionnel* et *la Patrie*, dirigent tous les jours des attaques brillantes et très fortes de logique contre le système parlementaire, mais sont d'une faiblesse pitoyable dans la défense de la constitution de l'an VIII dont le Président compte doter la France. Tous les journaux hostiles au gouvernement ont été supprimés. Je le conçois, dans les circonstances données. Entre les coups d'État et la

Digitized by Google

liberté de la presse il y a incompatibilité de caractère. Mais ce qui est imprudent, et en même temps révoltant, c'est cette polémique virulente contre les partis vaincus auxquels on a violemment fermé la bouche.

Dimanche 14. — Dîné chez Valdegamas avec Montalembert, Drouyn de Lhuys, le duc de Broglie, son fils Albert et quelques dames. Mais ce n'était pas un dîner, c'était une bataille. Par le temps qui court il faut renoncer à réunir autour de sa table des hommes politiques qui ne sont pas tous de la même couleur.

Mercredi 17. — Depuis vingt ans, Louis Bonaparte a rêvé son avènement au trône de son oncle. Le voilà à peu près arrivé, avec son sac de voyage tout plein de projets élaborés pendant de longues années de prison et d'exil par cet esprit inquiet, rêveur, fantastique : projet de constitution, projets de lois de tous genres, tous imbus de traditions impérialistes et de doctrines révolutionnaires puisées dans les sectes secrètes dont il était et est encore un membre. Avec cela, il n'est pas dépourvu d'instincts conservateurs. Ceux qui arrivent au pouvoir ne le sont jamais. Cela explique l'état d'hésitation et de trouble où il se trouve maintenant, à en croire les indiscrétions des personnes de son intimité. Il y a des heures, me dit-on, où il ne rêve que guerres et conquêtes. Il sera un second Napoléon Ier. Il y en a d'autres où les douceurs d'un règne paisible avec toutes sortes de jouissances lui sourient. Mais ceci suppose, de sa part, un gouvernement conservateur, fait pour rassurer les anciens

Digitized by Google

souverains et pour les disposer à l'admettre comme un des leurs. Il a déjà fait un pas dans cette direction en se montrant favorable à l'Église. Il faut donc, il me semble, l'encourager à continuer dans cette route. Certes, comme Bonaparte et comme *carbonaro*, doublement fils de la Révolution, l'issue d'une conspiration militaire ne pourra jeter les fondements d'une monarchie conservatrice. Mais on pourra le contenir pendant quelque temps, sinon pendant la durée de son règne, ce qui est encore possible. C'est dans cet ordre d'idées que je travaille, par l'intermédiaire de Flahaut, qui entre dans mes vues, à lui faire comprendre qu'il est de son intérêt d'inspirer de la confiance à l'Europe, de faire oublier ce que son avènement a d'irrégulier et d'inquiétant et, à cet effet, de donner à son pays des institutions aussi conservatrices que possible.

Dimanche 21. — Le Président m'a fait demander par Flahaut nos règlements sur les passeports, que je lui ai envoyés. Morny me parla longuement sur la situation. C'est la tête la plus sensée de l'Élysée.

Lundi 22. — Vers le soir nous apprenons les premières nouvelles du plébiscite. Sur huit électeurs sept ont voté pour le Président.

Mercredi 24. — Veille de Noël. — Une journée riche d'événements. Je les résume dans une dépêche télégraphique au prince de Schwarzenberg ainsi conçue : « L'élection du Président assurée, lord Palmerston

Digitized by Google

renvoyé, la reine d'Espagne accouchée d'une héritière (1). »

Ce matin le duc de Richelieu est venu chez moi pour demander mon intervention auprès du Président afin d'empêcher la dissolution de notre cercle de l'Union qui doit avoir lieu incessamment sur l'initiative et par ordre exprès de Louis-Napoléon. Dans le courant de la journée le fait m'est confirmé par un fonctionnaire de la préfecture de police. Comme j'avais l'occasion de voir le Président avant dîner, je me suis permis de l'interpeller sur cette matière. Il avait l'air surpris, mécontent; mais il me laissa parler sans m'interrompre. Je lui ai dit que certainement les membres de ce cercle, dont la majorité portait les plus beaux noms de France et où l'on rencontrait aussi des membres du corps diplomatique et quelques étrangers de distinction, n'étaient pas tous de ses amis; mais que c'étaient tous des gens bien élevés, qui ne disaient jamais rien qui pût embarrasser les ministres étrangers accrédités auprès de lui; que c'était un club essentiellement aristocratique et que sa suppression, au début de la nouvelle présidence, pourrait être mal interprétée dans les cours étrangères. Après un court silence, Louis-Napoléon me dit :

« Mais de qui avez-vous cette nouvelle? Elle est complètement inexacte. Je n'ai jamais songé à une semblable mesure (2). » Nous avons ensuite longue-

(1) L'infante Isabelle, mariée en 1868 avec le comte de Girgenti, veuve en 1871.

(2) Les choses en sont restées là, et l'Union fleurit encore aujourd'hui. Paris, mai 1889.

Digitized by Google

ment causé de la « reconstruction » de la France. Piscatori, qui a dîné chez moi, était d'une véhémence que je comprends, mais que je ne trouve pas à sa place à la table d'un ministre étranger.

Mercredi 31. — Après-dîner à l'Élysée, avec tous mes messieurs. Le Président venait de recevoir la commission consultative qui lui a notifié le résultat du plébiscite. De huit millions d'électeurs, sept et demi ont voté *oui*. Le prince avait l'air satisfait, peut-être *in high spirits* un peu plus qu'à l'ordinaire, mais c'était à peine perceptible. Suivant l'exemple de son oncle, il a parlé politique avec les membres du corps diplomatique en tenant le cercle. L'année qui expire a été favorable aux princes. Leur autorité, profondément ébranlée en 1848, se relève et se consolide. En Autriche, la charte du 4 mars 1849 a été mise hors de vigueur. J'avais prédit au prince Félix Schwarzenberg, à Olmütz, le jour même de la promulgation, que l'enfant n'était pas né viable. Nos relations avec la Prusse, en ce qui concerne les affaires de la confédération, se sont améliorées, et ne laissent rien à désirer par rapport à notre politique étrangère. En France on aperçoit, au-dessus des décombres du parlementarisme, une chaise curule occupée par un *Deus ex machina*, un *Publicola*, une sorte d'*Imperator*, enfin on ne sait pas encore par qui; mais ses amis l'appellent Auguste pour le distinguer de l'oncle qui est César. De toute façon, c'est la ruine du parlementarisme en France. Le contre-coup se fera sentir en Allemagne. Ce sera autant de gagné.

Digitized by Google

1852

JANVIER

Jeudi 1er. — La nouvelle année s'introduit par des brouillards épais et froids et par une proclamation de Louis-Napoléon que sept millions et demi sur huit millions d'électeurs ont confirmé au pouvoir. Pour célébrer le résultat du plébiscite, un *Te Deum* est chanté à Notre-Dame. Beaucoup de pompe, beaucoup d'uniformes militaires, le corps diplomatique (le nonce Gariboldi, Normanby, Antonini — Hatzfeld et Kisseleff sont retenus par une indisposition —, moi, etc.) assiste à la cérémonie à côté du prince qui est calme, simple, rêveur.

Mercredi 7. — Tous les jours, le *Moniteur* donne des décrets de l'élu du peuple. Aujourd'hui la devise de Liberté, Égalité, Fraternité qui défigure les façades des églises et édifices publics est abolie.

Jeudi 8. — Les arbres de liberté, ceux qui restaient encore debout, sont coupés.

Le pays a soif d'autorité, vide avec volupté le calice que lui tend le gouvernement du sabre; s'en console,

Digitized by Google

s'il lui faut des consolations, en se disant que c'est la nation qui s'est donné un maître. Les parlementaires ne cherchent pas ou sont incapables de dissimuler leur consternation. Hier encore autant de souverains, ils rentrent aujourd'hui dans le néant. Et parce qu'ils croient à la souveraineté du peuple, la majorité écrasante qui a voté pour Louis-Napoléon ajoute à leurs regrets personnels la conviction mortifiante que c'est la nation française qui, en absolvant Louis-Napoléon, les condamne, eux que le parjure a fait chasser, incarcérer, traîner en voitures cellulaires dans les rues de Paris. Le Président est donc le maître du pays. Jusqu'ici son étoile l'a bien servi. Son pouvoir se fonde sur l'armée. *Avec elle*, *par elle*, *pour elle* doit être désormais sa devise. Il est devenu le maître de la France de par le droit de la conquête, ou plutôt la France est tombée dans le guet-apens que lui et ses complices lui ont dressé. Mais c'est précisément ce qu'il ne voit pas, car il est croyant, c'est un révolutionnaire convaincu. Il admet la légitimité n'importe qu'elle vienne, d'en haut ou d'en bas. Le *vox populi vox Dei* résume son catéchisme politique. J'aime à le prendre pour l'instrument choisi par la Providence pour porter, sur le continent, le coup mortel au parlementarisme. Il ne croit pas au parlementarisme, n'y a jamais cru et en réalité ne croit qu'à son étoile. Voilà ce qui constitue sa force. Il a de l'astuce et possède à un haut degré l'art de conspirer. La sagesse, l'aptitude aux profondes combinaisons, l'habileté à les mettre en œuvre, toutes les vertus et qualités nécessaires à l'homme qui gouverne, lui sont tout à fait étrangères. Mais il ne croit

Digitized by Google

pas au fantôme du parlementarisme, auquel depuis 1814 tous les hommes politiques français ont cru. Voilà, je le répète, où réside sa force.

Samedi 10. — Le *Moniteur* donne une liste de soixante-dix montagnards qui seront « expulsés ». Les prisonniers de Ham, les généraux Changarnier, Bedeau, Lamoricière, Le Flô, etc., forment avec MM. Thiers, Duvergier, Jules de Lasteyrie et de Rémusat une autre catégorie et seront « momentanément élagués ».

Dans les salons du faubourg Saint-Germain, on est indigné, irrité, préoccupé. Dans cette agitation, fort naturelle, perce la note d'une peur secrète. Un régime arbitraire, né d'une conspiration militaire, provoque et justifie des alarmes, cela se conçoit. Mais ce qui me frappe, c'est que la nouvelle génération semble avoir perdu, ou plutôt qu'elle n'a jamais eu, la notion d'un pouvoir fort qui veut et peut se faire obéir. En lisant les décrets que le *Moniteur* nous prodigue, en voyant ce qui se passe sous nos yeux, on est tout abasourdi, on croit rêver, on ne veut pas croire ses yeux. C'est que la nouvelle présidence prend les allures de l'Empire, que personne n'a vu, excepté des vieillards.

Ce soir, aux Italiens avec Mmes de Montalembert et Werner de Mérode.

Lundi 12. — La feuille officielle publie la loi sur la garde nationale. Les adversaires de cette institution disent que c'est une demi-mesure.

Dîner d'apparat chez M. de Maupas, préfet de police.

Digitized by Google

Autour d'une table énorme on ne voit que des satisfaits ou plutôt des gens qui comptent sur toutes sortes de satisfactions. C'est le bénéfice des pouvoirs nouveaux de faire miroiter toutes sortes de félicités. C'est leur lune de miel. Tout le monde espère. De chez Maupas chez la duchesse de Galliera. Quel brusque changement d'atmosphère!

Jeudi 15. — Ce matin, la constitution a été publiée au milieu de l'indifférence parfaite du public. C'est une imitation de la constitution de l'an VIII, avec cette modification que le Corps législatif est nommé par le suffrage universel. Immédiatement après le coup d'État, Louis-Napoléon m'avait dit qu'il lui fallait la confirmation du peuple au moyen d'un plébiscite, mais qu'il n'aurait garde d'introduire ce principe dans la constitution qu'il comptait octroyer au pays. « Je veux bien être baptisé avec l'eau du suffrage universel, mais je n'entends pas vivre les pieds dans l'eau. » Il s'est exprimé dans le même sens envers le comte de Montalembert. Je vois qu'il s'est ravisé dans la dernière heure.

A dîner chez la marquise de Caraman, j'ai rencontré Duchâtel, et j'ai une fois de plus pu admirer le bon sens et le calme de l'ancien ministre du roi Louis-Philippe.

Samedi 17. — Rechberg m'écrit que le prince Félix Schwarzenberg a eu un accès de vertige. Cette nouvelle me démoralise pour le reste de la journée.

Dimanche 18. — Grand dîner officiel chez moi : le maréchal Exelmans; Morny (intérieur); Fould (finances);

Digitized by Google

Fortoul (instruction publique) ; Baroche, vice-président du Conseil d'État; Drouyn de Lhuys, d'Argout, duc de Mouchy, Hatzfeld, Kalimaki, Thouvenel, Persigny; Maupas, ministre de police; Thayer (postes); Grétrin, (douanes), etc. Morny, préoccupé et taciturne, me confie à la fin qu'il a lieu d'être mécontent du prince, qui médite l'entrée au ministère de Persigny. Ce dernier, au contraire, est d'une gaieté folle, ce qui semblerait justifier les appréhensions de son ennemi intime.

Mardi 20. — Dîné chez Drouyn de Lhuys et passé la soirée chez les Saint-Aulaire et la duchesse d'Istrie. Tout le monde parle crise ministérielle. Turgot, que j'ai vu ce matin, était dans ses petits souliers.

Jeudi 22. — Dîné chez le duc Decazes avec Saint-Aulaire et plusieurs Élyséens; parmi eux Baroche et les généraux d'Hautpoul et La Hitte. Morny a donné sa démission. C'est la nouvelle du jour.

Vendredi 23. — La confiscation des biens de la famille d'Orléans, généralement blâmée, même par des amis du Président, et énergiquement mais vainement combattue par Morny, a donné lieu au revirement ministériel qui est aujourd'hui un fait accompli : Persigny, parfaitement ignorant en matière d'administration, remplace Morny à l'intérieur. Abbatucci est nommé garde des sceaux; Casabianca ministre d'État.

Samedi 24. — Bal aux Tuileries, où je n'avais plus mis les pieds depuis le règne de Louis-Philippe. J'y ai

Digitized by Google

dansé et dîné en 1837 et 1838, au début de ma carrière diplomatique, et j'ai eu plusieurs fois l'honneur d'assister à des bals et concerts de cour dans l'hiver de 1846 à 1847. Lors de ma première visite l'élément bourgeois prédominait. On voyait beaucoup de députés, dont plusieurs, soit par calcul, soit naturellement, témoignaient par une toilette peu soignée du degré avancé de leurs opinions politiques. Les gardes nationaux paraissaient toujours en très grand nombre. Avec cette foule contrastaient Louis-Philippe, dont les traits rappelaient étonnamment ceux de Louis XIV, le maintien royal de la reine Amélie et de sa fille la princesse Clémentine, et l'élégance naturelle de la duchesse d'Orléans. La belle et imposante figure de l'époux de cette princesse m'est restée gravée dans la mémoire. Mais l'ensemble de ces soirées sentait encore la poudre des barricades de Juillet. En 1847 la scène avait changé. Le roi, un peu vieilli, un peu épaissi, se sentait consolidé. Les anciennes cours, grâce à sa sagesse, avaient passé l'éponge sur l'origine révolutionnaire de sa royauté. Il possédait dans la personne de son gendre le roi Léopold, qui était souvent son hôte, un intermédiaire fin et habile auprès des souverains et hommes d'État de la vieille Europe, et en M. Guizot, qui disposait des Chambres et des électeurs de France, un président du conseil qui semblait destiné à prolonger son ministère jusqu'à la fin de ses jours. La compagnie qu'on rencontrait aux Tuileries était plus choisie et avait l'air moins démocratique que celle d'autrefois. Thiers seul se complut à arborer à la cour la cravate noire. Les courtisans souriaient et vous disaient à

Digitized by Google

l'oreille : « Il n'est pas aussi méchant qu'il veut paraître. » Ce soir tous ces souvenirs me hantaient. C'était comme un rêve très lucide qui me permettait de comparer le passé avec le présent. Le présent, c'étaient les salles des Tuileries qui ont un grand besoin d'être nettoyées et rafraîchies; grand nombre de fort jolies jeunes femmes en toilettes élégantes; beaucoup d'uniformes militaires, bien plus que de fracs noirs et pas de garde nationale qui, de fait, a cessé d'être. Le Prince-Président, comme on l'appelle depuis le coup d'État, me prit deux fois à part pour m'entretenir de la situation de la France. Il semble impatient de « couronner l'édifice ».

Dimanche 25. — Grand dîner chez moi : comte Molé, duc et duchesse d'Ayen, duc de Richelieu, marquis et marquise de Jumilhac, prince et princesse de Léon, comtesse Alexandre de Girardin, comte Stanislas de Blacas, etc. La confiscation des biens de la famille d'Orléans a dans la haute société et dans le monde parlementaire déchaîné une véritable tempête. Montalembert, le seul d'entre les chefs de l'ancienne Assemblée nationale qui ait salué le coup d'État, se sépare de Louis-Napoléon avec éclat. Ses amis le suivent. Je le conçois; ce que je ne conçois pas, c'est que les princes de la parole ne comprennent pas que le prince, en leur fermant la bouche, les a désarmés.

Digitized by Google

FÉVRIER

Dimanche 1er. — Ont dîné chez moi lord et lady Douglas (princesse Marie de Bade), comte et comtesse de Montessuy, le ministre de la guerre et Mme de Saint-Arnaud, Mme Kalerdgi, miss Marion Ellice, prince et princesse Charles de Beauvau, Mme Narichkin, le duc de Beaufremont, prince Poniatowski, les secrétaires et attachés de l'ambassade. C'est un dîner d'*Élyséens* purs.

Mardi 3. — L'empire se fait, l'empire se fera, l'empire est fait. Voilà ce que tout le monde se dit, les uns en soupirant, d'autres pleins d'espérance, les étrangers avec une indifférence mêlée de curiosité. On a les yeux fixés sur l'élu du peuple; on scrutine ses traits qui ne disent rien, son regard qui éteint et endormi n'est pas plus éloquent que ses lèvres. S'il les ouvre, c'est pour dire des banalités. Pendant la première présidence, avant le coup d'État, les chefs parlementaires le taxaient d'ineptie, d'ignorance, de bêtise. Lorsqu'il parlait ou plutôt balbutiait la première fois, Montalembert s'écria : « Mais c'est un discours de suisse! » Aujourd'hui il est monté en grade : on ne l'appelle plus un imbécile, on l'appelle sphinx.

J'ai fait ce soir des visites chez Turgot (encore ministre des affaires étrangères); Roger (du Nord), orléaniste fanatique; la princesse de Lieven, Mme de Circourt et le comte Molé, où les dames du faubourg

Digitized by Google

Saint-Germain s'étaient donné rendez-vous. Partout le même sujet de conversation : le sphinx, oh! le sphinx.

Mercredi 4. — Le télégraphe mande un attentat commis sur la personne de la reine d'Espagne.

Dimanche 8. — Il règne ici une véritable épidémie de dîners : aujourd'hui chez moi, la duchesse d'Istrie, le prince et la princesse Wittgenstein (née Bariatinsky), une des plus ravissantes créatures; prince et princesse Menschikoff, comte et comtesse Woronzoff, prince et princesse Kurakine, marquis et marquise de Nadaillac, prince Lichnowski et mon personnel diplomatique.

Lundi 9. — Depuis le coup d'État amis et adversaires de Louis-Napoléon ne font que dîner en ville, danser et étaler leurs beaux équipages au bois. Ce soir j'ai été à l'Opéra, au bal de Mme de Pomereu et au bal de l'Élysée. Quelle richesse d'amusement et comme on s'y amuse peu!

Mardi 10. — Avec Mme Narichkin et les princesses Galitzin et Menschikoff au Vaudeville voir une pièce d'Alexandre Dumas fils, intitulée *la Dame aux camélias.* Tout Paris y court. L'auteur, quoique fort inférieur à son père, a certainement du talent. Tant pis, car c'est un corrupteur.

Samedi 14. — En remettant aujourd'hui la réponse de mon souverain aux lettres de notification de Louis-Napoléon concernant son élection à la présidence

Digitized by Google

décennale de la République, j'ai pu m'entretenir longuement avec lui. Il m'a exposé les dispositions principales de la nouvelle loi sur la presse. La plus importante est le droit qu'elle réserve au gouvernement de suspendre et même de supprimer les journaux. En d'autres termes, le gouvernement pourra et sera probablement obligé d'imposer le silence à la France. Le comportera-t-elle? Je l'ignore. Ce qui est certain, c'est que le nouveau gouvernement ne comporte pas l'examen.

Mardi 17. — Dîné chez Molé entre Mme de La Ferté et Mme de Vogüé; ensuite plusieurs visites dans le noble faubourg et terminé la soirée à l'Élysée, où le Président nous donne un petit bal. Les princesses Schatovskoi et Menschikoff, la comtesse Voronzoff et la marquise de Contaded dansaient la mazourka avec un entrain inouï. Heeckeren, plus bouffon que jamais, conduisit la danse en faisant des entrechats et en faisant des sauts de carpe d'un comique irrésistible. Aussi figurera-t-il sur la prochaine liste des sénateurs.

Vendredi 20. — Ce soir à la place Saint-Georges, chez Mme Thiers. Je ne l'avais plus vue depuis le lendemain du coup d'État. Son mari, toujours exilé, se trouve à Londres, où il est un des lions de la saison. Je trouvai Mme Dosne et sa fille Mlle Félicie, et, en fait d'hommes, les deux fidèles amis de la maison, Mignet et Roger (du Nord). Quand j'entrai, un silence morne régnait dans le salon. Cependant Roger n'est pas taciturne et Mignet, Dieu le sait, ne manque ni d'esprit ni de viva-

Digitized by Google

cité. Mais ils semblaient préoccupés. L'absence du maître se fait sentir. Les dames sommeillaient, chacune dans son fauteuil. Le salon, avec ses tentures vertes, avec la *Pietà,* reproduction en petit du chef-d'œuvre de Michel-Ange à Saint-Pierre, qui remplace la pendule de la cheminée (ce qui m'a toujours choqué) ; tous les meubles, tableaux et petits objets d'art étaient à leur place. Rien n'était changé dans cet appartement, excepté la disposition de l'âme des maîtres et de leurs habitués, soudainement transformés en vaincus de la politique.

Samedi 21. — Crise ministérielle en Angleterre. John Russell, battu par Palmerston qui a fait voter un amendement au bill sur la milice, donne sa démission. Cet événement était attendu.

Je termine la soirée au bal de la princesse Charles de Beauvau. Cette charmante Sarmate, en m'invitant, avait oublié que j'y trouverais toute l'émigration polonaise et hongroise. Son mari, esprit fin, caustique, excellent époux, a l'habitude de terminer chaque conversation par les mots : « Surtout n'épousez pas de Polonaise. » C'est son *ceterum censeo, Carthaginem esse delendam.*

Dimanche 22. — Dînent chez moi la princesse Mathilde (Demidoff), fille du prince Jérôme ; marquis et marquise de Lagrange ; Mme, Baring née Bassano, et une grande partie du corps diplomatique. Mlle Klauss vient jouer dans l'avant-soirée. C'est une pianiste hors ligne.

Digitized by Google

Lundi 23. — A la réception officielle du nouvel ambassadeur, lord Cowley. Le soir, bal monstre aux Tuileries. Un grand nombre d'uniformes civils nouveaux et beaucoup d'uniformes militaires râpés. Nous apprenons, pendant qu'on danse, la formation du nouveau cabinet anglais avec Derby, premier lord de la trésorerie; Disraéli, chancelier de l'Échiquier, et Malmesbury aux affaires étrangères.

Dimanche 29. — Les élections pour le Corps législatif se font au milieu de l'indifférence du public. A Paris, le seul candidat de l'opposition élu est le général Cavaignac.

J'ai à dîner l'élite du faubourg Saint-Germain, le marquis et la marquise de La Ferté, marquis et marquise de Vogüé, comte et comtesse Pozzo di Borgo (née de Crillon), le comte et la comtesse de Beaufort (née de Chateaubriand), l'un des êtres les plus poétiques de la création; comte et comtesse Xavier de Blacas, Guizot, comte de Nadaillac, Imre Szechényi, etc.

MARS

Lundi 1er. — Rencontré la princesse de Lieven, qui ne sort presque jamais, chez Mme Jules de L'Aigle; c'est un des salons les plus élégants et les plus exclusifs du faubourg Saint-Germain.

(1) Un calme plat régnait dans le monde diplomatique, immédiatement après le coup d'État; et les premiers mois qui le suivaient, on ne faisait que s'amuser. Je crois bien faire de donner quelques listes de

Digitized by Google

Mardi 2. — Perdu la soirée à naviguer dans l'océan des ministères : Bineau, finances ; Turgot, affaires étrangères ; le ministre d'État Casabianca. Ce dernier occupe aux Tuileries les magnifiques appartements de M. le duc de Nemours ! Puis dans plusieurs autres salons. Rentré vers une heure avec le vide à l'âme : *The fulness of emptiness.*

Lundi 8. — L'orthodoxie des Cowley ne leur permettant d'aller dans le monde un dimanche, j'ai transféré mon dîner à aujourd'hui : lord et lady Cowley, princesse de Ligne, prince et princesse Emmanuel de Croy, comte et comtesse de Hatzfeld (née de Castellane), comte de Brandebourg, Kisseleff, etc.

Vendredi 12. — Beau concert chez la duchesse de Polignac à l'hôtel Crillon, place Louis XV. L'intérieur, architecture et établissement, porte encore le cachet du style Louis XVI. Les ornements en stuc de la grande salle sont un chef-d'œuvre dans le goût du temps.

Dimanche 14. — Ont dîné chez moi : toute la smala des Mérode, le duc et la duchesse de Valentinois (née de Mérode) ; marquis et marquise de Moustier (née de Mérode), comte et comtesse de Montalembert (née de Mérode) ; marquis de Valdegamas (Donoso Cortès), les princes Fernand et Max de Croy, deux comtes Robiano. Beaucoup d'esprit et beaucoup d'animation autour de cette table. Montalembert souvent sombre, taciturne,

diners et de soirées, parce qu'elles contiennent les noms des personnes qui formaient, à cette époque, l'élite du grand monde parisien.

Digitized by Google

cassant, était en veine de bonhomie; son beau-frère Werner lançait des épigrammes qui faisaient rire et trembler à la fois. Les dames, pétillantes d'esprit elles aussi, prenaient une part très vive à la conversation. Donoso Cortès, l'ermite de la rue de Courcelles, seul se sentait dépaysé.

Samedi 20. — Chaque jour le *Moniteur* donne de nouveaux décrets. Depuis le 1er mars pas un nuage sur l'horizon.

Dimanche 21. — Turgot, général Magnan, commandant de l'armée de Paris; le général d'Hautpoul, grand référendaire du Sénat; le général Canrobert; Pietri, préfet de police; le colonel Fleury; le marquis de Flamarens; le général Roguet; le baron de Talleyrand et plusieurs de mes collègues dînent chez moi. Turgot me parle de l'état peu satisfaisant de la santé du prince Félix de Schwarzenberg et de l'éventualité de sa retraite. La princesse de Lieven, que je vois dans la soirée, confirme cette nouvelle sur la foi de lettres de Londres. Je rentre tout démoralisé.

Dimanche 28. — Vu la revue des fenêtres des Tuileries. Les troupes crient : « Vive Napoléon! »

Lundi 29. — Le prince Louis-Napoléon ouvre, dans la salle des maréchaux, la première session législative du Sénat et du Corps législatif.

Digitized by Google

AVRIL

Lundi 5. — J'ai rarement vu le Bois plus beau que cet après-midi. Les arbres commencent à verdir, le soleil brille, un souffle d'air frais mais élastique me caresse les joues, et ma belle jument, noble pur-sang, dévore l'espace et semble, comme son cavalier, jouir avec délices des premiers sourires du printemps. Et à la même heure, à Vienne, dans sa chancellerie d'État le prince Félix de Schwarzenberg préside à son dernier conseil des ministres, lève la séance, s'affaisse et rend son âme à Dieu.

Mardi 6. — J'en ai eu la nouvelle aujourd'hui de grand matin. Mon valet de chambre me remit une dépêche télégraphique de Werner, datée d'hier soir, ainsi conçue : « J'ai la douleur de vous annoncer que M. le prince Félix de Schwarzenberg, frappé d'une attaque d'apoplexie foudroyante, est décédé ce soir à six heures. »

Jeudi 8. — J'apprends les détails suivants. Dans la matinée du cinq, le prince avait reçu beaucoup de monde et longuement travaillé avec lord Westmoreland. De trois à cinq heures il présida le conseil des ministres, se retira ensuite dans son cabinet de toilette, et pendant qu'il s'habillait pour aller dîner chez sa belle-sœur, la princesse Lory Schwarzenberg, fut mortellement frappé d'un coup d'apoplexie. On le porta sur

Digitized by Google

son lit où, muni des saints sacrements et sans reprendre connaissance, il expira à six heures du soir. Le ministre Bach et le comte Grunne, aide de camp de l'empereur, probablement aussi la princesse Mathilde, sa sœur, amie et fidèle compagne, assistaient à ses derniers moments. Le jeune souverain ayant appris la nouvelle au Prater, il se rendit aussitôt à la chancellerie d'État, où il ne trouva plus qu'un corps inanimé. Là, agenouillé et versant des larmes abondantes — et il y avait de quoi — il pria longtemps pour le repos de l'âme de son grand et fidèle serviteur.

Le prince Félix avait depuis quelques années pressenti une fin prématurée. Déjà à Varsovie, lors de la rencontre de l'empereur François-Joseph avec l'empereur Nicolas (printemps 1850), il avait recommandé à son souverain de le remplacer, le cas échéant, par le comte de Buol. Aussi, trois heures après sa mort, notre ministre à Londres fut mandé à Vienne.

Dans la personne du prince Félix de Schwarzenberg l'empereur et l'Autriche perdent l'homme qui à l'heure d'un péril suprême a sauvé le trône et la monarchie. Sans doute, la maison d'Autriche a toujours trouvé dans les grandes crises de grands hommes d'État; mais le prince Félix ne perdra guère à être confronté à aucun d'eux. Comme force de volonté, désintéressement, oubli de soi; comme absence complète d'ambition personnelle, il n'avait pas son pareil, et dans l'exercice des vertus de la patience et de la persévérance peu seulement peuvent lui être comparés. Perspicace et fin, il dédaignait les ambiguïtés de langage qui font la force des

Digitized by Google

petites gens, surtout des petits diplomates, quand bien même ils servent de grands États. Il disait oui ou non, et, quand il avait fait une promesse, on le quittait édifié et rassuré parce qu'on savait que sa parole lui était sacrée. C'est à sa droiture, à son énergie et à son désintéressement plus encore qu'à la portée de son esprit juste et lucide pourtant qu'il doit ses grands succès. On ne peut pas dire qu'il ait été riche d'idées, mais il en trouva au moment voulu. Quand il reconnut avoir fait fausse route, il en convint tout haut et revint sur ses pas. Mais ceci est le privilège des très grands ministres. Eux seuls sont assez forts pour pouvoir avouer qu'ils se sont trompés. Des petits, pour exercer leur pouvoir, ont besoin de la fausse auréole de l'infaillibilité. Ils ne comportent pas l'aveu d'une erreur. Le prince Félix avait l'esprit nourri de lecture et préparé par une éducation classique assez solide aux choses sérieuses. Mais il entra dans l'armée à l'âge de dix-huit ans, fut nommé attaché à Saint-Pétersbourg et à Londres, s'amusa beaucoup et fit parler de lui à l'occasion d'une aventure galante en Angleterre qui lui valut la disgrâce de l'empereur François Ier. Ce ne fut qu'après la mort de ce souverain que le prince de Metternich put le rendre au service actif en le faisant nommer ministre à Turin et plus tard à Naples, où l'on ne tarda pas à reconnaître en lui l'homme hors ligne. Mais sa véritable, sa grande activité a commencé en 1848, dans sa quarante-huitième année, et, hélas! n'a dû embrasser que le court espace de quatre ans. Ils lui ont suffi pour sauver l'Autriche. A-t-il accompli son œuvre? J'aime à l'espérer. On n'aura qu'à continuer

Digitized by Google

dans la route qu'il a ouverte. Le fera-t-on? J'en doute. Ceux qui viendront après lui voudront faire mieux ou autrement, ou bien ils le copieront faiblement. Dans un cas comme dans l'autre, comparés à lui ce seront des pygmées. Ceci soit dit surtout par rapport à la politique extérieure. Je suspends mon jugement sur la marche qu'on suit depuis que j'ai quitté Vienne pour en arriver à la pacification morale de nos provinces. Dans ces premiers moments de douleur poignante il n'y a pas de place pour des réflexions. Je me sens seul, privé de mon meilleur et puissant ami politique, de l'homme auquel j'aimais élever les regards les jours de combat, à qui je pouvais tout dire et qui appréciait et, le plus souvent, suivait mes conseils. Maintenant il n'y a plus personne à qui je pourrais ou voudrais élever les yeux. Je suis soudainement arrivé à la maturité. Je me sens seul, mais je me sens homme et j'enterre ma jeunesse dans la tombe du prince.

Vendredi 16. — Le prince Paul de Wurtemberg, frère du roi, oncle de la princesse Mathilde Bonaparte-Demidoff, est mort ce matin à neuf heures, dans son appartement place Vendôme, où comme jeune homme et plus tard j'ai si souvent joui de son hospitalité. Peu avant de mourir, se rendant aux instances de la comtesse de Montessuy, sa fille naturelle, il a embrassé la religion catholique.

Jeudi 22. — Ici il n'y a qu'une préoccupation : à quand l'Empire?

Digitized by Google

Dimanche 25. — Grande soirée au petit Luxembourg, maintenant la résidence officielle du prince Jérôme, devenu président du Sénat. Quel ravissant palais! Quelles nobles proportions! Tout, excepté la compagnie qu'on y rencontre, respire l'âge des Médicis.

MAI

Vendredi 14. — Tous ces jours-ci, une série de démonstrations en faveur de l'armée. C'est l'avant-propos du livre sous presse intitulé *l'Empire*. Lundi, distribution au Champ de Mars des aigles aux colonels de tous les régiments. Beau soleil, beau spectacle militaire, mais le public froid et indifférent. Mardi, bal de l'armée à l'École militaire. Douze mille invités. Mercredi, spectacle aux Tuileries, qui n'était qu'une ovation bruyante bonapartiste. Pourquoi y inviter le corps diplomatique, si ce n'est pour faire croire aux dispositions de l'Europe favorables à l'Empire? Plusieurs de nous n'ont pas caché leur surprise d'être admis dans cette intimité. J'étais du nombre. Mais quand on est sorti de la légalité on fait flèche de tout bois.

Voyage d'Espagne du 15 mai au 13 juillet.

JUILLET

Mardi 13. — Revenu ce matin de mon voyage d'Espagne.

Digitized by Google

Vendredi 16. — J'écris à notre nouveau ministre des affaires étrangères (1) :

« L'Empire semble en effet ajourné, mais on se donne tout entier à l'œuvre de marier le Président. Valdegamas, qui sort de chez moi, m'assure qu'il n'est pas question d'un mariage espagnol. Or, comme la petite infante portugaise vient d'être administrée, il ne resterait que la princesse de Wasa. Au demeurant, grand calme à Paris et par toute la France. M. de Montalembert, en faisant l'éloge du parlementarisme, s'est fait du tort dans le parti catholique, dont la direction lui échappe de plus en plus. Sur le terrain de la politique intérieure le Président me semble avoir gagné de la force réelle. Sur celui de sa politique extérieure nous ne pourrons jamais compter sur lui. »

AOUT

Mardi 10. — Avec Ottenfels, à Saint-Cloud. C'était un dîner élégant et animé. Comme la société française a depuis le coup d'État cessé de paraître à l'Élysée, les dames, à l'exception de la princesse Mathilde, appartenaient presque toutes à la colonie étrangère ou au corps diplomatique. Le Président, frais, dispos, causant contre son habitude et riant beaucoup, semblait un autre homme. C'est tout simple. Les vastes et brillantes perspectives de l'Empire ne s'ouvrent-elles pas devant lui? Avant le dîner, promenade en char à bancs

(1) Lettre particulière au comte de Buol, du 16 juillet.

Digitized by Google

à Villeneuve-l'Étang, propriété charmante qu'un mur sépare de Saint-Cloud. Le prince, qui vient d'acheter Villeneuve, a fait démolir ce mur. Bacciochi, de qui je tiens cette anecdote, lui a fait observer que la disparition de ce mur qui marquait la limite pourrait *plus tard* donner lieu à des contestations. « Pour moi, répondit Louis-Napoléon, il n'y a pas de *plus tard*. Je vivrai ou je mourrai ici. » Cela peint l'homme ou plutôt cela peint la disposition d'âme où l'homme se trouve à l'heure qu'il est.

Mercredi 11. — Petit dîner chez moi : lord Cowley; Drouyn de Lhuys, redevenu ministre des affaires étrangères; Fould, qui aussi est rentré dans le cabinet, cette fois-ci comme ministre d'État; le sénateur Heeckeren, Nicolas Kisseleff et Livio Odescalchi. Le sénateur tenait la parole à table et après dîner il y avait des apartés fort intéressants. J'aime les petits comités composés de *big swells;* rien d'amusant comme le sourire des augures. Mais les augures Drouyn de Lhuys et Fould m'ont paru embarrassés et préoccupés.

Dimanche 15. — Grand'messe et *Te Deum* à la Madeleine où, pour la première fois, on célèbre la fête Napoléon. Les autorités et le corps diplomatique assistent en grande tenue. Des flots d'êtres humains se déroulent sur les boulevards et dans les grandes artères de Paris. Le canon des Invalides ne cesse de tonner. Au ministère des affaires étrangères grand banquet diplomatique présidé par Drouyn de Lhuys *redivivus*. J'ai pour voisin Persigny, qui une fois de plus me déve-

Digitized by Google

loppe sa thèse connue : « L'Empire se fera pour ou contre l'Europe » . Ce soir, il pense que ce sera contre. Ces propos ne sont pas très émouvants, mais ils trahissent l'impatience et les colères de l'Élysée. Après le banquet nous nous rendons à l'hôtel du ministère de la marine. Nous y trouvons le Président et tout l'embryon du futur Empire. On calcule à quatre cents personnes la foule qui remplissait la place Louis XV. Le vent et la pluie gâtaient le feu d'artifice monstre qui devait représenter le passage du mont Saint-Bernard. Un coup de vent ayant renversé la montagne, Napoléon paraît suspendu en l'air ou plutôt à un échafaudage qui résistait à peine aux rafales. Pas l'ombre d'enthousiasme, mais pas de désordres. Louis-Napoléon avait l'air maussade et préoccupé. C'était une fête manquée.

Mardi 17. — Je n'ai jamais voulu faire la connaissance de Mgr Sibour, archevêque de Paris, à cause de sa lettre écrite en 1849 à M. de Tocqueville par laquelle il prend fait et cause pour les insurgés de Venise. Mais *tempora mutantur*. De républicain à la Cavaignac il est devenu un homme d'autorité à la façon de Louis Bonaparte. Dernièrement il m'a fait sonder et exprimer ses regrets. J'ai fait semblant de ne pas me rappeler cette lettre et je lui ai fait dire que nous ne sommes pas des gens rancuneux, ce qui m'a valu une visite de ce prélat. Son langage ne laissait rien à désirer. C'est ainsi que s'est faite la paix entre l'ambassade d'Autriche et l'archevêché de Paris. Hier à Saint-Cloud, au premier bal de Louis-Napoléon, il y avait cohue, une compagnie très mêlée, grand désor-

Digitized by Google

dre des arrangements accessoires, enfin *a complete failure.*

Samedi 21. — La présence de la princesse Louise de Schœnbourg, née princesse de Schwarzenberg, donne un peu de vie à cette partie la plus morte de la morte saison. Ce soir avec elle dîner à Saint-Cloud, suivi d'une loterie. Le Prince-Président était aux petits soins avec ma compatriote.

Jeudi 26. — Hier, chez les Brignole, un dîner offert à la princesse de Schœnbourg; fait la connaissance de Mgr Franzoni, archevêque de Turin. Ce prélat ne fait pas parade de son martyr. Ce soir, petite fête improvisée par la marquise de Caraman. L'orchestre hongrois joue avec un entrain inconnu au dehors de l'Autriche. Richard Metternich, Alexandre Schœnbourg, l'éternellement jeune duc de San Teodoro, miss Ellice et Mme Salavoy forment le corps de ballet.

Vendredi 27. — En ce qui concerne le rétablissement plus ou moins imminent de l'Empire, je pense que ce qui fait hésiter le Président, c'est certainement, et peut-être exclusivement, l'attitude des puissances; car à l'intérieur, quoique Paris continue de bouder, il est encore le maître absolu du pays et on lui dit : « Battez le fer pendant qu'il est chaud. » La tentation est donc grande. Louis-Napoléon a un programme tout prêt. Il se laissera faire une douce violence par les départements où le pétitionnement en faveur de l'Em-

Digitized by Google

pire est déjà parfaitement organisé. Dans mes causeries intimes avec le prince, avec Drouyn de Lhuys et surtout avec Fould, qui a le plus d'autorité en ce moment-ci et est un esprit sage, afin de contenter Buol je répète à satiété et en pure perte tous les arguments bons ou mauvais, et de toute façon impuissants, que notre nouveau ministre des affaires étrangères m'a suggérés pour combattre ou pour retarder, ou du moins pour rendre inoffensif, l'établissement du second Empire. Ces vaines remontrances coïncident avec le projet de mariage manqué (ou qui manquera certainement) du Président avec la princesse de Wasa. Louis-Napoléon est convaincu que c'est l'archiduchesse Sophie, aidée par Buol, qui crée des difficultés.

Samedi 28. — Le général baron de Haynau, dont le nom se rattache à la dernière insurrection de Hongrie, est venu dîner chez moi. Comme il est en butte à des persécutions et complots révolutionnaires, le gouvernement français, pour le protéger, le fait garder à vue. En effet, pendant qu'il me rend visite, mon hôtel est toujours entouré de voitures remplies d'agents de police. Le général, qui est le composé d'un héros, d'un bourreau et d'un bouffon, me les fait voir de la fenêtre avec une satisfaction dont il ne se cache pas. Il jouit de sa célébrité d'exécuteur des hautes œuvres à Vilàgos. Ayant une figure faite à faire peur, il s'amusa à effrayer ma fille cadette, qui fut admise au dessert, en ouvrant et en fermant ses puissantes mâchoires, ombragées d'épaisses moustaches qui rappellent le tigre.

Digitized by Google

SEPTEMBRE

Mercredi 1er. — J'ai terminé aujourd'hui la lecture des six volumes de l'*Histoire de la Restauration* par Lamartine. C'est un roman ou tout au plus une compilation remplie d'inexactitudes. Le jugement de l'auteur porte presque constamment à faux et pèche par une mollesse qui frise l'absence du sens moral. Mais il y a une grande vérité qui en ressort avec une clarté irrésistible : c'est que les Bourbons sont morts du constitutionnalisme ou parlementarisme importé d'Angleterre par Louis XVIII, salué par Alexandre Ier avec conviction, protégé ou toléré par les autres puissances par faiblesse ou parce qu'elles ne connaissaient pas encore ce nouveau déguisement des principes révolutionnaires. C'est Lamartine qui, malgré lui, en fournit les preuves. Et voilà en quoi consistent l'intérêt et la valeur de son livre. L'Europe n'a pas compris et peut-être ne comprend pas encore qu'en 1815 elle a restauré une dynastie, mais qu'elle n'a pas restauré la royauté.

Vendredi 3. — Avec la princesse de Schœnbourg et son fils Alexandre, à Saint-Cloud. Nous y avons dîné avec lord Granville, les Drouyn de Lhuys, Castelbajac et quelques jolies femmes. Dans la soirée on jouait à la loterie et Bacciochi, encore, toujours, fonctionnait comme maître des plaisirs. Le Prince-Président ne prit pas part au jeu, mais eut un long aparté avec la

Digitized by Google

princesse de Schœnbourg, à qui il s'ouvrait de ses projets matrimoniaux. Elle répondait avec tact et réserve. Il en résulte qu'il n'a pas encore renoncé au mariage Wasa.

Mercredi 15. — Le duc de Richelieu et un grand nombre de gros bonnets autrichiens dînent chez moi. Dans la soirée vient Guizot. Il n'est à Paris que pour quelques jours et prolongera, pour des motifs d'économie, sa vie de campagne au Val-Richer, petite propriété qu'il possède en Normandie. Cette modeste existence fait honneur à l'ancien ministre qui a pendant neuf ans gouverné la France.

Jeudi 16. — J'ai fait aujourd'hui seulement la connaissance de la princesse de Bagration, qui au commencement du siècle a joué un rôle dans le monde élégant européen. Dès qu'on a franchi le seuil du bel hôtel qu'elle occupe rue du Faubourg-Saint-Honoré, on se trouve en plein Empire, l'Empire du premier Napoléon. Un suisse colossal frappe le parquet de sa hallebarde pour donner l'éveil aux valets de chambre qui, poudrés et l'épée au flanc, vous introduisent dans un salon, pur style Empire aussi, où des rideaux d'une lourde étoffe de soie jaune et des arbustes odoriférants laissent à peine pénétrer le jour. Là étendue sur une ottomane, drapée dans des voiles flottants de gaze, repose la dernière survivante des déesses qui jadis ont brillé aux congrès de Vienne, d'Aix-la-Chapelle, de Vérone. Mais, est-ce bien un être vivant? Pas une goutte de sang n'anime le teint mat et terne de ce

Digitized by Google

visage décharné. Le regard de ces yeux éteints semble se perdre dans le vague, mais un sourire gracieux vous dit que vous êtes le bien venu. Et quelles grandes manières! C'est bien le type de la dame russe errante de haut bord des temps passés. Ses épigones ne gagnent pas à la comparaison. Mais le visiteur n'éprouve qu'un désir, celui de s'enfuir. Il faudrait être réduit soi-même à l'état de momie pour résister à l'atmosphère tropicale et à l'excès de parfums qui remplissent ce mausolée.

Vendredi 24. — Le 16 janvier, ainsi il y a huit mois, l'achèvement de la rue de Rivoli jusqu'à l'Hôtel de ville a été décrété, et aujourd'hui les démolitions sur toute cette ligne, longue de deux kilomètres et demi, sont terminées. Les maisons achetées par la ville ont coûté vingt et un millions.

Mercredi 29. — Paris est vide. Reste comme unique ressource la princesse de Lieven. Je passe chez elle toutes mes avant-soirées; mais, les Français faisant défaut, on n'y trouve que des dames russes. Restent les passants. Ainsi fort agréable dîner chez Mme Kalerdgi avec M. Molé, qui traverse Paris, allant de Champlâtreux au Marais. Cependant, le Président parcourt le Midi en triomphateur. J'écris à Buol (1) :

« Le mouvement impérialiste continue dans le Midi. On prépare déjà, ici et dans la banlieue, des démonstrations analogues pour le retour du Président.

(1) Lettre particulière du 29 septembre.

Digitized by Google

Dans les départements il y a entre les préfets et les populations une véritable émulation d'enthousiasme. C'est une mode et une frénésie à la fois et qui dépassent de loin tout ce que le prince et ses amis pouvaient espérer. A mes yeux, ces élans impérialistes n'ont rien d'étonnant. D'un côté, on veut quelque chose de stable, et l'Empire, à tort ou à raison, passe pour être la seule forme possible de cette stabilité à laquelle la France aspire. Ajoutez à ceci l'exagération en tout qui forme un des traits principaux du caractère national et on comprend aisément cet élan pour peu qu'on veuille se donner la peine de descendre au fond des choses. Mais plus le mouvement impérialiste est grand, véhément, irrésistible, plus le sera aussi, un jour, la réaction en sens inverse. C'est pour cela que je crois que l'Empereur et l'Empire donneront du fil à retordre, non pas aujourd'hui, mais plus tard. Je vous envoie jour par jour les bulletins du voyage, quoique vous les lisiez dans les journaux, parce qu'ils sont pour ainsi dire les marches du trône sur lequel va s'asseoir cet instrument de la Providence, l'homme de Dieu ou l'homme de l'Esprit malin ; nous ne savons pas encore lequel des deux noms il faudra lui donner. Il me semble, par conséquent, bon d'en laisser des traces dans les archives. Ici on en est aux conversions politiques. C'est à ne pas en croire ses yeux. Les mêmes hommes qui autrefois faisaient étalage des idées libérales les plus avancées sont aujourd'hui les plus plats courtisans.

Le Président écrit toujours à Fould. Ses lettres respirent le contentement. « J'ai été souffrant, j'ai trans-

Digitized by Google

piré, lui écrit-il, et me voilà plus vaillant que jamais. » Toutefois, son médecin est moins rassuré. Il y aurait, selon lui, des symptômes alarmants qui rappellent la longue maladie de l'ex-roi de Hollande dont Louis-Napoléon est le fils, quoi qu'on en dise de contraire, d'après l'opinion unanime des contemporains qui ont vécu dans l'intimité de la reine Hortense. »

OCTOBRE

Dimanche 10. — Le télégraphe nous apporte les parties essentielles d'un discours du Prince-Président tenu hier à Bordeaux et qui annonce la prochaine proclamation de l'Empire.

Samedi 16. — Entrée solennelle aux Tuileries de Louis-Napoléon, revenu à Paris de son voyage dans le Midi. Il était pâle et avait l'air fatigué. On voyait beaucoup de cavalerie, et, pour la première fois depuis le coup d'État, des gardes nationaux. Le public plutôt indifférent.

Dimanche 17. — Le *Moniteur* annonce la convocation du Sénat pour le 4 novembre; il aura à délibérer sur le rétablissement de l'Empire,

Jeudi 28. — Ce soir, représentation extraordinaire à l'Opéra en l'honneur du futur empereur, avec la Cerrito qui fait sa rentrée, avec Abd-el-Kader dans une loge de second rang et avec Mme Howard dans une

Digitized by Google

première. Le noble émir, enveloppé de son haïk, qui est de la blancheur du lis, attire tous les regards. Les militaires blâment l'hospitalité et les distinctions que Louis-Napoléon prodigue à l'homme qui a fait verser tant de sang français *après* la bataille. Je ne puis pas me placer à ce point de vue. Abd-el-Kader était un ennemi généreux; mais, comme Arabe, il s'est conformé aux usages du pays et le Président fait bien de l'honorer. Au reste le gouvernement s'évertue à exciter des sympathies bonapartistes. L'autre soir, il y avait aux Français grande représentation. Mlle Rachel, qui, en 1848, sur cette même scène avait chanté la *Marseillaise* avec tant d'entrain, déclama de mauvais vers de circonstance sur le thème : « L'Empire c'est la paix » ; après quoi on donna : *Il ne faut jurer de rien*.

NOVEMBRE

Lundi 1er. — Longue visite de Hatzfeld. Quelle sera notre attitude à l'occasion du rétablissement de l'Empire, qui semble imminent?

Jeudi 4. — Le Sénat s'est réuni aujourd'hui pour délibérer sur le sénatus-consulte concernant l'Empire. Une forte opposition à l'égard de l'éventualité de la succession du prince Jérôme Bonaparte et de son fils Napoléon se révèle dans cette Assemblée. L'initiative de ce mouvement appartient-elle au Sénat ou part-elle des Tuileries?

Digitized by Google

Vendredi 5. — La commission du Sénat chargée de la rédaction du sénatus-consulte est décidément hostile au prince Jérôme.

Dimanche 7. — La question de l'Empire domine toutes les autres. Aux grandes cours, un mécontentement vif et légitime vient se joindre à la conviction qu'il ne reste qu'à se résigner en sauvegardant le principe monarchique. Mais comment s'y prendra-t-on? Toute la question est là.

Jeudi 11. — Ward chez moi (1). Cet ancien palefrenier du duc de Parme est devenu un vrai homme d'État, le ministre dirigeant et l'ange gardien de ce prince.

Reçu un courrier de Vienne. Grande est l'irritation chez nous, à Berlin, à Saint-Pétersbourg; elle l'est d'autant plus que l'on comprend parfaitement qu'il faut se résigner. De là, le ton modéré des dépêches ostensibles et la vivacité de la lettre particulière de Buol. Notre rôle à nous, les représentants de ces cours, n'est pas facile. Si nous agissons avec prudence, on nous taxera de tiédeur ou de poltronnerie; si nous avançons carrément, nous risquons de placer nos cours dans une situation intenable et, en même temps, sans issue.

Vendredi 12. — En Angleterre, on est bon enfant. Cowley pense que même le nom de Napoléon III, la

(1) Mort (?) Sa fille, la marquise d'Hervey de Saint-Denys est devenue une des déesses de l'Olympe parisien, 1889.

Digitized by Google

grosse pierre d'achoppement aux cours du Nord, ne rencontrera pas d'objections auprès des ministres anglais.

Mardi 11. — Dans les théâtres, les représentations extraordinaires en l'honneur du Président de la République se multiplient. Les ovations bruyantes qu'on y fait à Louis-Napoléon sont comme l'ouverture de la grande pièce intitulée le Second Empire.

Jeudi 18. — Aujourd'hui ont eu lieu à Londres les funérailles solennelles du duc de Wellington.

Dimanche 21. — Plébiscite aujourd'hui et demain. Il y aura environ huit millions de *oui* et quelques centaines de milliers de *non*, et l'Empire sera fait. Pour fêter l'enterrement de la République, Louis-Napoléon a donné ce soir un petit bal à Saint-Cloud. La compagnie était mêlée : le corps diplomatique, les femmes des ministres, la marquise de Contades; la jeune et belle Mlle de Montijo, fort distinguée par le Président; la comtesse de Bernsdorff, femme du ministre de Prusse à Londres; quelques Bonaparte et une foule d'êtres inconnus et rien moins qu'élégants. Même Flahaut, ce louangeur fervent du fils de la reine Hortense, trouva que c'était par trop démocratique. Et pourtant, les choses et, plus encore, les dehors démocratiques, ne sont pas du goût de Louis-Napoléon. Mais, fils du suffrage universel, il ne peut renier son origine et, en ce moment-ci, il doit même l'afficher. Seulement, cela lui coûte. Vers le matin, à la fin du bal, j'ai eu une

Digitized by Google

conversation de plus d'une heure avec lui. Il toucha lui-même les difficultés que suscitait le nom de Napoléon *trois* et nous discutâmes à fond cette question, si délicate, de la reconnaissance du Second Empire, moi parlant avec une entière franchise et lui écoutant avec une attention marquée. Mais c'est toujours la même chose. Il s'exprime fort bien et parfois avec un abandon vrai ou simulé, mais il n'entre jamais dans les arguments qu'on lui présente. Il ne veut pas et il ne sait pas discuter. Son regard éteint, qui cependant lance parfois des éclairs; ses traits immobiles forment, à la fois, un masque et une cuirasse impénétrables et on le quitte toujours avec l'impression de ne pas avoir été compris par cet esprit en apparence obtus, en réalité perspicace, qui ne comprend pas, parce qu'il ne veut pas comprendre, ou parce qu'il ne veut pas qu'on s'aperçoive qu'il a compris.

Lundi 22. — Second jour des élections. A Paris, on ne s'en aperçoit pas. La physionomie de la ville porte l'empreinte d'une extrême indifférence.

Mardi 23. — Reçu, par courrier espagnol, mes instructions au sujet de la reconnaissance de l'Empire. Elles se distinguent par un manque désespérant de clarté. Les dépêches gardent le ton de la modération. La lettre particulière jette feu et flammes. Mais ce n'est rien en comparaison des ordres du cabinet de Berlin, confus, contradictoires, respirant des colères mitigées par la peur, qui pleuvent sans cesse sur mon infortuné collègue de Prusse.

Digitized by Google

Jeudi 25. — Dîner fort élégant chez Persigny, maintenant ministre de l'intérieur, entre sa femme, qui est encore une enfant, et Mme Lehon, qui ne l'est plus. Persigny, de prophète qu'il était avant le coup d'État, est devenu censeur austère de son maître et des cours étrangères. Avec cela, toujours bon enfant. Il est également difficile de le prendre et de ne pas le prendre au sérieux.

Dimanche 28. — Selon mon habitude, vers la fin de la journée, promenade à cheval au Bois. Le nombre d'équipages élégants, de cavaliers montés sur des chevaux pur-sang, de piétons bien mis, est inimaginable. Le luxe et le bien-être sont revenus comme par enchantement. La veille du coup d'État la France avait peur; la veille de l'Empire elle a confiance. Est-elle justifiée? Personne ne se le demande. L'aspect de cette foule brillante semble parler, plus que le plébiscite, en faveur de Napoléon III.

Mardi 30. — La position des représentants des trois cours du Nord continue d'être difficile et délicate. Nous avons l'ordre de marcher de concert et en conformité de nos instructions; mais ces instructions laissent entrevoir que la parfaite entente des trois cours n'est pas encore un fait accompli. Au contraire, elle est encore à faire, tandis que nous sommes déjà obligés d'agir. Mais on ne tardera pas à s'entendre et je pense qu'on marche déjà dans la bonne voie, l'Autriche en boudant (j'y reconnais Buol), la Russie simplement et la tête haute (j'y reconnais l'empereur Nicolas) et la Prusse

Digitized by Google

ne sachant à quel saint se vouer. La reconnaissance de l'Empire est en apparence une question de pure étiquette et les hommes de cour, dont le nombre est légion, l'envisagent comme telle; mais les hommes d'État, clairsemés partout, comprennent qu'elle renferme le germe de la paix ou de la guerre européenne.

DÉCEMBRE

Mercredi 1er. — Ce soir les membres du Corps législatif se rendent à Saint-Cloud pour informer le maître de la France du résultat des élections : sept millions huit cent mille *oui*. Il les reçoit assis sur un trône. Louis-Napoléon est devenu Majesté, Empereur et Napoléon III.

Jeudi 2. — Louis-Napoléon est superstitieux. Il aime les anniversaires. Aujourd'hui, premier anniversaire du coup d'État, il a fait son entrée aux Tuileries, venant de Saint-Cloud à cheval. Le temps était doux, mais pluvieux. Drouyn de Lhuys nous notifie le rétablissement de l'Empire par une note que l'on peut considérer comme le résultat de ses nombreux entretiens avec les représentants des trois cours. Quant à l'Angleterre, elle nous a fait faux bond. C'est aux cabinets de Vienne, de Berlin et de Saint-Pétersbourg à apprécier l'ouverture de Drouyn de Lhuys.

Dimanche 5. — Cowley remettra demain ses lettres de créance. Le ministre de Naples, voulant être le premier, a remis les siennes avant-hier.

Digitized by Google

Chez moi, réunion des diplomates allemands pour concerter notre conduite.

Vendredi 10. — Pas d'ombre d'hiver. Les journaux continuent de parler de mon prochain rappel.

Mardi 14. — Drouyn de Lhuys me prie de passer chez lui. Long et orageux entretien. Le ministre prend le verbe haut. Je lui réponds sur le même ton.

Albert Crivelli m'apporte des dépêches de Buol, qui m'approuve en termes flatteurs.

Mercredi 15. — Crivelli vient me voir. Il se fait une fête de me raconter tous les propos désagréables qu'il a recueillis, pour m'en régaler dans les bureaux de notre chancellerie d'État. Il m'assure que mon rappel est décidé, qu'une réaction sourde mais puissante contre le régime de feu le prince Félix de Schwarzenberg gagne du terrain à Vienne et que j'en serai la victime. Cela n'est pas impossible.

Ce soir, chez moi, petit dîner, essentiellement portugais : le duc et la duchesse de Terceira, Dona Maria das Dores de Alva, le comte de Villaréal, lord Westmoreland, baron de Mollerus. Ce dernier, ancien consul de Hollande à Naples, ancien résident à Lisbonne, ancien ministre à Constantinople, d'où il revient en ce moment pour rentrer dans la vie privée, jouit dans le midi de l'Europe d'une certaine célébrité. Il y est connu comme le plus grand *jettatore* de l'époque. Pour mettre fin à la casse de glaces, lustres, meubles, qui suivait habituellement son entrée dans un salon,

Digitized by Google

et aux accidents, bébés tombant du haut des balcons, piétons écrasés par une tuile, chevaux emportés et cavaliers désarçonnés, qui marquaient son passage à la via Toledo ou sur la Chiaja, le roi de Naples écrivit de sa main au roi des Pays-Bas, le priant de le délivrer d'un être aussi dangereux pour la paisible existence de ses sujets. Mollerus fut transféré à Lisbonne, où je le connus. Là aussi, en peu de temps, son mauvais œil était devenu proverbial. Enfin, la reine Doña Maria II s'en inquiéta, et le roi des Pays-Bas, toujours prêt à sacrifier son fidèle mais incommode serviteur, l'envoya à Constantinople. Malheureusement sa réputation de *jettatore* l'y avait précédé et ne tarda pas de se justifier.

A sa première promenade dans un des petits vapeurs qui font le service du Bosphore, le beaupré du bâtiment enleva la façade en bois sculpté de la villa d'un pacha. La mesure était comble, et l'infortuné diplomate fut mis à la retraite. En entrant à table, la duchesse de Terceira me disait : « Vous n'auriez pas dû inviter Mollerus; vous verrez, il nous arrivera malheur. » En effet, au second service, nous vîmes M. de Mollerus, qui n'est pas bel homme, fermer un œil et fixer l'autre sur une des quatre carcelles suspendues au-dessus de la table. La duchesse pâlissait, et j'avoue qu'il y avait de quoi. Un sourire sinistre errait sur les lèvres du diplomate hollandais et sa figure prenait une expression diabolique. La duchesse saisissait mon bras en tremblant. A ce moment, on entendit un léger craquement. Une des lampes s'éteignit soudainement, avant que le maître d'hôtel, obligé de mettre le pied sur la table, ait pu l'enlever. On m'avertit après dîner

Digitized by Google

que le ressort de la lampe se trouvait cassé en mille morceaux. Le moyen de ne pas être superstitieux!

Dimanche 19. — L'agitation qui, depuis plusieurs jours, règne dans le corps diplomatique, a gagné les salons et le gros public. On entend dans les rues discuter la reconnaissance de l'Empire par les puissances du Nord. Se fera-t-elle? Comment se fera-t-elle?

Jeudi 23. — Vu, aux Français, Phèdre jouée par la Rachel. Hélas! hélas! elle sacrifie de plus en plus la simplicité classique qui faisait sa grandeur aux effets bruyants qui enlèvent le vulgaire.

Mardi 28. — Kisseleff a reçu hier ses lettres de créance et ses instructions. Ces dernières se distinguent par une grande précision, protestent contre le nom de Napoléon III, mais prononcent le mot *hérédité*. Dans ses lettres de créance, l'empereur de Russie apostrophe l'empereur des Français par *Sire et bon ami* et non, selon l'usage établi en pareil cas, par *Monsieur mon frère*. En même temps, le comte de Hatzfeld est prévenu, par le télégraphe, que les lettres prussiennes sont rédigées dans les formes habituelles, c'est-à-dire que le roi de Prusse donne à Napoléon le *Monsieur mon frère*. Cela nous jette dans des perplexités.

Vendredi 31. — Le dernier jour de cette année est attristé par la nouvelle que je reçois de la mort de

Digitized by Google

Jarcke (1), à qui je dois mes notions du droit public et la direction politique, que je ne quitterai jamais.

RÉSUMÉ DE 1852

Depuis le coup d'État du 2 décembre de l'année dernière, la situation politique de l'Europe s'est un peu modifiée.

L'Autriche, ma chère, ma pauvre Autriche, a, par la mort du prince Félix Schwarzenberg, essuyé une perte irréparable. Le jeune monarque continue dans le même chemin; mais il n'a plus à ses côtés le courageux et dévoué conseiller qui a guidé ses premiers pas, et qui laisse une lacune que personne ne comblera.

Buol le remplace comme ministre des affaires étrangères et il préside aux conférences du conseil. Mais ce n'est pas le premier ministre. Au fait, il n'y en a plus. Nos finances commencent à se relever et le change baisse.

En matière de politique, l'Allemagne offre le spectacle du chaos. Cependant, l'autorité des princes, si profondément ébranlée en 1848, commence à se consolider. Les questions commerciales prédominent. Il y avait un moment où le Zollverein, si funeste pour nous, semblait devoir se dissoudre. Mais, soudainement, pour des raisons que j'ignore, les relations si tendues encore, entre Berlin et Vienne, firent place à un accès de tendresse, difficile à expliquer. Il n'était plus ques-

(1) Ernest Jarcke, mort à Vienne, 29 décembre 1852.

Digitized by Google

tion de la suppression du *Verein*, qui assure à la Prusse l'hégémonie commerciale en Allemagne, à l'exclusion du premier de ses membres. L'empereur François-Joseph se rend dans la capitale prussienne où, reçu avec enthousiasme, il sait gagner tous les cœurs.

En Angleterre, la dissolution des partis fait des progrès notables. Cette grande puissance décline visiblement. Une maladie interne la mine. Cela ne tardera pas de se manifester. Vers la fin de l'année, le ministère tory Derby-Disraeli fait place à un cabinet de coalition, Alberdeen, John Russell, Palmerston, Gladstone, Granville.

En France, l'Empire, qui mûrit comme le fruit sur l'arbre, est proclamé le 2 décembre. C'est l'absolutisme entre les mains d'un homme remarquable, non contenu par le respect du droit et des traditions des vieilles monarchies. Les négociations entre Vienne, Berlin et Saint-Pétersbourg, au sujet de la reconnaissance du nouvel ordre de choses en France, ne sont pas conduites comme je l'aurais désiré. Les hommes d'État à la tête des cabinets semblent se laisser guider bien plus par la crainte d'être taxés d'hérésie politique et de tiédeur en matière de *légitimisme* que par une saine appréciation de la situation. Les idées si élevées, si claires, si pratiques, consignées par le prince Félix de Schwarzenberg dans son mémoire du 29 décembre 1851, ont été enterrées avec le grand homme d'État. Mais de tous les souverains et ministres appelés à intervenir dans cette affaire de la reconnaissance, François-Joseph est le nœud de la question. En écrivant à Buol, c'est toujours à l'Empereur que je m'adresse de la

Digitized by Google

pensée. Si je parviens à le convaincre, nous traverserons cette crise sans dommages; sinon, je serai remplacé et mon successeur, prenant à la lettre les directions du comte Buol, se lancera tête baissée dans une voie sans autre issue que la guerre (pour le chiffre III !!!), ou la plus triste des reculades. Il faut donc, dans ma correspondance, dire toute la vérité, mais il faut la dire avec des précautions oratoires; il faut faire comprendre à Buol, sans le froisser, qu'il fait fausse route, et il faut porter la même conviction dans l'esprit de l'Empereur, sans avoir l'air de poser en antagoniste de son ministre. Tâche délicate et difficile, d'autant plus que les chefs de mission ne correspondent pas avec le souverain, mais exclusivement avec le ministre qui lui soumet leurs rapports. Nous savons d'ailleurs que François-Joseph lit ces correspondances avec une grande attention.

Depuis la mort du prince Félix de Schwarzenberg, ma situation personnelle à Vienne s'est grandement modifiée. Le prince avait en moi une confiance illimitée. Je pouvais lui parler (et écrire) à cœur ouvert, sûr d'avance de le voir entrer dans mes idées. M. de Buol me connaît peu, et des envieux, dont le nombre est légion, me font une guerre sourde, mais acharnée. Les journaux ne cessent d'annoncer mon prochain rappel, et les feuilles officieuses du ministère n'ont garde de démentir ces bruits. Je ne puis compter que sur moi et, peut-être, sur l'Empereur, et je n'ai pour boussole que le devoir.

Voici maintenant, en deux mots, la question brûlante du jour. Louis-Napoléon est arrivé à son but. Il a cru

Digitized by Google

en son étoile, astre essentiellement bonapartiste, et cet astre l'a conduit de Boulogne, de Strasbourg, de Ham, aux Tuileries. Il lui a bien fallu passer par le baptême du suffrage universel; mais, avant tout, il se sent, il est fier d'être l'héritier, le successeur, le continuateur de la race de Napoléon Ier. Or, chaque courrier de Buol m'apporte l'ordre de combattre cette tendance, de la combattre « vaillamment », et de faire écarter tout acte public constatant l'affiliation entre le second et le premier Empire. Donc, pas de titre de Napoléon *trois*, pas de fête Napoléon le 15 août, pas d'effigie de Napoléon Ier sur la croix de la Légion d'honneur.

« Nous ne demandons pas mieux, m'écrit-il, que d'éviter l'embarras de l'Empire; mais, s'il ne nous est pas épargné, nous tenons au moins, à empêcher le retour d'une politique impérialiste... Entre particuliers qui se respectent, il y a souvent des questions délicates qu'on élude, lorsqu'on veut vivre en bonne harmonie. C'est, à plus forte raison, le cas entre gouvernements. Pourquoi forcer l'Europe de célébrer une fête qui lui répugne? Le 15 août n'est pas la fête de Louis-Napoléon, ni celle de son oncle; c'est l'anniversaire de la naissance de l'homme, qui a été le tourment de l'Europe et qu'elle a mis au ban... Pourquoi attacher du prix à nous voir porter l'effigie de l'ex-empereur sur la poitrine? Qu'on institue un nouvel ordre. Il sera peut-être moins glorieux aux yeux de la France; mais un étranger, au moins, pourrait le porter sans embarras et sans rougir. »

(1) Lettre particulière du comte de Buol, du 1er septembre.

Digitized by Google

« Voilà les arguments que je dois faire valoir auprès du neveu, pour « l'amadouer », pour l'empêcher de suivre les errements politiques de l'oncle!

« J'attache, continue Buol, un prix immense à la déclaration de l'Angleterre de ne pas vouloir reconnaitre le chiffre III (elle a été la première à le donner au nouveau chef de la France) ; « appuyez, aussi chaudement que possible, les protestations de lord Cowley » — qui n'a pas protesté — « énoncez, aussi haut que possible, votre conviction *individuelle*, que l'Autriche ne se rendra jamais complice d'une anomalie dont l'histoire, au besoin, ferait justice. »

Je lui réponds : « Je comprends et je partage la légitime indignation que les souverains doivent éprouver en présence de ce qui se passe ici. Mais plus je la partage, plus je me crois appelé à vous présenter la France sous toutes les faces. De quoi s'agit-il? Si je vous ai bien compris, il s'agit : 1° d'éviter une complication qui mettrait les cabinets dans l'alternative, *ou* d'engager la guerre sous l'apparence d'être les agresseurs pour une question de titre ou de chiffre, ou de devoir reculer; 2° il s'agit de ne pas oublier, comme vous avez si bien dit, que nous servons un monarque qui aime la paix, mais qui ne craint pas la guerre. Il s'agit donc aussi de ménager aux puissances la latitude de faire la guerre, mais en mettant tous les torts du côté de Louis-Napoléon. »

Pendant que je tâche de calmer les colères, d'apaiser les impatiences de notre chancellerie d'État, le langage

(1) Lettre particulière du comte de Buol du 8 novembre.
(2) Hübner à Buol, 12 novembre, lettre particulière.

Digitized by Google

de Buol devient de plus en plus virulent. Si j'avais exécuté ses instructions à la lettre, j'aurais mis le feu aux poudres. Fort de la prétendue entente entre Londres et les trois cours du Nord, il me poussa à aller de l'avant. Mais bientôt un courrier de notre ministre à Londres le détrompe (23 novembre) et, pour ma part, je puis lui écrire le 5 décembre : « L'Angleterre a fait défection. » Dès lors il n'est plus question du « malheureux chiffre III ». Après avoir jeté feu et flammes, on l'acceptera sans sourciller. On se console à Vienne à l'idée de faire des réserves. Reste l'entente inébranlable entre les trois cours du Nord, par rapport à la courtoisie de *Sire et bon ami*. Pas de *Monsieur mon frère*. Mais, sur ce point aussi, les derniers jours de l'année apportent au comte de Buol une cruelle déception. La Russie donne la première de ces courtoisies ; la Prusse, qui en cas de guerre avec la France aurait le premier choc à soutenir, se ravise et en reste au « Monsieur mon frère ». Je m'attendais, de la part de Buol, l'inventeur de la formule du « bon ami » à une explosion de colère et à la résolution de suivre l'exemple de la Russie. Pas du tout. Je reçois une lettre charmante pour moi personnellement (1). Relativement à la question d'étiquette il y est dit :

« Si nos *deux* alliés s'étaient prononcés pour l'emploi de la formule de « Sire et bon ami », nous l'eussions également adoptée. Du moment, cependant, que nous étions convaincus que la Prusse s'y refuserait, il nous eût paru difficile de nous détacher d'elle. Si les deux

(1) Buol à Hübner, 29 décembre, lettre particulière.

Digitized by Google

grandes puissances (Autriche et Prusse) ne s'accordent pas, il y a d'abord du désarroi parmi les autres États allemands. D'ailleurs, la Russie ne fait que rester conséquente avec elle-même, tandis que nous eussions refusé à Louis-Napoléon ce que nous avions cru pouvoir accorder à Louis-Philippe. »

On ne saurait mieux défendre la résolution prise au dernier moment, de ne pas se séparer de la Prusse, ni condamner d'une manière plus éclatante la malencontreuse campagne, qui a abouti à un si pauvre résultat.

Digitized by Google

1853

JANVIER

Dimanche 2. — Un courrier de Buol m'apporte mes lettres de créance et des instructions, contenant les réserves que nous attachons à la reconnaissance de Napoléon empereur. Dans l'avant-soirée, Hatzfeld, Kisseleff et moi, nous tenons un conseil de guerre dans le petit boudoir de la princesse de Lieven, dont les murs, s'ils étaient moins discrets, pourraient dévoiler bien des secrets diplomatiques et répandre du jour sur plus d'une conspiration parlementaire, préparée ici par les chefs des anciens partis, vulgairement dits, les *Burgraves*. Nous avons donc examiné et comparé nos instructions et nous avons trouvé, que nos gouvernements ont choisi leur terrain, aussi mal que possible.

Lundi 3. — Autre réunion des trois envoyés. Notre plan de campagne est arrêté. Nous livrerons bataille sur-le-champ. C'est Kisseleff qui ouvrira le feu. En conséquence, il demande une entrevue à Drouyn de Lhuys, qui le reçoit dans l'après-midi. En sortant du ministère, il vient chez moi. La manière dont a été reçue la communication du texte de ses lettres de créance, qui

Digitized by Google

refusent à l'empereur Napoléon le *Mon frère*, ne promet rien de bon. Le maintien du ministre était froid et embarrassé, son langage modéré. Ceci fait, Hatzfeld et moi, nous écrivons à Drouyn de Lhuys pour lui demander une entrevue, qui est fixée pour demain. Les diplomates allemands veulent absolument remettre leur lettres de créance. Il sera difficile d'obtenir qu'ils attendent l'issue de la grande bataille, qui sera livrée entre les représentants des trois grandes cours et Louis-Napoléon et, cependant, leur attitude pèsera dans les décisions finales que prendra le nouvel empereur des Français.

Mardi 4. — A midi précis, j'entre dans le cabinet de Drouyn de Lhuys et j'ai avec lui un entretien, qui dure deux heures! Il reçoit fort bien mes réserves, en reconnait et apprécie le ton modéré et dit, que rien ne s'oppose à la remise de mes lettres de créance. En répondant à une question que je lui fais au sujet des ouvertures russes, il m'expose dans un long discours, évidemment préparé, les raisons pour lesquelles les lettres russes ne peuvent être reçues. Alors, je déclare ne pouvoir remettre les miennes sans en avoir référé à Vienne. Le ministre tâche de me persuader de passer outre, mais je reste ferme. C'est ainsi que se termine ce long entretien. Après moi, Hatzfeld entre chez Drouyn et lui tient le même langage.

Rencontré, au dîner de la duchesse d'Istrie, mon collègue d'Angleterre, que je trouve très noir et persuadé, que la rupture entre la France et les puissances du Nord, est devenue inévitable.

Digitized by Google

A onze heures de la nuit, Kisseleff et moi, nous nous réunissons de nouveau chez Hatzfeld. La partie semble perdue, à moins que la nuit ne porte conseil, c'est-à-dire, que d'ici à demain le refus des représentants d'Autriche et de Prusse de se séparer de celui de Russie, ne produise dans l'esprit de Louis-Napoléon un revirement salutaire. Jusqu'ici, mon collègue de Prusse et moi, nous sommes parvenus, grâce à des efforts inouïs, à empêcher les diplomates allemands de demander des audiences pour la remise de leurs lettres de créance. Ceci aussi pourra agir sur l'Empereur. En attendant, des symptômes de défection se manifestent dans les rangs de nos confédérés. La conduite de Wächter (Wurttemberg) me paraît des plus suspectes. Wendtland (Bavière) est le plus démoralisé de ses collègues; Schweitzer (Bade) le plus honnête, quoique poussant de gros soupirs. Platen (Hanovre) et Seebach (Saxe) montrent le plus de fermeté.

Mercredi 5. — Les soucis et les émotions de la journée m'ont longtemps empêché de m'endormir; mais enfin le sommeil est venu et je me suis réveillé ce matin, frais et dispos, quoique parfaitement convaincu, que nous allions au-devant de la rupture. James Rothschild vient tout ému et désolé de n'avoir pas pu voir l'Empereur, qui présidait le conseil des ministres. Hatzfeld, aussi, frappe à ma porte. Plus tard, je reçois un billet de Kisseleff, laissant entrevoir des symptômes favorables. Arrive Wendtland, ministre de Bavière. Il me conjure, les larmes aux yeux, de ne plus m'opposer à la demande d'une audience pour la remise de

Digitized by Google

ses lettres. Il ne m'a pas encore quitté lorsque je reçois un second billet de Kisseleff. La crise est faite. Il remettra, à quatre heures, ses lettres de créance à l'Empereur.

Voici comment les choses se sont passées. Le 3 (avant-hier) au soir, informé de la teneur des lettres de l'empereur Nicolas, qui remplace le « Monsieur mon frère » par les mots « Sire et bon ami », Napoléon avait résolu de faire connaître, par le *Moniteur* du lendemain, son refus de les accepter, en donnant ses motifs Quelques-uns de ses ministres parvenaient à lui faire renoncer à cette démarche précipitée, ou, du moins, à attendre les déclarations austro-prussiennes. Elles furent données par nous le lendemain, hier 4. Notre refus de remettre les lettres de nos souverains, si celles de l'empereur Nicolas n'étaient pas reçues, et l'abstention des représentants des cours secondaires de la Confédération germanique, ébranlèrent l'Empereur; mais à quatre heures de l'après-midi sa résolution de pousser les choses à une rupture semblait être prise définitivement. Il donna à Drouyn de Lhuys, l'avocat fervent de la rupture, l'ordre de préparer des dépêches, chargeant ses ministres, à Vienne et à Berlin, de demander si les représentants d'Autriche et de Prusse, en se refusant de remettre leurs lettres de créance, avaient agi de leur propre responsabilité, ou par suite d'ordres de leurs souverains. A quatre heures, lorsque Drouyn de Lhuys s'était retiré, Morny se présenta chez l'Empereur. Cet homme politique, qui a toujours l'œil fixé sur la Bourse, parvint, après une lutte acharnée, à produire dans l'esprit de son maître un revirement aussi inattendu que complet,

Digitized by Google

et le lendemain 5 (aujourd'hui), Napoléon surprit ses ministres, réunis en conseil, par la déclaration qu'il accepterait les lettres russes. A trois heures, je passe chez Drouyn de Lhuys. Il venait de donner sa démission, que l'Empereur n'a pas acceptée. Ce matin une agitation fébrile régnait dans Paris. Même les quartiers élégants n'en étaient pas exempts. Tout le monde comprenait qu'il s'agissait de paix et de guerre.

Vendredi 7. — Ce soir, chez la princesse de Lieven on me chuchote à l'oreille, que Mlle de Montijo pourrait bien devenir impératrice.

Dimanche 9. — Tout ce que j'ai reçu et expédié de courriers est prodigieux. Pas encore de réponse à nos demandes d'audience pour la remise de nos lettres de créance, tandis que Kisseleff a remis les siennes, il y a quatre jours. Évidemment, on nous tient rigueur de notre attitude.

Mardi 11. — Ce matin, à onze heures et demie, M. Feuillet de Conches, l'introducteur des ambassadeurs, est venu me chercher dans une voiture de la cour, avec des piqueurs, etc. Les membres de l'ambassade : baron Schloissnigg, baron Ottenfels, prince Richard Metternich, prince Alexandre Schœnbourg m'ont suivi dans mes équipages. J'ai remis mes lettres de créance en audience publique, en présence de Drouyn de Lhuys, ministre des affaires étrangères; du duc de Bassano, grand-chambellan, et du duc de Cambacérès, grand-maître des cérémonies. L'Empe-

Digitized by Google

reur, très gracieux pour moi personnellement, me retint après l'audience avec Drouyn de Lhuys, nous fit asseoir, se mit à causer des difficultés qu'avait rencontrées sa reconnaissance et termina par les mots : « On dit que les enfants dont la naissance a été laborieuse sont robustes. — Oui, Sire, répondis-je sur le même ton de plaisanterie, quand même, en naissant, ils ont tué leur mère. »

Mercredi 12. — Bal aux Tuileries. L'Empereur est en culotte. Ce vêtement, qu'on n'a plus vu depuis la Restauration, est une révélation pour la génération actuelle; un souvenir pour les vieux et un sujet de commentaires, pas tous bienveillants, pour les uns et les autres.

A cette fête, un incident faisait sensation parmi les privilégiés admis dans la salle des maréchaux. Mlle de Montijo parut au bras de James Rothschild, toujours sous le charme de la jeune Andalouse, mais maintenant plus que jamais, car il est de ceux qui croient au mariage. Un de ses fils conduisait Mme de Montijo. Ces messieurs comptaient placer leurs dames sur la banquette occupée par les femmes de ministres. Une d'elles (Mme Drouyn de Lhuys), passionnément contraire au mariage et ne voulant pas l'admettre comme possible, dit sèchement à Mlle de Montijo, que ces places étaient réservées aux femmes des ministres. L'Empereur s'en aperçut, se précipita vers les deux dames espagnoles en détresse et leur assigna des tabourets près des membres de sa famille. Grande était la confusion de la sévère gardienne des règles de l'étiquette,

Digitized by Google

qui s'aperçut, trop tard, de son erreur et qui ne pouvait ne pas s'apercevoir des sourires malicieux de ses collègues. Grande aussi était l'hilarité du corps diplomatique; mais plus grande la surprise des témoins de cette scène presque burlesque, qui leur révélait les intentions matrimoniales de l'Empereur. On peut dire, qu'à ce bal a eu lieu la déclaration de mariage.

Vendredi 14. — Mme de Saint-Arnaud me dit que le mariage de l'empereur avec Mlle de Montijo est décidé.

Samedi 15. — Ce soir, le monde légitimiste si brillant en 1840 et 1850, lorsqu'il crut reconnaître en Louis-Napoléon le restaurateur de la monarchie bourbonnienne, et si effacé dans les dernières années, se réunit pour la première fois chez le duc de Rauzun. L'appartement n'est pas vaste ni très riche, mais l'assemblée avait grand air et me rappelait nos salons de Vienne. C'est une atmosphère que j'aime.

Lundi 17. — Dîné chez M. Gudin, le célèbre peintre de marine, avec Mme de Montijo et sa fille. Doña Eugenia, quoique pâle et fatiguée, était fort en beauté, mais d'une surexcitation qui frappait tous les convives. Déjà avant-hier, l'Empereur l'a demandée en mariage, mais c'est ce soir seulement, que le secret commence à transpirer. Après dîner, j'ai une longue causerie avec la future Impératrice. Elle est bien séduisante.

Chez la marquise de Vogüé, le comte Molé, qui a connu et servi le premier Empire, mais n'a aucune

Digitized by Google

envie de se rallier au second, m'a parlé d'une manière très ingénieuse des motifs et des résultats probables du mariage de Louis-Napoléon avec une femme qui n'appartient à aucune famille régnante. Les légitimistes et, plus encore, les orléanistes sont dans la jubilation.

L'archiduc Renier, ancien vice-roi du royaume lombardo-vénitien, s'est éteint hier à Botzen.

Mercredi 19. — Je reçois par courrier des dépêches de Buol, rédigées en termes extrêmement flatteurs pour moi.

Vendredi 21. — La nouvelle du mariage a fait mauvais effet dans les départements. Si démocratique qu'on soit, on aurait préféré une princesse.

Samedi 22. — A midi, l'Empereur reçoit aux Tuileries les sénateurs et députés présents à Paris et les membres du conseil d'État, pour les informer de son union avec une Espagnole qui n'est pas une princesse. C'est un mariage d'amour, et lui un parvenu, comme il a dit lui-même, ce qui déplaît généralement. Pourquoi alors, se demande-t-on, s'appeler Napoléon III? Ce discours, fort remarquable à certains points de vue, avait le but de réconcilier les masses avec le mariage. De là, la note démocratique qui y prédomine. J'ignore si l'Empereur a réussi; mais je regrette pour lui qu'il ait laissé entrevoir le dépit, que lui cause l'attitude des trois puissances à l'occasion de la reconnaissance de l'Empire, en disant que l'Autriche a *brigué* le mariage

Digitized by Google

de l'archiduchesse Marie-Louise avec Napoléon. Ce propos inquiète le public et ne fait pas grandir celui qui l'a prononcé.

Mercredi 26. — J'écris aujourd'hui à Buol (1) : « Les ministres reviennent, peu à peu, de leurs frayeurs. Ils craignaient, un moment, que l'Empereur ne leur échappât et ne se lançât tout à fait dans les aventures. En effet, un homme qui, à l'âge de quarante-cinq ans se décide, pour satisfaire un caprice, à faire un mariage d'amour, surtout lorsque cet homme est un empereur, et à métamorphoser sa flamme en impératrice, au risque de se perdre dans l'opinion du pays et de l'étranger; un homme pareil, il faut en convenir, est fait pour inspirer des appréhensions. Il y a cependant des symptômes qui me font penser qu'il revient à la raison. Les excuses qu'il m'a fait faire au sujet du mot *briguer* sembleraient le prouver. Au comte de Hatzfeld il a dit au dernier bal : « J'espère que mon discours « n'a rien de blessant pour les puissances », à quoi mon collègue de Prusse a répondu par le silence en s'inclinant et en haussant les épaules. »

Samedi 29. — Ce soir à neuf heures, aux Tuileries, dans la salle des maréchaux, en présence d'une compagnie peu nombreuse, eut lieu le mariage civil de l'Empereur avec « Doña Eugenia de Guzman », en France, appelée Mlle de Montijo. Les fiancés occupaient des fauteuils placés sur une estrade au-dessous de la galerie,

(1) Lettre particulière au comte de Buol, du 26 janvier.

Digitized by Google

le dos tourné au jardin. M. Fould, remplaçant, comme ministre d'État, le maire de l'arrondissement, se tenait près d'une petite table sur laquelle se trouvait le registre des mariages. Parmi les témoins appelés à donner leur signature, on voyait, pour la fiancée, en dehors du ministre d'Espagne, Valdegamas, ses parents Osuna, Toledo et Bedmar, et pour l'Empereur, la princesse Mathilde, le prince Jérôme, son fils Napoléon et Lucien Bonaparte, les cardinaux, les ministres et Morny. Les quelques membres du corps diplomatique, invités à cette cérémonie, se tenaient debout; leurs femmes étaient assises sur des tabourets en face du trône. A côté de lady Cowley, comtesse Hatzfeld et Mme Rogier, on avait placé Mme Fould, Mme de Saint-Arnaud, Mme de Persigny (la crème de la nouvelle cour en fait de dames) et les femmes des ministres. A la fin, les hommes, chacun avec une dame, défilaient devant l'Empereur et doña Eugenia. Mon agréable sort était de donner le bras à la duchesse d'Hamilton. Exaspérée du mariage, elle était dans un état violent. Lorsque nous nous mîmes en marche, elle me dit : « Vous verrez l'esclandre que je ferai quand nous nous trouverons près de mon cousin. » « Votre résolution, madame, est-elle prise irrévocablement? » « Certainement ». « En ce cas, dis-je en m'inclinant, et en retirant mon bras, je prie la duchesse d'avancer toute seule. Je ne la suivrai pas. » La duchesse se calma et notre passage devant Leurs Majestés s'effectua régulièrement et sans esclandre. La fiancée était pâle et fatiguée. Elle portait une robe rose et un magnifique collier de perles. L'Empereur, gai et fringant, offrait le spectacle du

Digitized by Google

dernier degré de la félicité humaine. Après le mariage civil, on passait dans la salle des spectacles, où il y avait un concert dont le grand mérite était de finir, à peine commencé.

Dimanche 30. — A onze heures et demie, les membres du corps diplomatique se réunissent chez le nonce et se rendent, de là, processionnellement, dans leurs équipages de gala et entourés d'une nombreuse escorte d'honneur, à la cathédrale de Notre-Dame, où doit être célébré le mariage de l'Empereur. Le vieux dôme était décoré avec un luxe prodigieux. Pour faire disparaître les teintes sombres que six siècles ont répandues sur les murs, piliers et voûtes de ce vénérable édifice, ils ont été couverts de cartons peints aux couleurs criardes. En outre, une profusion de fleurs et de cierges, beaucoup de drapeaux et peu de goût. A une heure, le couple impérial descendit sur le perron de la façade et fit, au son de toutes les cloches de Paris et au bruit lointain du canon des Invalides, son entrée solennelle par le grand portail. Mais quelle fut notre stupéfaction lorsque, à ce moment, la musique entonna la marche du *Prophète!* La foule immense qui remplissait l'église resta froide et muette. Pas une acclamation ne salua Napoléon et sa future compagne. Quel contraste avec l'enthousiasme spontané qui éclata, un an après le coup d'État, au *Te Deum* chanté dans cette même cathédrale! Que s'est-il donc passé pour expliquer cette indifférence, pour ne pas dire ces dédains, si ce n'est que la nation la plus égalitaire du monde se sent humiliée du mariage non princier du chef de la France? Doña

Digitized by Google

Eugenia, pâle, mais belle, pauvre enfant! débuta très bien dans son rôle d'Impératrice. Peut-être y avait-il dans son maintien un peu trop de dignité et de haute dévotion. Mais ce sont là de petits défauts dont elle se corrigera avec l'usage de la rampe.

La comtesse de Montijo couchera cette nuit au palais de Saint-Cloud et partira demain matin pour l'Espagne. Cet empressement de renvoyer la belle-mère déplaît dans le public qui, pour le quart d'heure, n'est pas en veine de bienveillance. A notre retour de la cérémonie, en suivant les quais de la rive gauche, nous vîmes sur la rive opposée une voiture attelée de quatre chevaux se diriger rapidement vers Saint-Cloud. « Le matin, disait un plaisant, la mère a été tirée à quatre épingles, et le soir à cinq clous. » Le nombre de quolibets, calembours, bons et vilains mots, qui courent les salons et la rue, dépasse toute imagination. C'est la vengeance des vaincus, et un peu aussi, des vainqueurs, qui s'aperçoivent un peu tard de s'être donné un maître dans un accès de peur.

Lundi 31. — On sait maintenant que sur tout le parcours des voitures de Leurs Majestés, aller et venir, le public est resté froid. Presque pas d'acclamations, mais aussi pas d'insultes. Le peuple indifférent et impassible. On aurait dit des gens au spectacle, qui ne comprennent pas la pièce et trouvent que cela ne vaut pas la peine de demander ce que c'est.

Pendant ce mois-ci, la France a absorbé l'attention de l'Europe. On a à peine remarqué les nuages qui commencent à obscurcir l'horizon du côté de l'Orient :

Digitized by Google

expédition des Turcs contre le Montenegro; mission du général autrichien, comte de Linange, à Constantinople (mission diamétralement opposée à la politique traditionnelle de l'Autriche); enfin les lieux saints. Tout cela nous donnera du fil à retordre. Mais la grosse affaire, je le répète, était celle de la reconnaissance. Elle s'est terminée bien, bien en ce sens qu'elle n'a pas abouti à la rupture des relations diplomatiques, suivie de la guerre. L'Empereur a cédé; il a, sous la pression des ministres d'Autriche et de Prusse, accepté les lettres de créance russes. La victoire est à nous, mais mon instinct me dit que nous avons fait une mauvaise campagne. J'ai agi en conformité de mes instructions, mais en en faisant disparaître les aspérités autant que possible, en les maudissant dans mon for intérieur. C'est Buol, qui a pris l'initiative de cette campagne, en proposant à Saint-Pétersbourg et à Berlin de refuser au parvenu le *Monsieur mon frère*. La morgue est dans la société une sotte, dans la politique une dangereuse conseillère. L'empereur de Russie et le roi de Prusse sont entrés dans cet ordre d'idées et on s'est, à peu près, engagé à agir dans ce sens. Mais au dernier moment, intimidé par les rapports, très sages d'ailleurs, de Hatzfeld et par le langage hautain du ministre de France à Berlin, la cour de Prusse a lâché pied. Ceci étant donné, nous ne pouvions faire autrement que suivre cet exemple. La Russie, qui ne touche pas à la France sur le Rhin comme l'Allemagne, et n'a pas de Lombardie à défendre, comme l'Autriche; la Russie est restée ferme et a donné à Louis-Napoléon : *Sire et bon ami*. Voilà, en résumé, l'historique de cet incident.

Digitized by Google

« Je ne suis pas rassuré, écrivis-je à Buol (1), sur les dispositions de l'Empereur, essentiellement Corse, c'est-à-dire rancuneux de sa nature. Désormais, la politique extérieure sera le terrain sur lequel il exercera de préférence son penchant pour les conspirations et je crois, qu'il tâchera de nous créer des difficultés en Italie, en appuyant secrètement en Sardaigne et, peut-être même, dans toute la Péninsule le parti de la démagogie. Mais à chaque jour sa peine. Je suis brisé de fatigue matérielle et un peu aussi d'émotions morales, car nous avons tous joué gros jeu. »

FÉVRIER

Lundi 6. — Commencé ma soirée, comme presquè tous les jours, chez la princesse Lieven et terminée à un petit joli bal de la princesse Mathilde. Les personnes qu'on rencontre dans son salon forment un monde à part. Excepté les femmes des ministres, presque pas de dames françaises; mais beaucoup d'étrangers, surtout des Italiens, des Polonais, plus ou moins compromis dans quelque conspiration; les femmes jolies et élégantes; la maîtresse de la maison toujours belle, simple, naturelle et aimable.

Lundi 7. — Ce soir, à neuf heures, dans la galerie de Diane, présentation du corps diplomatique à l'impératrice Eugénie, très simplement mise et fort en beauté.

(1) Lettre particulière au comte de Buol, du 5 janvier.

Digitized by Google

L'Empereur enivré d'amour et de bonheur. Je ne l'aurais pas cru capable, à son âge et avec son expérience, d'être si naïvement et si sérieusement amoureux.

Des Tuileries, nous nous rendons au Luxembourg, où il y a bal monstre, offert par le Sénat à Leurs Majestés. On les perche sur une estrade excessivement haute et surmontée d'un dais colossal. J'aperçois dans la foule la comtesse de Montijo, que sa fille n'a pas voulu laisser partir immédiatement après le mariage. Dans la salle il y a grand désordre, et au départ on nous fait attendre nos voitures pendant plusieurs heures. Je rencontre Persigny dans la foule. Il me dit à l'oreille qu'une insurrection a eu lieu à Milan,

Mercredi 9. — Aujourd'hui j'écris à mon ministre (1) : « L'insurrectiou de Milan, si follement entreprise, et si promptement comprimée, est un véritable *God send.* C'est au moins l'opinion de mes principaux collègues, comme aussi la mienne; car elle constate que le feu couve sous les cendres et que, par conséquence, il faut de la diligence; ensuite, parce qu'elle peut être utilisée pour obliger Louis-Napoléon à se prononcer. L'empereur des Français est-il complètement étranger à ce mouvement? Ne l'a-t-il pas indirectement provoqué par son discours? A-t-il fait plus? Aurait-il fermé les yeux lorsque Mazzini traversait la France, en route pour le Tessin? Voilà des questions qu'il doit être permis de s'adresser. Quoi qu'il en soit, il faut qu'il accuse couleur. S'il se prononce *contre* les agitateurs italiens, il se

(1) Lettre particulière au comte de Buol, du 9 février.

Digitized by Google

compromettra vis-à-vis d'eux. S'il ne se prononce pas, il se sera compromis vis-à-vis de nous et nous aurons le droit de le lui dire et faire sentir. Il est certain qu'il comprend cette situation, qu'il se sent mis en demeure de parler, et qu'il hésite entre les deux partis à prendre.

« Sa politique, à l'intérieur comme à l'étranger, a toujours été celle de manger à deux râteliers, de parler révolution aux révolutionnnaires et autorité aux hommes d'ordre. Mais, enfin, il vient un moment où l'ambiguïté de langage ne suffit plus et où il faut prendre son parti, à moins de s'exposer à être assis par terre entre deux chaises. C'est ce que j'ai dit, assez clairement, à son ministre. J'ai de la peine à croire qu'il voudra insérer un article au *Moniteur*, comme je lui en ai suggéré l'idée; mais, s'il ne le fait pas, j'en saurai tirer parti.

« Somme toute, il hésite. Il veut se rapprocher de nous. C'est à la sagesse des cabinets de décider si on doit l'accepter, si on doit préférer l'ami peu sûr à l'ennemi implacable. Si nous voulons tâcher de le ramener vers nous, nous devons ménager sa susceptibilité. Croyez-moi, il sera toujours plus coulant sur les grandes choses que sur ce qu'il appelle les humiliations à la façon de Louis-Philippe. L'histoire de la reconnaissance le prouve. Il a avalé, sans mot dire, les *réserves* des trois puissances, qui maintiennent le principe de l'exclusion de sa famille, lui contestent le titre de Napoléon III, qu'il a pris, et protestent implicitement contre l'hérédité. Mais au refus d'une simple courtoisie il se révolte, jette feu et flammes et s'apprête à rompre avec le Continent. Ainsi, si nous voulons le gagner (dans une cer-

Digitized by Google

taine mesure), tâchons de ménager cette susceptibilité, autant que notre dignité le permet. Une occasion s'en présentera incessamment. Il a donné la croix de la Légion au marquis Visconti, de Milan, son ami. Celui-ci est venu me demander par quel canal il doit solliciter l'autorisation de la porter. Je lui ai indiqué le gouverneur de Milan. S'il n'obtient pas la permission, l'Empereur, j'en suis sûr, se dira : « Décidément ils ne veulent pas de moi », et ce sera un motif de plus, pour lui, de faire des folies, quand l'occasion s'en présentera.

« Ne me prenez pas pour un poltron, mon cher comte, je ne le suis pas. Ne croyez pas non plus que cela m'amuse beaucoup de faire le courtisan à cette nouvelle cour. Cela est fort peu amusant. Mais la France est la France. Si nous le poussons dans la mauvaise voie, il mettra le feu aux quatre coins de l'Europe, et nous aurons beaucoup de peine à l'éteindre. »

Jeudi 10. — Petit dîner fort gai, chez moi : la duchesse de Blacas, le duc de Richelieu, comte et comtesse Hatzfeld (née Castellane), comte Roger de Gontaud, comte et comtesse Hatzfeld (née Dietrichstein), prince Alexandre de Schœnburg, de mon ambassade.

Il y a une détente en l'air. Tout le monde est disposé à s'amuser. Le comte de Buol me prévient, en termes flatteurs, que l'Empereur m'a nommé conseiller intime.

Vendredi 11. — Drouyn de Lhuys me prie de passer chez lui sous le prétexte de me donner des nouvelles de Milan, mais, en réalité, pour me dire des choses désagréables sur les lieux saints.

Digitized by Google

Samedi 12. — Deux ministres d'État en disgrâce, viennent me voir. L'un, marquis Boccella, arrive de Florence; l'autre, M. Lightenveldt, de la Haye. Boccella me fait le portrait du grand-duc : faible, bon, avide de popularité et, par conséquent, quoique bien entouré, ne voulant pas rompre complètement avec le parti italien. Son ministre président actuel, Baldasseroni, a signé la déclaration de guerre avec l'Autriche. N'est-ce pas tout dire? Le prince Félix Schwarzenberg avait appuyé le parti autrichien, et par conséquent lui, Boccella. Le comte de Buol ne fit rien, pas plus que son ministre à Florence. Mais le prince François Liechtenstein, commandant en chef des troupes impériales en Toscane, est excellent.

Lightenveldt, l'ancien ministre des affaires du roi des Pays-Bas, me dit que son maître est l'instrument et le prisonnier du ministère, presque radical Thorbeck, qui ne lui permet pas même de conférer des ordres. Pas dépourvu de moyens, mais faible, sans volonté et vivant en très mauvais termes avec la reine. Peut-être la ressemblance n'est-elle pas exacte. Les ministres en disgrâce sont ordinairement sombres et, quand il s'agit de faire le portrait de leur souverain, broient du noir avec volupté.

Dimanche 13. — Mgr Raess, évêque de Strasbourg, une ancienne connaissance de 1831 lorsqu'il était encore chanoine, ne vient jamais à Paris sans frapper à ma porte. Il a dîné aujourd'hui chez moi, et je l'ai rarement vu plus en verve que ce soir. Il a le culte de Louis XVII et est persuadé qu'il existe encore en

Digitized by Google

la personne du baron de Richemond. Cette croyance est assez répandue en Alsace, grâce à une clairvoyante, la sœur Auguste de Niederbrand, dont l'évêque me disait aujourd'hui beaucoup de bien. Cette légende populaire, le croirait-on, inquiétait Louis-Napoléon déjà lorsqu'il était encore simple Président de la République, et il en garde rancune à Mgr Raess. « L'évêque de Strasbourg, m'a-t-il dit un jour, se fait l'apôtre d'un imposteur. Vous ne pensez pas qu'il puisse y avoir une ombre de vérité dans cette sotte histoire? » Tant il est vrai qu'on tremble toujours, pour ce qu'on a et, quelquefois, même pour ce qu'on n'a pas encore!

Jeudi 17. — Prokesch a débuté à la diète de Francfort, en sa qualité de président, par une sorte de dithyrambe politico-historique de sa façon. Quelle infraction aux règlements, quelle innovation, quel scandale! J'aurais voulu voir la stupéfaction, les colères contenues des dix-sept honorables ministres près la Confédération germanique.

Notre frontière de Lombardie, du côté du canton de Tessin, a été complètement fermée au moyen d'un cordon militaire.

Aujourd'hui, est mort à Innsbruck le bon, le noble, le pieux et spirituel comte de Senfft-Pilsach. Le prince de Metternich, je n'ai jamais pu deviner pourquoi, l'a laissé croupir dans les missions de second ordre, tandis que ses moyens, la portée de son esprit et l'élévation de son caractère le désignaient pour les plus hautes fonctions.

Digitized by Google

Vendredi 18. — Aujourd'hui, un attentat fut commis sur la personne de l'empereur François-Joseph. Sa Majesté se promenait sur le bastion lorsqu'un jeune homme, garçon tailleur de Hongrie, se précipita sur Elle et la blessa avec un couteau, on espère légèrement, à la nuque. Le comte d'Odonnel, aide de camp de l'Empereur, et un bourgeois de Vienne s'emparèrent de l'assassin. L'émotion à Vienne, me dit une dépêche télégraphique de Buol reçue à minuit, est indescriptible.

Samedi 19. — Les nouvelles de l'état de l'Empereur sont, Dieu merci, satisfaisantes. A Vienne, *Te Deum*, illumination de la ville; enfin, enthousiasme.

Les dépêches du 13, que le courrier Steidl m'a remise le 16, surtout la lettre particulière du ministre, sont d'une certaine importance. Buol semble sentir la nécessité d'améliorer nos relations avec le nouveau pouvoir. Dans la lettre à moi, il commence par expliquer, pour ne pas dire excuser, les retards de la reconnaissance : « Ce n'est pas nous qui avons jeté des bâtons dans les roues; » puis il en arrive aux questions brûlantes du jour : la Suisse, foyer de conspirations, où l'émeute sanglante de Milan a été préparée, et les affaires de Turquie. « La Suisse révolutionnaire menace tous les gouvernements réguliers. » En Turquie, la Russie a régularisé ses rapports avec les principautés; nous devons en faire autant (c'est le sens de la lettre) par rapport aux populations chrétiennes des provinces qui touchent à notre empire. Ainsi, entente avec Napoléon, par rapport à la révolution dont nous menace la

Digitized by Google

Suisse, et avec la Turquie qu'il s'agit de conserver, de faire vivoter, tout en se chargeant de la tâche d'améliorer le sort des rayas. C'est un peu confus, mais c'est un pas dans la bonne direction.

Quelle est la route que Louis-Napoléon compte suivre? Où est sa boussole? Nul ne le sait. Mais, à la longue, il ne sera guère possible de marcher ainsi au hasard, sans direction et sans but. En attendant, on tâche de le ramener vers l'Angleterre. Lord Cowley subordonne à ce but toute autre considération. L'empereur de Russie, aussi, échange avec le nouveau souverain démocratique des lettres intimes dont Kisseleff, évidemment, ne se croit pas autorisé à me faire connaître le contenu. La lettre de Buol, où il exprime le désir d'établir des rapports de confiance avec le cabinet français, venait donc fort à propos. J'en ai lu quelques passages au ministre d'Espagne, Valdegamas, très bien en cour, et il a trouvé l'occasion d'en parler à l'impératrice.

Aujourd'hui, ayant des lettres de notification à remettre, je fus invité à passer la soirée aux Tuileries, en petit comité. J'ai trouvé l'empereur Napoléon dans son salon du rez-de-chaussée, avec l'Impératrice et deux ou trois dames, tous assis autour d'une table ronde. La conversation ne tarissait pas. L'empereur Napoléon, qui sait être charmant quand il veut bien l'être, et très causant quand il lui plaît de sortir de sa taciturnité habituelle, nous raconta quelques aventures de sa vie d'exilé en Angleterre. Il a, disait-il, à Londres, sous la direction d'un alchimiste et en compagnie du duc de Guise, cherché et trouvé, effectivement,

Digitized by Google

la pierre philosophale. L'imposture était tout à fait impossible. Seulement, le prix de la poudre, que lui et son ami convertissaient en argent pur, dépassait la valeur de la quantité du métal ainsi produit. Il parla aussi, avec beaucoup d'entrain et spirituellement, de son séjour, court et forcé, au milieu des Yankees. L'Impératrice prit part à la conversation simplement, naturellement, gaiement. L'Empereur l'accusait d'être très constitutionnelle et parlementaire. Je poussai un petit cri d'horreur, et elle se cachait le visage derrière son éventail. L'Empereur continua : « Je le suis aussi pour l'Espagne qui prospère (??) sous le régime actuel, tandis que d'autres pays (comme la France) ne le supportent pas. » Ce mot me paraît significatif. L'Empereur ne sera jamais aussi absolutiste à l'étranger qu'il l'est, et doit l'être en France. Il me prit ensuite dans son cabinet et nous eûmes un entretien d'environ trois quarts d'heure. Nous avons discuté les affaires de Suisse et de Turquie et nous nous sommes séparés après être convenu que, comme autrefois, quand il s'agirait d'intérêts majeurs, je m'adresserais directement à lui.

Lundi 28. — Ces jours derniers m'ont paru longs et pénibles. D'un côté, affluence énorme et continue de personnes de toutes les couleurs, qui viennent s'informer à l'ambassade de l'état de santé de l'empereur François-Joseph ; de l'autre côté, les nouvelles laconiques et plutôt inquiétantes que Buol me transmet à ce sujet par le télégraphe. Enfin, ce soir, il a pu me rassurer complètement. Le matin, il m'avait informé du

Digitized by Google

retour de Constantinople du comte de Linange. La Porte fait droit à toutes nos réclamations.

MARS

Vendredi 4. — Le comte de Camarata s'est tué ce matin d'un coup de pistolet. Il avait vingt-six ans et était fils unique d'une fille de la princesse Elisa Bacciochi, sœur de Napoléon.

Dimanche 6. — Le Père Chable célébra aujourd'hui dans l'église allemande une grand'messe, en actions de grâces, pour la guérison de l'empereur François-Joseph. Je m'y rendis avec lord Cowley, mes enfants et les secrétaires et attachés de mon ambassade. Après la messe, les membres de la communauté, qui remplissaient le modeste temple, chantaient avec leurs belles voix veloutées d'Allemands le *Te Deum* et l'hymne national autrichien *Gott erhalte.*

Lundi 7. — La question des refugiés et conspirateurs allemands et italiens accumulés en Suisse prend de plus grandes proportions. Buol s'en est ouvert confidentiellement au cabinet anglais. A cette démarche lord Palmerston a répondu, dans la Chambre basse, par un discours insolent; lord Aberdeen, dans la Chambre des pairs, par un discours conciliant, l'un et l'autre, par une fin de non-recevoir.

Le rôle que joue l'empereur des Français s'explique aisément. Il tâche de se ménager sa liberté d'action, en

Digitized by Google

n'inclinant ni du côté de l'Angleterre, ni de celui des puissances du Nord; mais, en ce moment-ci, le dépit que lui a causé notre conduite à l'occasion de la reconnaissance de l'Empire le pousse vers l'Angleterre.

Jeudi 10. — Longue visite de lord Stratford, le redoutable ambassadeur britannique près de la Sublime Porte; redoutable surtout à son gouvernement, dont il n'exécute les ordres que lorsqu'ils sont de son goût. C'est certainement un homme hors ligne; qui cache son irascibilité, devenue proverbiale, sous un maintien grave et des manières et dehors d'un quaker; mais j'ai rarement vu une aussi parlante et spirituelle physionomie. Je l'ai rencontré, le soir, aux Tuileries. Il y avait peu de monde et les acteurs de l'Opéra-Comique chantaient assez médiocrement. Stratford était le lion du jour, et l'Empereur et l'Impératrice le comblaient d'attentions.

Samedi 12. — Les exécutions de Milan, et, plus encore, la rédaction maladroite de la commutation de la peine capitale en vingt, seize et douze ans de réclusion en faveur de plusieurs condamnés à mort, ainsi que la mise tardive en séquestre des biens d'émigrés lombards, font ici du mauvais sang, et des plumes soudoyées directement par les Tuileries exploitent cette disposition du public, en ce moment-ci peu favorable à l'Autriche. Il est clair qu'en haut lieu on nous envie le succès remporté à Constantinople par Linange, et on exhale sa mauvaise humeur contre nous en encourageant ou provoquant cette petite guerre de la presse.

Digitized by Google

Le *Journal des Débats*, organe libéral, inaccessible, je crois, aux influences du gouvernement, nous fait le plus de mal, précisément parce qu'on le sait indépendant. Il ne nous a jamais aimés.

J'écris aujourd'hui à mon ministre (1) : « J'ose appeler votre attention sur l'article, ci-joint, du *Journal des Débats* emprunté à la *Gazette piémontaise*, parce qu'il a fait ici une certaine sensation et sera, sans doute, exploité par la presse anglaise. La sentence, si elle est fidèlement reproduite, se borne à constater que vingt-sept individus ont commis le crime de haute trahison et ont été, par conséquent, condamnés à mort. Puis elle se met à énumérer les vertus privées de ceux des condamnés qui ont été graciés, c'est-à-dire dont la peine capitale a été commuée en plusieurs années de prison, avec emploi de fers.

« Dans un pays comme la France, où le crime de haute trahison est devenu impossible, parce que tout le monde a, plus ou moins, trempé, pendant soixante ans, dans des conspirations ou intrigues tendant à renverser le gouvernement établi, on a de la peine à comprendre comment le gouvernement autrichien envoie aux cachots pour vingt, seize, douze ans de réclusion, des individus dont il exalte les vertus privées, la *conduite exemplaire*, le caractère honorable, etc., dans l'acte même qui les condamne. Si tous les vingt-sept individus avaient été exécutés, on n'y aurait pas fait grande attention ; mais la manière dont leur grâce a été motivée, la rédaction de ces sentences ont produit ici, même

(1) Lettre particulière au comte de Buol, du 12 mars.

Digitized by Google

parmi nos amis et dans les régions du pouvoir, une explosion d'indignation. Pour ma part, je n'attache pas la moindre valeur à cette faussse sentimentalité qui n'a de sympathies que pour les criminels; mais en France on a été, depuis 1848, bien plus juste envers nous qu'avant cette époque, et que ne l'a été l'opinion publique de l'Angleterre surtout, pendant la dernière guerre de Hongrie. »

Je finis par recommander l'insertion dans quelques journaux français du texte intégral des sentences du tribunal de Milan.

Aujourd'hui, mon Empereur se rend à la cathédrale de Saint-Étienne pour remercier Dieu d'avoir sauvé ses jours. Le télégraphe mande de Vienne que le temps est splendide et l'enthousiasme des Viennois à son comble.

Le général Haynau est mort à Vienne.

Dimanche 13. — Grand banquet chez moi, pour célébrer la guérison de l'Empereur. J'ai eu le plaisir de pouvoir réunir autour de ma table des représentants de presque toutes les parties de la Monarchie. Il y avait parmi les convives : la comtesse Gabrièle Dietrichstein, mariée à un comte Hatzfeld, de Bohême; des Károlyi; des Zichy; le comte János Pálffy; le baron Wenkheim, de Hongrie; le comte Albert Crivelli, de Milan; la belle comtesse Adam Potocka; M. et Mme de Czarkowski, de Gallicie; le père Chable, directeur de la grande œuvre allemande; le pianiste Thalberg; tous les membres de mon ambassade : baron Schloissnigg, baron Ottenfels, prince Alexandre Schœnburg et prince Richard Met-

Digitized by Google

ternich ; baron James Rothschild, portant son uniforme écarlate de consul général d'Autriche ; enfin mes filles et leur gouvernante. J'ai porté le toast à l'Empereur et le comte Louis Károlyi père a bu à la santé de la famille impériale. C'était une fête vraiment patriotique. La différence des races et les souvenirs encore récents de la guerre civile s'effaçaient devant l'attachement de tous pour l'Empereur. Lorsque l'orchestre de Waldteuffel, qui avait très bien joué pendant le repas, entonna à la fin du banquet le *Gott erhalte*, une douce émotion se peignait sur toutes les physionomies.

Le conseiller de légation Kestner, chargé d'affaires de Hanovre près du Saint-Siège, est mort ces jours derniers, à Rome. Il était fils de *Werther's Lottchen*, de Gœthe.

Vendredi 18. — Le colonel Rose, chargé d'affaires à Constantinople, a écrit à Malte pour demander l'envoi de la flotte anglaise dans l'Archipel. Les autorités maritimes de l'île, avant d'obtempérer à ce désir, en ont référé à Londres. Le début brutal du prince Menschikoff à Constantinople a motivé la démarche étrange et, si elle est justifiée, grave du représentant intérimaire de l'Angleterre auprès de la Porte.

Samedi 19. — *A nice dinner-party* chez moi : Guizot ; Bourqueney, qui est sur son départ pour Vienne ; Lacour, nommé ambassadeur à Constantinople ; le duc de Mouchy et Thouvenel. Guizot, de ce ton d'autorité qui rappelle l'ancien professeur, analyse avec une précision et une lucidité admirables la complication à peine

Digitized by Google

naissante en Orient et menaçant déjà la paix d'Europe.

Aujourd'hui, l'ordre a été expédié à Toulon de diriger l'escadre française vers les eaux de la Grèce. Grande baisse à la Bourse.

Lundi 21. — Drouyn de Lhuys continue de m'assurer qu'il ignore absolument la nature des demandes que Menschikoff a adressées à la Porte. Benedetti, chargé d'affaires à Constantinople, n'en dit rien dans ses derniers rapports. Les fureurs, vraies ou feintes, de Drouyn me donnent à penser. Les fonds dégringolent. Voici ce que j'écris à Buol (1) :

« Eh bien? sans savoir pourquoi le colonel Rose a demandé l'envoi de la flotte anglaise et sans savoir si le gouvernement de la reine approuvera ou désapprouvera son agent à Constantinople, le gouvernement français a pris la résolution, insérée dans le *Moniteur* d'hier, d'envoyer son escadre dans les eaux de la Grèce. « Pouvez-vous compter sur l'Angleterre? a-t-on demandé hier à un ministre. » — « Non, a-t-il répondu; « mais nous espérons l'entraîner. » Ceci résume la situation des deux puissances; seulement il n'est guère probable que l'Angleterre se livre franchement à l'empereur Napoléon dans une affaire où il s'agit de se brouiller, d'abord avec la Russie et, en second lieu, avec l'Autriche et la Prusse. Ainsi des méfiances *intrà et extrà muros*, et de tous les côtés. La grande chose pour nous est, je crois, d'être très forts en Italie, car les premiers coups, si coups il y a, porteront de ce côté-là. »

(1) Lettre particulière au comte de Buol, du 21 mars.

Digitized by Google

Samedi 26. — Dîné chez Cowley, avec lord Malmesbury, qui nous raconte sa visite à Louis-Napoléon, quand il était prisonnier à Ham (1).

Mercredi 30 et jeudi 31. — Excursion à Bruxelles pour voir mes fils, qu'un père jésuite de leur collège m'amène de Brugelette et que je trouve en excellentes conditions. Notre ministre, baron de Vrints, me donne à dîner avec le nonce monsignor Gonella, M. de Broukère, ministre des affaires étrangères et plusieurs envoyés. Broukère confirme ce que je savais d'ailleurs : les relations du roi Léopold avec les Tuileries se tendent de plus en plus, et la situation de son royaume, par rapport au nouvel empire, est difficile, délicate et fausse. Les journaux belges attaquent tous les jours la France bonapartiste et son maître. Le gouvernement belge, qu'à Paris on se plait à rendre responsable des excès de sa presse, quoiqu'on sache fort bien qu'il n'a aucun moyen légal de la museler, ne sait plus où donner de la tête. Mais cela fait le compte de l'empereur Napoléon. Il veut avoir entre les mains une cause de brouille pour le cas où il lui plairait de se brouiller, d'abord avec la Belgique, et ensuite avec d'autres. A quoi il faut ajouter, qu'il considère la cour de Bruxelles comme un foyer de l'*orléanisme* et, par conséquent, hostile à lui et à sa famille. Broukère sait tout cela mieux que moi.

(1) Lord Malmesbury en rend compte dans ses Mémoires.

Digitized by Google

AVRIL

Vendredi 1er. — Conformément à mes instructions pressantes et réitérées, je m'évertue à obtenir de l'empereur des Français une manifestation calculée à intimider le conseil fédéral à Berne, dans cette tédieuse affaire des réfugiés. Enfin, l'empereur Napoléon a fait insérer dans *la Patrie* un article officieux qui ne plaira pas à ces messieurs, mais je doute qu'il leur fasse peur. Cependant, sous l'impression de ce demi-succès, j'ai écrit, il y a quelques jours à Buol : « C'est une partie aux échecs que nous jouons et nous avons une bonne chance de la gagner. »

Mardi 5. — L'Empereur avait caressé l'idée de se faire sacrer à Paris par le Pape. Le sacre ou couronnement devait avoir lieu le 15 août, fête de la Saint-Napoléon. Des pourparlers ont été entamés à ce sujet, avec Sa Sainteté. Dernièrement, Fould m'a dit que l'idée du voyage de Pie IX en France était abandonnée. On m'assure que l'Empereur s'est décidément refusé à sanctionner les modifications du Code Napoléon, desquelles le Saint-Père avait fait dépendre sa venue à Paris.

Mercredi 6. — Ce soir, chez M. Thiers. C'était ma première visite depuis le coup d'État. Le maître de la maison, selon son habitude, dormait profondément au coin de son feu. Le salon, jadis si peuplé, était presque

Digitized by Google

désert. *Sic transit gloria mundi* (1). Il n'y avait que Mme Thiers, plus aimable et moins taciturne qu'autrefois; Mlle Dosne et le fidèle Mignet. Vers minuit, Thiers se réveilla frais, dispos, pétillant d'esprit. La nuit était avancée lorsqu'il me laissa partir.

Jeudi 7. — Petit bal aux Tuileries. Je présente les Clary (2) et un jeune Deym. La princesse, qui est dans tout l'éclat de sa beauté et grande dame jusqu'au bout des ongles, fait sensation. L'Empereur danse avec elle la première contredanse.

Vendredi 8. — Réunion brillante chez le comte Duchatel, ministre de l'intérieur sous M. Guizot, dans son bel hôtel de la rue de Varennes. C'est, les vendredis, le rendez-vous des doctrinaires pur sang : des Saint-Aulaire, Broglie, d'Haussonville, Bussière, Montebello, etc., et d'une grande partie du monde légitimiste. Ce soir, les artistes du Conservatoire exécutaient, avec la *maestria* qu'on leur connaît, des quatuors de Mozart. Duchatel a le mérite de réveiller à Paris, dans le monde élégant, le goût de la musique classique allemande, ignorée ou oubliée en France.

Samedi 9. — Les bruits de la prochaine disgrâce de Buol se renouvellent sans cesse. Cela me fait de la peine et cela m'inquiète. Je connais ses côtés faibles,

(1) Personne ne pensait alors que Thiers reparaîtrait jamais sur la scène du monde, 1889.

(2) Prince Edmond et princesse Elise-Alex. Clary, née comtesse de Ficquelmont. La princesse, née en 1825, est morte à Venise en 1878.

Digitized by Google

mais j'apprécie ses qualités. Ce n'est pas un homme d'État de premier ordre; mais c'est un diplomate de la bonne école, intelligent, quand les passions ne troublent pas son jugement; souvent, trop souvent désagréable, mais au fond bon, honnête et fort dévoué à l'Empereur.

Dimanche 10. — Saint-Arnaud est gravement malade. Il dicte lui-même ses bulletins. Le maréchal Magnan me dit que les médecins le considèrent comme perdu.

Lundi 18. — Une longue et bonne audience de l'Empereur. Si seulement son langage était plus positif! Il y a trop de *si* et de *mais* dans ses paroles, et quand, rentré chez moi, je les couche sur le papier, il me semble toujours que ce sont autant d'échappatoires laissés ouverts, pour des cas prévus ou imprévus. C'est aussi l'impression de mes collègues d'Angleterre et de Prusse.

Jeudi 21. — Il y a grand calme en matière de politique étrangère. Il serait complet sans cette maudite affaire suisse, que j'ai constamment sur les bras. La coquetterie et l'échange de bons procédés entre Paris et Londres ont, pour le quart d'heure, fait place à une méfiance réciproque mal dissimulée. J'ai tâché d'en tirer parti dans l'intérêt de nos démêlés avec la Suisse, quoique je prévoie que l'Empereur, dans cette question, ne prendra jamais une attitude franchement menaçante vis-à-vis de la Confédération helvétique. Et il la

Digitized by Google

prendrait, qu'à Berne on ne la croirait pas sérieuse. Comment l'ancien réfugié, l'ancien conspirateur, l'ancien carbonaro voudrait-il, comment pourrait-il, dès à présent, faire une politique vraiment conservatrice? Ah! si les trois cours du Nord, faisant bonne mine au mauvais jeu, lui avaient tendu la main de bonne grâce, au lieu de l'accueillir avec dédain et à leur corps défendant, seulement parce qu'elles ne pouvaient pas faire autrement, alors peut-être probablement il aurait passé dans leur camp avec empressement, enchanté de se trouver en si noble compagnie. Aussi longtemps qu'il verra en elles des ennemis déguisés, il se ménagera en présence des puissances régulières la ressource des puissances irrégulières et occultes de la Révolution, et, par conséquent, ne fera pas trop de mal aux réfugiés et émissaires en Suisse. Cependant, j'ai obtenu de lui la reconnaissance explicite de notre droit d'exiger des garanties du conseil fédéral.

Lundi 30. — Il y a ici calme plat. L'Empereur ne s'occupe que de l'Impératrice, qui est dans son lit depuis dix jours. Elle a eu l'imprudence de prendre un bain chaud, qui a eu pour suite des douleurs aiguës et, après beaucoup de péripéties, d'espérances et de crainte, la fausse couche qui a eu lieu avant hier au soir. Pendant tous ces jours-ci, il n'était question à Paris, dans les salons au moins, que de femmes grosses, de couches et de fausses couches. On aurait dit qu'il n'y a, à Paris, que des accoucheurs et des sages-femmes. Il y avait, dans ces conversations médicales, peu de bienveillance pour la jeune Impératrice, car

Digitized by Google

Paris est et reste hostile au nouvel ordre de choses.

La mission de Menschikoff commence à inquiéter le cabinet anglais. Ici, on a hâte d'en finir par un arrangement conclu à Constantinople entre la Porte et la Russie, du su et consentement de M. de Lacour. Si l'arrangement déplaisait en France, on s'en décharge-rait sur l'ambassadeur et on laisserait faire. Mais Lacour aura-t-il la générosité de se sacrifier? A Londres on prend la chose plus sérieusement.

C'était un mois de plaisir, de dîners sans fin en ville et chez moi. Dans tous les salons on s'amuse à faire tourner et *parler* les tables. Ce *tablemoving* qui, je crois, vient d'Amérique, dégénère en épidémie. Mon premier secrétaire, baron de Schloissnigg, quitte l'ambassade. Je le vois partir avec regret. C'est un excellent homme, bon travailleur, intelligent et pétri d'esprit.

Mort à Berlin, à l'âge de quatre-vingts ans, le poète Louis Tieck.

MAI

Mardi 3. — Le ministre d'Espagne, marquis de Valdegamas, étant toujours gravement malade, Hatzfeld et moi, nous sommes allé demander de ses nouvelles. Le bulletin était mauvais, et impossible de rencontrer âme qui vive dans cette maison déserte. Pas un domestique dans l'antichambre, pas un secrétaire à la chancellerie. Nous étions au moment de quitter la légation lorsque nous fûmes rappelés par un violent

Digitized by Google

coup de sonnette parti de la chambre du malade. La célèbre sœur Rosalie qui le soignait se précipita à notre rencontre pour nous dire que le ministre semblait mourir et demandait un prêtre. Hatzfeld courut à Saint-Philippe du Roule et revint, aussitôt, avec un vicaire de la paroisse. Puis, il se retira dans le salon, trop ému pour assister à l'agonie de notre collègue et ami commun. Je pénétrai donc seul dans la chambre de notre cher Donoso, où j'avais si souvent débattu avec lui les questions les plus ardues; où il couchait, travaillait, méditait, priait et fumait d'innombrables cigarettes. Maintenant, je le trouvais étendu sur son petit lit de camp qui était son lit de mort, entouré du vicaire, de la sœur Rosalie, d'une autre sœur du Bon Secours et de sa femme de charge, une Basquaise, qui seule semblait affligée. Le prêtre et les deux religieuses remplissaient leurs devoirs simplement, exactement, professionnellement; mais la Basquaise pleurait. Le malade reçut l'extrême-onction en pleine connaissance. Toutes les fois que le nom de Jésus-Christ fut prononcé, il leva les mains vers le ciel. La foi se peignait sur sa figure émaciée, mais *transfigurée* par l'expression d'une ineffable douceur. Dans les tout derniers moments, il embrassa le crucifix avec ferveur. Deux fois il me serra la main, ayant l'air de me reconnaître. Des devoirs du monde m'obligèrent de le quitter, et il expira quelques minutes après mon départ, vers six heures du soir, à l'âge de quarante-quatre ans. Anachorète, perdu dans les steppes arides de la diplomatie, apôtre prêchant aux sauvages des salons, ascète sous l'habit brodé de l'ambassadeur, Donoso Cortès,

Digitized by Google

après avoir donné pendant sa vie le rare exemple d'une conversion politique sincère, offrait en mourant le spectacle édifiant d'une fin vraiment chrétienne. Physiquement, c'était un petit Méridional, au type péninsulaire, aux traits ni jolis ni laids et que je dirais ordinaires, s'ils n'avaient été anoblis par le feu de son regard et l'expression de l'âme d'élite qu'il était. Certes, c'était l'homme le moins fait pour jouir du *small talk* des salons; mais par sentiment de devoir il les fréquentait consciencieusement. Un jour, en le rencontrant sur l'escalier d'un ministère, un de ces terribles mardis ou mercredis de la rive gauche et de la rive droite, il me disait en poussant un petit soupir avec son accent espagnol : *Quand zé mourrai, saint Pierre me demandera : « Donoso Cortès, marquis de Valdegamas, qu'as-tou fait? »* et je répondrai : *J'ai fait des visites.*

Donoso Cortès, plus tard marquis de Valdegamas, a débuté comme journaliste radical. Mais bientôt sa perspicacité lui fit comprendre l'inanité des doctrines qu'il défendait. Il quitta son journal et son pays; voyagea, étudia en Allemagne, se fit le disciple de Gœrres. Dans son livre (1) devenu célèbre il a emprunté quelques idées à son maître; mais le fond de son ouvrage lui appartient. C'était un esprit profond et original, tel que l'âge d'or de Charles-Quint en a produit à profusion dans son pays et dont l'âge présent produit fort peu, surtout en Espagne. Donoso appartient au seizième siècle, à la renaissance et

(1) Voyez ce journal, 21 septembre 1851.

Digitized by Google

contre-réforme catholiques provoquées par la réforme protestante. Il me rappelle les grands héros ecclésiastiques de ces jours-là et personne plus que Fray Luis, de Grenade.

Une heure après, je me trouvais de nouveau rue de Courcelles, dans l'hôtel occupé par la princesse Mathilde, en face de la légation d'Espagne. C'était un grand dîner; mais l'animation et la gaieté habituelles, vraies ou fausses, qui distinguent ces festins, disparaissaient sous le crêpe noir, que la mort d'un saint jetait sur cette brillante réunion de mondains.

Samedi 7. — Ce matin, à Saint-Philippe du Roule, nous avons rendu les derniers honneurs à notre cher Donoso Cortès. Tous les ministres de l'Empereur et le corps diplomatique, au grand complet, tous en uniforme, suivaient son cercueil.

Dimanche 8. — Le Père Rothaan, général de la Compagnie de Jésus, est mort aujourd'hui à Rome.

Mercredi 18. — L'Impératrice sort déjà en voiture; mais on m'assure que sa santé est compromise. L'Empereur continue d'être inaccessible. Il a pourtant reçu les sénateurs et députés du Corps législatif. Mais il ne voit plus de diplomates, ce que je regrette, car les affaires ne se font qu'avec lui. Le voyage, à Vienne, du roi Léopold lui a donné de l'humeur. Cela se conçoit, quand on connaît son caractère soupçonneux et jaloux.

Digitized by Google

Samedi 21. — Édouard Steinle (1) est venu de Francfort et descendu à l'ambassade. Il m'apporte un tableau que je lui ai commandé, en lui abandonnant le choix du sujet. C'est Ève, après la chute. Un enfant lui tend une pomme dont l'aspect évoque en elle des souvenirs douloureux. Au fond on voit Adam qui travaille la terre. La conception est originale; si on veut, étrange; mais c'est un chef-d'œuvre de composition et de coloris, quoique les maitres de cette école ne brillent guère de ce côté-là. Dans la pose et dans la physionomie, à la fois animée et rêveuse de cette belle et magnifique femme, la mère du genre humain, vêtue déjà d'une peau de fauve, se reflète ce qui se passe dans son âme. On y découvre un remords mitigé par une espérance (2). J'avais réuni à dîner, avec quelques amis, M. Rio, qui passe en France pour un des premiers critiques en matière de beaux-arts, et le peintre Grimaud, pour leur montrer mon tableau. Montalembert était celui qui en saisissait le mieux la portée. A Werner de Mérode, il inspira quelques plaisanteries spirituelles et piquantes. Personne n'en sait faire comme lui; dans cet art il est passé maître. Le grave Rio rédigea une phrase aimable pour Steinle, et le peintre Grimaud, qui seul examina mon Ève avec attention, n'y était pas du tout et avait le bon sens de ne rien dire. Enfin, c'était tout au plus un succès d'estime. Cela ne m'étonne guère. En France, l'école moderne, essentiellement réaliste, vise aux grands effets et emploie pour les

(1) Édouard Steinle mort en 1887.

(2) Ce tableau a valu à Steinle une des huit croix de la Légion d'honneur conférées aux artistes non français à l'Exposition de Paris de 1855.

Digitized by Google

atteindre les grands moyens. L'ancienne école académique, qui vivote toujours, affectionne le faux pathétique. L'art allemand est peu compris et, par conséquent, peu apprécié.

Jeudi 26. — L'horizon politique s'assombrit. Nous savons que le prince Menschikoff a cessé les rapports directs avec la Porte, mais continue à négocier par l'entremise d'un tiers. Consternation à Londres. Panique à la Bourse de Paris depuis hier. Notre chargé d'affaires à Berne a été rappelé. C'est la rupture des relations diplomatiques avec la Suisse.

J'écris à Buol (1) : « La complication orientale, au point de vue du cabinet français, peut se résumer ainsi : la France soutient que les deux firmans du Sultan n'impliquent pas une modification des concessions faites au marquis de La Valette (ambassadeur à Constantinople). L'affaire des lieux saints entre la France et la Russie est donc terminée. Quant aux autres demandes de la Russie, elles regardent les grandes puissances signataires du traité de 1841. Kisseleff, de son côté, soutient que les autres demandes de Menschikoff ne sont qu'un corollaire de la question des lieux saints, et que cette question n'est pas encore résolue; que, d'ailleurs, toute cette affaire ne concerne en aucune façon le traité de 1841. »

Dimanche 29. — Expédié un courrier à Vienne. Je rends compte du langage qu'on me tient ici (2) :

(1) Lettre particulière au comte de Buol, du 26 mai.
(2) Lettre particulière au comte de Buol, du 29 mai.

Digitized by Google

« Mes rapports vous prouveront qu'on est ici très pacifique et très coulant. J'ajouterai qu'on est fort alarmé et qu'on ne demande pas mieux que de voir cette complication orientale arrangée le plus promptement possible. Toutefois, on ne saurait ajouter une foi entière aux paroles de Drouyn de Lhuys ni à celles de son maître.

« On est d'accord avec le cabinet anglais; mais dans ce cabinet, m'assure-t-on, il y a des dissentiments; il y a les violents qui, Palmerston en tête, crient beaucoup contre les indulgents, dont le chef est lord Aberdeen. Un conflit en Orient serait chose terrible, vu l'état de l'Europe centrale. Tout le monde le comprend. Espérons qu'on le comprendra aussi à Saint-Pétersbourg. Il est, dans les habitudes de M. Drouyn de Lhuys, de traiter les grandes affaires avec les petits diplomates, et il serait capable de se vanter d'avoir opéré un éloignement de l'Autriche de la Russie et un rapprochement de la première de ces puissances vers la France. Force m'est donc d'être très prudent et très réservé. Cependant, je fais des efforts pour empêcher le gouvernement de faire quelque coup de tête, comme le serait, par exemple, l'envoi de la flotte à l'entrée des Dardanelles.

« En ce qui concerne la Suisse, on ne veut pas s'en occuper et on ne s'en occupera guère sérieusement avant de se croire tout à fait sûr, au point de vue des intérêts personnels de l'Empereur, de l'amitié et de l'appui des puissances du Nord, notamment de l'Autriche, ou bien en compensation de quelque service rendu.

Digitized by Google

« Le duc de Gênes est ici, depuis plusieurs jours. N'ayant pas fait de visite à lord Cowley, cet ambassadeur ne l'a pas invité à son bal pour la fête de la reine, ni demandé de lui être présenté, ce qui a inspiré à Villamarina (ministre de Sardaigne) l'idée de s'en plaindre à Londres. »

Menschikoff a quitté Constantinople le 27. Cette nouvelle grave nous est parvenue dans le court espace de quatre jours. C'est inouï.

Lundi 30. — Ce soir, bal à Saint-Cloud en l'honneur du duc de Gênes. Près de quinze cents personnes se pressaient dans les salons du plus délicieux de tous les châteaux royaux de France et de Navarre. Les hommes étaient en uniforme, les femmes en grande toilette. La cour se tenait dans la galerie, où la foule se bousculait malgré une température plus que tropicale. L'Impératrice, fort en beauté, parut pour la première fois depuis sa maladie. Au moment où le bal devait s'ouvrir, l'Empereur avec la princesse Mathilde, l'Impératrice avec le duc de Gênes occupaient déjà leurs places pour commencer la contredanse d'honneur. L'Empereur Napoléon, en m'apercevant, quitta sa danseuse, s'approcha de moi, et au milieu de la cohue qui nous entourait donna un libre cours à ses doléances qui, au fait, étaient des menaces. Voyant dans le mariage du duc de Brabant avec une archiduchesse d'Autriche une attaque indirecte contre son pouvoir; se croyant trahi, menacé, humilié, il me faisait l'effet d'un homme presque affolé. Je ne pense pas que ces colères étaient jouées. Il faut se mettre à sa place. C'est à un

Digitized by Google

coup de main fait avec deux ou trois bataillons qu'il doit le trône de France. Il veut le garder; mais parfois il le sent trembler sous ses pieds. Alors la peur le prend, et, avec la peur, la colère. C'est à ces moments que je le crois capable de tout. J'ai gardé mon calme pendant qu'il dénonçait, en toutes lettres, l'amitié avec l'Autriche. « Vous vous mariez avec la Belgique, s'écria-t-il; je ne ferai pas divorce avec la Suisse. » C'étaient textuellement ses paroles. De ma part, j'évitai d'avoir l'air ému ou impressionné et me bornai à lui faire comprendre tout le tort qu'il se faisait à lui-même en menaçant constamment de s'allier avec la Révolution.

J'écris au comte Buol (1) : « Colère, mauvaise humeur, picoteries, rancunes! Voilà ce qui est ici à l'ordre du jour. La bombe était chargée depuis longtemps; c'est le mariage belge qui l'a fait éclater. Nous devons en prendre notre parti; mais je pense que tôt ou tard on reviendra à la raison. On est furieux contre la Belgique. A la Cour, on maltraite les pauvres Belges qui y sont encore admis, et à d'autres, comme au prince de Ligne, on en a fermé la porte. Un bon conseil à donner au roi Léopold serait, à mon avis, celui d'éviter tout ce qui pourrait donner une apparence de droit aux plaintes du gouvernement français et un prétexte plausible aux représailles qu'il médite. Une loi sur la presse, qui écarte le jury, en est une condition *sine quâ non*.

« Dieu veuille qu'on soit sage à Saint-Pétersbourg. Si l'empereur Nicolas fait la guerre à la Turquie, la France suivra l'Angleterre, et l'Angleterre que fera-

(1) Hübner au comte de Buol, lettre particulière du 2 juin.

Digitized by Google

t-elle? Toute la question est là. Quelle serait alors notre situation? C'est à ne pas y penser. En attendant on s'amuse ici. On dîne et on danse comme si nous n'étions pas en juin. A la Cour, on a beaucoup fêté le duc de Gênes; mais il n'a vu personne de la société française, et le corps diplomatique n'a rien fait pour lui. »

JUIN

Jeudi 2. — J'écris aujourd'hui à Vienne par courrier. Notre position, dans ce conflit d'Orient, est des plus délicates. Nous maintenons le traité de 1841 qui garantit l'indépendance et l'intégrité de l'Empire ottoman. Maintenant, les demandes que la Russie a adressées à la Porte menacent-elles l'indépendance de la Turquie? Le gouvernement du Sultan répond par un oui, et la France et l'Angleterre adhèrent. L'Autriche et la Prusse se tiennent sur la réserve; mais chez nous comme en Allemagne l'opinion publique est décidément hostile à la Russie, et l'alliance anglo-française se reforme. C'est là, si je ne me trompe, le danger de la situation.

Vendredi 10. — Le *Moniteur* annonce que les flottes *réunies* de la France et de l'Angleterre se rendent aux Dardanelles et seront mises à la disposition des deux ambassadeurs. Grande baisse à la Bourse.

Samedi 11. — Kisseleff a communiqué hier à Drouyn de Lhuys des dépêches du comte Nesselrode datées du 4. L'empereur Nicolas demande la signature par la

Digitized by Google

Porte de la note proposée par Menschikoff. Si la Porte ne l'a pas signée dans les huit jours, il fera occuper les Principautés. En même temps, il déclare qu'il n'est pas de son intention de détruire l'Empire ottoman, ni de faire aucune conquête, ni d'encourager ou provoquer des insurrections de la part des sujets chrétiens du Sultan. Le langage de Kisseleff se modifie et devient conciliant. De là un revirement soudain dans les organes du gouvernement français, à la Bourse et dans le public. Ces hauts et ces bas subits sont dans la nature du Français. Un rien le démoralise, un rien lui redonne le courage. Aujourd'hui il se dit : il y a détente. Cela suffit pour le rassurer. Ceux qui connaissent le dessous des cartes ne partagent pas cette sécurité. Voici la situation vraie. On (c'est-à-dire l'Angleterre et la France) laissera les Russes occuper les Principautés; mais s'ils en franchissent les frontières méridionales, si l'empereur Nicolas ne renonce pas à exiger la note Menschikoff, c'est-à-dire s'il ne consent pas à faire des concessions qui mettent fin à sa situation exceptionnelle en Orient, on fera la guerre.

Cowley et Drouyn de Lhuys disent à tout le monde qu'en cas de guerre des puissances occidentales avec la Russie l'Autriche ne pourra pas rester neutre.

Dimanche 12. — La princesse de Lieven part demain pour Ems. Elle emmène miss Marion Ellice. Son absence constitue la saison morte des diplomates.

Mercredi 15. — Je vois que l'on est loin encore d'une entente parfaite entre Paris et Londres. Aussi,

Digitized by Google

dans le cabinet français, le dépit et la méfiance ont succédé aux espérances illusoires des derniers jours. James Rothschild est venu me voir ce matin. Il était couleur de rose. Ces hommes de la Bourse, dont il est le roi et par conséquent le mieux informé, ne manquent ni de flair ni d'instinct juste. Ils devinent assez souvent ce qu'apportera le lendemain, mais leur don de prévision ne va pas au delà. Le surlendemain déjà leur est impénétrable. Mais pour un beau coup de Bourse il est toujours utile de savoir vingt-quatre heures d'avance ce que d'autres ignorent.

Le vieux prince de Metternich m'a écrit aujourd'hui une lettre remarquable. Il analyse avec une grande lucidité la question d'Orient. Mais il n'est pas complètement au courant des affaires puisqu'il ne mentionne pas même l'alliance anglo-française nouvellement formée, et cependant, c'est cette alliance qu'on doit considérer comme l'élément principal de la situation.

Mardi 21. — Le nonce, Mgr Gariboldi, a succombé dans l'après-midi du 16 à une attaque d'apoplexie. Il avait travaillé toute la matinée, et lorsqu'on entra dans son cabinet on le trouva étendu mort, près la cheminée. C'était un excellent homme, bon, doux, intelligent, pieux et très aimé par le clergé français, auquel il laissait faire, tandis que son prédécesseur, monsignor Fornari, n'entendait pas plaisanterie, quand il s'agissait de quelque vélléité de gallicanisme. Aujourd'hui, nous avons enterré ce bon nonce avec tous les honneurs dus au représentant du pape. Le convoi quitta la nonciature, qui se trouve à l'hôtel Soult, rue de l'Université,

Digitized by Google

à onze heures, et en passant par les quais, mit plus d'une heure pour arriver à Notre-Dame. Les ministres français et les diplomates étaient en uniforme. Drouyn de Lhuys, Fortoul, Hatzfeld et Rogier tenaient les cordons du poêle; Cowley et l'auditeur de la nonciature marchaient à la tête du corps diplomatique, moi entre l'ambassadeur de Turquie Vehli pacha et le ministre de Grèce Maurocordato. Arrivé devant le portail de la cathédrale, on eut toutes les peines du monde pour descendre le cercueil, démesurément grand à cause de l'obésité du défunt, et il fallut des coups de hache pour le dégager du char funèbre. La cérémonie se termina seulement à trois heures, en sorte que ce bon prélat, qui n'avait jamais causé durant sa vie un moment d'ennui à ses collègues, a trouvé moyen de les impatienter par la manière dont il a fait son *exit* de ce monde.

Samedi 25. — A Saint-Cloud, chez l'Empereur. Nos démêlés avec la Suisse seront aplanis avec le concours de l'Empereur; mais tout cela est-il bien sérieux? La Porte a répondu négativement à la lettre par laquelle Nesselrode demande la signature de la note proposée par Menschikoff.

Jeudi 30. — Le mois s'est passé dans des tiraillements, des bouderies, des essais, faibles et frappés d'avance de stérilité, de notre cabinet, de concilier les intérêts divers, de déconseiller à la cour de Russie d'entrer dans les Principautés, etc. En Angleterre on s'est calmé et une fraction du ministère ne demande pas mieux que de mettre un terme, n'importe com-

Digitized by Google

ment, à la complication orientale; mais tous ses ministres ne pensent pas ainsi. Et qu'est-ce que veut l'empereur Napoléon? A-t-il un plan arrêté? Nul ne le sait. Plus inaccessible et plus taciturne que jamais, son silence est plus éloquent que ne sauraient être les paroles de l'homme qui « ne parle jamais et qui ment toujours ».

JUILLET

Lundi 4. — On mande de Rome que le Père Beckx a été élu général de la Compagnie de Jésus.

Mardi 5. — Avec les Cowley à l'Opéra-Comique. L'Empereur et l'Impératrice s'y trouvaient. Pendant la représentation, des hommes armés, au nombre de dix-huit, furent arrêtés par la police. Quelques-uns d'entre eux ont avoué qu'ils étaient venus avec l'intention d'assassiner l'Empereur à sa sortie du spectacle. Cet incident passa presque inaperçu, et la représentation ne fut pas interrompue.

Dimanche 10. — Le manifeste russe est un vrai appel à la guerre sainte.

Lundi 11. — La circulaire du comte Nesselrode du 20 juin/2 juillet semble trahir la résolution prise en Russie de ne faire aucune concession.

Jeudi 14. — Kisseleff prend le verbe très haut : « Nous aurons, dit-il à qui veut l'entendre, ce que

Digitized by Google

nous voulons, peu importe que nous ayons affaire à une puissance, à deux, à trois ou à quatre. » Ce propos répété dans la colonie russe semblerait prouver que l'empereur Nicolas est décidé à passer outre.

Samedi 30. — Le mois se perd en essais infructueux pour trouver une issue de l'impasse où l'on s'est engagé. C'est d'abord ce qu'on appelle l'expédient Bourqueney, suggéré en réalité par le cabinet russe, que voici : la Porte signe la note Menschikoff et la fait porter à Saint-Pétersbourg par un ambassadeur nommé *ad hoc*. Ceci fait, l'empereur Nicolas donne certaines assurances. A Paris et à Londres, on exige que ces assurances doivent précéder la remise de la note turque. De son côté, Drouyn de Lhuys élabore un autre projet de note que Castelbajac communique directement à l'emperenr de Russie. Sa Majesté le préfère à l'expédient Bourqueney, mais veut d'abord prendre l'avis du cabinet autrichien, dont Elle a accepté les bons offices. Drouyn de Lhuys en informe Buol, qui se déclare d'autant plus prêt à appuyer à Saint-Pétersbourg la proposition française, que les pourparlers des représentants des quatre puissances à Constantinople n'ont pas abouti. Drouyn lui fait savoir, par moi, qu'une entente entre la Russie et la Turquie étant à craindre il y a péril en la demeure. Je suggère à Buol l'idée de prendre en main la direction des pourparlers en les concentrant à Vienne. Buol, entrant dans mes vues, convoque le 22 les représentants des puissances. Meyendorf (ministre de Russie) seul ne répond pas à l'appel. C'est ainsi que la conférence que notre ministre, pour ne pas effarou-

Digitized by Google

cher les Russes, n'appelle pas encore par ce nom, se réunit à Vienne. Son premier acte est de prendre le projet de note de Drouyn de Lhuys pour base de la négociation, et on finit par l'adopter avec certaines modifications. Les cabinets de Paris, Londres et Berlin ayant adhéré, la conférence invite les envoyés à Constantinople à insister près de la Porte pour qu'elle signe le projet de note élaboré à Vienne. Cependant, les ministres accrédités près du Sultan ont rédigé une lettre au comte Nesselrode que Rechid pacha a signée et qui est envoyée à Vienne pour être de là expédiée à Saint-Pétersbourg. La conférence désapprouve la teneur de cette lettre et la retient, en maintenant son projet de note. C'est la *comedy of errors*. Pourquoi n'avance-t-on pas? Parce qu'on joue au plus fin et on n'est pas sincère.

Ce soir, spectacle à Saint-Cloud. La salle est petite et pour y pénétrer il faut passer par la fameuse Orangerie où le général Bonaparte a fait son 18 Brumaire. La Cour a pris place en face de la scène; l'Empereur, assis au milieu, a à sa droite la reine Christine d'Espagne, Napoléon Bonaparte, la princesse Mathilde; à sa gauche, l'Impératrice, le prince Jérôme Bonaparte, la duchesse d'Albe, sœur de l'Impératrice et l'inévitable prince de Hesse. L'empereur Napoléon portait le petit uniforme de général, et l'Impératrice une rivière et une broche formées de diamants de la Couronne d'une valeur fabuleuse. Elle avait l'air ennuyé, et, quoique belle comme toujours, on la trouve changée. Ce n'est plus la jeune mariée, la souveraine improvisée dont la timidité ajoutait à ses attraits naturels; c'est la maîtresse de maison qui se sent et s'affirme par ses manières, par

Digitized by Google

ses gestes, par les ordres qu'elle donne à ses dames; par le regard, un peu dédaigneux, un peu blasé, mais scrutateur, qu'elle promène dans la salle, où rien ne lui échappe. Le maréchal Saint-Arnaud, le maréchal Vaillant, le ministre Fould, la duchesse de Bassano, les dames de l'Impératrice, Mmes de Montebello, Aguado, Pierre, etc., les comtesses Charles et Stéphanie Tascher de la Pagerie, étaient placés derrière Leurs Majestés, les ministres étrangers dans la galerie de droite, les ministres français avec leurs femmes dans celle de gauche. Les généraux et sénateurs avec l'apostat Pastoret remplissaient le parterre. L'Impératrice me questionna beaucoup sur le prochain mariage de l'archiduchesse Marie-Henriette avec le duc de Brabant. L'Empereur continue de me bouder et moi, de ne pas m'en apercevoir.

Drouyn de Lhuys a tâché de lui faire comprendre le prix d'une bonne entente avec l'Autriche en ces temps critiques et l'a prié de ne pas afficher le dépit que lui a causé mon attitude dans l'affaire de la reconnaissance de l'Empire et, dernièrement, le mariage belge. Mais il paraît que la rancune, cette fois, l'emporte sur le bon sens.

AOUT

Mardi 2. — Avec les Hatzfeld, à la Malmaison, pour faire notre cour à la reine Christine d'Espagne. Les contours classiques de la tête et une figure qui serait encore belle n'étaient les lèvres sensuelles et charnues,

Digitized by Google

font oublier l'exubérance de la taille de Sa Majesté Catholique. Ajoutez une paire d'yeux de gazelle, qui tantôt lancent des éclairs; tantôt, doux et rêveurs, se couvrent de voiles transparents, et vous comprendrez ce que le vieux général Infante, un de ses innombrables ministres, m'a dit un jour : « Au conseil, elle vous demande des choses impossibles. Vous refusez net. Elle insiste. Vous restez inexorable. Alors elle brise votre opposition par un regard, un seul regard, et vous quittez son cabinet, le rouge de la honte au front et la mort à l'âme. C'est ainsi qu'elle a usé ses ministres et fini par se faire mettre à la porte. »

La conversation, fort animée, ne tarissait pas un instant. Elle parla de la Péninsule; déplora l'état où elle se trouve, grâce au système parlementaire, mais s'empressa d'ajouter que les choses n'étaient pas encore mûres pour le remplacer par d'autres institutions. Le maréchal Narvaez, son grand et puissant ennemi, me dit qu'elle a quitté l'Espagne, moitié par peur parce qu'elle voyait que ses adversaires gagnaient du terrain, moitié dans l'espoir d'être rappelée sous de meilleurs auspices quand le pays comprendrait qu'il était mal gouverné durant son absence.

Mercredi 3. — J'apprends la mort de la marquise d'Osmond, décédée aujourd'hui dans son hôtel de la rue Basse-du-Rempart. Encore un de nos rares salons de moins.

Lundi 15. — Assomption. C'est la fête Napoléon. A une heure, réception aux Tuileries. L'Empereur, en

Digitized by Google

habit brodé, reçoit le corps diplomatique en le faisant défiler devant lui. C'est une innovation qui déplaît aux diplomates. Ils murmurent, mais ils défilent : *murmurantes te salutamus*.

Travaillé avec Drouyn de Lhuys, expédié un courrier et assisté au grand banquet diplomatique au ministère des affaires étrangères. Enfin, petite soirée aux Tuileries.

Persigny m'accoste et me dit : « On prétend que je suis un ministre amateur; mais j'ai, en Europe, le privilège de ne pas me tromper. J'ai dit, dans le temps, à l'Empereur : Vous devrez faire un coup d'État. Il n'a jamais voulu me croire. Eh bien, il a été forcé de le faire. Les souverains ne veulent l'admettre. Ils le considèrent comme un parvenu et ils ont tort. Avec lui, cent ans de paix (!). Sans lui, la guerre révolutionnaire qui renversera tous les trônes, excepté le sien. Vous, l'Autriche, vous l'avez empêché d'épouser une princesse. C'est un malheur irréparable. C'est la folie des cours qui sera leur ruine. Il aurait fallu nous pardonner notre origine révolutionnaire. »

Samedi 20. — Le télégraphe mande d'Ischl les fiançailles de l'Empereur. Il épouse la princesse Élisabeth, fille du duc Maximilien en Bavière.

Lundi 22. — Long entretien avec Drouyn de Lhuys. Le ministre a su gagner les bonnes grâces et, autant que la nature de son maître le comporte, la confiance de l'Empereur. Il a pris de l'autorité et s'est rompu aux affaires d'État. C'est la question d'Orient qui l'a fait

Digitized by Google

mûrir. Son plan est de former de meilleures relations avec l'Autriche et l'Angleterre et de faire, selon les circonstances, le jeu de bascule entre les deux alliances.

Mardi 23. — Aujourd'hui a eu lieu, à Bruxelles, le mariage de l'archiduchesse Marie-Henriette avec le futur roi des Belges.

Mercredi 31. — Aujourd'hui, le ministère des affaires étrangères quitte l'ancien hôtel du boulevard des Capucines pour être installé dans le nouveau palais situé sur le quai d'Orsay, à côté du Corps législatif.

Je résume les négociations diplomatiques mollement conduites pendant ce mois d'août. Le 3, l'empereur Nicolas déclare adhérer aux propositions de Vienne, pourvu qu'elles soient acceptées par la Porte. Je travaille à faire réaliser un projet qui est la retraite simultanée des flottes anglaise et française de Besika bay et celle des troupes russes des Principautés.

J'ai le plaisir de voir et recevoir à l'ambassade un grand nombre de compatriotes, entre autres la princesse Kinsky et son fils Ferdinand; la princesse Joséphine Schwarzenberg, née Wratislaw; sa sœur, la comtesse Gabrielle Dietrichstein, accompagnée de sa fille Aline; ce cher et excellent comte Alexandre Mensdorff; le général prince Félix Jablonowski, envoyé avec deux officiers pour visiter le camp de Satory.

Digitized by Google

SEPTEMBRE

Mercredi 7. — Première visite chez Drouyn de Lhuys, dans le nouvel hôtel du quai d'Orsay. C'est M. Guizot qui en a commencé la construction. Il ne pouvait prévoir que le premier ministre qui y entrerait serait Drouyn de Lhuys, alors un de ses sous-ordres, par lui privé de son emploi parce qu'il avait voté, à la Chambre, contre la politique de son chef.

Jeudi 8. — Passé la journée fort agréablement, au Marais, chez la marquise de La Ferté, avec M. Molé, le duc et la duchesse d'Ayen, Armand de Maillé et sa jeune femme, née de Plaisance, et Mme Jules de l'Aigle. Le comte Molé était fort en train et avait, plusieurs fois, ce que j'appelle des accès d'éloquence de salon. Dans l'histoire de son pays, cet homme d'État, ce grand seigneur du temps passé, ce parlementaire de haut bord, n'a jamais marqué en première ligne; mais c'est une grande figure parmi les contemporains.

Le prince de Metternich m'annonce le mariage de sa fille Mélanie avec le comte Pepi Zichy.

Nous sommes dans l'attente de la réponse russe. L'empereur Nicolas acceptera-t-il les modifications turques à la note de Vienne?

Lundi 12. — A Saint-Cloud, présentation à l'Empereur de notre mission militaire au camp de Satory. L'empereur Napoléon était fort gracieux et nous invita lui-même à venir dîner le lendemain.

Digitized by Google

Mardi 13. — Le *dinner party* à Saint-Cloud était *select :* l'Empereur, l'Impératrice, la princesse Mathilde, la grande maîtresse princesse Essling; Mme Aguado, dame de l'Impératrice; le maréchal Vaillant, grand maître du palais; le colonel Fleury et Bacciochi; d'invités il n'y avait que le général prince Jablonowski, avec ses deux officiers et moi. Un peu maigrie, un peu hâlée, grâce à l'air et aux bains de mer de Dieppe, l'Impératrice était fort causante. Elle l'était encore davantage lorsque l'Empereur, qui souffrait d'une violente migraine, avait, déjà pendant le premier service, dû quitter la table. Je rappelai à ma gracieuse voisine notre dîner chez le peintre Gudin le jour même où son mariage avait été décidé et elle parla de l'Espagne me prédisant une révolution pour le mois d'octobre et la prochaine réunion de l'Espagne et du Portugal sous le sceptre de la maison de Bragance. C'est le projet connu des *progressistes* de la péninsule. Seulement ils se soucient fort peu de la maison de Bragance, mais visent à la République. Ce que me disait Doña Eugenia est probablement l'écho du maréchal Narvaez qui est fort de ses amis. Je disais en riant qu'une Impératrice n'était pas payée pour être progressiste.

L'Impératrice nous retint après le dîner jusqu'à dix heures. Jablonowski a eu du succès auprès de Sa Majesté. C'est le type du général autrichien grand seigneur. Il prit part à la conversation un peu décousue, mais toujours animée de l'Impératrice qui passait d'un sujet à l'autre comme font ordinairement les femmes espagnoles qui ont plus de vivacité que d'esprit et

Digitized by Google

plus d'esprit que de jugement, non parce qu'elles en manquent, mais parce qu'elles n'ont pas appris à en faire usage. Doña Eugenia nous parla aussi de l'attentat de l'Opéra-Comique. « La police, disait-elle, est là pour découvrir les complots. Contre des fanatiques comme les derniers régicides de Madrid et de Vienne, il n'y a pas de ressources ni de remèdes. Ainsi au petit bonheur! » Enfin, c'était une charmante soirée. Le dîner avait commencé sous le régime d'une étiquette d'autant plus stricte qu'elle est de date récente; après la retraite forcée du maître de la maison, il devint un petit festin entre personnes qui se connaissent beaucoup et depuis longtemps, et ce festin finit par se convertir en *tertulia* espagnole où ne se rencontrent que des intimes, où chacun dit ce qui lui passe par la tête et où chaque chose se nomme par son nom. Chassez le naturel, il revient au galop.

Jeudi 15. — Un courrier russe apporte à Kisseleff des copies de deux dépêches du comte Nesselrode au baron Meyendorff à Vienne, datées du 7 septembre. La Russie rejette les « modifications » turques et insiste pour demander à la Porte l'acceptation pure et simple de la note de Vienne. Dans la seconde pièce, le chancelier de Russie « examine » les modifications que le gouvernement ottoman désire apporter à la note de Vienne.

Samedi 17. — Ce matin, chez Thouvenel qui, en l'absence de Drouyn de Lhuys, dirige le département. Je le trouve alarmé et irrité. Selon lui, il résulte de

Digitized by Google

l' « examen russe » que Nesselrode donne, indirectement, à la note de Vienne une interprétation contraire à celle des cabinets de Paris et de Londres.

Dimanche 18. — Chez l'Empereur, à Saint-Cloud. Je le trouve calme et son langage pacifique; mais il regrette, a-t-il dit, les communications russes. Je lui ai suggéré l'idée de les considérer comme non avenues et cet expédient semblait lui sourire, mais tout dépendra évidemment de ce que fera l'Angleterre.

Mercredi 21. — Travaillé avec Drouyn de Lhuys, Cowley et Hatzfeld. Je ne doute plus de la résolution de l'Empereur et du cabinet anglais de retirer leur adhésion à la note de Vienne, quoique Drouyn de Lhuys ne se soit pas clairement énoncé vis-à-vis de moi. Il attendait lord Cowley, qui devait lui apporter la réponse définitive du cabinet anglais. Cependant il battait la campagne avec cette volubilité de langue et cette profusion de paroles, qui lui, servent également à faire connaître et à masquer sa pensée et qui, dans un cas comme dans l'autre, font le désespoir de ses interlocuteurs. En sortant de chez lui, je rencontrai l'ambassadeur d'Angleterre, qui me dit, en passant : que son gouvernement refusait son adhésion au protocole de Vienne; que Westmoreland recevrait l'ordre de déclarer que l'Angleterre ne pouvait plus conseiller à la Porte de signer la note de Vienne, en présence de l' « examen russe » des modifications demandées par le Divan.

C'est ainsi que s'effondre la misérable œuvre de la

Digitized by Google

conférence de Vienne, cette soi-disant base, si laborieusement construite, sur laquelle devait s'effectuer l'entente entre les cinq puissances. En rendant compte à Buol de ce qui précède, j'ajoute : « M. Drouyn m'a paru fort intrigué de ne trouver aucune trace de cet « examen russe » ni dans vos dépêches à moi, ni dans les rapports de Bourqueney. Et, cependant, c'est cet « examen » qui a changé la face de l'affaire et changera peut-être la face de l'Europe. M. Drouyn de Lhuys a confié hier à quelqu'un, que si la guerre venait à éclater, les deux puissances maritimes sauraient dès l'abord obliger l'Autriche à prendre sa position nettement et que pour elle la neutralité serait chose impossible (1). »

Jeudi 22. — Avec le comte et la comtesse Hatzfeld, à Mennetou, dans le Berry, chez le prince Pierre d'Arenberg. Nous y trouvons, outre le maître de la maison, ses deux fils Louis et Auguste; sa fille, la comtesse Charles de Mérode et son mari; le prince de Chalais avec sa fille qui, sans être une beauté, vous gagne par le charme de ses manières. Se trouver avec des amis et connaissances agréables et distinguées, respirer l'air de la campagne et s'adonner au *dolce far niente*, voilà trois jouissances qu'il n'est pas toujours facile de réunir.

Dimanche 25. — Il pleut à verse; mais le prince Pierre m'a annoncé au cardinal Dupont, archevêque de Bourges, et force nous est de braver le mauvais temps. Nous visitons la cathédrale, où j'admire les

(1) Lettre particulière au comte de Buol, du 21 septembre.

Digitized by Google

célèbres vitraux peints et la maison de Jacques Cœur qui semble avoir été en France le Fugger, le Chigi ou le Rothschild de son époque. L'heure était avancée et les deux touristes se trouvaient encore à jeun. Je proposai à mon compagnon de déjeuner, avant notre visite à l'archevêché. « Quelle idée ! s'écria-t-il ; le cardinal nous attend, et ce serait le blesser ; nous devons accepter la collation qu'il nous offrira. » D'ailleurs, on mange toujours bien dans les maisons ecclésiastiques. Le cardinal nous reçut gracieusement, nous retint au moins pendant une heure qui m'a paru très longue car je mourais d'inanition, et nous montra lui-même l'archevêché, vaste et somptueuse construction qui date du règne de Louis XV. La plus belle pièce de la maison, disait Mgr de Bourges, est la cuisine. Le prince me regarda en clignant de l'œil. Je respirai et complimentai l'archevêque sur l'absence de l'odeur de cuisine dans les appartements. C'est, en effet, un vaste laboratoire culinaire, situé au rez-de-chaussée et magnifiquement voûté. Il n'y manquait que le chef, les marmitons, la batterie de cuisine, les provisions et jusqu'au feu dans la cheminée colossale où jadis l'on rôtissait des bœufs entiers. « Voilà, disait Mgr Dupont, comment vivaient mes prédécesseurs. Ils tenaient maison ouverte. Leurs moyens le leur permettaient. » A ces mots, il ouvrit une porte qui donne dans la rue et nous congédia de la manière la plus gracieuse.

Lundi 26. — De retour à Paris, dans l'après-midi. J'apprends que le revirement de la politique française

Digitized by Google

que j'avais pressenti en partant pour Mennetou est devenu un fait accompli.

Aujourd'hui, se rencontrent à Olmutz les empereurs François-Joseph et Nicolas. Présents : Buol, Nesselrode et Meyendorff.

Mardi 27. — Drouyn de Lhuys me dit : « La France identifie son attitude avec celle de l'Angleterre. A la suite de la communication de la dépêche russe du 7 septembre (l' « examen » des modifications), elle retire son adhésion au projet de note de Vienne. » C'est donc un revirement complet de la politique des Tuileries, mais qui est facile à expliquer. Les cours du Nord ont offensé l'empereur des Français lors de son avènement et elles l'ont rendu méfiant à leur égard. Quelque pacifique qu'il soit ou qu'il se dise être, il tâchera de s'assurer de l'alliance anglaise, n'importe à quel prix et il ne reculera pas même devant la guerre.

Aujourd'hui est le second jour de l'entrevue de l'empereur François-Joseph et de l'empereur Nicolas à Olmutz.

Mercredi 28. — De nouveau chez Drouyn. C'est le troisième et dernier jour de l'entrevue d'Olmutz. On a de la peine à me cacher l'irritation, l'inquiétude et la curiosité que cette réunion fait naître aux Tuileries et à l'hôtel du quai d'Orsay.

Digitized by Google

OCTOBRE

Dimanche 2. — Reçu des dépêches importantes de Buol datées d'Olmutz, 28 septembre. En voici la substance. Les représentants des quatre puissances à Constantinople signeront et remettront au Divan une note élaborée à Olmutz. Cette pièce contient des déclarations qui, en exprimant les intentions de l'empereur Nicolas, sont calculées pour faire disparaître les appréhensions que le projet de note de Vienne avait inspirées au Sultan. En même temps, la Porte est sommée de signer cette note de Vienne et prévenue que, si elle s'y refuse, elle n'aura plus à compter sur l'appui des quatre puissances à l'égard des exigences russes. C'est, indirectement, le retrait du fameux « examen russe » contenu dans la dépêche du 7 septembre de Nesselrode à Meyendorff qui a servi de prétexte au cabinet anglais pour retirer son adhésion au projet de note de Vienne.

Je me suis empressé de mettre Drouyn de Lhuys au courant de cette nouvelle phase de la « complication » d'Orient. Le ministre semblait gêné et embarrassé. J'écris à ce sujet à mon ministre (1) : « M. Drouyn de Lhuys est évidemment fort contrarié par notre dernière ouverture. Ce n'est pas qu'il veuille la guerre; mais il pense que si l'Angleterre et la France prenaient le verbe haut, la Russie reculerait. Il peste contre nous et la Prusse. J'aime à espérer que l'empereur Napoléon

(1) Lettre particulière au comte de Buol, du 3 octobre.

Digitized by Google

non seulement n'écoutera pas ce ministre, mais qu'il usera de toute son influence à Londres pour faire pencher la balance du côté de la paix. Il est impossible de préjuger la détermination des deux gouvernements. Ce qui seul est certain, c'est que ce sera la même à Paris et à Londres. »

Lundi 3. — Drouyn de Lhuys me dit que l'Empereur pourrait bien se décider à accepter les propositions d'Olmutz, pourvu que l'Angleterre les accepte.

Mardi 4. — L'entrevue de l'empereur Nicolas avec le roi de Prusse à Varsovie, et un article de la *Correspondance autrichienne* qui proclame l'alliance austro-prusso-russe, sont tout faits pour jeter l'empereur Napoléon dans les bras de l'Angleterre.

Mercredi 5. — Drouyn de Lhuys me déclare aujourd'hui que la France et l'Angleterre déclinent les propositions d'Olmutz, admettent que les assurances et explications qu'elles contiennent sont satisfaisantes; mais soutiennent que, vu la dépêche russe du 7 septembre qui subsiste toujours, le cabinet de Saint-Pétersbourg pourrait plus tard invoquer les interprétations que cette pièce donne au projet de note de Vienne. Par conséquent, les gouvernements anglais et français demandent que le projet soit définitivement écarté.

Voilà comment je résume la situation du moment. Dès l'abord, le cabinet anglais attachait peu de valeur aux conférences de Vienne. Cependant, à son corps défendant, il finit par adhérer au projet de note de

Digitized by Google

Vienne. Il ne l'eut pas plus tôt fait qu'il comprit qu'il s'était placé dans l'alternative de reculer si la Porte déclinait les propositions de Vienne ou de la forcer à les accepter. Or, la Porte s'y refuse. Que faire? On n'ose pas user de violence envers son protégé, d'autant moins que, dans l'entre-temps, l'opinion publique en Angleterre, exaspérée contre la Russie, s'est familiarisée avec l'idée d'une guerre maritime dans les eaux du Levant. C'est ce qui explique la conduite de l'Angleterre. Celle de l'Empereur s'explique par l'isolement qu'il craint, par ses rancunes à l'endroit des trois cours du Nord et par les fautes qu'elles ont faites lors de son avènement.

Lundi 10. — J'écris aujourd'hui à Buol (1) : « Les deux Puissances (France et Angleterre) marchent maintenant ensemble. Toute nuance entre leurs attitudes a disparu. Néanmoins, il en subsiste une, sinon dans les attitudes, du moins au fond de leur pensée : c'est que l'Angleterre se résignera plus facilement à la guerre que l'empereur Napoléon. Mais n'en concluez pas qu'il se séparera pour cela de l'Angleterre. »

Je ne perds aucune occasion de dire et de répéter à Buol que l'empereur Napoléon fera la guerre, si guerre il y a, côte à côte avec l'Angleterre, tandis que Kisseleff et Brunnow se trompent et trompent leur maître en soutenant que l'alliance anglo-française est une chimère.

Lundi 17 — La *Gazette de Vienne* annonce la réduction de notre armée et motive cette mesure par la parole que l'empereur de Russie a donnée à l'empereur

(1) Lettre particulière, du 10 octobre.

Digitized by Google

François-Joseph, de ne pas viser à des revirements territoriaux en Turquie. En Angleteterre la fièvre russophobe diminue. Drouyn de Lhuys devient moins belliqueux. Le *Moniteur* dément les bruits d'armements maritimes.

Le célèbre virtuose Liszt (1) vint chez moi. Je ne l'avais plus vu depuis son début à Vienne, en 1838. C'était un jour d'hiver, et un ami m'entraînait au *Musik-Verein* entendre un pianiste, disait-il en soupirant, qui venait de Paris et lui avait apporté une lettre d'introduction. La salle est vide. Une vingtaine de personnes, pour la plupart des musiciens de profession et quelques journalistes, groupés autour du piano, attendent l'entrée de l'artiste. C'est un jeune homme environ de trente ans, à la poitrine plate, à la taille un peu au-dessus de la moyenne. Une chevelure abondante, châtain foncé, couronne un front très haut et retombe par derrière sur la nuque. Son regard, sa mine revèlent l'inspiré. Il se met au piano et joue une chanson de Weber. Aux premières notes il nous met en extase. Huit jours après, son succès est assuré. Encore huit jours, et il est à l'apogée de sa gloire. La haute société, les mélophiles, tout Vienne sont enthousiasmés. Thalberg, jusqu'ici le favori, l'idole des Viennois, voila sa face.

Credette Cimabue nella pintura
Tener lo campo ed ora ha Giotto el grido
Si che la fama di colui oscura.

Aujourd'hui l'Europe reconnait en Liszt le premier pianiste du monde. Au physique, il est changé. Il a vieilli avant le temps. Le feu sacré le consume. Ses

(1) Mort à Bayreuth le 31 juillet 1886.

Digitized by Google

traits pâlis trahissent la fatigue, un sourire sarcastique erre autour de ses lèvres, et sa chevelure, toujours exubérante, grisonne et montre même des raies blanches. On ne sacrifie pas aux muses impunément.

Samedi 22. — Je rencontre Persigny dans la rue et nous nous promenons ensemble. C'est toujours le même, mais un peu moins exalté que par le passé. « L'empereur Napoléon, me dit-il, a pour lui les masses ; l'Autriche a pour elle les classes élevées ; donnez-nous les classes élevées, nous vous donnerons les masses. » Ce mot, paradoxal plus que spirituel ou vrai, trahit les souffrances intimes des Tuileries. Elles se sentent dédaignées des vieilles cours du continent.

C'est là le ver rongeur de l'empereur Napoléon. Et de penser que, en ménageant cette faiblesse de parvenu — c'est l'Empereur lui-même qui s'est appelé, ainsi — au lieu de frapper sur son endroit sensible, on aurait pu probablement, je ne dis pas certainement, mais très probablement, le ramener doucement dans le bercail! Se voyant franchement accepté par les grandes cours, il aurait probablement rompu avec la Révolution, se serait livré tout entier à la réalisation de ses utopies réformatrices en France et aurait laissé l'Europe dormir tranquille. Pourquoi a-t-il gardé si bon souvenir au prince Félix Schwarzenberg? parce que ce grand ministre, dès son arrivée au pouvoir, lui a tendu la main et l'a traité au pied de l'égalité. Mais le prince Félix était un vrai grand seigneur. Il ne connaissait pas la morgue. Un autre exemple. Un jeune prince allemand, placé sous la protection de l'am-

Digitized by Google

bassade d'Autriche, ne s'était pas fait présenter à la Cour. J'ignorais la présence à Paris du jeune Allemand, qui ne m'avait pas encore rendu visite. Mais l'Empereur Napoléon me soupçonna d'être la cause de cette abstention. Pour tirer la chose au clair, il m'envoya Bacciochi, après lui avoir dit : « Dis-lui nettement de quoi il s'agit. Ne fais pas le diplomate; il te mettrait dedans. Si tu es franc, Hübner, comme je le connais, le sera également. » Son envoyé a poussé la franchise au point de me répéter ces paroles. Je fis chercher le prince dans les hôtels de Paris et le présentai à l'Empereur, qui me reçut à bras ouverts et cessa de me bouder pendant quelques semaines. Est-ce clair?

Mardi 25. — L'épidémie des tables tournantes continue de sévir dans Paris. Même la grave princesse de Lieven en est atteinte. Ce matin, j'assiste chez elle, pour la première fois, à une séance de ce genre. Mme Roger (du Nord), toute rouge d'excitation, sa ravissante jeune fille et miss Marion Ellice (quoique non croyante jusqu'au dernier moment) font tourner une petite table qui a aussi la complaisance de répondre aux questions qu'on lui adresse. La science méprise ces jeux, l'Église les condamne. Mais la mode les protège, et elle a le dessus. Je connais une foule d'esprits forts qui ne croient ni en Dieu ni à l'esprit malin, mais qui croient aux tables.

Dimanche 30. — Les cabinets cherchent toujours des solutions, non pas ensemble, puisque la conférence de Vienne dort, si elle n'est pas morte et enterrée,

Digitized by Google

mais chacun isolément. De là des confusions sans nombre. Drouyn de Lhuys a l'idée de rouvrir la conférence, mais en la transformant. Clarendon, à Londres, et Stratford à Constantinople, ont élaboré un nouveau nouveau projet de note; et à Vienne, Buol propose le 27, au su du cabinet de Saint-Pétersbourg, des négociations de paix directe entre la Russie et la Porte. En même temps feu la conférence de Vienne délibérerait sur les bases de la paix. J'écris à Buol (1) :

« Mes derniers rapports prouvent qu'on revient de l'ardeur belliqueuse qui a dominé ici au commencement du mois. Néanmoins, soyez-en persuadé, si les choses vont mal en Orient et que l'Angleterre prenne feu, l'empereur Napoléon sera entraîné.

Lundi 31. — Premières hostilités sur le bas Danube. Le 23, des batteries turques ont tiré sur des bateaux à vapeur russes.

NOVEMBRE

Mardi 1er. — M. de La Cour, ambassadeur à Constantinople est rappelé. On ne le trouve pas à la hauteur de sa tâche et on accumule des griefs pour motiver sa disgrâce qui est complète. C'est cependant un agent consciencieux, conciliant et rompu aux affaires diplomatiques. C'est la réputation qu'il a laissée à Vienne et qu'il mérite. Mais il n'est pas brillant, et on veut briller et surtout faire du bruit autour du nouvel

(1) Lettre particulière, du 27 octobre.

Digitized by Google

Empire. Il sera remplacé par le général Baraguay d'Hilliers. Cette nomination à laquelle Drouyn de Lhuys semble étranger n'est pas accueillie avec faveur. A Londres surtout, on en est très mécontent. Le général passe pour brise-raison et mauvais coucheur qui se brouillera avec tout le monde, à commencer par lord Stratford.

Le temps est superbe. En galopant au bois de Boulogne j'avais chaud comme par une belle journée d'été. Je n'ai jamais vu tant de cavaliers et d'équipages. Les voitures formaient une double file qui commençait et finissait à la place Louis XV après s'être prolongée par les Champs-Elysées et la grande allée du Bois jusqu'à la grille en face de Saint-Cloud.

Le 27 octobre, les Turcs ont passé le Danube près de Widdin et occupé une position forte à Kalafat.

Mercredi 2. — Je vois Drouyn de Lhuys presque tous les jours. J'écris à Buol (1) :

« On parle de nouveau congrès. Vous savez que c'est une idée de prédilection de l'empereur Napoléon. Il veut changer la date des traités de 1815. »

Vendredi 4. — Quelle journée de travail! Le courrier Springer arrive le matin de Londres. Le soir, je l'expédie à Vienne. Au milieu du jour, je perds trois heures précieuses pour aller faire ma cour à la grande-duchesse Stéphanie de Bade, qui me parle pendant plus d'une heure des choses les plus délicates, mais

(1) Lettre particulière, du 2 novembre.

Digitized by Google

sans rien dire de nouveau. Vers minuit Mulinen arrive de Vienne avec des dépêches. J'écris à Buol (1) :

« Je résume l'ensemble de vos propositions (du 27 octobre) et les modifications proposées par le gouvernement français. La conférence de Vienne, d'après M. Drouyn, invite les deux puissances belligérantes à négocier la paix à Vienne. Leurs plénipotentiaires prendront part aux travaux de la conférence. La conférence s'occupera d'abord de la rédaction d'une note basée sur le dernier travail de Stratford. On suppose que l'envoyé de Turquie est autorisé à signer cette note, qu'il passera à l'envoyé de Russie. La remise de cette pièce aura lieu au sein de la conférence. La note formera le fond, le traité, l'expression officielle du rétablissement de la paix. Je crois avoir obtenu tout ce qu'il était possible d'obtenir, et vous voyez que M. Drouyn de Lhuys est parvenu à changer les dispositions du cabinet anglais dans l'espace de deux fois vingt-quatre heures, dans un sens conforme à vos idées, du moins jusqu'à un certain point. Vous me dites, mon cher comte, dans votre lettre particulière, que la France doit savoir à quoi s'en tenir avec nous. Je ne pense pas qu'on se fie à nous; le gouvernement peut-être plus que l'Empereur, qui est décidément défiant. L'idée que les trois puissances veulent sa perte au profit de Henri V ne sort pas de sa tête. »

Mardi 8. — Les Turcs ont passé le Danube sur trois points : à Oltenizza, situé à une petite distance de

(1) Lettre particulière, du 4 novembre.

Digitized by Google

Boukarest, douze mille Turcs auraient battu neuf mille Russes.

Mercredi 9. — Le temps est toujours délicieux. A Champlatreux avec Hatzfeld; nous y trouvons le comte Molé, la marquise de la Ferté, sa fille, le duc et la duchesse d'Ayen, sa petite-fille et le comte de Hatzfeld avec ses enfants. C'est toujours avec un vif plaisir que je revois ce château bâti sous le règne de Louis XV, mais non en style rageur. Ici, rien n'est rageur, ni la maison, ni ses habitants, ni la nature. C'est une construction imposante, solennelle, majestueuse, située entre une cour d'honneur et le parc. Au rez-de-chaussée, exclusivement consacré à la représentation, il y a quelques salons spacieux, richement et en même temps simplement meublés dans le goût du milieu du dix-huitième siècle. Dans une pièce isolée, un portrait en pied de grandeur naturelle du roi Louis-Philippe rappelle une visite de ce souverain, à l'époque du ministère Molé, et un conseil présidé par lui. Au premier étage se trouvent les appartements des maîtres et de leurs hôtes. De tous les hommes publics que j'ai rencontrés en France, depuis 1835 jusqu'à ce jour, le châtelain de Champlatreux rappelle le plus par son extérieur aristocratique, son maintien grave, par l'expression spirituelle et parfois caustique de ses traits et par le don de la parole qu'il possède et par l'usage qu'il en fait, les grands seigneurs hommes d'État des temps passés. Je l'ai vu plus d'une fois à la tribune. Il imposait par son attitude fière et réservée, par ce qu'il disait autant que par ce qu'il ne disait pas, et peut-

Digitized by Google

être aussi par l'abîme qui le séparait de son auditoire. L'affinité entre lui et ces lieux me frappe toutes les fois que je viens le voir ici. Champlatreux semble avoir été bâti pour lui et il semble être né pour l'habiter. Dans l'après-midi, toute la compagnie se promenait dans le parc. Le soleil déjà sur son déclin le dorait de ses rayons obliques. Le château, avec ses carreaux miroitants, paraissait embrasé; tout était lumineux dans ce tableau, hormis les ombres foncées que des quinconces séculaires, non encore privés de leur feuillage, projetaient sur la pelouse. Ile enchanteresse, me dis-je, où il m'a été donné de toucher barre, pendant quelques heures après une navigation tempêtueuse et avant de reprendre la mer avec ma faible nacelle qui, cependant, porte la paix dans ses modestes flancs. Chavirera-t-elle? Voilà le terrible de ce régime napoléonien que la moindre divergence de vue menace de faire dégénérer en guerre, comme une légère indisposition enlève un corps malsain dont le sang est vicié.

Vendredi 11. — Un manifeste de l'empereur Nicolas publié le 2, qui accuse la Turquie d'avoir violé la foi jurée des traités, produit ici un détestable effet. On mande de Constantinople qu'une partie des flottes anglaise et française ont mouillé dans la Corne-d'Or.

Samedi 12. — Le *Moniteur* donne le manifeste russe en l'accompagnant de commentaires blessants pour l'empereur de Russie. Cela doit mener à la guerre. A ce sujet, le langage très changé de Drouyn de Lhuys

Digitized by Google

et le ton provoquant de la presse officielle et officieuse ne laissent guère de doute.

Dimanche 13. — J'expédie ce soir le prince Richard Metternich à Vienne. Je dis à Buol la vérité crûment. Mais veut-on la voir? Voici ma lettre à ce ministre (1) :

« Décidément, mon cher comte, les choses ne marchent pas bien. Vous me connaissez assez et Sa Majesté qui m'a vu dans des moments terribles et quand la monarchie tremblait dans ses fondements, Sa Majesté, aussi me connaît assez pour savoir que je ne suis pas poltron et que je ne m'alarme pas pour rien. Mais je vous assure que les choses ne marchent pas bien. Ce que je vous ai fait pressentir depuis longtemps semble devoir se réaliser. Quelle est la situation? Est-ce une affaire d'Orient dont il s'agit? Non, la Turquie est seulement le terrain sur lequel la question doit être vidée; mais ce n'est pas de la Turquie qu'il s'agit. Pour l'Angleterre et pour la France il s'agit de la prépondérance de la Russie. John Bull n'en veut pas, quoi que dise ou fasse lord Aberdeen. Le pays n'en veut pas, à ce qu'il paraît. Pour la France, elle aurait pu rester passive; mais soit rancune à cause de l'attitude des Puissances à l'occasion de la reconnaissance de l'Empire, soit pour sortir de l'isolement où elle se trouve, elle s'est engagée d'honneur, et le ministre des affaires étrangères, qui possède aujourd'hui plus que ses collègues la confiance de son maître, m'assure que la

(1) Lettre particulière, du 13 novembre. Elle a produit un grand effet à Vienne et est devenue un élément important dans la marche ultérieure suivie par le cabinet autrichien.

Digitized by Google

France ira jusqu'au bout et il prononce même le mot de guerre.

« Il arrive maintenant, ce qu'il était facile de prévoir, mais à quoi, avec la légèreté française, on n'a pas pensé en temps utile. On comprend aujourd'hui que, pour gagner la partie, il faut obliger la Russie à rentrer chez elle. Or, on comprend un peu tard qu'avec des flottes on ne délogera pas les Russes des Principautés. *Donc* on s'adresse à la puissance qui dispose des moyens de les faire évacuer, de gré ou de force. Maintenant, cette puissance dit : Je veux rester neutre. » Cela sera-t-il possible à la longue? Toute la question est là. Je serais tenté de répondre *oui*, si la Russie recule devant les démonstrations maritimes des deux puissances occidentales; *non*, si elle ne recule pas. Si l'empereur de Russie est magnanime, s'il retire ses troupes après avoir battu les Turcs, alors, sans doute, la question est arrangée, pourvu que le traité de paix ne lui assure aucun avantage, absolument aucun; mais s'il est moins coulant, l'Angleterre et la France, que feront-elles?

« Somme toute, la neutralité de l'Autriche est excellente, tant qu'elle est possible; mais quand elle sera impossible, quel parti prendrons-nous?

« Pourquoi ai-je pris la liberté de vous dire tout cela? Parce que vos lettres particulières ne traitent que la question d'Orient, tandis qu'ici on commence à nommer la chose par son nom en disant : qu'il s'agit d'arrêter les progrès de la Russie. C'est la nouvelle phase où nous entrons. Jusqu'ici on l'a pensé; maintenant on le dit. Cela étant, il faut nous attendre à être pressés de plus en plus. Le cercle se rétrécit autour

Digitized by Google

de nous et bientôt il faudra prendre un parti définitif.

« Ne voyez pas dans ces lignes un conseil — je n'ai pas de conseils à vous donner — ni même une opinion, encore moins un désir, excepté celui que tout se fasse *ad majorem Habsburgii gloriam*. Ce qui précède est l'expression exacte de l'ensemble des symptômes qui trahissent le fond des choses. Vous m'écrivez : « Nous « ne voulons pas abandonner le faible à l'intimidation « et à la corruption, mais nous ne voulons pas nous « compromettre vis-à-vis de la Russie », et vous ne voulez pas non plus, je pense, vous compromettre vis-à-vis de la France et de l'Angleterre. C'est précisément là la difficulté. Est-il possible d'atteindre le but que vous visez sans se compromettre soit à Saint-Pétersbourg, soit à Paris et à Londres?

« Je me résume. Ou bien l'affaire est terminée par un acte de magnanimité chevaleresque de l'empereur de Russie, que ses amis appelleront un acte de Donquichottisme, c'est-à-dire, content d'avoir battu les Turcs, il évacuera les Principautés ; ou bien, la lutte s'engagera entre lui et les deux puissances maritimes, et, si cette lutte se prolonge, ces dernières seront obligées de nous forcer, si elles le peuvent, à quitter notre neutralité. Cela est dans la nature des choses. D'ailleurs Drouyn de Lhuys me le dit sur tous les tons. »

Ce matin, je me suis fait arracher une dent, et encore une dent de sagesse. C'est fâcheux par le temps qui court et qui exige de la sagesse, de la prudence, du calme, beaucoup de patience et un peu de courage, surtout vis-à-vis de mon gouvernement que je

Digitized by Google

blesse et irrite en lui disant la vérité et que je tromperais si je ne la lui disais pas.

Lundi 14. — Départ pour Fontainebleau par le train de trois heures, en compagnie de Drouyn de Lhuys et de Thouvenel. Il faisait presque nuit lorsque nous arrivâmes dans le plus riche et le plus fantastique de tous les châteaux des anciens rois de France. A sept heures et demie, les invités se réunissent dans les salons de l'Impératrice. Dans une de ces pièces Louis XIII a vu le jour. Nous sommes fort nombreux : la grande duchesse Stéphanie de Bade avec Mlle de Mentzingen, jadis une beauté hors ligne; la princesse Mathilde, baron et baronne de Seebach, comte Moltke et sa fille Augusta, lord et lady Ely, prince et princesse Joseph de Chimay, M. Drouyn de Lhuys, M. et Mme Troplong, « Leurs Altesses » le baron et la baronne de Chassiron (membres de la famille civile de l'Empereur), M. et Mme Gudin, M. Thouvenel, M. de l'Esparre, malheureusement sans sa charmante et jolie femme. Les charges de cour sont représentées par le duc et la duchesse de Bassano, le maréchal Vaillant en sa qualité de maréchal de la cour, et son substitut le général Rollin, chargé de faire fonctionner la machine; enfin par l'introducteur des ambassadeurs Bacciochi; la jeunesse dorée des temps joyeux de la présidence par Edgar Ney, Fleury, Toulongeon. En fait de grands seigneurs du pays, il n'y en a qu'un seul, le duc de Bauffremont. N'oublions pas un évêque, et Isabey, célèbre peintre de la cour de Napoléon Ier, fils du peintre de ce nom attaché à la cour de Louis XVI. Il compte

Digitized by Google

maintenant quatre-vingt-dix ans et l'Empereur m'assure qu'il a fait le portrait de la reine Marie-Antoinette! Le dîner, de quatre-vingts couverts, fut servi dans la magnifique galerie de Henri II. C'est le triomphe du style de la renaissance française. Plus je l'étudie, plus je me convaincs que, sous peine de tomber dans le grotesque et le vulgaire, il exige, de la part de l'artiste, le feu sacré, un goût exquis et le sentiment du beau dans la plus haute acception du mot. Il ne comporte pas la médiocrité. Les fresques qui couvrent les murs sont l'œuvre de Primatice, pâle mais noble reflet des créations de Michel-Ange et de Jules Romain. Louis-Philippe a fait restaurer cette galerie. Une musique militaire, trop bruyante et répercutée par le plafond admirablement sculpté, favorise les conversations particulières entre voisins. J'étais celui de la princesse Mathilde, que le prince Murat séparait de l'Impératrice, assise à la gauche de l'Empereur, qui avait la grande-duchesse Stéphanie à sa droite. Après le dîner Napoléon se retira avec moi dans la salle de Louis XIII, où nous eûmes une longue et intéressante conversation sur les affaires d'Orient. J'eus ensuite l'honneur d'ouvrir le bal avec l'Impératrice. C'était la veille de sa fête. L'Empereur mena les hommes dans sa chambre à coucher et leur distribua des bouquets. Guidés par lui, nous nous rendîmes ensuite processionnellement dans la salle où se tenait l'Impératrice et lui remîmes nos fleurs en défilant devant elle. L'Empereur ne put s'empêcher de l'embrasser tendrement *in conspectu populi*. Vers la fin de la soirée, Drouyn de Lhuys m'approcha pour me prier d'attribuer à ce que son maître

Digitized by Google

m'avait dit la valeur d'une communication officielle. On se retira vers onze heures, moi dans la galerie des cerfs qu'on a transformée en appartements. Dans ma chambre à coucher, on voit une inscription qui rappelle la fin tragique de Monaldeschi assassiné à cet endroit par ordre de la reine de Suède en 1657.

Mardi 15. — A Fontainebleau, tout le monde est persuadé que l'âme en peine de l'infortuné favori de la reine Christine hante ces lieux. Personne ne l'est plus que la châtelaine, qui m'a gracieusement offert de me faire changer d'appartement, ce que, en esprit fort que je suis, j'ai décliné. L'Empereur, l'Impératrice, la princesse Mathilde et un grand nombre d'invités, hommes et femmes, parurent au déjeuner dans le costume de chasse adopté par l'empereur Napoléon sur un modèle fort en vogue à la cour de Louis XV. Le rendez-vous de chasse était à la croix de Toulouse, à une lieue et demie du château. L'Empereur montait un cheval anglais pur sang, l'Impératrice un cheval blanc d'Andalousie.

Les autorités du département et tous les ministres, venus pour le conseil de demain, ayant été invités au château, nous sommes cent personnes à dîner. Persigny me parle longuement, et cette fois-ci raisonnablement. Après le festin, la curée, et après la curée petit bal au son d'un orgue de Barbarie manié alternativement par Rollin et Bacciochi, et cela pendant deux heures consécutives. Quelle rude épreuve pour les oreilles! L'Empereur, qui s'aperçut de mon étonnement me dit : « Je ne veux pas admettre des musiciens dans

Digitized by Google

les appartements. Ils racontent ce qu'ils ont vu et pas vu. Je préfère la gymnastique de Bacciochi. » L'Impératrice laisse tomber son éventail, je me baisse pour le ramasser. « Non, dit l'Empereur, ne faites pas de la peine à ce jeune homme, qui veut faire cet acte de galanterie. » C'est un petit être, mince, fluet, au regard éteint, au visage pâle et comme momifié, mais agile malgré ses quatre-vingt-dix ans. Sa toilette répond à son physique. Il porte les culottes courtes et, sauf les broderies, l'habit français de la cour de Louis XVI. C'est un survivant du siècle dernier, un oublié de la mort; c'est le peintre Isabey, qui a fait le portrait de la reine Marie-Antoinette. De lui à Monaldeschi, il n'y a qu'un pas. Je commence à croire aux revenants de Fontainebleau.

L'Impératrice s'était retirée dans un salon attenant à la salle de Louis XIII, près de la cheminée magnifique qui en fait le principal ornement. Le plafond se distingue par des boiseries ravissantes. Cette pièce, ni spacieuse ni élevée, respire l'ère des Médicis et l'âge d'or de la Renaissance. Malheureusement, Louis-Philippe, zélé et savant, mais pas toujours heureux restaurateur, lui a imprimé le cachet du faux et de l'imitation en couvrant les murs de gobelins modernes, avec des sujets empruntés à l'histoire du seizième siècle. Je me suis approché de l'Impératrice, qui avait réuni autour d'elle lady Ely, Mme de Seebach et la princesse de Chimay, et nous avons eu jusqu'à la fin de la soirée une conversation des plus animées. Doña Eugenia est restée ce qu'elle a toujours été. Un peu plus sérieuse, quand elle se montre au public, elle aime à se laisser

Digitized by Google

aller quand elle se trouve avec les personnes de la société. La reine Christine d'Espagne dit d'elle : « Elle a pris sa position fort bien, ni trop haut ni trop bas. » Cela me semble très juste; mais je lui souhaiterais un peu plus de lest, beaucoup plus de bonne lecture, une instruction plus solide, un esprit moins bizarre, moins amateur du merveilleux et plus tourné aux choses sérieuses. Maintenant, elle s'est donnée avec toute l'ardeur de sa nature andalouse aux tables tournantes.

Mercredi 16. — Après le déjeuner, l'Impératrice, lady Ely, la duchesse de Bassano et Mme de La Tour-Maubourg s'évertuaient à faire agir leur fluide magnétique ou magique sur une petite table ronde, qui ne tardait pas à se mouvoir et à frapper de petits coups. C'était sa manière de parler. Elle disait : « Je trouve la compagnie, choisie mais bruyante. » Si c'est l'esprit malin qui inspire les tables, contrairement à sa nature, il a dit vrai. Puis, il se mit à radoter et devint tout à fait pauvre diable, à la grande déconfiture des croyants. Enfin, je le trouvai peu intéressant, et je préférai me mêler à un petit groupe d'hommes dont l'Empereur formait le centre. Il était en verve, ce qui lui arrive rarement, causait beaucoup et bien et fascinait son petit auditoire, composé de Drouyn, Thouvenel et moi, par l'originalité de ses observations et l'étrangeté des aventures qu'il nous racontait. Quel singulier homme! Quel mélange de contrastes! Rusé et naïf, viveur et idéologue, adonné aux plaisirs et friand de choses merveilleuses, en quoi il rappelle les princes italiens

Digitized by Google

de la Renaissance, sincère quelquefois, par calcul impénétrable, quand il le veut; conspirateur toujours, par goût autant que par habitude et, dans les bons comme dans les mauvais jours, fataliste qui croit à son étoile.

A dîner, la princesse Mathilde, pour ne pas se trouver à côté de son frère, cède sa place à la princesse Murat. Pendant la soirée, Bacciochi se battait les flancs pour mettre la compagnie en train. On jouait toute sorte de jeux innocents et on commençait par une charade : *Musard*. Le choix du mot n'était peut-être pas heureux, mais il n'y avait rien d'inconvenant dans la représentation. L'Impératrice et quelques dames figuraient les muses et le peintre Gudin vendait des bonbons. On lui donnait des *arrhes*. Cela n'était pas bien fort; mais parfaitement innocent. Cependant la grande-duchesse de Bade ne me cacha pas sa douloureuse surprise. Je tâche de la calmer. Après la charade *Musard* une danse à la *musarde*. L'indignation de la grande-duchesse est à son comble. L'Empereur danse avec l'Impératrice. Suit la *boulangère*, que le maître de la maison affectionne particulièrement, le tout au bruit saccadé et strident de l'orgue de Barbarie que le chambellan Bacciochi et le général Rollin font marcher à la sueur de leur front.

Au milieu de ce brouhaha, l'Empereur m'honora de nouveau d'un long entretien dont le résumé est : qu'il veut la paix, qu'il tâchera de la faire, mais à la condition que les Russes n'en puissent tirer aucun avantage.

On a reçu aujourd'hui des nouvelles du théâtre de la guerre. Le 4, l'artillerie turque a causé aux Russes

Digitized by Google

une perte de douze mille hommes. Lorsque, le 12, le prince Gortschakoff avançait sur Oltenitza avec quarante-cinq mille hommes, les Turcs, sans accepter le combat avec des forces si supérieures, se retirèrent en bon ordre sur la rive droite du Danube et, chose incroyable, sans être molestés par l'ennemi.

Jeudi 17. — Après le déjeuner, causerie avec l'Impératrice. Elle était pétillante, je ne dirai pas d'esprit, mais de vivacité, de cette vivacité andalouse qui fait un de ses charmes. Nous effleurons toute sorte de sujets, frivoles et sérieux, et elle revient sans cesse à la question brûlante du jour. Elle est parfaitement au courant des négociations, trop pour ne pas me faire penser qu'elle a appris sa leçon avant de m'entreprendre. Enfin c'est une manière de faire les affaires comme une autre, mais elle a ses inconvénients et rappelle un peu trop l'Opéra-Comique et certaines comédies de Scribe. Cette conversation remplissait presque toute la matinée. Vers la fin de la journée, promenade en chars à bancs. Je me trouvais dans celui de l'Impératrice avec la princesse Mathilde, Mme de Seebach, les dames de Sa Majesté et le duc de Bassano. Le temps, ni de printemps, ni d'automne, ni d'hiver, était délicieux, l'air calme, doux, élastique, le ciel légèrement voilé. Par ci par là, des rayons d'un soleil pâle pénétraient le feuillage, déjà jauni mais encore épais, des géants plusieurs fois séculaires de la forêt. Le but de la promenade est un rocher appelé les *Deux Sœurs*. Un feu de bivouac nous y attend et on prend une collation avant de battre en retraite. Parmi les généraux pré-

Digitized by Google

sents, Espinasse, qui est la spécialité quand il s'agit de fermer des assemblées nationales et d'en expulser ou d'arrêter les élus du peuple (Rome et Paris), me frappe par la coupe et l'expression de sa physionomie. Il a l'air de quelqu'un, mais de quelqu'un qu'il est bon d'éviter quand on n'est pas dans ses bonnes grâces. Le milieu, entre le rude général et le *bravo*. En rentrant, je trouve le comte Traun, qui m'apporte des dépêches de Vienne. Après dîner, un autre long entretien avec l'empereur Napoléon. Il affirme de nouveau ses intentions pacifiques et ne veut pas croire que « l'empereur Nicolas voudra ternir sa réputation en provoquant une guerre européenne ». Dans la soirée on danse; moi avec la princesse Mathilde, l'impitoyable Bacciochi le veut. Enfin, exténué de fatigue, je me retire, vers minuit, dans mon appartement. Drouyn de Lhuys m'y attend et nous employons une partie de la nuit à discuter les ouvertures que je viens d'être chargé de lui faire. Ne pouvant tomber d'accord, nous nous séparons mécontents l'un de l'autre; mais peut-être la nuit, le peu qui en reste, portera conseil.

Quel rude métier que celui de diplomate! Je n'en connais aucun qui exige autant d'abnégation, autant de promptitude à sacrifier ses intérêts au devoir, autant de patience et, à certains moments, autant de courage. L'ambassadeur, qui remplit bien les obligations de son état, ne trahit jamais ni la fatigue, ni l'ennui, ni le dégoût. Il dissimule les émotions qu'il éprouve, les tentations de défaillance qui l'assaillent. Il sait passer sous silence les déceptions amères qu'on lui ménage, autant que des satisfactions inattendues dont

Digitized by Google

parfois, mais rarement, le hasard le régale. Jaloux de sa dignité, il ne cesse jamais d'être prévenant, a soin de ne se brouiller avec personne, ne perd jamais sa sérénité, et, dans les grandes crises, quand la question de guerre se pose, se montre calme, impassible et sûr du succès.

Vendredi 18. — A 10 heures du matin chez Drouyn de Lhuys. A sa porte, je rencontre, à mon grand étonnement, l'ambassadeur d'Angleterre. Il est venu de Paris pour voir le ministre et y retourne aussitôt. Voici la phase actuelle des négociations.

On est à peu près convenu entre Paris et Londres, en modifiant sur certains points nos propositions du 14 novembre, que les quatre puissances signeraient une note collective à la Porte contenant l'invitation d'envoyer, à un endroit situé sur territoire neutre, un plénipotentiaire chargé de négocier la paix avec un plénipotentiaire russe envoyé *ad hoc*, *sous l'influence médiatrice des quatre puissances*. Les concessions et les déclarations faites jusqu'ici seront considérées comme irrévocables. Le cabinet anglais objecte au choix de Vienne et vise à voir la conférence transférée de la capitale de l'Autriche à celle de l'Angleterre. Grâce à mes instances pressantes auprès de Drouyn, ce ministre a pesé fortement sur le ministère anglais, qui a fini par céder en ce sens que la note collective à la Porte, au moins, sera signée à Vienne. Je m'en félicite pour le comte Buol. Sa situation est déjà ébranlée par les attaques incessantes de notre parti russe en Autriche. La retraite de Vienne de la conférence sur les affaires

Digitized by Google

d'Orient, qui nous touchent de si près, lui porterait, probablement, un coup fatal. Je l'ai informé de ce qui précède par le télégraphe. En prenant congé de l'Empereur, il a résumé en peu de mots nos divers et longs entretiens de ces derniers jours.

Je quitte Fontainebleau avec des impressions mixtes. La plus belle journée n'inspire qu'une médiocre confiance, au sujet du temps qu'il fera le lendemain, quand le soleil se voile à son coucher. Sous ce règne, l'horizon n'est jamais complètement clair, et souvent on est assailli par la bourrasque quand on s'y attend le moins. Personnellement, on m'a comblé d'attentions; mais c'est précisément ce qui me donne à penser.

Dimanche 20. — Dans quelques hôpitaux il y a des cas de choléra, aucun en ville. Mais le public s'en émeut. Lorsque, en 1849, cette maladie, devenue une terrible épidémie, enlevait jusqu'à seize cents personnes par jour, personne n'y faisait attention. Les émeutes et les dîners et bals allaient leur train. On est un brave tel jour, et tel autre un poltron.

Dîner agréable chez Philippe, rue de Montorgueil, avec la belle et aimable princesse Auersperg, née Collorédo, son mari Vincent, Schœnbourg et Traun. Nous avons bu à la santé de la princesse Mélanie Metternich, fille du chancelier, qui se marie aujourd'hui avec Pepi Zichy.

Lundi 21. — Agréablement surpris par une dépêche télégraphique de Buol. Notre cabinet accepte les modi-

Digitized by Google

fications anglo-françaises à nos propositions du 14 novembre.

Mardi 22. — On mande de Vienne, au sujet de la soi-disant *fusion*, que M. le comte de Nemours s'est présenté chez M. le comte de Chambord, et que celui-ci, en lui rendant la visite, s'est informé de la santé de « sa tante » (la reine Amélie, veuve du roi Louis-Philippe). L'idée de la fusion est née dans la tête de M. Guizot, aussi lucide et aussi logique que l'esprit d'un doctrinaire puisse l'être. Mais il y a des vérités que les doctrinaires ne comprennent pas ou ne veulent pas comprendre. Ils ne comprennent pas qu'on ne peut concilier les « grandes conquêtes » de la Révolution de 1789 avec le principe de la monarchie héréditaire, parce que ces deux principes s'excluent et s'excluront éternellement. Si le comte de Chambord parle de « sa tante », qu'il n'appelle ni reine ni duchesse d'Orléans, c'est qu'il veut sauvegarder son principe sans blesser les princes d'Orléans. Donc, la question n'est pas résolue, la fusion n'est pas faite et ne se fera jamais, parce qu'elle est logiquement impossible. Si le duc de Nemours pouvait, au nom de son neveu, abjurer les principes révolutionnaires qui ont enfanté la royauté de Juillet — ce qu'il ne peut pas, ne fût-ce que par respect pour la mémoire de son père, — le jeune chef de la branche cadette deviendrait *ipso facto* héritier légitime. Cette solution étant exclue, il n'y a que la mort du comte de Chambord qui puisse légitimer la succession du petit-fils de Louis-Philippe à la couronne de France. La fusion est un fantôme. En attendant, ses auteurs sont dans la jubilation.

Digitized by Google

Jeudi 24. — Tous ces jours-ci j'ai eu de longues conférences avec Drouyn de Lhuys. Hatzfeld me dit que mes rapports du 13 novembre, expédiés par Richard Metternich, ont produit le grand revirement survenu dernièrement à Vienne et à Berlin. La note collective que les représentants des quatre puissances signeront prochainement à Vienne en est le premier résultat.

Avec la princesse de Lieven, à l'Opéra italien. On donne *Lucrezia Borgia* avec l'Alboni, Mario, Tamburini, des ombres évoquant des souvenirs. Aussi la génération nouvelle qui ne se souvient pas, parce qu'elle ne les a jamais connus, des grands maîtres, des grands virtuoses italiens du commencement du siècle, se voit rarement dans cette salle. Elle en abandonne le parquet et les galeries à une foule bariolée de cosmopolites et les premières loges à nous, les vieux ou les comparativement vieux, qui nous sentons attirés par ces mélodies connues à satiété, démodées, médiocrement ou mal chantées, mais qui nous saisissent, enlèvent, transportent en arrière dans l'âge d'or de la jeunesse. Quant à l'Opéra italien, il se meurt; tantôt il sera mort et enterré.

Samedi 26. — J'écris à Buol (1) : « Kisseleff est de retour de Fontainebleau, enchanté de l'accueil qu'il y a trouvé et disant, et probablement écrivant aussi, que l'empereur Napoléon ne songe pas à faire la guerre ! ! Les diplomates russes, au moins quelques-uns d'entre eux, ont cela de particulier qu'ils voient toujours les choses

(1) Lettre particulière, du 25 novembre.

Digitized by Google

par les lunettes de leur cour. Cela fait qu'on aime toujours à lire leurs rapports, mais cela a aussi des inconvénients. Le plus sûr est d'être vrai. On peut déplaire momentanément, mais au bout du compte on aura bien servi son souverain. Drouyn de Lhuys m'a dit que l'Empereur a fort bien accueilli mon collègue de Russie, que l'Impératrice a été fort gracieuse, tout comme l'avait été l'empereur Nicolas avec le général de Goyon ; mais qu'au fait, l'Empereur des Français n'avait pas grand'chose à dire à l'envoyé de Russie et que les politesses ne changeaient rien au fond de la situation. »

DÉCEMBRE

Vendredi 9. — La note collective et le protocole ont été signés le 5, à Vienne, par les représentants des quatre puissances réunis en conférence. Le lendemain, 6, la nouvelle s'en est répandue ici dans le public, qui est dans la jubilation. Grande hausse à la Bourse. Qui aurait cru, il y a un an, que les noms de l'Autriche, de la Prusse, de la France et de l'Angleterre se liraient au bas d'un acte qui isole la Russie?

Dimanche 10. — Chez miss Burdett Coutts fait la connaissance du nouvelliste Dickens, un des démocratiseurs de l'Angleterre. Il a l'air bon enfant, porte une barbe touffue et a les manières et allures d'un Yankee.

Jeudi 15. — Aux Tuileries pour présenter des compatriotes. L'Empereur me dit qu'à la suite de la des-

Digitized by Google

truction de la flotte turque dans le port de Sinope par l'amiral Nachikoff les flottes française et anglaise pénétreront dans la mer Noire.

Samedi 17. — La situation se complique. Lord Palmerston, ministre de l'intérieur, a donné sa démission parce qu'il trouve trop libéral le bill de réforme élaboré par ses collègues Aberdeen, John Russell, Clarendon et Granville. Quelle sera notre situation? C'est surtout l'Italie qui me préoccupe. J'ai de nouveau touché cette question dans ma correspondance intime avec mon ministre (1) :

« On s'attend, dis-je, à des interpellations de l'Autriche, qui ne voudra pas s'engager avec la France dans une entreprise commune au Levant sans avoir obtenu d'elle des garanties spéciales par rapport aux circonscriptions territoriales en Italie. L'Empereur a raconté à lord Cowley une partie de sa conversation avec moi. L'ambassadeur d'Angleterre demanda aussitôt si l'Empereur des Français entendait nous donner des garanties relativement à l'Italie, par un acte écrit. La réponse était vague, soit que l'empereur Napoléon ne voulût pas faire une confidence entière au représentant de l'Angleterre, soit qu'il se repent déjà de s'être engagé trop avant avec nous. Il s'est borné à dire à lord Cowley qu'en cas de guerre avec la Russie, si nous étions les alliés de la France, il nous appuierait en Italie avec toutes ses forces. C'est là une question très importante. Espérons — et pour ma part j'en suis presque con-

(1) Lettre particulière au comte de Buol, du 13 décembre.

Digitized by Google

vaincu — qu'elle n'acquerra pas de valeur pratique et que l'affaire d'Orient sera vidée diplomatiquement et sans compromettre notre alliance avec la Russie. Plus nous sommes fermes (vis-à-vis d'elle), plus il est probable que cela finira ainsi. »

Mercredi 28. — Revenu de Brighton, où j'avais passé les fêtes de Noël avec quelque amis anglais. Miss Burdett Coutts, qui s'y trouvait aussi, est une excellente femme qui gagne à être connue. Richard Metternich, arrivé de Vienne quelques heures avant mon retour à Paris, me remet des dépêches qui ne me donnent qu'une demi-satisfaction : on dit pis que pendre de moi, mais *sotto voce* et, ce qui est l'essentiel, on fait ce que je conseille de faire. Le soir, chez la princesse de Lieven, on débat la grande nouvelle du jour : Palmerston *redivivus* est rentré au ministère et devenu le maître de la situation.

Jeudi 29. — Bourqueney mande de Vienne par le télégraphe : Les quatre représentants à Constantinople avaient, de leur propre autorité, adressé une note à la Porte, lorsqu'ils reçurent la note collective de la conférence de Vienne du 5 décembre. Au lieu de la faire parvenir à son adresse, ils la confisquèrent simplement. De là, à Vienne, des explosions de colère, très légitimes sans doute. Mais on n'a que ce qu'on mérite. Il ne faut pas improviser les ambassadeurs. Bruck est peut-être un excellent financier, Baraguay d'Hilliers certainement un rude général; mais ils sont étrangers à la diplomatie et se sont évidemment, dans

Digitized by Google

cette circonstance, laissés guider par lord Stratford. Cependant, me dit Drouyn, « sous l'influence de lord Palmerston (1), devenu l'âme du ministère anglais, les deux gouvernements se mettent d'accord sur les instructions à envoyer à leurs ambassadeurs à Constantinople : les deux flottes entrent dans la mer Noire pour défendre la flotte et le territoire turcs. Les bâtiments de guerres russes qu'elles rencontreraient en mer seront invités et au besoin forcés à rentrer dans un port russe ».

Samedi 31. — Petit bal chez la princesse Mathilde. En dansant avec l'Impératrice, elle me dit : « J'ai demandé à ma table si vous êtes allé en Angleterre pour manger des crêpes. La table répond que non. La table nie aussi que c'est pour un motif politique, et ajoute que vous y êtes allé pour vous marier. » Tant il est vrai, qu'on ne peut adresser la parole à miss Coutts sans passer pour un prétendant. L'Empereur me parle longuement de la question brûlante du jour. Il croit la rupture avec la Russie plus que probable, tandis que son ministre est persuadé, ou affecte de l'être, que la Russie reculera.

J'ai aujourd'hui envoyé le prince Alexandre Schœnbourg à Vienne. « L'Angleterre et la France, écris-je (2) au comte Buol, ont jeté le gant, persuadées, à ce

(1) Je trouve en marge de mon journal la note suivante datée du 11 novembre 1856 : « Faux ! L'initiative de ces instructions est partie de Paris ». Ce détail-là n'a qu'une valeur historique. C'est l'empereur Napoléon, et non lord Palmerston, comme Drouyn voulait me faire croire, qui a poussé à la guerre.

(2) Lettre particulière, du 31 décembre.

Digitized by Google

qu'il paraît, qu'il ne sera pas relevé et décidées à pousser leur pointe, Dieu sait où. Vous me rendrez la justice que je ne vous ai pas induit en erreur en soutenant, contrairement aux rapports de mon collègue de Russie, *dès le début de la complication*, que la France ne se séparera pas de l'Angleterre. Les voilà donc au moment de prendre possession de la mer Noire et d'en exclure les Russes. J'ai dit, sur tous les tons, à M. Drouyn de Lhuys que je regrettais qu'on était allé si loin et que cela faisait croire qu'on voulait nous brouiller avec la Russie. Sa réponse était qu'il n'y aurait pas de guerre pourvu que l'Autriche et la Prusse restassent fermes. Ce qui m'étonne, c'est la parfaite assurance de M. Drouyn, qui paraît réellement persuadé que la Russie reculera. Enfin, qui vivra verra. L'année 1853 que je n'aime pas du tout et que je regrette encore moins, nous laisse dans une mauvaise passe. Je l'ai dit au ministre.

« Pas mauvaise, s'écria-t-il, mais décisive. »

RÉSUMÉ DE 1853 (1)

A la fin de 1851 le rétablissement de l'Empire — personne ne peut s'y méprendre — n'était plus qu'une question de temps. En prévision de cet événement, le cabinet de Vienne recommanda à Berlin et à Saint-Pétersbourg la reconnaissance éventuelle de Louis-Napoléon. Dans un mémoire remarquable daté du 31 décembre de la même année, le prince Félix de

(1) Écrit à Paris dans les deux premiers mois de 1854.

Digitized by Google

Schwarzenberg disait : « Le temps des principes est passé », entendant par là, le principe de l'exclusion de la famille Bonaparte du pouvoir suprême en France, établi par les traités de 1815. Cette proposition rencontra à Saint-Pétersbourg des objections et lorsque, quatre mois après, une mort soudaine eut enlevé le grand homme d'État autrichien, l'opposition alors devint formelle et décidée de la part de l'empereur Nicolas. Dès les premiers jours de son ministère, le comte de Buol, qui remplaçait le prince de Schwarzenberg aux affaires étrangères, quittant le terrain sur lequel son prédécesseur s'était maintenu depuis 1849, épousa chaleureusement l'opinion de l'empereur de Russie. Il s'ensuivit, immédiatement, une altération profonde de nos rapports avec la France. Pendant le ministère Schwarzenberg, les relations avec Louis-Napoléon, qui témoignait de la confiance à notre premier ministre, étaient aussi bonnes que les circonstances le comportaient. En 1849, il est vrai, le Président de la République, redevenu momentanément *carbonaro*, méditait la guerre avec l'Autriche ; mais, avec l'aide de M. Thiers et des autres chefs parlementaires, je parvins aisément à le ramener dans le bercail d'une politique raisonnable et, au lieu de nous combattre, il nous aida à faire une bonne paix avec la Sardaigne. Les dispositions amicales de l'Élysée disparurent avec le prince de Schwarzenberg. Un refroidissement d'abord, une tension croissante ensuite, des colères secrètes, des méfiances avouées succédaient aux bons rapports d'autrefois, et l'année 1852 se termina, en ce qui concerne l'Autriche et la France, au milieu de tiraillements et de vexations réciproques. Le comte de

Digitized by Google

Buol s'ingénia pour inventer des moyens calculés pour narguer Louis-Napoléon. Ainsi, pour n'en citer qu'un seul, l'effigie de Napoléon Ier ayant été rétablie sur les insignes de la Légion d'honneur, il y eut défense aux sujets autrichiens d'accepter la décoration. Le comte d'Odonnel, qui avait arrêté l'assassin de l'empereur François-Joseph au moment où il s'apprêtait à porter un second coup de poignard, fut décoré par tous les souverains. Il reçut aussi la Légion d'honneur, mais ne put obtenir l'autorisation de la porter. Quelle excellente occasion de donner à ce règlement, considéré aux Tuileries comme un affront sanglant, un immense retentissement. Buol n'eut garde de la manquer. Ce même ministre passait pour avoir empêché l'union de l'Empereur avec la princesse de Wasa. Le fait n'est pas prouvé; mais il n'est que trop vrai que, dans ses entretiens avec des membres du corps diplomatique, il ne cachait pas sa satisfaction de voir échouer ce projet de mariage.

Cependant l'Empire s'était fait, et les puissances se trouvaient placées dans le dilemme ou de refuser la reconnaissance, ce qui était la rupture et la guerre ensuite — personne n'y songeait — ou bien de reconnaître le nouvel état de choses avec certaines réserves indispensables qui, on le savait, ne rencontreraient, à Paris, aucune difficulté. En politique, comme entre particuliers, on fait bonne mine au mauvais jeu. Puisqu'on ne pouvait pas ne pas reconnaître, il fallait reconnaître de bonne grâce et non en affichant notre impuissance de faire autrement. Le comte Buol, qui dans sa correspondance parla constamment de dignité, ne com-

Digitized by Google

prenait pas qu'il en manquait en proposant la marche que voici : « Les trois souverains reconnaissent le futur Empereur, mais ils lui refusent la courtoisie d'usage entre têtes couronnées. Ils l'apostropheront non par « Monsieur mon frère », mais par « Sire ». L'empereur Nicolas trouva M. de Buol trop raide et proposa « Sire et bon ami ». Cet amendement fut adopté à Vienne et, on l'affirme, aussi à Berlin; mais, s'il en est ainsi, le roi de Prusse se ravisa au dernier moment, rétracta son adhésion à la formule inventée par Buol et amendée par l'empereur de Russie, et donna à Louis-Napoléon la courtoisie de *Monsieur mon frère*. L'exemple de la Prusse détermina un revirement analogue à Vienne. L'empereur Nicolas maintint la courtoisie *Sire et bon ami,* et lorsque les trois courriers nous apportèrent les lettres des trois souverains, nous vîmes avec stupéfaction que l'uniformité promise n'avait pu être atteinte. Mais, nonobstant, nos instructions nous prescrivaient toujours, à Hatzfeld et à moi, de ne pas nous séparer de notre collègue de Russie!!! M. Drouyn nous déclara que son souverain recevrait nos lettres de créance; mais que, très probablement, il refuserait l'acceptation de celle de Kisseleff, à quoi nous répondîmes que nous ne remettrions nos lettres que si celles du ministre de Russie étaient reçues. Ainsi la Russie, au risque de se brouiller avec le nouveau chef de la France, décide une question d'étiquette dans un sens blessant pour lui. L'Autriche et la Prusse y participeront comme alliés de la Russie. On chercherait vainement un cas analogue dans l'histoire des transactions européennes. Heureusement, après des

Digitized by Google

hésitations et de redoutables péripéties, Louis-Napoléon finit par accepter les lettres russes. A Vienne, à la chancellerie d'État, on considérait cette solution comme un triomphe de notre diplomatie. Je le déplorais au fond de mon âme. La conséquence était une tension notable des relations, déjà peu satisfaisantes, entre Paris et Vienne qui s'améliorèrent seulement vers la fin de l'année lorsque l'empereur Napoléon III, en prévision de la guerre qu'il comptait faire à la Russie, sentait le besoin de briguer l'alliance de l'Autriche.

Un calme passager suivit la tourmente. L'Empereur annonça son intention d'épouser Doña Eugenia de Guzman. C'était un mariage d'amour, certainement pas de raison, plutôt de dépit, car je pense que la jeune personne doit son élévation au trône bonapartiste, à l'attitude hautaine et dédaigneuse des trois Cours du Nord, au moins autant qu'à la beauté et aux charmes de sa personne. Le mariage eut lieu le 30 janvier.

C'est à cette époque déjà que la complication orientale, encore visible seulement à des yeux expérimentés, commençait à pointer sur l'horizon. C'est le général de La Hitte, ministre improvisé des affaires étrangères, qui, à l'instigation du comte de Montalembert, avait provoqué, dans l'innocence de son âme, des démêlés avec le cabinet russe, au sujet des lieux saints en Palestine. Le général Aupic, esprit sage et conciliant, avait été, malheureusement, remplacé au poste d'ambassadeur à Constantinople, par le marquis de La Valette, qui s'empressa de seconder les vues du célèbre parlementaire catholique avec tout le poids de sa

Digitized by Google

situation. L'ouverture de cette campagne diplomatique remonte à une époque antérieure au coup d'État et aucun des hommes politiques français qui la dirigeaient ne pressentait la gravité des circonstances qu'elle devait entraîner. Le marquis de Turgot, s'il est possible, plus ignorant encore, en matière d'affaires d'État que le général de La Hitte, continuant à porter des coups à la Porte, de la menacer de blocus et même de l'occupation militaire d'une portion de son territoire, finit par lui arracher des concessions, qu'elle ne pouvait faire sans violer ses engagements pris avec la Russie. C'est ainsi que, de gaieté de cœur, sans aucun motif sérieux et sans se douter de ce qu'elle faisait, la diplomatie du Président de la République a remis, sur le tapis, la question d'Orient. A Vienne aussi, l'entente de la portée redoutable de ces incidents semble avoir fait complètement défaut. Le vieux prince de Metternich seul, dans sa retraite, comprit et désigna, sans produire de l'effet, au comte de Buol les dangers de la situation. Il m'écrivit dans le même sens.

Indisposé encore contre le gouvernement turc, qui pendant les mauvaises années de 1848 et 1849 avait été un voisin peu bienveillant et qui avait toléré sur nos frontières les menées de nos réfugiés hongrois; envisageant la grosse question qui surgissait sur l'horizon au point de vue d'un chef de police plutôt qu'en homme d'État, le gouvernement de l'empereur François-Joseph résolut, je pense, contrairement aux conseils du comte Buol, de porter un grand coup au Divan, de briser les résistances du Sultan et de ses ministres et de refaire, par ce qu'on appelait des moyens *énergiques*,

Digitized by Google

terme fort en vogue aujourd'hui dans nos sphères militaires, notre influence à Constantinople, presque complètement anéantie depuis 1849. C'était une politique nouvelle et contraire à nos traditions. Le vieux prince de Metternich en frémit. Notre politique traditionnelle, depuis que la Turquie n'est plus qu'une grande *im*puissance, est de la faire vivoter et non de lui appliquer des coups, car, quand on bat un malade, on risque de le tuer, et nous croyons avoir le plus grand intérêt à ce que la Turquie vive. Cependant, un succès éclatant inaugura la politique de l'*énergie*. Le comte de Linange, chargé d'une mission extraordinaire près du Sultan, se rendit à Constantinople vers la fin de janvier, remit son ultimatum, obtint tout ce qu'il avait demandé et retourna à Vienne, le tout dans l'espace de peu de jours. *Veni*, *vidi*, *vici*. Mais cette mission Linange, quoi qu'on en puisse dire de contraire, a engendré, dans l'esprit de Nicolas Ier, la mission du prince de Menschikoff qui, moins heureuse que celle du général autrichien, a déterminé la guerre entre la Russie et la Turquie et entraîna la participation à cette même guerre de la France et de l'Angleterre et peut-être encore d'autres puissances.

Avec le départ de Constantinople du prince Menschikoff (27 mai) la complication entre dans une nouvelle phase.

Pendant que M. Kisseleff, à Paris, et, comme on m'assure, le baron Brunnow à Londres, disent et écrivent à Saint-Pétersbourg que jamais l'Angleterre et la France ne s'allieront, cette alliance se forme rapidement. En même temps, les pourparlers entre les quatre

Digitized by Google

puissances continuent, et le 24 juillet les représentants de la Prusse, de l'Angleterre et de la France à Vienne se réunissent, dans le cabinet du comte Buol, pour examiner la complication orientale. C'est la première *conférence*.

Lorsque l'empereur de Russie, malgré les protestations de l'Angleterre, de l'Autriche et de la France, c'est-à-dire de l'Europe, car l'adhésion finale de la Prusse ne faisait pas de doute, donnait à son armée l'ordre de passer le Pruth, il croyait pouvoir placer sa volonté au-dessus de celle de l'Europe. Un tel acte n'est, ni plus ni moins, qu'un essai téméraire de se saisir de la domination universelle. Il doit nécessairement, l'histoire en donne de grands exemples, tôt ou tard mener à la coalition européenne. Le jour où les Russes ont passé le Pruth, la question d'Orient s'est transformée en une question vitale pour l'Europe. Cette manière d'envisager la situation, née dans mon esprit à la première nouvelle du passage du Pruth, se développa graduellement et acquit vers la fin de septembre, précisément pendant les entrevues des empereurs François-Joseph et Nicolas à Olmutz et à Varsovie, la valeur d'une conviction inébranlable. Depuis lors, elle m'a constamment guidé dans l'appréciation des différentes phases de cette grave complication et, tout en obéissant consciencieusement à mes instructions, j'ai tâché de la faire valoir dans ma correspondance avec le comte de Buol.

Cependant, la Porte avait déclaré la guerre à la Russie. Le 23 octobre, ouverture des hostilités. Le 30 novembre, destruction de la flotte turque en rade de

Digitized by Google

Sinope. En même temps, rupture des relations diplomatiques entre l'Angleterre et le shah de Perse, qui se déclare en faveur de la Russie. Comme conséquence, surexcitation de l'opinion publique anglaise, affermissement de l'alliance des deux puissance occidentales, envoi de leurs flottes dans l'Euxin; simultanément les clarations adressées au cabinet de Saint-Pétersbourg (du 17 décembre), qui interdisent aux bâtiments de guerre russes la navigation de la mer Noire (1).

On a de la peine à concevoir l'aveuglement dont l'entourage militaire de l'empereur François-Joseph et les principaux chefs de l'armée semblaient frappés. Le comte Buol luttait courageusement contre ces influences; mais il pouvait, tout au plus, arrêter le mal pendant quelque temps. Les forces des parties contendantes étaient trop inégales. Les diplomates russes parlaient Sainte-Alliance, comme si nous étions menacés par la France, et non par la Russie, sur le Rhin, et non sur le bas Danube. Et nos hauts militaires, tous prêts à donner leur sang pour le souverain et pour la monarchie, se laissaient prendre à ce grossier piège. L'empereur Nicolas arriva inopinément et sans être invité à Olmutz (21 septembre), et l'empereur François-Joseph lui rendit visite à Varsovie, dans les premiers jours d'octobre. Le cœur me saignait en voyant mon gouvernement s'engager de plus en plus dans la fausse voie, et c'est sous cette impression que j'ouvris, non sans courir des risques considérables, la campagne contre les influences délétères, mais puissantes, des russophiles, militaires et

(1) Ce sont ces déclarations qui, deux mois plus tard ont déterminé la guerre entre la Russie et les deux puissances maritimes.

Digitized by Google

autres, de Vienne. Mes premiers rapports, écrits dans un sens décidément antirusse, portent la date du 3 octobre. Ils déplurent à Vienne, mais invitèrent à la réflexion. Revenu de Fontainebleau, j'expédiai par des courriers, les 13 et 21 novembre, des dépêches qui produisirent une profonde impression et déterminèrent un revirement complet de notre politique. (Dieu veuille qu'il se soutienne!) Le 5 décembre, fut signé à Vienne le premier protocole de la conférence. C'est la première étape sur la route qui mènera à l'abolition de l'hégémonie russe dans l'Europe centrale. A Vienne, on ne comprit qu'imparfaitement; à Berlin, on ne comprit pas du tout l'immense portée de cet acte qui marquera dans l'histoire. Les déclarations des deux puissances maritimes du 17 décembre, qui les mèneront à la guerre avec la Russie, furent accueillies à Vienne, en haut lieu, avec une satisfaction à peine dissimulée. On avait fait du chemin depuis Olmutz et Varsovie! C'est ainsi que se termina l'année 1853.

Je ne dois pas passer sous silence l'émeute mazzinienne qui, le 6 février, ensanglanta les rues de la capitale de Lombardie, mais qui fut aussitôt réprimée. Avec un peu plus de vigilance de la part des frères Strassoldo, qui furent mis à la retraite, elle n'aurait pu avoir lieu. Mais cet attentat de Milan, comme on l'appelait, eut des conséquences graves. Il donna lieu à des démêlés avec les gouvernements piémontais et suisse et entraîna après lui, de la part du vieux maréchal Radetzky, ou plutôt des généraux qui gouvernaient pour lui, des mesures de rigueur qui, en grande partie, frappaient des innocents. De là une grande

Digitized by Google

irritation en Lombardie, partagée et souvent manifestée par l'empereur des Français, et en Angleterre une explosion d'indignation contre l'Autriche. C'est à cette occasion que l'empereur François-Joseph eut connaissance des imperfections de l'administration de nos provinces d'Italie, placées sous l'autorité suprême du maréchal Radetzky. Quelques améliorations furent introduites, et un haut fonctionnaire, avec le titre d'*ad latus* civil, contrôlera dorénavant, on verra avec quel effet, le gouvernement du maréchal.

Digitized by Google

1854

JANVIER

Dimanche 1er. — Ce matin, à onze heures et demie, l'Empereur en sortant de la messe reçut, en passant devant lui, le corps diplomatique. L'Impératrice, en robe de velours violet et coiffée d'un petit chapeau de même étoffe, avait l'air fatiguée et souffrante, mais était, malgré sa pâleur, jolie comme un cœur. La grande-duchesse Stéphanie de Bade, la princesse Mathilde, la princesse Murat, la duchesse de Bassano, toutes en toilette de matin et surchargées de livres de prières, suivaient Leurs Majestés. Cette réception, « en passant », déplut fort au noble corps qui, indigné d'être si cavalièrement traité, chargea Mgr Sacconi, son nouveau doyen, d'y mettre de l'ordre.

Dans l'avant-soirée, comme presque tous les jours, chez la princesse de Lieven. Je la trouvais consternée de la tournure que prennent les affaires d'Orient.

Lundi 2. — Dans le monde officiel, le mot d'ordre est de dire que la France s'attend à la guerre et que l'Angleterre la désire.

Digitized by Google

Le soir, grande réception pour le nouvel an. La mise en scène est empruntée à l'étiquette en vigueur à la cour de Bavière; le comte Charles Tascher de la Pagerie est l'arrangeur. A neuf heures, le corps diplomatique se réunit dans la salle de Louis XIV, attenante à la salle du trône, où la Cour se rend en passant devant les chefs de mission et leurs dames. Leurs Majestés se placent sur l'estrade, se tenant debout sous le dais et ayant à leur droite les ministres, maréchaux, amiraux, les charges de cour ; à leur gauche les dames de l'Impératrice et en face le corps diplomatique. Tout le monde étant en place, le défilé des femmes commence. Mme Fould en tête, elles passent une à une devant l'Impératrice, traînant après elles des queues énormes et faisant leurs révérences plus ou moins profondes. La princesse d'Essling, qui a grand air, les nomme à Sa Majesté. Si on pense qu'en France la génération actuelle n'a pas vu de manteau de cour ni de cérémonie semblable et que, à très peu d'exceptions près, les femmes de la haute société ne paraissent pas aux Tuileries, on trouve merveilleux que tout se soit passé si convenablement et sans prêter trop à la plaisanterie. Il y avait bien la femme d'un général, qui ressemblait à une paysanne déguisée, et une autre, dont l'affublement grotesque excitait l'hilarité mal contenue de l'assemblée — un regard courroucé de l'Impératrice nous en punissait; — mais ces quatre cents femmes, dont fort peu portaient des noms aristocratiques, se tiraient d'affaire assez bien.

La salle magnifique, le trône avec Leurs Majestés, le nombre et l'éclat des uniformes et des toilettes

Digitized by Google

des femmes formaient un ensemble éblouissant. Mais était-ce bien de la réalité, et non un rêve, une fantasmagorie, un mirage dans le désert? Et, cependant, si l'empereur Napoléon III est sage, il pourra prolonger cet état de choses sa vie durant.

Samedi 7. — La crise approche. Que fera l'Autriche, s'il y a guerre entre les puissances maritimes et la Russie? C'est ce que tout le monde se demande. Voici le langage que Drouyn de Lhuys me tient :

« La France avec l'Autriche est une puissance conservatrice, la France en guerre avec l'Autriche est une puissance révolutionnaire. La nation est indifférente, les classes mitoyennes craignent la guerre et les politiciens des anciens partis blâment le gouvernement de ne pas faire cause commune avec la Russie, dans la question orientale, d'après l'exemple de la Restauration. Il faut en conclure que l'alliance austro-française est une garantie pour la cause de l'ordre, tandis que l'union entre l'Autriche et la Russie, jetant la France dans les bras de la Révolution, compromettrait le *statu quo* et le repos universel. Il ne faut pas non plus oublier que la politique de l'empereur Napoléon III, dans la complication orientale, n'est pas hostile à l'Autriche, comme l'était la politique des deux branches de la maison de Bourbon. »

Ce qui me paraît clair, c'est que Drouyn de Lhuys cherche dans l'alliance autrichienne un remède contre les tendances revolutionnaires de son maître et, en même temps, le contrepoids de l'influence anglaise qui lui pèse.

Digitized by Google

Mercredi 11. — Petit bal chez l'Impératrice. J'ai eu l'honneur de l'ouvrir avec elle. L'Empereur dansait dans le même quadrille avec Mme Rogier, femme du ministre de Belgique. Pendant cette soirée, qui se prolongea jusqu'à trois heures du matin, l'Empereur me parla longuement de la question d'Orient. « Sire, lui dis-je, ne vous laissez pas prendre à la remorque par l'Angleterre. — Au contraire, fut la réponse, c'est moi qui mène l'Angleterre; elle fera ce que je voudrai. — Alors, Sire, vous nous conserverez la paix. » Il ne me cacha pas la démarche que la Russie vient de faire pour se rapprocher de la France.

A ce petit bal n'étaient invités que les représentants de l'Angleterre, de l'Autriche, de la Prusse, de la Sardaigne, de la Saxe et de la Turquie. La Russie brillait par son absence, ce qui ne laissait pas d'être remarqué.

Jeudi 12. — Reçu un courrier de Buol. Nous regrettons l'entrée des flottes dans la mer Noire et la manière dont ce fait a été notifié à la cour de Saint-Pétersbourg. Cependant notre attitude restera la même.

J'écris au comte Buol (1) : « Depuis deux jours nous sommes à la paix; mais personne ne sait pourquoi, rien n'étant arrivé qui puisse justifier « cette détente », terme consacré dans ce pays essentiellement *nerveux*. Le fait est que le grand public ne se soucie pas de faire la guerre; mais l'Empereur est le maître absolu de la France. Il fera ce qu'il voudra et il sera obéi. Les masses, sur lesquelles il a basé son pouvoir, le

(1) Lettre particulière, du 10 janvier.

Digitized by Google

suivront aveuglément, sinon toujours, du moins assez longtemps pour qu'il puisse cimenter, par le fait, l'alliance avec l'Angleterre. »

Vendredi 13. — Hier et aujourd'hui, travaillé avec Drouyn de Lhuys. Les représentants à Constantinople s'étaient, de leur propre autorité, abstenus de remettre à la Porte la note collective du 5 décembre. Cependant, ces jours derniers, la Porte a fait connaître ses intentions à la conférence de Vienne, laquelle les a approuvées au moyen d'un protocole (élaboré ici, à Paris) signé aujourd'hui à trois heures et demie, par Buol, Bouqueney, Westmoreland et Arnim. Le même soir, ainsi aujourd'hui, le comte Buol expédiera à Saint-Pétersbourg un courrier porteur d'une dépêche demandant au cabinet russe, avec instance et en termes pathétiques, l'acceptation des conditions de paix turques. Ces faits importants, mandés par Bouqueney par le télégraphe, vinrent à ma connaissance à dix heures du soir, par un billet de Drouyn de Lhuys.

L'irritation qui règne à Saint-Pétersbourg à notre égard se manifeste de différentes manières ; elle se reflète surtout dans une dépêche de Nesselrode à Meyendorff du 11/24 décembre. Le chancelier russe se plaint amèrement de l'Autriche, qui non seulement n'a pas hésité à signer la note collective du 5 décembre, mais a encore demandé aux cosignataires de faire un secret à la Russie du protocole de même date (ce qui en effet me semblait une grosse faute). Comment espérer que la France et l'Angleterre garderaient un secret, qu'il était de leur intérêt d'ébruiter afin de

Digitized by Google

compromettre l'Autriche de plus en plus vis-à-vis de a Russie?

Samedi 14. — Chez Drouyn de Lhuys. Il me revient de divers côtés, que je suis mal noté à Saint-Pétersbourg. On attribue, avec raison, à mes rapports le revirement survenu à Vienne. Mais comment se fait-il qu'on y connaisse mes rapports secrets? A ce sujet, j'écris à Buol (1) : « Mon cher ami, je vous écris ces lignes dans la supposition que vous ne les laissiez pas circuler dans les bureaux et que personne ne les lise, excepté vous. Je vois que quelques-uns de mes rapports secrets, rendant compte de mes conversations avec Drouyn de Lhuys et, peut-être, avec l'empereur Napoléon III, ont été communiqués à Saint-Pétersbourg. Je n'entends nullement limiter l'usage que le cabinet a le droit incontestable de faire des rapports de ses agents, qu'il peut même compromettre ou sacrifier dans des cas extrêmes. Mais j'aime à compter sur l'élévation de vos sentiments et j'ai une trop grande confiance dans votre qualité de *perfect gentleman*, pour ne pas être persuadé que vous n'userez de ce droit que dans un cas de nécessité réelle. Je continuerai donc à mettre dans mes rapports cet abandon et cette sincérité que vous êtes, sans doute, le premier à apprécier comme des qualités aussi rares qu'importantes et qui ne sont possibles que lorsqu'on est sûr de ne pas être exposé à des compromissions gratuites.

« Le résultat de ces communications est, que je

(1) Lettre particulière au comte de Buol, du 17 janvier.

Digitized by Google

suis devenu *persona non grata* à Saint-Pétersbourg. J'espère que je ne le suis pas à Vienne. Personne ne déplore plus que moi le refroidissement de nos relations avec une puissance, dont le souverain était allié au nôtre par une amitié étroite, qui a noblement défendu les principes de l'ordre et qui nous a rendu des services (hélas!) importants. Je suis donc, sous plus d'un rapport, sincèrement russe. Mais je suis encore plus autrichien. Ceci peut être un crime à Saint-Pétersbourg, mais cela doit être un mérite à Vienne. Pardon de vous avoir tant parlé de moi; cela n'en valait pas la peine.

« La situation est très tendue. Tout dépendra de la réponse qu'on fera à Saint-Pétersbourg aux propositions turques. Si la réponse se fait attendre, si elle est négative ou évasive, l'Angleterre fera feu, et la France avec elle. Alors commencera pour nous une série de crises incalculables. Mais j'espère qu'en parlant à Saint-Pétersbourg, non plus de *nos* embarras, mais des embarras *russes*, nous parviendrons encore à faire fléchir ce cabinet devant des dangers, sur lesquels il ne pourra guère se faire illusion. Mais je ne pense pas qu'elle cédera à nos *prières*. »

Mardi 17. — En Angleterre, l'irritation du public contre le prince Albert va en augmentant. On chercherait vainement à découvrir les causes ailleurs que dans le travail sourd de la propagande qui sape partout les bases des trônes. Ces colères folles, inexplicables et non motivées, qui éclatent à la fois sur tous les points de l'Angleterre, me rappellent la conspiration des

Digitized by Google

ouvriers de la brasserie de Londres, où le général Haynau fut si malmené, et l'enthousiasme factice avec lequel les Italiens ont salué l'avènement de Pie IX en 1846. L'Angleterre devient de plus en plus révolutionnaire. Les mêmes causes doivent produire les mêmes effets.

S'il y a guerre, et on prétend que le pays le désire, le cabinet anglais compte attaquer Sébastopol, brûler la flotte russe et rassembler ensuite toutes ses forces navales dans la Baltique.

Jeudi 19. — Les inquiétudes du public et du monde officiel augmentent de jour en jour. La question de paix et de guerre est discutée dans les cabinets, dans les salons, dans les clubs, dans la rue. On commence à croire la guerre inévitable et on se demande ce que fera l'Autriche. — Charmant petit dîner chez lord et lady Ely, avec les Cowley et Kisseleff.

Samedi 21. — Chez Drouyn de Lhuys. La Porte, par l'organe de ses représentants, communique aux grandes Cours ses réserves au sujet des déclarations contenues dans sa réponse aux propositions des quatre puissances. C'est un nouvel incident. — Le soir chez Rothschild que je trouve complètement démoralisé, et chez Thiers qui conserve toute la sérénité de son esprit. C'est si facile, quand on n'est pas dans les affaires!

Lundi 23. — Longue causerie avec l'Impératrice au bal de la Cour. Elle me dit que la reine Isabelle II ne

Digitized by Google

tardera pas à être détrônée et exilée, et elle ajouta : « Aura l'Espagne, qui y sera le premier. — On dit du bien du roi de Portugal. — Comment, s'écria-t-elle en souriant, et l'archiduc Maximilien, frère de l'Empereur? — Ah, madame, vous faites de la diplomatie. — Du tout, je vous dis vrai. L'Autriche en Espagne a conservé beaucoup d'amis. » Ce n'est pas pour la première fois qu'elle me parle en ce sens. Seulement, ces insinuations sont trop cousues au fil blanc. On a besoin de nous dans la complication d'Orient.

Mardi 24. — Le courrier annoncé depuis quelques jours est arrivé aujourd'hui. Il apporte à Kisseleff un projet de note, qu'il devra d'abord montrer à Drouyn de Lhuys.

Dans cette pièce, on demande des explications catégoriques au sujet de l'ouverture anglo-française concernant les flottes stationnées dans la mer Noire. La Russie exige que les deux belligérants — elle et la Turquie — soient traités sur le pied de l'égalité. Après que le ministre de Russie se fut retiré, j'eus un long entretien sur cette matière avec Drouyn de Lhuys.

Mercredi 25. — Kisseleff vient me voir le matin. Plus tard, j'ai de nouveau une longue conférence avec Drouyn de Lhuys. Le ministre me prie de faire savoir à Kisseleff que les réponses de la France et de l'Angleterre seront satisfaisantes si la Russie accepte les propositions de paix de Vienne du 13 janvier. Je me rends chez Kisseleff. Il repousse toute connexité entre les propositions de Vienne et les déclarations qu'il est

Digitized by Google

chargé de demander au sujet des flottes. A partir de ce moment, un changement notable se manifeste dans son langage, assez insolent d'ailleurs, depuis le commencement de la crise. La Russie veut-elle la rupture? Néanmoins, je continue mes efforts auprès de l'empereur Napoléon III, par l'entremise de Persigny et d'autres confidents de Sa Majesté, afin de l'empêcher de rompre à la suite d'une réponse, purement négative, aux dernières ouvertures russes.

Jeudi 26. — Continué mes causeries avec Persigny. Kisseleff remet sa note concernant les explications. — La grande-duchesse Stéphanie se charge de dire à l'Empereur que je désire le voir.

Samedi 28. — Dans un entretien qu'il a eu aujourd'hui avec Kisseleff, Drouyn de Lhuys lui a dit qu'il comptait ajourner, pendant quelques jours seulement, sa réponse à la note russe d'hier, afin de ménager à l'empereur Napoléon III le temps de faire une démarche directe auprès de l'empereur Nicolas. Kisseleff a insisté pour que la réponse fût faite sans délai.

Dimanche 29. — Petit dîner aux Tuileries, avec la grande-duchesse Stéphanie, la ravissante comtesse Adam Potocka, le maréchal Vaillant, Richard Metternich, etc. Dans l'avant-soirée, l'Empereur me dit : « Chaque gouvernement doit compter avec l'opinion publique. Or, l'opinion publique veut la modération du souverain. J'ai donc voulu faire preuve de modération, en écrivant aujourd'hui à l'empereur Nicolas

Digitized by Google

une lettre, dans laquelle je lui propose : armistice, traité à négocier directement entre les belligérants et à soumettre à la conférence réunie dans la ville, où le traité aura été signé; évacuation des Principautés, retrait des flottes anglo-françaises de la mer Noire. » Cette lettre a été aujourd'hui expédiée par courrier. L'Empereur trouve que les Principautés doivent être données à l'Autriche. Il n'a pas dit quelles compensations on lui demanderait. — Le soir chez la princesse de Lieven, où il y avait foule. On pensait que c'était le dernier « dimanche » de la princesse.

Lundi 30. — Travaillé avec Drouyn. Le comte d'Orloff était arrivé hier à Vienne. Les contre-propositions apportées de Saint-Pétersbourg par Fonton sont jugées inacceptables.

Mardi 31. — Ouverture du parlement anglais. Le discours de la reine, modéré, mais mettant en perspective une augmentation de l'armée et de la flotte. — Le voyage du prince Napoléon à Bruxelles, où il a été reçu à la Cour avec des honneurs exceptionnels, et très froidement par le public, écarte momentanément la question, hier dans toutes les bouches : « Kisseleff est-il parti? » Voici comment les choses se sont passées. Le roi Léopold, effrayé de l'orage qui s'est déchaîné en Angleterre contre le prince Albert, dont il craint de partager l'impopularité en sa qualité de Cobourg, cherche, par une démonstration éclatante, à manifester ses sympathies pour l'alliance française, dont la reine et le prince-consort ne veulent pas, mais que le

Digitized by Google

public anglais approuve. C'est ainsi que s'explique l'envoi à Paris de Van Praets et la visite de Napoléon Jérôme à Bruxelles. Oh, le vieux renard, qui renie à la fois le *cobourgisme* et l'*orléanisme!* Je parie qu'un de ces jours nous verrons aux Tuileries le petit-fils de Louis-Philippe et une *archiduchesse d'Autriche*. Voilà le premier fruit du mariage belge.

FÉVRIER

Mercredi 1er. — Travaillé avec Drouyn. Tout dépend de la réponse qu'on fera à Orloff. Parviendra-t-il à nous intimider? J'espère que non. Mes rapports, expédiés avant-hier par courrier, ont pour but de neutraliser les influences russes. — Pendant que, cet après-midi, j'attendais dans la salle des pas-perdus, Drouyn de Lhuys eut avec Kisseleff une entrevue décisive, et lorsque celui-ci le pressait de nouveau, il lui remit la réponse à la note russe. Elle dit : *Oui*, notre intention est de ne pas traiter les belligérants sur un pied d'égalité, mais de traiter la Turquie mieux que la Russie. — Ce soir, petit bal dans les appartements de l'Impératrice. — Je rends compte à Buol d'un entretien que j'ai eu avec l'empereur Napoléon III (1) :

« Le général Castelbajac mande, et l'Empereur m'a dit, que l'empereur Nicolas vous accuse personnellement de tenir un langage autre à Saint-Pétersbourg qu'à Paris, et que la mission du comte Orloff a, en

(1) Lettre particulière, du 2 février.

Digitized by Google

partie, pour but de porter plainte contre vous auprès de notre souverain. Des lettres particulières, reçues par des résidents russes, confirment ces accusations injustes que j'ai vivement repoussées. L'empereur Napoléon a répliqué : « C'est toujours la même tactique qui tend à nous diviser. » Voilà donc l'interprétation qu'on donne à Saint-Pétersbourg à la douceur de nos représentations, à notre longanimité poussée jusqu'à l'abnégation! Ai-je eu raison de vous dire le 17 janvier : Nous n'obtiendrons rien par les prières? J'espère qu'on sera plus accessible au langage net et catégorique que nous tenons sans doute, en ce moment, au comte Orloff qui doit comprendre que non seulement le passage du Danube, mais aussi l'occupation prolongée des Principautés, serait incompatible avec l'existence de l'Autriche, comme grande puissance et comme État indépendant. »

Jeudi 2. — Aujourd'hui, Buol a saisi la conférence, qui les a rejetées, des contre-propositions russes. Bourqueney regarde la mission d'Orloff comme échouée.

Vendredi 3. — Passé la journée dans les transes. Les Russes répandent que la crise qui, évidemment, a lieu à Vienne, se terminera par la chute de Buol. Il ne nous manquerait que de voir l'empereur Nicolas nommer et déposer nos ministres.

Je me demande quel peut être le but de la mission Orloff, si ce n'est d'arracher à l'Autriche une déclaration de neutralité. C'est contre cette tentative que devait agir mon expédition du 30 janvier. Le courrier,

Digitized by Google

porteur de mes dépêches doit être arrivé à Vienne dans l'après-midi du 2.

Samedi 4. — M. Thouvenel me donne des nouvelles importantes de Vienne en date d'aujourd'hui. Orloff a demandé à l'empereur François-Joseph une déclaration de neutralité. Sa Majesté lui répondait : « Êtes-vous autorisé à confirmer les déclarations antérieures de votre Empereur : 1° qu'il respectera l'indépendance et l'intégrité de la Turquie ; 2° qu'il ne passera pas le Danube ; 3° qu'il ne prolongera pas trop l'occupation des Principautés ; 4° qu'il ne tâchera pas de modifier les relations subsistantes entre le Sultan et ses sujets ? » Orloff gardant le silence : « Je vois, dit l'Empereur, que vous n'y êtes pas autorisé ; il ne me reste donc qu'à sauvegarder les intérêts de mes États. » En même temps, Sa Majesté ordonna la concentration de trente mille hommes en Transylvanie. Cette nouvelle me cause une vive satisfaction.

Kisseleff a répondu, aujourd'hui, que les explications françaises n'étaient pas jugées suffisantes et a demandé ses passeports.

Dimanche 5. — Le soir, chez la princesse de Lieven, qui ne reçoit plus que ses intimes : le duc de Noailles, Guizot, Duchâtel, Dumont, Werner de Mérode. Kisseleff vint faire ses adieux. Si petite que fût cette réunion, une atmosphère grave et solennelle pesa sur elle. On ne voit pas partir sans éprouver une certaine émotion le ministre d'une grande puissance, qui a demandé ses passeports. Involontairement on songe au sang et aux larmes qui vont couler.

Digitized by Google

Mardi 7. — Aujourd'hui, est morte à l'âge de vingt ans Mme de Périgord, née Saint-Aignan. — Promenade sur les quais avec Persigny, par un temps mou et doux, entre chien et loup, cette heure poétique du crépuscule que j'affectionne particulièrement. Persigny est enthousiaste à l'endroit de l'alliance autrichienne, veut faire une guerre à outrance à la Révolution et jette feu et flamme contre l'insolence russe. La vérité est que le langage presque provocant de Kisseleff et des résidents russes a produit une mauvaise impression dans le public.

Mercredi 8. — Échange de note entre les cabinets de Paris et de Londres. Ces pièces contiennent les stipulations : 1° sur les deux flottes de la mer Noire; 2° sur l'envoi de deux flottes dans la Baltique; 3° sur l'envoi d'un corps expéditionnaire dans le Levant; 4° enfin l'engagement de communiquer aussitôt à l'allié toute ouverture, que l'une des deux puissances belligérantes ferait à la Russie.

Ce soir, grand bal aux Tuileries. J'avais l'honneur de danser la première contredanse avec l'Impératrice, faisant vis-à-vis à l'Empereur et à Mme Rogier. L'Impératrice, fort en train, causait et riait beaucoup; me racontait pourquoi elle avait renoncé à l'idée de paraître dans une toilette que la reine Marie-Antoinette avait portée à un bal costumé, etc. Dans une conversation prolongée, l'empereur Napoléon III, qui semblait enchanté des nouvelles de Vienne, me disait : « Votre Empereur reste ferme malgré les intrigues du parti russe. Qu'est-ce que vous croyez que pense le

Digitized by Google

prince de Metternich de la situation? N'est-ce pas étrange et flatteur pour moi, que le Nestor de la diplomatie semble envisager avec bienveillance l'état actuel de la France, tout comme le duc de Wellington a bien voulu boire à ma santé, lorsque j'étais encore Président de la République? » Pour ma part, je m'enfermai dans des généralités en ce qui concerne nos relations avec la Russie, et je conseillai à l'Empereur quelques démonstrations, faites pour intimider le parti révolutionnaire en Italie. Sa Majesté entra dans cet ordre d'idées.

Jeudi 9. — Ce matin, assisté à Saint-Thomas au service de cette charmante comtesse de Périgord. Chez Drouyn de Lhuys, qui reçoit pour la première fois dans le nouvel hôtel du quai d'Orsay, palais somptueux et je dirais presque présomptueux, dans le goût de la fausse Renaissance. La construction de ce palais, commencé par Guizot, n'a été terminée que six ans après sa chute. Bourqueney mande par le télégraphe, que le comte Orloff, qui a quitté Vienne hier matin, a offert au dernier moment des concessions d'une portée énorme. Ce fait curieux est dû à la fermeté qu'il a rencontrée à Vienne et à laquelle il ne s'était pas attendu. Si, au mois de mai dernier, nous avions montré un peu de courage, au lieu de tâcher d'attendrir l'Empereur par des prières et sollicitations indignes de nous, jamais les troupes russes n'auraient passé le Pruth.

Vendredi 10. — En rentrant cette nuit du bal de Mme Ridgeway, je reçois un courrier de Buol, qui entre complètement dans mes idées. La demande de

Digitized by Google

neutralité formulée par Orloff a été déclinée, peut-être pas d'une manière assez définitive. Mais le ton de nos ouvertures à Saint-Pétersbourg est changé du tout au tout. On a pris courage.

Samedi 11. — Mûri une expédition de courrier. Il me semble que le temps est venu de parler clairement à la Russie. Si nous l'avions fait en mai, probablement les choses auraient pris une tout autre tournure. Dans les salons, on me désigne comme un ennemi de la Russie. *L'Indépendance* le dit en toutes lettres. Soit!

Lundi 13. — Le courrier Leyder m'apporte le texte des concessions qu'Orloff, avant de partir de Vienne, s'était offert de recommander à son maître, à savoir : la Russie envoie à Vienne un projet de préliminaires de paix, calqués sur la base des propositions de la conférence de Vienne du 13 janvier. Meyendorff sera autorisé à y apporter des modifications. Cette pièce, après avoir obtenu l'assentiment de la conférence, sera envoyée à Constantinople et acceptée par la Porte. Suivent la conclusion d'un armistice et des négociations de paix directes entre les deux belligérants. Ces ouvertures semblent avoir ébranlé notre courage. C'est toujours le cas. Dès que nous avons pris un élan, la défaillance suit aussitôt et infailliblement. Ce n'est pas ainsi que l'on mène sa barque pendant la tempête. Je pense aussi que ce jeu de bascule, produit par la peur, répond mal aux intentions de mon souverain. Il est le résultat de la lutte sourde entre Buol et nos « militaires ».

Digitized by Google

Mardi 14. — Ce matin, entrevue avec Drouyn de Lhuys. Travaillé toute la journée. Je m'évertue à faire comprendre à Buol, que la source des insurrections naissantes des chrétiens d'Albanie est la présence des Russes dans les Principautés, et que c'est là, et non en Albanie, qu'on doit les combattre, en insistant sur l'évacuation des Principautés, tandis qu'il se contente d'empêcher par des négociations le passage du Danube par l'armée de l'empereur Nicolas. Je traite cette question et l'ensemble de nos relations avec la Russie dans un long rapport (1).

Le soir, chez le comte Molé. Tout le monde portait le grand deuil, aujourd'hui étant l'anniversaire de l'assassinat de M. le duc de Berry.

Samedi 18. — Le bal costumé à la Cour était fort brillant. Avant de nous y rendre, ma fille Mélanie, Richard Metternich, Ottenfels, Mullinen et moi, portant des costumes du dix-septième siècle, nous fîmes des visites à Mme Werner de Mérode et à la princesse de Lieven, où nous rencontrâmes M. et Mme de Hatzfeld, également costumés. A une heure avancée de la nuit, j'ai eu un entretien fort curieux avec l'Empereur. C'est au moment de se rendre au bal qu'il a reçu la réponse de l'empereur Nicolas à sa lettre du 29 janvier. Après un long exposé, l'empereur de Russie déclare ne pouvoir même prendre en considération les propositions de l'empereur Napoléon III et termine par les mots suivants : « Mes conditions sont connues à Vienne et

(1) Il a produit à Vienne un effet décisif.

Digitized by Google

la Russie fera en 1854 ce qu'elle a fait en 1812. »
« Cela étant, me disait l'Empereur des Français, il n'y a rien à faire, si ce n'est à envoyer notre armée expéditionnaire (anglo-française) à Constantinople. Mais on me dit que c'est une bêtise, car l'Autriche n'attend que cela pour se déclarer contre moi et faire cause commune avec la Russie. » L'Impératrice me fit asseoir à côté d'elle sur l'estrade et eut avec moi une longue, mais insignifiante causerie. Elle était costumée en Grecque et surchargée de bijoux, mais toujours gracieuse et belle. Avec cela un léger air de mélancolie, vraie ou jouée, qui lui allait à merveille. J'ai aussi eu l'honneur de souper à côté d'elle et j'ai pu me convaincre qu'elle mangeait avec beaucoup d'appétit. Cet *aparté* sur l'estrade et l'invitation à la petite table de l'Empereur furent fort remarqués et interprétés comme une preuve de la solidité de l'alliance autrichienne. Il n'y avait peut-être que deux personnes, dans la salle, qui n'y croyaient pas : l'Empereur et moi. Mais les gentillesses qu'on me prodiguait ont produit leur effet, et c'est tout ce qu'on a voulu.

Mardi 21. — Bourqueney mande en date d'aujourd'hui, six heures du matin, que, la nuit dernière, au bal de la princesse Lori Schwarzenberg, l'Empereur lui a dit : « L'Autriche signera le quadruple traité; un terme sera fixé pour l'évacuation des Principautés; si la Russie s'y refuse, il (l'Empereur) ouvrira aussitôt les hostilités. Par contre, il exige les garanties relatives à l'Italie que, par mon courrier du 14, j'avais conseillé de demander à l'empereur Napoléon III.

Digitized by Google

Mercredi 22. — Le *Moniteur* dit que l'Autriche s'approche des puissances occidentales : « Si (!) les drapeaux de l'Autriche et de la France flottent côte à côte en Orient, on tâcherait vainement de les séparer sur les Alpes. » Lorsque, ce soir, l'Empereur m'aperçut au bal des Tuileries, il se précipita vers moi disant : « Êtes-vous content du *Moniteur?* » « Sire, dis-je, il y a un an, vous avez été reconnu pour la forme; aujourd'hui, vous l'êtes pour le fond, car vous avez rompu avec la Révolution ». J'ignore si ces propos lui ont fait du plaisir.

Jeudi 23. — La princesse de Lieven est partie pour Bruxelles. Avec son salon se ferment les portes, probablement pour ne plus s'ouvrir, du dernier centre de réunion de vieux hommes d'État, d'hommes politiques, d'anciens parlementaires, de diplomates de premier rang et de la haute élégance étrangère. Mais, au fond, ce n'était qu'un noble nid à commérages. Guizot, Duchâtel, Dumont, Montebello, tous d'anciens ministres de Louis-Philippe; le duc de Noailles, M. Molé étaient les piliers; les ministres de Prusse, d'Autriche, de Russie, les habitués de ce salon. En effet, Hatzfeld et moi, nous y allions presque tous les jours y passer une heure ou deux. Chaque mot qui s'y disait fut mandé par la princesse à l'impératrice de Russie, par les burgraves au correspondant de l'*Indépendance belge*. La princesse brillait moins par l'esprit que par la routine, par son grand air, par ses manières agréables et par ses relations, peut-être sans pareil, avec presque tous les personnages éminents de son

Digitized by Google

époque. Et son époque embrassait plus d'un demi-siècle. Elle a été présentée à la Cour de Paul Ier, en 1799. C'est un répertoire ambulant des intrigues de cour et des faits et gestes de la haute diplomatie de son temps. Recueillir des nouvelles, pénétrer les secrets de ses interlocuteurs, pour en disposer à son gré avec une indiscrétion si charmante qu'on ne peut guère lui en vouloir, et, néanmoins, trouver toujours des naïfs qui lui confient ce qu'ils auraient mieux fait de garder pour eux, est le but de son existence, un besoin de tous les instants et, dans la dernière partie de sa longue vie, la seule passion qui agite ce cœur froid et mondain. Nous étions toujours fort bons amis, ce qui, probablement, ne l'a pas empêchée de me dénoncer à Saint-Pétersbourg comme un ennemi de la Russie (1).

Cette diplomatie féminine dont la cour et le cabinet russes aiment à se servir ne leur a pas été d'une grande utilité. Je ne pense pas que la princesse de Lieven ait beaucoup contribué à éclairer l'empereur Nicolas sur la situation. C'est dans son salon que Kisseleff cher-

(1) En 1884, étant, à Kandy, l'hôte de sir Arthur Gordon, alors gouverneur de Ceylan, lady Gordon me donna un livre imprimé en forme de manuscrit par les soins de son mari, frère cadet de lord Aberdeen.

C'était la correspondance de l'ancien premier ministre avec la princesse de Lieven. En ouvrant ce volume je suis frappé par un billet qui me concerne et parle de moi en termes peu flatteurs. J'y suis même traité en personnage ridicule. La date de la lettre en explique le contenu. C'étaient les échos de l'ambassade de Russie pendant les transactions qui précédaient la guerre de Crimée. J'aime à croire, et je pense réellement, que la princesse, plus tard, après son retour à Paris, a changé d'opinion et m'a, dans les dernières années de son existence, jugé avec moins de sévérité. Grande était la confusion de mon aimable hôtesse, lady Gordon, lorsque je lui montrai en riant ce passage du livre dont elle m'avait recommandé la lecture.

Digitized by Google

chait et puisait ses notions, complètement erronées, sur la nature des relations entre la France et l'Angleterre. C'est sous l'influence de l'atmosphère qu'il respirait dans un milieu, où l'on en était encore aux guerres napoléoniennes du commencement du siècle et à l'année 1840, que Kisseleff rédigeait ses rapports tendant à prouver que jamais il n'y aurait alliance entre la France et l'Angleterre. C'est ainsi que, sans le vouloir à coup sûr, il a trompé son souverain et contribué beaucoup à amener la rupture. Je me souviens que le vieux prince de Metternich me mit en garde contre la princesse de Lieven, qu'il avait beaucoup vue au congrès d'Aix-la-Chapelle et ailleurs, en me disant qu'elle était d'un charmant mais dangereux commerce. Quoi qu'il en soit, j'ai pris de cette *femme d'État*, bien supérieure à la plupart de ses habitués, un congé des plus tendres, tout en ne regrettant pas trop la fermeture de son salon. — Ce soir, assisté à la signature du contrat de mariage de la jolie fille de M. Mathieu de la Redorte.

Vendredi 24. — Aujourd'hui, anniversaire de la révolution de Février, on voyait dans les rues un peu plus de blouses que d'ordinaire, voilà tout. Les émotions, les démonstrations, les cris séditieux ne sont plus de mise. Nous avons changé tout cela. — Le soir, chez la princesse Théodore de Bauffremont. On n'y trouve que le fin fond du faubourg Saint-Germain. Les légitimistes purs, fidèles à la politique traditionnelle des Bourbons, prennent fait et cause pour la Russie.

Digitized by Google

Lundi 27. — Temps superbe. Je me crois en Portugal. — Aujourd'hui, est mort l'abbé de Lamennais. Il a refusé les secours de la religion, en vrai ange déchu qu'il était. — Travaillé avec Drouyn de Lhuys. Le soir au second et, Dieu merci, dernier bal costumé aux Tuileries. En me voyant entrer, l'Empereur vint à moi et me dit qu'il avait une confiance illimitée dans mon Empereur, que Sa Majesté pouvait compter sur lui, et que partout où il aurait un soldat, l'Empereur d'Autriche pouvait le considérer comme le sien. Il a été, ajouta-t-il, convaincu qu'on n'en viendrait pas à la guerre, à tel point qu'il avait inauguré diverses réformes, entre autres celle de l'artillerie, de sorte qu'il n'est pas prêt à entrer en campagne; mais il espère l'être en fort peu de temps.

Mardi 28. — Le comte de Traun m'apporte le projet du quadruple traité. L'Empereur est décidé à la guerre; mais la société à Vienne, comme ici, comme à Berlin, est russe. Les courriers anglais et français, porteurs des lettres de sommation, sont partis aujourd'hui pour Saint-Pétersbourg.

MARS

Jeudi 1er. — Ouverture de la session législative. Dans le discours du trône se trouve le passage suivant : « L'Allemagne a recouvré son indépendance. L'Autriche, surtout, entrera dans notre alliance et viendra ainsi confirmer le caractère de moralité et de justice de la

Digitized by Google

guerre que nous entreprenons. » Ce soir, dans le salon de M. Drouyn de Lhuys, fait la connaissance du célèbre voyageur et missionnaire lazariste M. Huc. Ses deux livres sur le Thibet et l'empire chinois sont et resteront des œuvres classiques. Malgré le sang gaulois qui coule dans ses veines, l'auteur, par son teint basané, son regard fin et spirituel, par son sourire froid et caustique et ses yeux fendus en amande, rappelle d'une manière étonnante le type des *Célestes* auxquels il a prêché l'Évangile pendant douze ou treize ans. Il me dit que ce fait se produit assez souvent parmi les missionnaires de Chine. A force de ne voir et de ne hanter que des gens du pays pendant une grande partie de leur vie, leurs traits peu à peu se *mongolisent* (1).

Vendredi 2. — Commencé les pourparlers avec Drouyn de Lhuys sur la conclusion d'une convention spéciale au sujet de l'Italie.

Samedi 4. — Travaillé avec Drouyn de Lhuys pendant plusieurs heures. Nous tombons d'accord sur un projet de convention que je me charge de transmettre à Vienne. Le soir, petit concert aux Tuileries, dans la salle des Maréchaux, avec l'Alboni, la Crivelli et le, jadis divin, ténor Mario. L'Empereur et l'Impératrice me parlent longuement sur la situation du moment. Après le concert, qui finit vers minuit, chez M. Roger (du Nord) pour la signature du contrat de mariage de sa fille, qui épouse un Anglais, M. Huddleston.

(1) Bien des années après, lors de mon voyage en Chine, j'ai pu me convaincre de la justesse de cette observation.

Digitized by Google

Mardi 7. — Appris par la *Gazette de Cologne* la mort de la princesse de Metternich, qui a eu lieu le 3, à neuf heures du matin, à Vienne. Le prince est fort et résigné. C'est pour lui un coup terrible. *Requiescat in pace.*

Mercredi 8. — Visite de Gutierrez de Estrada. Il vient de Rome. Le but de son voyage est de réaliser son rêve, qui est le rétablissement de la monarchie au Mexique. C'est un plan qu'il médite depuis longtemps. Il est à la recherche d'un archiduc pour en faire le roi ou empereur de son pays.

Cette fois-ci, il se trouve, à cet effet, muni de pleins pouvoirs de Santa Anna, qui vient d'être réélu président à vie de la République mexicaine. Dîné avec le prince Napoléon Jérôme, chez le peintre Gudin; ensuite, dans toutes sortes de salons. J'apprends qu'on n'est pas sûr de la Prusse. Le roi, perplexe et plein de noirs pressentiments, refuse de signer la convention du quadruple traité.

Jeudi 9. — La Prusse refuse décidément de signer la convention du 5. La conférence de Vienne déclare inadmissibles les préliminaires de paix proposées par le cabinet russe, en réponse à notre projet porté par le comte Orloff à Saint-Pétersbourg. Le 5, est parti de Vienne, muni d'un passeport autrichien, le courrier anglais, porteur des lettres de sommation de lord Clarendon et de Drouyn de Lhuys, adressées au comte de Nesselrode. L'Autriche et la Prusse donnent leur appui à la sommation, en déclarant que les puissances occidentales sont dans leur droit et que la conduite de la

Digitized by Google

Russie est contraire aux lois internationales et aux intérêts européens.

Vendredi 10. — Le courrier Hillinger, arrivé de Vienne et expédié aussitôt à Londres, m'apporte des dépêches qui me prouvent que les hésitations du roi de Prusse se font déjà sentir à Vienne. — Passé la soirée, seul, dans ma bibliothèque, en proie à de noirs pressentiments.

Samedi 11. — Le roi de Prusse envoie le prince de Hohenzollern à Paris et le général Groben à Londres, pour demander si les préliminaires russes, rejetés par la conférence de Vienne, ne pourraient néanmoins servir de point de départ à de nouvelles négociations. — Chez Drouyn de Lhuys. — Grand dîner à l'Hôtel de Ville; entre Mme Haussmann et Mme de Malaret, qui est charmante. Lutté tant que j'ai pu avec le découragement qui m'envahit. Comment ne pas se décourager quand on aime son pays et son souverain, et quand on voit les dangers que ceux qui dirigent notre politique ne voient pas!

Dimanche 12. — Reçu des dépêches de Vienne. Nous ne voulons plus signer la convention et proposons de la remplacer par un protocole, parce que la Prusse se décidera peut-être à en faire autant.

Mercredi 15. — Reçu et expédié des courriers. — Travaillé avec Drouyn de Lhuys. Il me dit que, vu les hésitations de l'Autriche, qui ne veut pas s'engager

Digitized by Google

davantage, il y a danger de voir les troupes expéditionnaires être envoyées en Asie et non sur le bas Danube. C'est d'ailleurs ce que le cabinet anglais désire. A ce sujet, j'écris à Buol (1) :

« Le seul point sur lequel je me permettrais d'être d'un avis différent est celui où vous dites que la France et l'Angleterre trouveraient peut-être plus commode de déclarer la guerre et de laisser à d'autres le soin de livrer des batailles. Je crois qu'on est très sincère en Angleterre et ici, et qu'on est décidé à aller jusqu'au bout. L'empereur des Français s'était imaginé, jusqu'au dernier moment, que l'empereur de Russie reculerait et qu'il n'y aurait pas de guerre. Il est optimiste de sa nature. Après toutes ses paroles ronflantes, il a donc été pris au dépourvu, ce dont il est un peu honteux et fort mortifié. Mais les préparatifs pour le départ de l'expédition se font avec vigueur. Quant à l'Angleterre, personne ne doute ici de la sincérité et de l'enthousiasme presque sauvages qui se sont emparés de John Bull. Ainsi, lord Cowley me raconte que lorsque, dimanche, les derniers saluts de la flotte étaient tirés au moment où elle appareillait, les matelots se sont précipités sur leurs canons, les ont embrassés et couverts de baisers, en versant des larmes de joie et d'enthousiasme... Les deux gouvernements sont décidés à agir sur le Danube s'ils peuvent compter sur notre concours; mais, dans le cas contraire, l'Angleterre, très probablement, entraînera la France dans une campagne d'Asie. Ce serait pour nous le comble

(1) Lettre particulière, du 15 mars.

Digitized by Google

de l'embarras... Plusieurs symptômes me font penser qu'à Berlin on s'occupe de nouveau d'un projet de neutralité et qu'on voudra peut-être le faire accepter par les états secondaires de l'Allemagne quand on verra que l'Autriche ne dévie pas de son programme. Un de mes rapports de ce jour vous donnera une arme de plus contre des insinuations de cette nature, le mot de neutralité étant ici en mauvaise odeur. »

Dimanche 19. — Le gouvernement demande au Corps législatif une autorisation de poursuites contre le comte de Montalembert à cause d'une lettre qu'il a écrite à M. Dupin et que l'*Indépendance belge* a publiée.

Mercredi 22. — Une convention militaire a été conclue entre la Porte et les puissances occidentales. — Des firmans du Sultan confèrent à ses sujets chrétiens les droits civils dont jouissent les musulmans. C'est beau; mais est-ce possible? N'est-ce pas le glas funèbre de l'empire ottoman?

Jeudi 23. — Bal aux Tuileries, à l'occasion de la mi-carême. Conversé longuement avec l'Empereur. Chez nous il y a de nouveau un petit revirement dans la bonne direction. — La Prusse continue à tergiverser. En Angleterre on serait assez disposé à faire entrer Sa Majesté Prussienne, de gré ou de force, dans le bercail de la quadruple alliance. Ce serait une faute politique que nous ne commettrons certainement pas. Je pourrais, tout aussi peu, approuver l'idée de chercher l'appui des partis libéraux et de leurs agents contre Nicolas

Digitized by Google

et le roi. Ce sont des alliés dont l'Autriche ne veut pas. — Nous avons maintenant concentrés cent cinquante mille hommes sur le bas du Danube ou en marche pour s'y rendre. Le langage de la *Correspondance autrichienne*, d'ordinaire si ambigu, devient plus clair et même un peu plus énergique, et l'on emploie, à la fin, les mots d'ordre que j'avais conseillé à Buol de donner à la presse officieuse.

Vendredi 24. — Longue visite du maréchal Saint-Arnaud, qui a fort mauvaise mine. Il me confie, en grands traits, son plan d'opérations. — Les armées expéditionnaires ne pourront être réunies en Turquie avant la fin de mai, et ne pourront commencer leurs opérations, avant la mi-juin. — La vérité est que les armements, ici en France, avancent peu et que la France n'est pas préparée pour une campagne.

Samedi 25. — Le courrier anglais qui a porté les lettres de sommation à Saint-Pétersbourg sera de retour à Londres dans la nuit. L'empereur Nicolas a déclaré qu'il trouvait incompatible avec sa dignité de faire une réponse.

Lundi 27. — L'Empereur, par un message au Sénat et au Corps législatif, et la reine Victoria, par une communication au Parlement, déclarent aujourd'hui que la France et l'Angleterre se trouvent à l'état de guerre avec la Russie. — On mande de Vienne le départ pour Berlin du général Hess en mission extraordinaire.

Digitized by Google

Mardi 28. — Chez Cowley. Je le trouve consterné. D'après les nouvelles de Vienne, reçues par Clarendon, un revirement s'y prépare. La Prusse paralyse l'Autriche. L'idée d'une déclaration commune de neutralité a été reprise, et c'est dans ce but qu'on pense que le général Hess a été envoyé à Berlin. — Nous apprenons aujourd'hui le passage du Danube par les Russes, opéré le 23 près d'Ibraïla et de Galatz, avec l'intention d'occuper la Dobroudcha. Cette nouvelle éclate ici, comme une bombe. On voit déjà les Russes à Constantinople. L'expédition anglo-française arrivera-t-elle à temps pour leur fermer le passage? A ce sujet le maréchal Saint-Arnaud me dit : « Vous pourrez me donner un soufflet sur les boulevards, si je n'y suis pas à temps et en mesure de les arrêter. »

Mercredi 29. — Le 26, le duc de Parme, en se promenant sur la grande place de sa capitale, a été assailli par un homme qui lui a donné un coup de poignard. La foule qui s'y trouvait n'a rien fait pour arrêter l'assassin. Le lendemain, le duc a succombé à sa blessure.

Jeudi 30. — J'expédie le courrier Hillinger à Vienne. Je peins les conséquences funestes d'une déclaration de neutralité. — Drouyn de Lhuys confirme les nouvelles que Cowley m'a données. Oui, une grande crise a eu lieu à Vienne.

Digitized by Google

AVRIL

Lundi 3. — Thouvenel me communique un rapport de Bourqueney. Il paraît que les bruits d'un revirement à Vienne ne se confirment pas. Je respire plus librement.

Dimanche 4. — Entendu avec grand intérêt un sermon de l'abbé Deguerry, curé de la Madeleine (1). — Le courrier Rettich m'apporte des dépêches satisfaisantes. Il en résulte que le parti de l'Empereur est pris. Le but de la mission de Hess est de maintenir la Prusse dans la direction fixée par les protocoles de la conférence de Vienne et, s'il est possible, de concerter avec elle des préparatifs militaires.

Mercredi 5. — A 3 heures chez l'Empereur, à qui je remets une lettre de mon souverain. Il me dit : « La Russie est si grande qu'il faut une coalition européenne pour la vaincre. »

Vendredi 7. — Une lettre de Richard Metternich, évidemment inspirée par son père, me dit que nos russophiles travaillent à obtenir mon rappel de Paris. Cela ne m'étonne guère.

Dimanche des Rameaux, 9. — Adolphe Brenner arrive de Francfort et descend chez moi. Nous sommes amis

(1) Il a été fusillé en 1871, par les communards, à la Roquette, comme otage de la Commune.

Digitized by Google

depuis l'âge de huit ans. — Drouyn de Lhuys me communique les dernières nouvelles de Vienne. Le protocole élaboré, en conformité du projet de convention, en contient les clauses principales et est conçu en termes catégoriques. C'est à Berlin et non à Vienne qu'un revirement a lieu, et cela en faveur du parti antirusse. Vendredi, Manteuffel a déclaré dans la Chambre prussienne qu'Arnim a été autorisé à signer le protocole, ce qui s'est fait aujourd'hui. Voilà donc un pas fait dans la bonne direction.

Jeudi saint, 13. — Chez le duc de Cambridge, fait la connaissance de lord Raglan (Fitzroy-Somerset), qui prendra le commandement en chef du corps anglais. Les deux généraux sont de passage à Paris, en route pour Gallipoli. Le duc a une figure intelligente, un regard limpide, des yeux bleu clair et a plutôt l'air allemand qu'anglais. Nous avons parlé de la question d'Orient pendant une demi-heure, et je ne l'ai jamais entendu discuter avec plus de clarté et plus de bon sens. Le prince est au courant de tout ce qui s'est passé, juge les hommes et les choses avec modération et s'exprime avec la retenue que sa situation lui impose. En vrai Anglais, il soutient qu'on ne doit pas permettre que la Russie devienne une puissance maritime méditerranéenne.

Dimanche de Pâques, 16. — Petite soirée anglaise dans l'appartement de l'Impératrice. Il y avait là : le duc de Cambridge, lord Raglan, le duc de Wellington, le duc et la duchesse de Hamilton. L'Empereur me

Digitized by Google

dit qu'il espère que le temps viendra où 100,000 Français, traversant l'Allemagne en chemin de fer, iront rejoindre l'armée autrichienne en Turquie.

Lundi 17. — Agréablement surpris par une invitation au mariage de mon Empereur, que le comte Buol me transmet par le télégraphe.

Mardi 18-vendredi, 21. — Départ de Paris, le 18 au soir, me rendant à Vienne, voie de Strasbourg, Francfort et Dresde. Dans le même train se trouve le duc de Cambridge et sa suite militaire. Il m'engage à monter dans son wagon, et nous faisons route ensemble jusqu'à Dresde. Il était fort causant et m'avoua « que jusqu'à présent aucun plan de campagne n'a pu être arrêté définitivement entre Londres et Paris, et que personne n'avait la moindre idée au sujet du futur théâtre de la guerre. Sera-ce le Danube, sera-ce la Crimée ou l'Asie? Nul ne le sait. Et cependant nous voilà en route, mais pour où? Pour l'inconnu ». — A Dresde, il y eut arrêt pendant toute la journée, que je passai fort agréablement à notre légation, avec la comtesse de Kuefstein, ses enfants et le spirituel comte Gozze. Continué mon voyage à minuit. J'étais installé dans un coupé réservé lorsque, au moment du départ, un jeune officier en ouvrit la portière pour me dire que le prince de Wasa m'invitait à prendre place dans son compartiment. Prenant mon interlocuteur pour l'aide de camp de ce prince, qui était fort de mes amis, je répondis : « Dites que vous ne m'avez pas trouvé ou n'importe quoi, mais épargnez-moi le supplice de voyager

Digitized by Google

avec ce roi des ennuyeux. » — L'officier, en saluant militairement, disait : « C'est bien, je ferai votre commission à mon beau-père. » A ce moment le train partait. L'officier était le prince royal de Saxe. Sa ressemblance avec l'aide de camp du prince de Wasa ; celle des uniformes autrichiens et saxons et l'obscurité qui régnait dans la gare, fort mal éclairée, expliquent ma bévue. J'étais conme anéanti. Mais il n'y avait rien à faire. En route, *fertig, fort!* Heureusement, le futur roi de Saxe juge son beau-père comme moi.

Arrivé à Vienne le 21 au soir, par un temps abominable.

Samedi 22. — Me voilà donc revenu après une absence de trois ans. Quel plaisir de revoir ma famille et mes amis! — Au milieu du jour, à Nussdorf, assisté à l'arrivée de la fiancée. Le vapeur ne se fut pas plus tôt approché du quai que le jeune Empereur se précipita vers sa future épouse, qu'il rencontra sur la passerelle et embrassa, *coràm populo*. La princesse, grande, élancée, d'un port majestueux, aux traits classiques, mais toute jeune fille encore, gagna en un instant tous les cœurs. Il y avait sur le rivage des groupes de paysans, mais peu de personnages de la Cour et de la société. Une douce et joyeuse émotion se peignait sur toutes les physionomies. Chacun semblait se sentir le frère, le cousin du couple impérial. C'est bien la vieille Autriche qui renaît sous les décombres de 1848. Cette idylle, si simple, si poétique, restera gravée dans ma mémoire. Le soir, chez le prince Metternich et chez la princesse Louise Schœnbourg, où j'ai un long entretien

Digitized by Google

avec le prince Windischgrætz qui, par sa situation sociale et par son grade de maréchal, est le membre le plus influent de la coterie militaire russophile.

Dimanche 23. — L'entrée solennelle de la jeune princesse s'est faite avec toute la pompe prescrite par les traditions et par l'étiquette, et a été vraiment magnifique. On ne se fait pas d'idée du concours et de l'enthousiasme publics.

Lundi 24. — Les Russes évacuent la Petite-Valachie « par égard pour l'Autriche ». — Aujourd'hui, a eu lieu le mariage. Les grandes charges de la Cour, les chefs des maisons princières, les conseillers intimes et les chambellans, réunis dans les appartements de la *Burg*, formaient cortège aux fiancés. On nous faissait passer par les corridors qui relient le palais à Saint-Augustin, paroisse de la Cour. Près de cinquante évêques entouraient le maître-autel. Le cardinal *Rauscher*, archevêque de Vienne, prononça le discours qu'on trouva trop long et qui lui valut le sobriquet de cardinal *plauscher* (bavard), avant qu'il n'eût terminé son panégyrique. L'Empereur et l'Impératrice formaient un groupe charmant. Les hommes brillaient par la richesse des uniformes; les femmes par leurs tailles élevées, beaucoup d'entre elles par leur beauté, presque toutes par la noblesse de leur maintien, la richesse et l'éclat de leurs parures. A huit heures et demie, des salves d'artillerie annoncèrent à la ville que l'échange des bagues avait eu lieu. De l'église on se rendit au palais, dans la grande salle des cérémonies. Leurs Majestés se tenaient debout

Digitized by Google

sur l'estrade du trône; les dames les approchaient une à une, faisant leurs révérences à l'Empereur et baisant la main de l'Impératrice. Les hommes se bornaient à défiler devant le trône. Nous sûmes que la jeune mariée ne voulait pas entendre parler du baisement de main : « Comment, disait-elle, se laisser baiser la main par des femmes plus âgées que moi? Jamais! » Il fallut l'intervention de l'Empereur pour la décider à se soumettre aux prescriptions de l'étiquette. Ce petit incident, qui s'était passé derrière les coulisses, amusait nos dames et les disposait favorablement envers leur nouvelle souveraine qui, en vérité, est encore une enfant. A dix heures, tout était terminé. Que Dieu bénisse le jeune couple!

Jeudi 27. — Longue et bonne audience de l'Empereur. Dîné chez le comte Buol, avec le duc de Cambridge, Westmoreland, le prince de Cobourg et des héros de 1848 : les généraux Schlick, Jellachich, Wimpffen, Clam Gallas. Le soir, bal à la Cour. — Longue audience de l'archiduc Albert qui, lui aussi, est très contraire à l'alliance occidentale. — Dans mes conversations journalières avec les chefs militaires, je répète, en le variant, le thème que voici : « Je ne suis ni Anglo-Français, ni Russe. Je suis Autrichien et, comme tel, je ne puis pas désirer que la Russie s'empare de la Turquie. » Mais, jusqu'à présent, je n'ai converti personne.

Samedi 29. — Rodolphe Apponyi et moi, chez l'Empereur pour prêter serment en notre qualité de conseillers intimes.

Digitized by Google

Dimanche 30. — Le 23, les flottes anglo-françaises ont bombardé la ville d'Odessa sans lui faire beaucoup de mal, ce qui était à prévoir et même à désirer. — Tous les jours, des dîners en ville. Aujourd'hui, c'était le tour du cardinal Viale Prela, dont la longue nonciature touche à sa fin. Bon prêtre, pieux, instruit; avec cela homme du monde et fort répandu dans la société : il laissera ici un grand vide et d'universels regrets.

MAI

Du lundi 1er au mercredi 10. — Le temps s'enfuit comme un rêve. J'assiste tous les matins, chez le comte Buol, à la lecture des dépêches, avec Werner et Meysenburg; je passe le reste de la journée avec mes amis et, tous les soirs, avant de me lancer dans le monde, une ou deux heures chez le prince de Metternich. C'est un charmant vieillard qui a, malgré son grand âge, conservé toute la lucidité de son esprit et suit les événements du jour avec un vif intérêt. Sa surdité, il est vrai, l'empêche de prendre part à des conversations générales; mais en tête à tête il est facile de se faire comprendre. Le lendemain de mon arrivée, il me prit dans son cabinet et fondit en larmes. La mort lui a enlevé, il y a deux mois, sa femme, sa compagne fidèle dans les bons comme dans les mauvais jours; la belle, la bonne, la spirituelle, la terrible princesse Mélanie. Dans les premiers jours d'affliction il n'a écrit qu'à deux personnes : au roi Léopold des Belges et à moi. « En Mélanie, disait-il dans sa lettre à moi, vous avez

Digitized by Google

perdu non seulement une bonne amie, mais une seconde mère. »

Je fréquentais aussi beaucoup les salons de la princesse Louise Schœnbourg, de la princesse Lori Schwarzenberg, de la princesse Toni Khevenhuller; de la comtesse Gabrielle Dietrichstein, entourée de ses filles; de la délicieuse comtesse Clotilde Clam, la comtesse Herberstein et l'espiègle comtesse Aline, encore à marier; enfin, tous ces centres élégants où l'on rencontre la société de Vienne et beaucoup de provinciaux, de haut bord, amenés par le mariage de l'Empereur. L'élément militaire : le maréchal Windischgrætz, Jellachich, Schlick, François Liechtenstein, les paladins du père Radetzky, Clam Gallas, d'Aspre, Wimpffen, les fils de famille, qui avaient laissé plus d'un des leurs sur les champs de bataille de Lombardie, est fort en évidence.

Dans ce qu'on appelle ici la seconde société, celle de la haute finance, fréquentée par beaucoup de jeunes gens, mais peu de dames du grand monde, la baronne Pereira, née Diller, une des femmes les plus distinguées par son élégance et par le charme de ses manières que j'aie jamais rencontrées, avait disparu. Mme Eskeles, née Brentano, y tient maintenant le sceptre. J'ai dîné chez elle avec Louis Karolyi, avec le vieux Heckeeren, le général Wimpffen; avec le, jadis, beau Montenegro; avec le poète Zedlitz, absolument les mêmes convives d'autrefois, c'est-à-dire de vingt ans en arrière.

En fait de diplomates, c'est Bourqueney et Meyendorff, les deux antagonistes, qui sont le plus en vue; Westmoreland, peu enclin de sa nature à jouer un rôle, l'est moins; les autres pas du tout, l'attention du public

Digitized by Google

étant absorbée par la grosse partie qui se joue entre la Russie et les puissances occidentales. Parmi les diplomates de second ordre, j'ai revu avec un vif plaisir le baron Stockhausen et mon vieil ami, le baron Drachenfels, qui m'a connu au début de ma vie officielle et, dans les moments de découragement, m'a souvent réconforté en ouvrant au jeune attaché la perspective d'une grande carrière.

J'ai visité plusieurs fois, dans le parloir du monastère des salésiennes, édifice splendide et vraiment impérial, bâti (1712) par l'impératrice Augusta (?), veuve de Léopold Ier, ma belle-sœur Emma de Pilat, en religion sœur Louise-Xavier. Ayant pris le voile en 1829, dans tout l'éclat de sa beauté, au moment où elle devait faire un brillant mariage, elle est devenue dès les premières années, et elle est encore aujourd'hui, l'âme de cet établissement religieux, où un grand nombre de filles des premières familles de la monarchie reçoivent leur éducation. Fort instruite, pleine de bon sens, spirituelle, caustique, autant qu'il est permis à une sainte de l'être; s'exprimant avec une vivacité et une netteté admirables et connaissant parfaitement, malgré son existence claustrale, la Cour et la société; ascète et grande dame à la fois, la sœur Louise-Xavier, dans nos causeries intimes, s'appliquait à me faire comprendre la *vanitas vanitatum*, et à soulever le voile, toujours épaississant, qui obscurcit l'horizon des mondains plongés dans le tourbillon des plaisirs ou des affaires (1).

(1) Morte en 1879 dans ce même couvent, en odeur de sainteté; assistée dans ses derniers moments par la pieuse duchesse de Modène.

Digitized by Google

Notre société, il est vrai, se soucie peu de politique. Si on y touche parfois, c'est pour blâmer tout ce qui se fait. Nous sommes nés frondeurs; mais des frondeurs auxquels on laisse leur franc parler, parce qu'ils ne font de mal à personne. Ici-bas, la tempête a beau gronder; elle n'atteint pas les régions sereines et pacifiques de l'Olympe. Nos déesses y sont solidement établies. Et quelle race puissante, ces femmes à la taille élevée, à la physionomie parlante, à l'esprit prime-sautier; pleines de bonhomie et de sarcasmes inoffensifs, sans ombre d'affectation, portant la tête haute et le nez en l'air; affectionnant les toilettes criardes, toutes faites à Paris, mais pas toujours choisies avec goût; parlant très haut et toutes à la fois, et donnant un libre cours à tout ce qui leur passe par la tête dans ce français particulier aux salons de Vienne (1)!

L'heure du départ approche. Ce soir, en route! N'étant plus venu ici, dans les derniers treize ans, que pour peu de jours et toujours dans la saison morte, j'ai revu notre société avec un mélange de vif plaisir et de douce mélancolie. Les voiles que le temps avait jetés sur notre passé se levèrent et je me sentais reporté à l'époque bien loin déjà, où je valsais avec ces nobles femmes que je rencontrais maintenant, suivies de toute une génération nouvelle de « comtesses » (2). Ce sera à elles d'avoir soin que la race de déesses ne s'éteigne pas sur l'Olympe autrichien.

(1) Je parle des grand'mères. Le goût s'est singulièrement épuré dans les deux générations qui leur ont succédé et, quoique tout le monde apprenne le français, on parle généralement allemand.

(2) Terme générique pour désigner les jeunes filles de l'aristocratie.

Digitized by Google

Dimanche 14. — Bade-Bade. — Je résume les impressions politiques que je rapporte de Vienne. D'abord, ce n'est pas l'Empereur qui a eu la pensée de me faire venir; c'est le comte Buol qui la lui a inspirée. L'Empereur l'a accueillie de bonne grâce; m'a de son propre mouvement donné « le grand cordon de l'ordre de la Couronne de fer et a eu la bonté de me dire, qu'il voulait me voir à l'occasion de son mariage, « car, ajouta-t-il, nous sommes de bien vieux amis ». C'est très gracieux; mais sans l'intervention du ministre il n'aurait pas songé à me mander, parce qu'il ne sentait aucun besoin de me voir. Je n'ai pas tardé à me convaincre que, heureusement, je n'avais plus rien à lui dire. Mes impressions, qu'il connaissait par ma correspondance, se sont rencontrées avec les siennes, ou elles ont modifié sa manière de voir. Quoi qu'il en soit, aujourd'hui il semble résolu de continuer sur la route qu'il a choisie et d'y continuer, s'il le faut, l'épée à la main. Pour en arriver à cette solution, il lui a fallu rompre avec les vieilles traditions et briser les mille liens qui rattachaient sa maison à celle de Russie. Mais enfin, je le répète, son parti est ou semble être pris. Je n'avais plus rien à dire à Sa Majesté.

A la chancellerie d'État je trouvai les choses tout autres que je ne m'étais imaginé. Grande était ma surprise quand je découvrais que Buol et ses conseillers favorisaient, autant que cela leur était possible, une politique indépendante (de la Russie), et qu'ils ne reculaient même pas devant l'éventualité d'une guerre avec la Russie. Mais à la Cour, dans l'entourage militaire du souverain, surtout dans le milieu des chefs de

Digitized by Google

l'armée, les Windischgrætz, les Schlick, les Jellachich, les Clam Gallas, personne ne cachait ses sympathies russes. L'Empereur ne se prononçait pas, et personne ne pouvait deviner ce qui se passait dans son for intérieur. Est-il décidé à faire la guerre à la Russie, est-il même capable de prendre une pareille résolution? A ce sujet, les avis étaient partagés.

Malheureusement, la personne de Buol n'est pas sympathique à l'Empereur. Le ministre a donc le double mérite, d'abord d'avoir trouvé le chemin qui, selon moi, pourra seul nous mener à bon port, et, ensuite, d'y persévérer autant qu'il le peut, malgré les difficultés qu'il rencontre souvent en haut lieu, en dépit des crises et revirements toujours renaissants et des attaques sourdes dirigées contre sa personne et sa politique. Les correspondance, dépêches et lettres particulières de ce ministre se distinguent par un manque, je pense souvent calculé, de clarté désespérant. Il n'ose pas me dire toute sa pensée, se retranche derrière des ambiguïtés et se ménage, même dans ses épanchements les plus intimes, une petite porte ouverte pour les cas très fréquents où il serait obligé de reculer. Mais s'il recule, ce n'est que pour mieux sauter, et, infatigablement, il revient toujours à la charge et d'une manière également désagréable aux amis, comme aux adversaires. Servir dans les grandes circonstances aussi graves sous un chef qui ne vous dirige jamais et qui vous induit souvent en erreur, qui ne vous laisse jamais deviner où est l'ennemi qu'il s'agit de combattre, à Paris et Londres ou à Saint-Pétersbourg, est un vrai supplice. C'était cependant ma situation. Dans ces

Digitized by Google

circonstances, le seul parti à prendre était de suivre mon chemin tout droit, en faisant connaître à Vienne, fidèlement et exactement, ma manière de voir, le tout à mes risques et périls. Mais en agissant ainsi j'avais sans m'en douter, dans les derniers neuf mois, puissamment appuyé la politique du ministre et fait mûrir dans la plus haute sphère du pouvoir des convictions qu'il s'agit maintenant de mettre en œuvre, s'il le faut, l'épée à la main. La résolution de l'Empereur semble être prise; mais on voit ce qu'elle lui coûte.

Il m'a reçu, le jeudi 27 avril; ainsi trois jours après son mariage. L'audience a duré une heure et quart et m'a paru fort satisfaisante et, comme je disais à Sa Majesté, rassurante pour l'avenir.

L'Empereur envisage la question à un point de vue juste et élevé. Ses sympathies pour la personne de Nicolas Ier, d'ailleurs profondément affaiblies, ne semblent guère influencer sa manière de le juger et, tout en s'exprimant avec une extrême délicatesse sur la nature de ses relations personnelles avec l'empereur de Russie, il a discuté les intérêts en cause dans le langage clair, précis et prosaïque d'un homme d'affaires. Il regrette sincèrement une tension voisine de la rupture; il n'a pas oublié les grands services rendus par l'intervention russe en 1849; mais des scrupules de conscience exagérés ne l'empêcheront pas de faire son devoir envers ses peuples. Le « devoir » était la note dominante de cette partie de notre entretien. A plusieurs reprises, il revint au chagrin que lui causait cette brouille avec son vieil ami. La mission d'Orloff et les manières arrogantes de cet envoyé semblent l'avoir

Digitized by Google

profondément blessé. « Jusque-là, ajoute-t-il en souriant, en bon enfant (*guter Kerl*) que j'étais, j'avais *voulu* croire aux assurances de la Russie; mais lorsque Orloff est venu, je cessai d'être bon enfant. »

Dans cette question d'Orient il y a deux éléments qui préoccupent Sa Majesté : 1° l'accroissement de la prépondérance russe en Orient serait-il réellement un coup mortel porté à l'Autriche, en sa double qualité d'État indépendant et de grande puissance européenne? — Le *statu quo antè bellum* entre la Russie et la Turquie contient-il le germe d'un agrandissement de la puissance russe, incompatible avec les intérêts vitaux de l'Autriche? Sur ces points, surtout sur le dernier, le jugement de l'Empereur ne semble pas encore arrêté. S'il en est ainsi, c'est un fait digne d'être noté, car il pourra entraîner des conséquences incalculables. Si l'esprit du souverain hésite sur ce qui constitue l'essence de la question d'Orient, il est clair qu'on ne peut demander l'adoption d'une politique ferme, résolue et ne reculant pas devant l'éventualité d'une guerre avec la Russie.

2° L'empereur des Français mérite-t-il notre confiance? A-t-il réellement rompu avec la Révolution? Ne s'expose-t-on pas au danger d'échanger la tutelle russe contre celle des puissances occidentales?

J'ai répondu : « Napoléon sera conservateur, aussi longtemps qu'il sera l'allié de l'Autriche; mais du jour où l'Autriche prendra à son égard une attitude hostile, et sous l'empire de certaines circonstances, il redeviendra révolutionnaire. Dans la complication orientale, j'entends par hostile, non seulement la guerre avec lui,

Digitized by Google

mais une attitude à l'écart, en un mot la neutralité. Chaque pas vers l'indépendance, par rapport à la Russie, nous en vaudra autant vis-à-vis des puissances occidentales. »

Dans cette longue audience, j'épuisai la matière. C'était le seul entretien sérieux que j'ai eu avec l'Empereur. Il voulait me recevoir encore une fois avant mon départ; mais la chasse au coq de bruyère, que le jeune souverain aime passionnément, me priva de cet honneur. Je voyais d'ailleurs Sa Majesté, presque tous les jours, aux fêtes de la Cour et à des solennités publiques. Il était l'image de la santé, de la jeunesse, du bonheur, et avec cela si franchement amoureux que cela faisait plaisir à voir. Que Dieu le bénisse!

Cependant, les choses ont marché. Le général Hess est revenu de Berlin, le 22 avril. La convention qu'il a conclue avec le gouvernement prussien est datée du 20 avril. Je l'attribue simplement à l'intervention du Saint-Esprit, et encore lui fallait-il un grand effort, car à l'époque du départ du général, très russophile lui-même, pour la capitale prussienne on n'avait pu complètement tomber d'accord sur le but de sa mission et, à Berlin, on ne savait à quel saint se vouer, et on semblait parfaitement incapable de prendre une résolution. Néanmoins, Hess a obtenu la signature d'un traité d'alliance offensive et défensive très favorable à l'Autriche. C'est pour cela que je crois à un miracle.

Le premier effet produit à Vienne sera l'envoi de deux grands corps d'armée en Gallicie et en Bukovine. Cette résolution fut prise le 8 mai, dans une conférence

Digitized by Google

à laquelle assistaient Buol, Hess et le ministre des finances. En levant la séance, l'Empereur disait : « La question politique est résolue; reste l'exécution militaire. »

Tout bien considéré, grâce au sentiment du devoir qui anime l'Empereur, grâce à son vif désir de découvrir où est la vérité, nous avons, dans ces derniers jours, fait du chemin dans la bonne direction, et j'espère, j'aime à espérer que nous y persévérerons. Toute la question est là.

Lundi 15. — Revenu ce soir à Paris; j'apprends la mort de la charmante comtesse de Pralormo, décédée à Rome après une courte maladie.

Vendredi 19. — Aujourd'hui est mort à Palenze, à l'âge de quatre-vingt-six ans, l'illustre auteur de la *Restauration des sciences politiques*, Karl-Ludwig von Haller.

Dimanche 21. — A l'audience de l'empereur Napoléon. Il pense que la guerre avec la Russie se généralisera et finira par une coalition de l'Europe contre cette puissance. Si elle pousse les choses à l'extrême, il sera nécessaire de rétablir le grand-duché de Varsovie en assurant à l'Autriche et à la Prusse la possession de leurs provinces polonaises, etc... Ces projets de remaniement de la carte d'Europe, que je rencontre souvent au fond de l'esprit de l'empereur Napoléon III, ne peuvent guère plaire à Vienne, à Berlin, à Londres, ce que j'ai soin de ne pas lui laisser ignorer.

Digitized by Google

Mardi 23. — Aujourd'hui a été signé à Vienne un protocole reliant la convention anglo-française au traité austro-prussien et au protocole du *dimanche des Rameaux*, 9 avril. — A Vienne, la bombe a éclaté. La *Gazette officielle* de Vienne publie une lettre autographe de l'Empereur au baron Bach, ministre de l'intérieur, ordonnant le recrutement de 95,000 hommes et l'occupation militaire des frontières nord-est et sud-est de la monarchie.

Jeudi 25. — A Saint-Cloud, dîner de soixante couverts servi dans la grande galerie. Assis à côté de l'Impératrice. Elle appelait mon attention sur une légende espagnole : *Todos me miran y yo miro a uno*, et se mit à l'interpréter avec la vivacité, l'entrain et le sans-gêne qui font le charme des femmes espagnoles. Elle était redevenue Mlle de Montijo. En général, elle a le tact et le bon goût de ne jamais poser en Impératrice avec les personnes qu'elle a intimement connues avant de monter sur un trône ou, comme elle a l'habitude de dire, du temps où elle vivait dans le monde. Je lui rappelai que dans cette même galerie, il y a juste un an, j'ai eu avec son mari une conversation que je n'oublierai jamais. C'était la scène qu'il me fit en apprenant le mariage de l'archiduchesse Marie avec le duc de Brabant. « Oui, s'écria-t-elle, c'est ici que l'Empereur vous a dit : « Si vous épousez la Belgique, j'épouserai « la Suisse (alors foyer d'émigrés et d'émissaires révolu- « tionnaires) », et s'adressant à son voisin de gauche, l'Empereur, elle lui rappelait ce mot. Évidemment, ce n'était pas du goût de l'empereur Napoléon. Il avait

Digitized by Google

l'air maussade et ne lui fit aucune réponse; puis, se tournant vers moi, il me dit d'un ton sérieux : « C'est vrai; mais depuis nous avons formé de nouveaux liens. » C'est parfait; mais comment dormir tranquille quand on a affaire à un homme qui, à chaque instant, veut remanier la carte d'Europe et, quand il est de mauvaise humeur, nous menace de la Révolution?

Mercredi 31. — Ce mois, pour moi si riche d'ouvrage, d'émotions, de satisfactions et de craintes, se termine agréablement et prosaïquement. J'ai donné à dîner au nonce, à divers membres du corps diplomatique, à des personnages officiels, aux Werner de Mérode, Thiers, Mignet, miss Burdett Coutts, toujours flanquée de son médecin et de sa femme, Mr. et Mrs. Brown, etc., et j'ai comme toujours eu soin de classer et grouper mes convives d'après leur couleur politique, précaution nécessaire et pas toujours facile à Paris, où les anciens partis, vaincus dans l'État, portent encore la tête haute dans les salons et se trouvent à l'état de guerre avec les Tuileries. Mes collègues, à l'exception de Hatzfeld, qui, timidement et rarement, reçoit l'ancienne société, à laquelle sa femme appartient, ne font des politesses qu'au monde officiel. Pour ma part, j'ai maintenu mes listes d'invitations telles qu'elles étaient avant le coup d'État. Cela serait inconvenant et impossible aux anciennes Cours; mais dans un pays où, depuis que les grandes conquêtes de 1789 sont devenues chair et os, les régimes changent et se succèdent avec la régularité d'une horloge, la liberté que je prends me semble parfaitement justifiée. D'ailleurs, le prin-

Digitized by Google

cipe des légitimistes est le nôtre, et il me semblerait indigne de l'Autriche de leur fermer les maisons de ses représentants. Aux Tuileries mon attitude déplut. Quelques personnages de la Cour, soit par excès de zèle personnel, soit par ordre de l'Empereur, très susceptible en pareille matière, ont cru devoir me faire, dans les formes les plus polies, des observations que j'ai laissées sans réponse. Mais lorsqu'un soir, à dîner, l'Impératrice m'a attaqué sur ce point, je lui ai dit : « Vous honorez de vos visites comme par le passé Mme Delessert, qui ne se cache pas de ses sentiments orléanistes. — C'est vrai, répondit Sa Majesté; elle a été très bonne pour moi avant mes grandeurs. Je ne renie pas mes amis de la veille. — C'est parfait, ai-je répliqué, l'Impératrice me permettra de continuer à suivre son exemple. » Les choses en sont restées là et depuis ce jour-là on me laisse tranquille.

On mande d'Athènes que le général Forey a débarqué au Pirée six mille Français et mis l'embargo sur les bâtiments grecs. Le roi Othon, se laissant faire une douce violence, a aussitôt accordé toutes les demandes de la France et de l'Angleterre, déclaré sa neutralité et renvoyé son ministère.

JUIN

Samedi 3. — Les gouvernements secondaires de l'Allemagne, la Bavière et la Saxe en tête, font de la haute politique à Bamberg. Ils ne veulent accéder au traité prussien qu'au moyen d'un vote de la diète de

Digitized by Google

Francfort ; ils demandent en outre que la sommation à adresser à la Russie soit ajournée et que les puissances occidentales suspendent ou s'engagent à cesser les hostilités.

Dimanche 4. — Pentecôte. Vu l'Empereur à Saint-Cloud. Il est très content de la situation, pense que la coalition européenne contre la Russie ne deviendra parfaite que l'année prochaine au printemps. « Alors, disait-il, viendra la grande débâcle, et la paix en automne. » — Le soir, chez miss Burdett Coutts. C'est une bonne personne, pleine de bon sens et fort aimable, mais trop riche pour être heureuse. La richesse hors ligne ne donne pas le bonheur. Douée d'un cœur tendre, miss Coutts, quoiqu'elle ait depuis longtemps dépassé le méridien de la vie, rêve encore les douceurs de l'hyménée. Mais, hélas! Mr. et Mrs. Brown, ses anges gardiens, ses cerbères si on veut, qui l'ont un peu confisquée à leur profit, sont là pour veiller sur elle. Dans chaque visiteur du sexe masculin, ils voient un prétendant à la main de la propriétaire d'une des plus anciennes et plus riches maisons de banque de Londres. Et en effet leur nombre a été légion. Louis-Napoléon en était lors de ses années d'exil passées en Angleterre. Il en a été pour sa peine et la grande héritière du *City* a manqué de monter sur le trône de France.

Mercredi 7. — Avec lady Cowley et la duchesse de Mouchy vu la collection du baron Pichon, dans son hôtel, bâti en 1658 dans l'île Saint-Louis. Cette petite maison, le mobilier, la vaisselle magnifique, les

Digitized by Google

ustensiles, tout appartient au siècle du Roi-Soleil.

Le comte Imre Széchényi, porteur de notre sommation, a quitté Vienne le 3, se rendant à Saint-Pétersbourg. Nous demandons à la Russie l'engagement d'une prompte évacuation des Principautés, et, dans une dépêche réservée, la promesse de régler, de concert avec les autres grandes puissances réunies en congrès, le sort des sujets grecs de la Turquie, à la seule condition que l'armée turque et les troupes auxiliaires anglo-françaises s'abstiennent de passer la rive gauche du Danube. Nous aurions peut-être mieux fait de nous borner à une simple sommation demandant l'évacuation des Principautés au lieu de mettre en perspective un armistice auquel, nous devions le savoir, l'Angleterre et la France ne consentiront pas.

Jeudi 8. — Drouyn de Lhuys, enchanté du ton péremptoire de notre dépêche de sommation à Valentin Esterhazy, ne me cache pas son mécontentement de nous voir, par la dépêche confidentielle, ouvrir une échappatoire à l'empereur Nicolas.

Dimanche 11. — Des nouvelles importantes de Moldavie. Paskiévich a transféré son quartier général des bords du Danube à Jassy et fait avancer des troupes sur la grande route vers la Bukovine. C'est la réponse à notre concentration de forces en Gallicie et Transylvanie.

Mercredi 14. — Le 8, l'empereur François-Joseph et le roi de Prusse se sont rencontrés à Tetschen, chez les

Digitized by Google

Thun. Cette entrevue, si elle n'a pas d'autre résultat, mettra, au moins, fin au soi-disant congrès de Bamberg. On est convenu à Tetschen de considérer tout ce qui s'y fait comme nul et non avenu.

Jeudi 15. — Aujourd'hui a expiré à Heidelberg, après une longue et cruelle maladie, cette chère et aimable Mme Narichkin. Elle souffrait d'un cancer à la gorge et est, littéralement, morte de faim.

Samedi 17. — Nous avons conclu avec la Porte deux conventions, dont l'une nous autorise à occuper l'Albanie, le Monténégro, la Bosnie; par l'autre nous avons acquis le droit d'occuper les Principautés danubiennes!! Quel chemin fait depuis juin 1853!

Dimanche 18. — La prépondérance de la Russie en Turquie date de l'époque où, il y a quatre-vingts ans, la Porte a cessé d'être la terreur de la chrétienté et provient du besoin, non satisfait, des rayas d'un secours que l'Europe refuse et que la Russie leur fait espérer. Toute la question d'Orient est là. Qu'on mette les rayas dans une situation où ils n'éprouvent plus ce besoin, et la prépondérance russe dans l'empire ottoman disparaîtra aussitôt. Il s'ensuit que la complète émancipation religieuse, politique et administrative des sujets chrétiens de la Porte, à laquelle on pourrait laisser une suzeraineté nominale, le droit de garnison dans quelques places fortes et la perception d'un tribut annuel, constitue la solution de la question d'Orient. Le protectorat sur les sujets chrétiens de la

Digitized by Google

Porte serait exercé par l'Autriche dans les pays situés entre ses frontières, la mer Noire et l'Adriatique; par l'Angleterre et la France, conjointement, dans la Macédoine, l'Épire et l'Albanie méridionale. La Porte garderait comme une sorte de tête de pont asiatique la ville de Constantinople et le pays situé au sud du Balkan, qui accueillerait, peu à peu, les éléments turcs des provinces chrétiennes, dorénavant délivrées du joug des pachas. Le delta du Danube sera enlevé à la Russie, et la mer Noire cessera d'être un lac russe. Ces idées, je les ai développées dans mes dépêches du 14. Plus j'y pense, plus je les trouve justes et pratiques.

Mardi 20. — Longue promenade, sur les boulevards, avec M. Thiers. Il est impossible de s'exprimer avec plus de bon sens sur la politique de l'empereur Napoléon III. Il trouve que dans l'intérêt de la cause les Principautés devraient être données à l'Autriche sans compensation.

Mercredi 21. — Le baron de Mecklembourg, un de ces hommes qu'on ménage parce qu'on les craint, est mort subitement la nuit dernière. Je l'avais encore vu à l'Union vers minuit. C'était un homme colérique, caustique, malveillant dans ses propos toujours spirituels et cassants. Il fréquentait la Bourse et hier, en rentrant du cercle, trouve chez lui des hommes d'affaires qui l'attendaient. En les voyant à cette heure indue, il s'emporte : « Que le diable m'emporte! » s'écria-t-il. A ces mots il tombe raide mort, foudroyé par une attaque d'apoplexie.

Digitized by Google

Jeudi 22. — Nous sommes toujours à attendre la réponse du cabinet russe à notre sommation. Les colères du premier moment ont fait place à la réflexion et on hésite avant de prendre une détermination. Mais je pense que c'est à Vienne qu'aura lieu la véritable crise. S'y contentera-t-on d'une demi-solution? Sur les bords du Danube les choses prennent une tournure mauvaise pour la Russie. Les princes Paskiévich et Gortschakoff légèrement, le général Schilders très grièvement, le général Luders mortellement blessés. La peste, la mort, le découragement dans l'armée russe devant Silistrie. Les Anglo-Français campés à Varna, Gallipoli et Constantinople. Les flottes commandées par les amiraux. Charles Napier et Perceval-Duchêne, réunies enfin dans la Baltique, croisent entre Helsingfors et Revel, jusqu'ici sans aucun résultat.

Vendredi 23. — Travaillé avec Drouyn de Lhuys. Bourgueney croit s'apercevoir chez nous de dispositions plus résolues que dans les derniers temps. C'est égal. Si la Russie s'engage à évacuer les Principautés, les embarras n'en seront pas moins grands à Vienne.

Samedi 24. — Persigny, ministre de l'intérieur, remplacé par Billault. On ne connaît pas encore le véritable motif de la retraite de l'ami le plus fidèle et le plus dévoué de l'empereur Napoléon; mais on m'assure que l'influence de sa jeune femme (Mlle Ney) sur le ministre et son immixtion dans des affaires qui ne concernent pas son département y étaient pour

Digitized by Google

beaucoup. Morny et Flahaut avaient travaillé à la chute de Persigny pour le remplacer par Baroche, leur créature. Mais l'Empereur a choisi Billault qui n'est pas de leurs amis. — Lady William et son fils Odo Russell ont dîné chez moi. On n'a pas plus d'esprit que la mère, et pas plus de bon sens que le fils.

Lundi 26. — Le *Moniteur* donne un rapport du consul de France à Belgrade, disant que le siège de Silistrie a été levé et que l'armée russe se retire derrière le Pruth. — Encore pas de réponse à notre sommation. — Drouyn de Lhuys m'assure que la démission de Persigny n'a aucune importance politique. Cowley était enclin à y voir une victoire de la coterie russophile et un symptôme fâcheux pour l'alliance anglo-française. Drouyn de Lhuys donne à cette version un démenti positif; mais il admet que c'est dans ce but qu'on a cherché de se débarrasser de Persigny, en faisant valoir son incapacité administrative, généralement reconnue. Il est persuadé que l'intention de ces messieurs n'a pas échappé à la sagacité de l'Empereur.

Mardi 27. — Grande agitation dans le corps diplomatique. Les visites se succèdent toute la matinée; tout le monde me demande si la réponse est arrivée.

JUILLET

Samedi 1er. — J'ai communiqué à Drouyn de Lhuys les dernières nouvelles reçues de Vienne. Le général

Digitized by Google

Coronini pénétrera demain en Valachie et occupera les positions abandonnées par les troupes russes, qu'il n'attaquerait que dans le cas où ils feraient mine de les réoccuper. — Comme la réponse russe n'est pas encore arrivée à Vienne, il est évident que nous ne pouvons pas, dès à présent, prendre l'offensive.

Lundi 3. — A Vienne, on attend avec une impatience croissante la réponse de la Russie. La levée du siège de Silistrie et l'état déplorable de l'armée russe du Danube refroidissent l'ardeur de nos russophiles. Voilà comment est le monde.

Mercredi 5. — Reçu le courrier Rettich. Voici ce qu'il m'apporte. Nous acceptons en principe les idées françaises au sujet des garanties à demander à la Russie : 1° les bouches du Danube placées sous la surveillance des puissances européennes ; 2° le protectorat russe des Principautés changé en protectorat européen, spécialement autrichien ; 3° le protectorat religieux au profit des sujets chrétiens de la Porte exercé en commun par les grandes puissances ; 4° revision du traité de 1841 concernant la clôture du Bosphore et des Dardanelles. Sur ce dernier point nous inclinons vers les idées de l'Angleterre, qui veut que la Russie s'engage à n'entretenir qu'un nombre limité de bâtiments de guerre dans la mer Noire. — Tout ceci, nous l'acceptons parce que le bon sens et la logique l'exigent, et cependant nous nous flattons encore de pouvoir obtenir tous ces résultats sans prendre part à la guerre.

Digitized by Google

Le roi de Prusse informé de l'entrée imminente de nos troupes dans les parties de la Valachie qui ont été évacuées par les Russes, quoique la réponse à notre sommation ne fût pas encore arrivée, a fait déclarer verbalement par Arnim qu'il se considérait comme dégagé des devoirs que lui imposait le traité du 20 avril. Buol a demandé que cette ouverture fût formulée dans une déclaration écrite. Nous l'attendons encore. A Berlin on fait semblant d'ignorer cet incident qu'on explique par un malentendu et les choses en restent là. — Hess a rejoint l'armée et publié un ordre du jour dans lequel il parle de tout, excepté de l'ennemi à combattre, en quoi il a bien fait car il n'y pas encore d'ennemi.

Huit à dix mille hommes sous le commandement de Baraguay-d'Hilliers seront transportés dans la Baltique à bord de bâtiments anglais.

Jeudi 6. — Le prince Gortschakoff est arrivé à Vienne, porteur de la réponse à notre sommation, dont ni Drouyn ni moi ne connaissons le contenu.

Lundi 10. — Nos relations avec la Prusse fixent en ce moment l'attention des diplomates. Il paraît que nous tâchons d'obtenir d'elle par des paroles doucereuses ce qu'elle accorderait probablement avec plus d'empressement, si nous lui tenions un langage ferme et précis. — En attendant, l'entrée de nos troupes dans la Valachie, évacuée par les Russes avant l'arrivée de la réponse du comte Nesselrode à notre sommation, est ajournée, parce que les Russes non seulement n'évacuent pas la Valachie, mais, au contraire, semblent

Digitized by Google

vouloir réoccuper les positions déjà abandonnées ; parce que, dans l'entre-temps, la réponse russe est arrivée ; enfin, parce qu'on ne veut pas donner à la Prusse un prétexte de se dégager du traité du 20 avril. Comment la réponse russe sera-t-elle jugée à Vienne? Il y a des symptômes qui font espérer que nous ne nous laisserons pas ébranler. Je suis moins sûr de notre conduite vis-à-vis de la Prusse.

J'ai écrit hier à Vienne (1) : « Ici la grande préoccupation est la Prusse. On craint que ses hésitations ne nous arrêtent. Pour ma part, je suis convaincu qu'il n'en sera rien. Quand il y a trois puissances d'un côté et une seule de l'autre, la Prusse ne fait plus la majorité. Elle cesse alors d'être grande puissance. C'est, en effet, son cas aujourd'hui... Je crois de plus en plus qu'il faudrait tâcher de lier la France et l'Angleterre à nous (avec ou sans la Prusse qui, de toute manière, nous suivrait bientôt) *moyennant un traité,* par lequel les puissances s'engageraient à consacrer tous leurs moyens d'action au but commun, dont le minimum se trouve défini par les quatre points sur lesquels nous sommes si heureusement tombés d'accord avec la France et l'Angleterre. Peut-on sérieusement croire que la Russie recule sincèrement? Peut-elle accorder ces quatre points sans faire la guerre? Pouvons-nous lui demander moins sans nous compromettre devant l'Europe et sans nous brouiller avec les puissances maritimes? Qu'ensuit-il, si ce n'est la guerre avec la Russie? Cela étant, il est indispensable, si je ne me

(1) Lettre particulière au comte de Buol, du 9 juillet.

Digitized by Google

trompe, d'obtenir qu'elles (la France et l'Angleterre) s'engagent avec *tous* leurs moyens et *toutes* leurs ressources; car, autrement, elles pourraient concourir seulement avec une partie de leurs forces, tandis que l'Autriche, vu sa situation géographique, n'est pas maîtresse de définir d'avance la somme des efforts qu'elle devra faire dans une guerre avec la Russie... Ce qu'on craint beaucoup ici, c'est de nous voir prendre en Valachie le rôle d'une puissance médiatrice qui s'interpose entre les belligérants. Il serait désirable d'éviter, dans les proclamations de nos généraux qui entreront dans les Principautés, tout ce qui pourrait donner lieu à de pareilles interprétations. Le meilleur parti serait de se référer en toutes occasions au traité de Constantinople du 14 juin. »

Mardi 11. — L'Empereur est parti pour Calais. Il y assistera à l'embarquement de 10,000 Français que des bâtiments anglais transporteront dans la Baltique. C'est sans exemple dans l'histoire des deux pays.

Jeudi 13. — La diplomatie prussienne fait de nouvelles chicanes qui, à Vienne donnent lieu à de nouvelles hésitations. Comment ne pas se décourager?

Vendredi 14. — Les nouvelles incertitudes à Vienne sont pour moi un chagrin de cœur. — Dix-huit mille Anglo-Français ont rejoint l'armée turque près de Roustchouk sur le Danube, et nos deux cent mille hommes restent inactifs sur nos frontières et laissent à d'autres le soin de livrer nos batailles. A ce sujet Drouyn de

Digitized by Google

Lhuys s'est exprimé avec une certaine amertume. Que pouvais-je lui répondre?

Samedi 15. — J'écris à mon ministre (1) : « Que la France soit bien sincèrement décidée à faire la guerre à la Russie, c'est ce qu'on ne peut plus raisonnablement révoquer en doute. Qu'elle veuille aussi sincèrement coopérer avec nous, c'est ce que prouve la note du maréchal Vaillant. Elle est fort curieuse, cette note. Ce maréchal est un brave homme qui inspire et mérite d'inspirer de la confiance. Le grand embarras pour nous est toujours la Prusse. Je me suis déjà permis de vous dire mon opinion là-dessus. Moins nous compterons avec elle, plus elle comptera avec nous. »

Mardi 18. — Nous voilà enfin arrivés à une entente avec les puissances occidentales sur les garanties à demander à la Russie. Il s'agit maintenant de la formuler officiellement. Néanmoins, c'est un grand progrès dans la bonne direction. Ces garanties sont : 1° l'Europe (l'Autriche) se charge du protectorat politique dans les Principautés danubiennes ; 2° tous les sujets chrétiens de la Porte seront placés sous la protection *commune* des cinq grandes puissances ; 3° les bouches du Danube placées sous la surveillance de l'Europe ; 4° revision du traité de 1841 concernant les détroits, en sorte que la Russie cesse d'être la maîtresse de la mer Noire. Nul doute que la Prusse ne proteste contre ces stipulations. J'espère que nous passerons outre.

(1) Lettre particulière du comte de Buol, du 15 juillet.

Digitized by Google

Mercredi 19. — Tous ces jours-ci, des entrevues avec Drouyn de Lhuys. — A Vienne, on commence à comprendre qu'au lieu de nous laisser arrêter par les scrupules du cabinet de Berlin il nous faudra le prendre à la remorque. Si l'Autriche, la France et l'Angleterre arrivent à une entente, la Prusse accédera. Elle ne comporte pas l'isolement. — En Espagne la révolte militaire triomphe. A Madrid, des émeutes avant-hier et hier. Espartero à Saragosse. Le ministère renversé.

Vendredi 21. — Le pauvre Woronzoff-Dachkoff est mort le 10, du choléra, à Saint-Pétersbourg. — Bourqueney mande que Buol a fait appeler lui et Westmoreland pour constater l'absence de la Prusse du concert européen. Son langage net et précis fait penser à l'ambassadeur de France que l'empereur François-Joseph est résolu à la guerre avec la Russie. (Ce bon Bourqueney est toujours un peu optimiste.)

Samedi 22. — Mes rapports d'aujourd'hui, expédiés par courrier, contiennent un exposé général de la situation du moment et recommandent la conclusion d'une triple alliance avec les puissances occidentales, abandonnant à la Prusse d'y accéder plus tard,

Lundi 24. — Des dépêches et une lettre particulière de Buol, reçues ce matin par courrier, très peu conformes aux appréciations de Bourqueney, peignent en couleurs vives les dispositions qui prédominent chez nous en haut lieu. On s'y flatte toujours de l'espoir

Digitized by Google

d'intimider la Russie et de l'induire, par des *démonstrations* militaires, à accepter les quatre points, y compris le renoncement à son protectorat politique et religieux! En ce qui concerne la Prusse, aucune résolution définitive n'est encore prise. Cependant, mes idées sur la nécessité de conclure une triple alliance gagnent évidemment du terrain. Dans mes dépêches du 22 j'avais, une fois de plus, insisté sur ce dernier point, et aujourd'hui le courrier expédié de Vienne le 21 m'apporte, par une dépêche réservée, l'ordre d'entrer en pourparlers avec Drouyn de Lhuys sur la conclusion d'un pareil traité. C'est maintenant le nœud de la situation. Je me rendis aussitôt chez le ministre, auquel je communiquai officiellement la réponse russe à notre sommation. Mais l'essentiel est d'entrer, au moyen du triple traité, aussi promptement que possible dans une nouvelle phase. Nous résolûmes de faire précéder le traité d'alliance d'un échange de notes. Aujourd'hui la diète de Francfort a accédé à notre traité avec la Prusse.

Mercredi 26. — Drouyn de Lhuys vient chez moi pour me montrer les projets de deux notes et du triple traité qu'il a déjà communiqués au conseil. Je les trouvai parfaits, sauf une petite modification que je demandai et qui fut aussitôt adoptée.

Jeudi 27. — Lord Clarendon approuve et s'approprie nos rédactions. Je les envoie à Vienne par le comte Traun. — L'emprunt national autrichien de 350 à 500 millions marche fort bien.

Digitized by Google

Vendredi 28. — Je viens d'apprendre la mort de la princesse de Wasa, fille de la grande-duchesse de Bade. Quelle belle femme, il y a un peu moins de trente ans! C'était ma première flamme. Je l'adorais comme les mages adoraient le soleil, la lune, les astres. Mon étoile brillait dans une loge et je la contemplais d'un fauteuil d'orchestre du *Burgtheater*. J'étudiais alors la philosophie. Dans une autre loge, on voyait une autre beauté hors ligne, l'incomparable comtesse Mélanie Zichy, plus tard femme du chancelier d'État, prince de Metternich, qui, hélas! il y a quelques mois, a disparu de ce monde. Je ne pressentais pas alors qu'elle serait un jour ma gracieuse et constante protectrice, guidant mes premiers pas dans la société de Vienne et m'aidant à gravir les premières marches glissantes de l'escalier qui mène aux régions supérieures de la diplomatie.

Dimanche 29. — La marquise de Saint-Aulaire, mère de l'ambassadeur comte de Saint-Aulaire, est morte, ces jours-ci, à Étioles, à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans. — J'allais de temps à autre, toujours en compagnie de la duchesse Decazes, fille du comte de Saint-Aulaire, passer les dimanches à Étioles. Nous pouvions alors la voir, appuyée sur sa canne, se promener toute seule dans le parc. Elle aimait la solitude. Son fils, presque octogénaire — un modèle de fils, d'époux, de père — ne pénétrait dans sa chambre que quand il voyait la clef laissée dans la serrure en dehors de la porte. On me dit que Mme de Saint-Aulaire n'a pas quitté Étioles pendant toute la Terreur et qu'elle n'a jamais été molestée.

Digitized by Google

J'ai encore écrit avant-hier et aujourd'hui au comte de Buol dans le but de lui fournir des armes nouvelles contre nos russophiles, qui remuent ciel et terre pour empêcher la vérité de pénétrer dans la plus haute région du pouvoir (1) :

« Recommandez, je vous en prie, à Vienne (c'est-à-dire à l'Empereur) qu'on prenne promptement une résolution au sujet du (triple) traité, car si l'on tarde, la France et l'Angleterre nous échapperont. Je suis à bout d'expédients.

« Je n'ai pas besoin de vous dire que j'ai relevé à plusieurs reprises, et que Drouyn de Lhuys en a fait autant dans ses pourparlers confidentiels avec Londres, que c'était en votre nom personnel et très confidentiellement, que vous m'aviez chargé de mettre sur le tapis le projet du triple traité. — On est ici très mécontent du début du lieutenant-colonel Kalik au quartier général des alliés et d'une lettre du général Hess, d'où il résulterait que l'Autriche veut occuper seule les Principautés et en exclure d'avance les troupes anglo-françaises. Des malentendus pareils sont inévitables. Comment peut-on exiger que des militaires se rendent compte des nuances politiques de la situation, aussi anormale que compliquée, qui n'est ni la paix ni la guerre? Raison de plus d'en sortir promptement.

« Il y a plusieurs symptômes, je ne dis pas des faits positifs, qui me font penser qu'il sera nécessaire que nos généraux, au moyen d'instructions positives qu'ils recevraient à cet effet, se pénètrent de la nature de

(1) Lettres particulières au comte de Buol, des 27 et 29 juillet.

Digitized by Google

notre attitude et, par conséquent, de celle de leur mission; qu'ils sachent bien que ce n'est pas en puissance neutre (avec des sympathies pour la Russie et des méfiances pour les puissances occidentales) que l'Autriche se dispose à intervenir militairement.

« Cette erreur semble exister dans notre armée, et, ou je me trompe fort, elle vous donnera encore du fil à retordre. Mais les grandes choses ne s'accomplissent qu'à la sueur de notre front. Pourquoi Ève a-t-elle mangé la pomme?...

« Permettez-moi de vous dire comment je m'imagine que nous pourrions procéder : signer les notes sans délai, les communiquer à Saint-Pétersbourg et indiquer confidentiellement qu'il ne s'agit pas, à leur sujet, d'entrer en négociations, mais de dire oui on non;

« Signer le traité à trois; le communiquer aussitôt confidentiellement à Saint-Péterbourg, en ajoutant que l'époque de l'échange de ratifications sera celle de notre entrée, pacifique ou de vive force, dans les Principautés;

« Donner l'ordre au général Hess de se préparer pour l'entrée à jour fixe, lui faire connaître le traité, le charger d'éviter tout ce qui pourrait blesser les susceptibilités des gouvernements anglais et français, de vivre en bons camarades avec les commandants de leurs forces, de s'occuper seulement des opérations militaires et en aucune manière de politique;

« Adresser à la Prusse l'invitation officielle de mobiliser en vertu du traité du 20 avril, en invoquant le *casus fœderis;* lui communiquer en même temps confidentiellement le texte des notes et du traité, *après que*

Digitized by Google

ces pièces auront été signées, et sans l'engager à y accéder. Lorsqu'elle se plaindra de ce procédé, répondre fort poliment qu'il nous était imposé par sa retraite de la conférence; ajouter que sur sa demande elle serait de nouveau admise à la conférence pour y déclarer son adhésion au triple traité; lui faire observer que ce triple traité était en partie analogue et en partie étranger, mais pas contraire, au but et à l'essence du traité du 20 avril. »

AOUT

Mercredi 2. — Nos projets de notes et de traité ont été acceptés à Vienne. C'est une grande nouvelle. A Londres on demande des modifications insignifiantes et inutiles. — L'armée russe fait un monvement rétrograde vers le Sereth.

Jeudi 3. — Le choléra fait des progrès à Paris et des ravages dans le Midi de la France.

Samedi 5. — Drouyn de Lhuys me prie de passer chez lui le plus tôt possible. Il me communique les derniers rapports de Bourqueney. L'empereur François-Joseph, de retour d'Ischl, a accepté les notes et autorisé Buol à les échanger dès à présent. Sa Majesté approuvera également le texte du traité, mais ne veut le signer qu'après que l'empereur de Russie aurait rejeté les quatre points énumérés dans les notes et refusé l'évacuation complète et immédiate des Princi-

Digitized by Google

pautés. C'est un nouveau retard, mais un retard limité en ce sens que Valentin Esterhazy a reçu l'ordre de demander au cabinet russe la réponse à notre *ultimatum* dans l'espace de huit jours, lequel expiré, il prendra ses passeports. Néanmoins je regrette ce refus de Sa Majesté de signer le triple traité en même temps que les notes seront échangées, parce que je crains de nouveaux incidents, qui pourraient mettre tout en question. Ces hésitations, je les attribue à l'impression mauvaise que les dernières dépêches de Colloredo (du 28 juillet) ont produites à Vienne. J'en avais le pressentiment en les lisant à leur passage par Paris (1). Le comte Colloredo est un adversaire décidé de la Russie, en autant qu'il lui soit possible d'être décidé. Aussi longtemps que la Cour de Vienne penchait vers la Russie, il travaillait, pas énergiquement il est vrai, dans un sens antirusse. Mais lorsque notre gouvernement faisait mine de rompre avec la Russie, il changea de langage. Dans tous ses rapports, et plus encore dans sa correspondance particulière avec Buol, il faisait ressortir les dangers d'une guerre avec la Russie, nous mettait en garde contre l'alliance anglo-française; tâchait, en un mot, d'inspirer de l'irrésolution alors qu'il était déjà trop tard de reculer. Tout le long de ses dépêches je lisais, entre les lignes, la peur qu'il a de se rendre en partie responsable de la guerre avec la Russie. Si on l'écoute, ce sera à lui que nous devrons d'échouer en entrant dans le port.

(1) Les dépêches de l'ambassadeur de Londres sont toujours expédiées sous cachet volant pour que le chef de l'ambassade de Paris puisse en prendre connaissance.

Digitized by Google

Dimanche 6. — Il paraît certain que les troupes anglo-françaises se dirigeront vers la Crimée. C'est ce que l'Angleterre a toujours voulu. Elle entraîne la France, grâce à nos hésitations.

Lundi 7. — Clarendon nous boude et se plaint de notre prédilection pour la France. Nous avons trouvé le moyen de ne plaire à personne.

Mercredi 9. — Drouyn de Lhuys a reçu, par le télégraphe, des nouvelles de la plus haute importance. Le 7, le prince de Gortschakoff informe le comte Buol de l'ordre donné par l'empereur Nicolas d'évacuer complètement les deux Principautés. Buol répond qu'il en prend acte, mais que l'évacuation de ces pays ne change en rien les obligations que l'Autriche prend en signant les protocoles. Le lendemain, ainsi hier, Buol procède à la signature et à l'échange des notes élaborées par Drouyn de Lhuys et moi et contenant les quatre points (1) que les puissances s'engagent à considérer comme le *minimum* à demander à la Russie dans les négociations de paix. Mais ces quatre points que Buol recommande à l'acceptation de l'empereur Nicolas, que sont-ils, si ce n'est le renoncement à tout ce qui faisait, depuis Pierre le Grand, la vie politique de la Russie?

S'appropriant les idées exposées dans mon rapport secret du 22 juillet, le cabinet impérial s'est décidé à laisser la Prusse de côté. Nous verrons combien de temps elle pourra supporter l'isolement.

(1) Voir plus haut dans les notes signées : l'article 3 dit que le Danube sera placé sous le régime de l'acte du congrès de Vienne.

Digitized by Google

Jeudi 10. — Hier, lors d'un voyage en Tyrol, où il botanisait, le roi de Saxe mourut soudainement à la suite d'un accident de voiture. Bon, honnête, juste, affable, fort aimé de ses sujets et maintenant universellement regretté, Frédéric-Auguste n'avait qu'un tort, celui d'aimer trop les plantes. Pour satisfaire ce goût qui était devenu une passion, il se rendait presque tous les ans en Tyrol, où il devait trouver une mort prématurée. Un jour, à une excursion dans la Suisse saxonne, un étranger qui ne le connaissait pas lui ayant demandé qui il était, Sa Majesté répondit : Botanicien et un peu aussi — *nebenbei* — roi de Saxe.

Vendredi 11. — Moustier télégraphie de Berlin : le roi, consterné de l'échange des notes, lui a fait savoir par Manteuffel qu'il ne comptait pas se séparer des puissances, qu'il tenait surtout à l'alliance de la France, qu'il avait recommandé à la Cour de Saint-Pétersbourg d'accepter les quatre points (!), qu'il enverrait le général Wedel à Paris pour complimenter l'empereur Napoléon, etc. Manteuffel parle déjà de la signature des notes par la Prusse, etc., si vite se sont réalisées les prévisions que je ne cessais de réitérer dans ma correspondance avec Buol.

Mercredi 16. — Le 10, Buol a chargé Valentin Esterhazy de communiquer à Nesselrode le rejet par les cabinets de Paris et de Londres de la réponse russe du 29 juin à notre sommation du 3 juin et les deux notes du 8 août. Nous informons le chancelier russe de l'occupation des Principautés par nos troupes au nom et

Digitized by Google

sur l'invitation du souverain légitime. Enfin, nous recommandons à Saint-Pétersbourg l'acceptation inconditionnelle des quatre points. Pour ce cas, nous proposerons un armistice à Paris et à Londres. Comme depuis l'expédition de ces ordres à notre ministre à Saint-Pétersbourg, les Anglo-Français ont attaqué Bomarsund et que hier, le 15, la grande expédition destinée à envahir la Crimée a dû mettre à la voile, il est clair que, pour le moment, il ne peut pas être question de pourparlers pour l'armistice.

Notre situation est excellente. C'est *nous* qui avons délogé les Russes des Principautés. Le théâtre de la guerre est transféré sur les côtes de la mer Noire, ce qui, dans la phase actuelle, exclut notre participation à la guerre, à moins d'être attaqués par les Russes, ce qui est peu probable. Si Sébastopol est pris, il est probable que l'Empereur accepte les quatre points. S'il en est ainsi, nous aurons atteint notre but parfaitement, sans tirer l'épée. Sinon, les puissances occidentales seront obligées à faire de nouveaux efforts, car elles se sont engagées *au minimum* des quatre points. En attendant, il paraît que, pendant l'hiver prochain, nous pourrons éviter la guerre.

Samedi 19. — Nous nous engageons à défendre la Turquie d'Europe contre de nouvelles attaques de la Russie.

Jeudi 24. — Le 20, nos troupes sont entrées en Valachie.

Digitized by Google

Vendredi 25. — Le 20, les souscriptions de notre emprunt national dépassaient quatre cents millions de florins. Ici le choléra diminue, mais environ cent personnes meurent encore par jour. L'épidémie augmente, au contraire, en Italie et en Allemagne.

SEPTEMBRE

Vendredi 1er. — Passé une partie de la matinée fort agréablement chez la comtesse Frédéric Thun, née Saint-Quentin. C'est une femme distinguée par l'esprit et l'instruction; c'est aussi un cœur droit qui ne transige pas sur les principes.

Samedi 2. — La réponse de l'empereur Nicolas à nos ouvertures du 10 août (les quatre points) est un refus net.

Jeudi 7. — Le comte de Buol m'écrit que ce refus ne constitue pas, pour le moment, un cas de guerre; en quoi, je crois, il a parfaitement raison.

Dimanche 10. — Drouyn de Lhuys, qui s'était flatté de nous voir déclarer la guerre, ne put cacher son dépit lorsque je lui déclarai, au nom de mon gouvernement, que l'Autriche, maintenant tous ses engagements du 8 août, ne prendrait pas, en ce moment-ci, l'offensive contre la Russie. Je pense que, dans les circonstances données, nous ne pouvons pas agir autrement.

Digitized by Google

Mercredi 27. — Drouyn de Lhuys semble avoir pris son parti de notre attitude. Il considère comme imminente la prise de Sébastopol.

Samedi 30. — Victoire brillante remportée par les alliés, le 20, sur les bords de l'Alma. La nouvelle de la prise de Sébastopol mérite confirmation.

OCTOBRE

Dimanche 1er. — Personne ne doute de la prise de Sébastopol. Grand enthousiasme dans Paris. Buol me charge par le télégraphe de faire ses félicitations à Drouyn de Lhuys à l'occasion des succès brillants obtenus en Crimée.

Lundi 2. — Une dépêche télégraphique de l'empereur François-Joseph me charge d'un semblable message pour l'empereur Napoléon III.

Mercredi 4. — Le public attend avec une grande impatience la confirmation officielle de la prise de Sébastopol. Ce soir Bourqueney mande par le télégraphe que le *Tartar* qui a, le premier, porté cette nouvelle à Bucharest, a simplement menti. Le curieux est que les gouvernements autrichien, anglais, français, sans en attendre la confirmation, y ont ajouté foi.

Jeudi 5. — Je me suis acquitté ce matin, à Saint-Cloud, de la commission de mon souverain, en disant à

Digitized by Google

l'empereur Napoléon que mon auguste maître s'associait de grand cœur à toutes les espérances, qui se rattachaient aux grands faits d'armes des alliés. Pendant cette audience, l'Empereur, comme moi en redingote, fumait une prodigieuse quantité de cigarettes. Hâlé par la vie de camp de Boulogne, il avait fort bonne mine et était en bonne humeur. Dans le courant de cette causerie, car ce n'était pas autre chose, il revint de nouveau à l'idée de restaurer le grand-duché de Varsovie, mais non, ajouta-t-il, la grande Pologne.

Vendredi 6. — Le courrier Hillinger m'apporte des dépêches importantes. Colloredo à Londres et moi ici, nous sommes chargés de proposer la reprise des conférences de Vienne et la conclusion d'un triple traité. La paternité du projet de traité, joint aux dépêches de Buol, appartient à Bourqueney. — Je trouve Drouyn de Lhuys nerveux et peu enclin à accepter nos propositions. Mais ce n'est qu'une pure comédie.

Samedi 8. — Nous avons reçu aujourd'hui la nouvelle de la mort du maréchal Saint-Arnaud. Miné depuis longtemps par différentes maladies, il se sentait condamné avant de partir pour la guerre. Il me l'a dit lui-même. Mais sa déplorable santé ne l'empêchait pas de faire les préparatifs de l'expédition de Crimée et de remporter avec lord Raglan la victoire de l'Alma. Ses antécédents, dit-on, laissaient peut-être à désirer; dans le commerce de la vie il prenait parfois les dehors du mime; mais, après avoir virilement lutté avec la mort, il a fait une fin chrétienne et édifiante, la fin d'un héros

Digitized by Google

et d'un martyr. *Mors conspicua.* Il succomba le 29 septembre, à bord d'un vaisseau qui devait le transporter à Sébastopol. Canrobert a pris le commandement.

Lundi 9. — Une dépêche du comte de Buol à notre ministre à Berlin du 30 septembre, livrée à la publicité, fait beaucoup de bruit en Europe. Elle dit, dans un langage digne et passablement clair, que l'Autriche poursuivra son chemin à l'égard de la Russie, quand bien même elle serait privée du concours de la Prusse et de l'Allemagne.

Mardi 10. — Drouyn de Lhuys baisse de ton et devient tous les jours moins difficile à l'endroit de la conclusion du triple traité. Le thème que je développe dans mon courrier d'aujourd'hui est la nécessité : 1° d'une ferme résolution d'aller de l'avant sans la Prusse et l'Allemagne ; 2° de conclure une alliance étroite avec les puissances occidentales ; 3° de concerter avec eux la partie militaire de la question. — Le soir, chez Thiers. Je le trouve, comme toujours, plongé au coin du feu dans un profond sommeil ; mais lorsqu'il se réveille vers minuit, il est frais, gai, fringant et parle d'une manière fort intéressante des campagnes du premier Empire. « On dirait que tout cela est vrai », comme disait le maréchal Soult après avoir lu sa description de la bataille de Toulouse.

Mercredi 11. — Reçu un courrier de Londres. L'empereur Napoléon recommande chaleureusement au cabinet anglais l'acceptation de nos propositions con-

Digitized by Google

cernant la conclusion d'un triple traité et la reprise des conférences. Il a écrit une lettre particulière à Walewski pour aiguillonner le zèle de cet ambassadeur, naturellement indolent, quand il ne s'agit pas de ses intérêts personnels.

Ayant rencontré Fould, je l'attaquai sur l'indiscrétion du *Moniteur*, qui a publié une dépêche télégraphique expédiée *in claris*, par laquelle le comte de Buol me chargeait de féliciter l'empereur Napoléon au nom de mon Empereur, avant que j'eusse pu m'acquitter de cette commission. Le ministre d'État m'a dit que c'est son maître lui-même, qui l'a fait insérer dans la feuille officielle. « Les nouvelles de Crimée, ajouta-t-il, étaient ce jour-là mauvaises, et l'Empereur a, par ce moyen, voulu effacer la mauvaise impression produite dans le public par le démenti qu'on était obligé de donner à la fausse nouvelle de la prise de Sébastopol. » Drouyn de Lhuys s'en est plaint auprès de l'Empereur, qui a convenu que ce n'était pas un procédé délicat. Cet incident, sans importance à la vérité, est significatif. Il prouve combien l'empereur Napoléon III est constamment préoccupé des mouvements de l'opinion publique.

Vendredi 13. — La question polonaise reparait sur l'horizon. L'Empereur m'en a parlé dernièrement pour me sonder et a communiqué notre causerie à Drouyn de Lhuys. Son ministre m'a dit qu'il aurait préféré que l'Empereur n'eût pas touché cette question avec moi. La question polonaise sera résolue dans un sens hostile à l'Autriche si cette puissance prend fait et cause pour la Russie, ce qui n'est plus à craindre, ou de con-

Digitized by Google

cert avec l'Autriche si elle prend part à la guerre contre la Russie. Dans la première supposition, la discussion de cette question avec le représentant de l'Autriche lui semble compromettante; dans la seconde, prématurée, car dans cette dernière hypothèse l'initiative en appartiendrait évidemment aux deux puissances les plus directement intéressées, l'Autriche et la Prusse. C'est Drouyn de Lhuys qui m'a raconté cette conversation, fort curieuse, entre l'ancien révolutionnaire et son ministre, homme d'État.

Le ténor Roger se retire; il va se reposer sur ses lauriers et ses rentes. Meyerbeer l'a tué avant le temps. Les Cowley et moi, nous l'avons entendu ce soir dans *Lucia*. C'était son chant du cygne.

Lundi 16. — Les funérailles du pauvre Saint-Arnaud ont eu lieu aujourd'hui, à l'église des Invalides, avec une pompe extraordinaire. Les aides de camp et les autres officiers qui ont accompagné le corps ont eux-mêmes l'air de cadavres. Un d'eux m'a dit que les privations, les maladies, les souffrances de tout genre, dans le camp et surtout dans les tranchées, dépassaient tout ce qu'on pourrait s'imaginer. Les joues hâves, le teint blême, le regard éteint de ces messieurs confirmant le récit de mon interlocuteur, ont douloureusement impressionné la nombreuse et brillante compagnie qui entourait le catafalque du maréchal.

Vendredi 20. — Les nouvelles de Londres font augurer mal de la conclusion d'un triple traité et de la reprise des conférences de Vienne. Malgré l'appui cha-

Digitized by Google

leureux que l'empereur Napoléon, directement et dans les voies ordinaires, a donné à nos propositions, le cabinet anglais les décline positivement. Drouyn de Lhuys est triste et découragé. Je ne désespère pas. Depuis le début de la complication orientale et dans le courant des négociations, le ministère anglais, surtout l'illustre lord John Russell, a fait preuve d'un manque d'entente diplomatique vraiment étonnant et, à côté d'une grande ignorance des affaires européennes, d'une malveillance, à peine cachée, envers l'Autriche. Ce n'est pas une des moindres difficultés contre lesquelles ont à lutter ceux qui voient dans la triple alliance, c'est-à-dire dans la coalition européenne, le seul moyen d'en arriver promptement à une heureuse solution de la grande question qui tient l'Europe en suspens.

Vendredi 27. — Le 17, a commencé le bombardement de Sébastopol. Une dépêche télégraphique du prince de Menschikoff porte au chiffre de cinq cents les pertes par lui essuyées le 17, et mande la mort de l'amiral Kornileff. — Von der Pfordten, premier ministre de Bavière, s'est rendu à Berlin pour servir d'intermédiaire entre la Prusse et l'Autriche. Il propose pour tous les membres de la Confédération germanique une politique de neutralité. Les grands doivent être bien faibles, puisque les petits osent prendre le verbe haut.

Samedi 28. — Drouyn de Lhuys me donne les dernières nouvelles de la Crimée. Les flottes des alliés ont pris part au bombardement de Sébastopol (le 17). Elles ont essuyé des pertes énormes, mais obtenu de grands

Digitized by Google

résultats (1). Le prince de Metternich s'est donc trompé en me disant que les vaisseaux anglo-français n'oseront jamais approcher les batteries de la forteresse.

Mardi 31. — Passé la journée à méditer sur la situation. Il n'est pas de l'intérêt de la Russie de nous attaquer; mais elle doit viser à nous empêcher, moyennant des concessions, de prendre part à la guerre et nous séparer ainsi des puissances occidentales. A moins d'être devenu tout à fait inaccessible aux dictées de la raison, elle nous offrira donc des concessions dont le *maximum* sera : 1° l'acceptation des quatre points de notre sommation du 8 août; 2° la promesse de ne plus passer le Pruth pendant la guerre; 3° la retraite de ses troupes accumulées en Pologne.

Nous ne pourrions accepter ces offres, parce que nous ne pouvons, sans l'assentiment de la Porte, que celle-ci ne donnera pas, évacuer les Principautés et, sans cette évacuation préalable, nous ne pouvons risquer de réduire notre armée de Gallicie. Or, l'entretien de cette armée pendant un espace de temps indéfini est chose impossible. La charge est trop lourde. Nos moyens ne le permettent pas. Ces concessions, si la Russie les offrait, ne seraient donc d'aucune valeur pratique, à moins d'être accompagnées de certaines garanties, et je n'en vois pas d'autre admissible que la

(1) 1889. Erreur! Ces efforts téméraires ont seulement constaté l'impossibilité de prendre des forts avec des vaisseaux. Le prince de Metternich s'est seulement trompé en croyant les deux commandants en chef plus prudents et plus expérimentés qu'ils n'étaient.

Digitized by Google

conclusion préalable soit de la paix, soit, du moins, de préliminaires de paix, entre les puissances belligérantes.

« Ce que je crains, écris-je au comte Buol (1), vous l'avouerai-je, c'est que nous ne donnions dans un piège que nous tendra la Russie, à moins d'être complètement aveuglée sur la situation terrible où elle se trouve. Pour elle, l'essentiel doit être d'éviter la guerre avec nous à tout prix. Donner des assurances positives que son armée ne repassera pas le Pruth, éloigner ses troupes de nos frontières de Gallicie, suspendre la marche de celles qui s'en rapprochent; accepter même en principe les quatre points, sauf à n'en rien faire après coup, voilà la seule politique raisonnable à suivre par le cabinet de Saint-Pétersbourg; et, soyez sûr, c'est cette politique que le parti Nesselrode recommande et que l'on suivra, à moins que les « moscovites zélés » ne dominent complètement la situation. Eh bien, si nous donnions dans ce panneau, ce serait la conflagration générale et la rupture immanquable avec les puissances occidentales. »

NOVEMBRE

Dimanche 5. — La situation du moment peut se résumer ainsi. D'un côté la France et l'Angleterre, de l'autre Berlin et Bamberg travaillent à arracher son dernier mot à l'Autriche. Elle ne le dit pas; peut-être parce qu'elle ne veut pas entrer en guerre dans cette

(1) Lettre particulière, du 29 octobre.

Digitized by Google

saison. Mais ses intérêts sont si clairs, si palpables, que personne ne saurait douter de l'issue de la crise.

Lundi 6. — Drouyn de Lhuys a envoyé aujourd'hui, à Vienne, un contre-projet de traité de triple alliance élaboré par lui et accepté par le cabinet anglais. Il est conforme à celui rédigé à Vienne et communiqué ici dans le commencement d'octobre; mais un article du travail de Drouyn de Lhuys dit : « Si la paix n'est pas faite en avril, les trois puissances conviendront des moyens efficaces d'atteindre le but de l'alliance. »

Vu, au Gymnase, mais pas jusqu'à la fin — cela m'eût été impossible — une pièce de George Sand, *Flaminia*. Une grande dame anglaise éprise de son valet de pied. De pareils sujets plaisaient il y a trente ans. Aujourd'hui on les trouve grotesques.

Mardi 7. — Les nouvelles de Crimée sont peu satisfaisantes. Les Anglais autant que les Français admettent la supériorité numérique de l'artillerie russe.

Mercredi 8. — A Sébastopol, des lenteurs qui impatientent et inquiètent l'Empereur; à Vienne, de nouvelles hésitations. Cela se conçoit. Ici, dans le public, de la consternation.

Vendredi 10. — Journée solitairement passée vis-à-vis de moi-même. J'ai tâché de lire; mais, par le temps qui court, les chefs-d'œuvre d'un Tacite, d'un Gibbon, les plus belles fictions du poète pâlissent devant les soucis et émotions du jour présent.

Digitized by Google

Samedi 11. — Hatzfeld vient me communiquer la réponse prussienne à notre dépêche du 23 octobre : l'Autriche pourra compter sur le secours de la Prusse dans le cas même où elle sera attaquée dans les Principautés, mais à la condition qu'elle s'engage à ne jamais demander à la Russie plus que les quatre points. C'est l'idée de Von der Pfordten. Quel effet produira cette démarche à Vienne? Donnera-t-on dans le piège?

Dimanche 12. — Cette pièce prussienne m'a causé une nuit blanche. Aujourd'hui, M. Thouvenel me dit que von der Pfordten a fait à Vienne un fiasco complet. Dans cette terrible complication orientale, les jours se suivent et ne se ressemblent pas.

Lundi 13. — Grandes nouvelles de Sébastopol. Le 5, l'armée russe attaque les lignes anglaises et est refoulée. Une sortie de la garnison, en face des positions françaises, a le même sort. Les pertes russes sont calculées à dix mille hommes. — Drouyn me dit que Buol se déclare prêt à accepter son projet de traité avec de légères modifications.

Mardi 14. — Aujourd'hui, nous avons enterré le comte de Saint-Aulaire. Je l'avais connu à Rome ambassadeur auprès de Grégoire XVI, et quelques années après à Vienne, plus tard à Londres et à Paris. Il était le premier ambassadeur qui vînt représenter auprès de l'empereur Ferdinand la nouvelle royauté de Juillet, alors peu goûtée à la Cour et dans la haute société de Vienne. Aussi la tâche du diplomate français n'était-elle

Digitized by Google

pas facile. Mais grâce à son tact, à sa politesse exquise, au charme de sa conversation et de ses manières, M. de Saint-Aulaire parvint, en peu de temps, à se faire une position excellente. On appréciait son esprit fin, cultivé, légèrement caustique, jamais mordant et, sous l'enveloppe du dix-huitième siècle, essentiellement moderne. On ne tarda pas non plus à reconnaître ses vertus domestiques, la droiture de son cœur, l'élévation de son âme; enfin toutes les qualités qui justifient la confiance qu'il sut si bien inspirer. Politiquement, c'était un libéral modéré, s'inclinant devant les conquêtes de 1789 et formé à l'école du libéralisme de la Restauration. Ce n'était pas ce qui chez nous mettait alors en odeur de sainteté. Mais ses formes, toute sa personne, ses cheveux poudrés — il n'a jamais renoncé à cette mode — rappelaient tellement l'ancien régime qu'on lui pardonnait volontiers ce que ses principes pouvaient avoir d'effarouchant pour les bons Viennois, à l'issue de la Révolution de 1830.

Parmi les adversaires les plus passionnés du nouvel ordre de choses en France se trouvait la princesse de Metternich. Un soir, se trouvant à côté d'elle à dîner, l'ambassadeur du roi Louis-Philippe lui disait un mot flatteur sur son diadème. — « Au moins, fut la réponse, ne l'ai-je pas volé. » M. de Saint-Aulaire continua la causerie, en faisant semblant de ne pas avoir entendu ce propos qu'il n'eut garde de répéter. Mais la princesse était moins discrète, et le lendemain l'algarade de la « belle princesse Mélanie » courut les salons de Vienne. L'ambassadeur, ne pouvant désormais l'ignorer, en parla au chancelier d'État, qui lui répondit : « Mon

Digitized by Google

Dieu, je n'ai pas fait l'éducation de ma femme. » La leçon était rude. La princesse comprit qu'elle était méritée et — ce qui fait honneur à son esprit et à son cœur — n'en garda rancune ni à son mari ni à M. de Saint-Aulaire.

Mercredi 15. — Les nouvelles de Crimée données par le *Times* sont fort décourageantes. La reddition de Sébastopol, attendue d'un jour à l'autre, semble indéfiniment ajournée.

Vendredi 17. — Le comte Traun, arrivé ce matin, m'apporte des dépêches importantes (du 13). Nous acceptons, sauf de petites variantes, le projet anglo-français de triple traité pourvu que les puissances occidentales s'engagent à entrer avec nous en négociation de paix avec la Russie, si elle accepte inconditionnellement les quatre points. Cette clause peut nous faire échouer au dernier moment. Cependant, j'ai trouvé Drouyn de Lhuys plus traitable que je n'avais pensé. Il est venu chez moi, après le dîner, et est resté fort tard avant dans la nuit. Nous avons analysé les dépêches de Buol et discuté la réponse que Drouyn de Lhuys compte y faire pourvu qu'il parvienne à la faire accepter à Londres.

Samedi 18. — A cinq heures, chez l'Empereur à Saint-Cloud. Il a le plus vif désir de conclure le traité d'alliance avec l'Autriche, concède ce que nous lui demandons comme condition *sine quâ non;* craint cependant que la nouvelle très secrète mandée de

Digitized by Google

Berlin, de la promesse que l'Empereur a faite d'accepter les quatre points, n'éveille les méfiances du ministère anglais à notre égard. Il fera tout ce qu'il pourra pour les combattre.

Dimanche 19. — La lettre de mon Empereur que j'ai remise à l'empereur Napoléon a, à ce qu'on me dit, produit un excellent effet. Mais enfin, c'est la crise; c'est l'alliance ou la rupture.

Lundi 20. — Lord Palmerston est venu à Paris et aura ce soir, à Saint-Cloud, sa seconde entrevue avec l'Empereur. Drouyn de Lhuys y assistera.

Mardi 21. — Dans la nuit, on me réveille pour me remettre une dépêche télégraphique de Buol que je déchiffre moi-même. Ce que j'avais prévu et prédit tant de fois est arrivé. Le 16 au soir le comte Nesselrode a déclaré au comte Valentin Ezterhazy que le cabinet russe acceptait les quatre bases, et espérait s'entendre avec l'Autriche pourvu que nous ne posions pas de nouvelles conditions. Cette démarche, heureusement, a manqué son effet à Vienne. Ce soir, au ministère des affaires étrangères, j'ai fait la connaissance de lord Palmerston. Nous avous longuement causé ensemble. « On dit, milord, que vous ne nous aimez pas? — C'est la politique de l'Autriche que je n'aime pas. » Il me parlait aussi de la Pologne et me disait en me quittant : « Vous voulez (à Vienne) une mauvaise paix, un replâtrage, au lieu de viser à une bonne paix. »

Digitized by Google

Mercredi 22. — Nous sommes en possession des rapports officiels anglais et français sur la bataille d'Inkermann du 5. La défaite des Russes est constatée; mais le résultat est à peu près nul. A midi, le canon des Invalides célèbre cette sanglante et stérile victoire.

Jeudi 23. — Le duc de Mouchy se meurt. — Entendu aux Italiens la *diva* Frezzolini, qui rend le dernier souffle. Au reste, l'opéra italien, ici comme chez nous, comme en Italie, est chose du passé.

Samedi 25. — On veut porter les forces anglo-françaises réunies en Crimée à 130,000 ou 150,000 hommes, c'est-à-dire au double du chiffre actuel. Presque toute l'armée du Danube russe a été transportée dans des voitures sur le théâtre de la guerre. Cette expédition si légèrement entreprise devient une campagne qui ne peut avoir pour résultat que la perte totale des Anglo-Français ou la destruction de la moitié des forces militaires de l'empire russe.

En Allemagne, au fur et à mesure que la tempête approche, augmentent les symptômes d'un grand revirement. Les manigances des gouvernements des États secondaires cessent sur toute la ligne. Plein de repentir, on rentre dans le bercail de l'Autriche.

La Prusse aussi se résigne. Les notes du 15 novembre le prouvent. J'ai donc eu raison de prêcher à Buol — il est vrai au risque d'être rappelé — depuis plus d'un an qu'une politique ferme et décidée pourrait seule donner ce résultat. Le courrier français, porteur de la réponse de Drouyn de Lhuys à notre déclaration

Digitized by Google

du 22 (concernant les conditions auxquelles nous rattachons la signature du traité d'alliance), est parti le 22. Le même jour, un courrier anglais a quitté Londres avec la réponse du cabinet de Saint-James, analogue à celle de Drouyn de Lhuys. Le 23, par un autre courrier, l'empereur Napoléon a répondu à la lettre de l'empereur François-Joseph. Ce sera la signature immédiate du traité, ou la rupture. Impossible de prévoir l'issue de la crise, et pourtant, chose étrange, je me sens parfaitement à mon aise. Un calme parfait a succédé en moi aux émotions des dernières années. — Aujourd'hui sont morts, le duc de Mouchy dans la fleur de l'âge et Mme Salomon Rothschild sur la limite extrême de l'espace de temps accordé aux mortels.

Dimanche 26. — Aujourd'hui, à Vienne, signature d'un article additionnel à notre traité avec la Prusse du 20 avril. Cette puissance s'engage : 1° à considérer toute attaque dirigée contre nos troupes dans les Principautés comme une attaque dirigée contre le territoire autrichien ; 2° à voter à la diète de Francfort pour nos propositions. Le véritable motif de cette condescendance, je crois le trouver, en dehors de la peur bleue qu'on a à Berlin, dans l'acceptation secrètement concertée entre Berlin et Saint-Pétersbourg des quatre bases par la Russie. C'est cousu de fil blanc, et le piège me semble trop grossier pour qu'on puisse s'y laisser prendre à Vienne. Cependant, je ne réponds de rien.

Lundi 27. — Grand diner chez moi : lord et lady Cowley, maréchal Vaillant, M. Thiers, comte et com-

Digitized by Google

tesse Hatzfeld ; les ministres de Bavière, de Hesse électorale, de Bade ; M. et Mme Thouvenel, etc. Après dîner, une conversation, qui se prolonge jusqu'à minuit, avec lord Palmerston. Comme Autrichien, je ne puis l'aimer, et son physique, non pas ses manières qui sont celles du *perfect gentleman*, me déplaît. Il m'attire et me repousse en même temps. Son regard surtout n'inspire aucune confiance. Et, cependant, dans cet entretien il n'a pas manqué de franchise, tant s'en faut. Il m'a dit : « Nous allons maintenant signer un traité d'alliance. Ce sera un enfant mort-né (1). Si nous nous y prêtons, c'est à notre corps défendant et en cédant aux instances de l'empereur Napoléon. Par alliance, j'entends votre participation à la guerre. Eh bien, vous ne ferez jamais la guerre à la Russie, et le seul résultat de ce traité sera une tension des rapports entre vous et les puissances occidentales. »

Mardi 28. — Hier, Bourqueney a dû faire la communication des dépêches de Drouyn du 22. Cependant, la journée passe et Bourqueney se tait. Buol m'annonce un courrier par le télégraphe. Mauvais signe. Drouyn de Lhuys et Thouvenel sont dans les transes.

Mercredi 29. — L'incertitude d'hier continue pendant la journée. Enfin, le soir, au moment de me mettre à table, Drouyn de Lhuys m'envoie un petit mot : « Bourqueney a vu l'empereur François-Joseph et le comte Buol. Il considère le traité comme signé. »

(1) C'est vrai, mais à qui la faute? Paris, 1889.

Digitized by Google

Jeudi 30. — Ce matin le courrier Leyder m'apporte des dépêches et un billet de Buol. Ce dernier, confirmant ce que Bourqueney a mandé hier à Drouyn, me charge de reprendre les pourparlers du mois de mars dernier au sujet d'une convention tendant à maintenir, durant la guerre, le *statu quo* territorial et l'ordre public en Italie. C'est un corollaire indispensable de la triple alliance, et sur ce point le ministre est venu au-devant de mes vœux.

En rentrant vers minuit, j'ai pu télégraphier à Vienne l'acceptation de la convention relative à l'Italie par l'empereur Napoléon. — Diné chez Drouyn de Lhuys, où je fais la connaissance d'une célébrité anglaise : Mrs. Norton, femme auteur, célèbre par sa beauté, dont elle a gardé des traces; par son esprit et par un procès dans lequel figurait lord Melbourne, alors premier ministre. Mais c'est de l'ancienne histoire.

DÉCEMBRE

Vendredi 1er. — Drouyn de Lhuys me communique son projet de traité concernant l'Italie, que je trouve parfait. Le ministre est en proie aux plus vives inquiétudes. Les retards qu'éprouve à Vienne la signature du triple traité le remplissent de noirs pressentiments. Je tâche vainement de le calmer.

Samedi 2. — Aujourd'hui, à une heure, Buol, Bourqueney et Westmoreland ont signé un « traité d'al-

Digitized by Google

liance entre l'Autriche, la France et la Grande-Bretagne ». J'avais attendu cette nouvelle pendant toute la matinée, mais le télégraphe resta muet, et ce fut, *in low spirits*, que j'allai dîner chez M. Rumpf, chargé d'affaires des villes hanséatiques, avec Thiers, Mignet, Viel-Castel, Thouvenel, ce dernier plus noir que moi. Le dîner était gai. Thiers, fort en train et parlant, *de omni re scibili*, de ce ton d'autorité qui lui est familier, se mit à commenter Hérodote. Mignet s'en impatienta et fit des observations qui n'étaient pas du goût du petit grand homme. A la fin, les deux amis se fâchèrent tout de bon et il fallut l'intervention collective des convives pour séparer les combattants, Mignet criant constamment : « Tu ne sais rien du tout d'Hérodote. Pour connaître Hérodote il faut savoir le grec, que je sais et que tu ne sais pas. » — En rentrant vers onze heures, le concierge me remit une dépêche télégraphique, que je déchiffrai moi-même. C'était la signature de l'alliance. Enfin !

Dimanche 3. — Hier soir, pendant que les deux inséparables Thiers et Mignet bataillaient chez M. Rumpf, aux Tuileries le dîner n'était rien moins qu'animé. Un silence morne régnait autour de la table impériale. Le maître de la maison, préoccupé et maussade, n'ouvrit pas la bouche. Mais lorsqu'en se levant de table il reçut la nouvelle si impatiemment attendue de Vienne, il perdit toute contenance, courut à l'Impératrice, l'embrassa et la tint longtemps serrée sur son cœur. — Le *Moniteur* de ce matin annonce brièvement la signature du traité d'alliance. Cette feuille fut payée deux et trois

Digitized by Google

francs l'exemplaire. A la petite Bourse la rente haussa de 2,75. Dans les rues, les passants se communiquèrent cette bonne nouvelle, et lorsque je me présentai au ministère des affaires étrangères les huissiers se précipitèrent à ma rencontre pour m'exprimer leur joie.

Mercredi 6. — Reçu et expédié des courriers. Buol propose l'ouverture, à Vienne, de négociations de paix sur la base des quatre points que le prince de Gortschakoff, par sa note du 27 novembre avait déclaré être acceptés par l'empereur Nicolas. Ici, on n'y fera aucun obstacle. Mais peut-on vraiment croire à Vienne que ces négociations puissent aboutir maintenant et sans notre participation à la guerre? Cela ne serait possible que si Sébastopol était pris par les alliés un de ces jours.

Samedi 9. — Je résume l'historique des derniers dix ou douze jours, qui ont une importance historique.

Le 28 novembre, la Russie accepta les quatre points, évidemment avec l'arrière-pensée d'empêcher par là la conclusion de l'alliance entre l'Autriche et les puissances occidentales. Le 30 novembre, Buol prend acte de l'ouverture du comte de Nesselrode et ajoute qu'avant de répondre il se concertera avec les cabinets de Paris et de Londres. Dans le camp russe, on se croit sûr de l'Autriche. — Le 2 décembre, signature du traité. Immédiatement après, Buol en informe Gortschakoff. Celui-ci s'écrie : « Je suis volé », et annonce son intention de demander ses passeports. « Demandez plutôt des pleins pouvoirs pour traiter, lui dit Buol.

Digitized by Google

On verra si la Russie est réellement résignée à faire le sacrifice qu'on lui demande ». Le lendemain, Gortschakoff a une audience de l'empereur François-Joseph. Il dit à tout le monde qu'il en est sorti satisfait. Distinguer entre l'Empereur et le comte Buol est la tactique russe. Il serait bon de ne pas faire trop souvent appel à l'intervention directe des souverains dans les transactions diplomatiques, comme c'est devenu la mode dans les derniers temps, à Paris comme à Vienne. Cette habitude a ses inconvénients. Si le ministre ou l'ambassadeur fait un faux pas, son maître peut le désavouer. Si, dans un entretien avec un agent étranger, le chef de l'État s'est trompé, il n'a pas la ressource du désaveu. Le souverain ne peut pas se donner un démenti à lui-même, sans compromettre la couronne. — A Berlin, où Buol avait fait connaître la conclusion de l'alliance quelques jours avant la signature du traité, on était dans la consternation. « Pour l'amour de Dieu, *Um Gottes willen*, lui télégraphia Manteuffel, ne signez pas. » Depuis on s'y est calmé et l'accession de la Prusse n'est pas tout à fait impossible. — Enfin hier, sur la proposition de l'Autriche, la diète de Francfort a voté l'adhésion de la Confédération germanique à l'article additionnel du traité du 20 avril. Par conséquent l'Allemagne est tenue à armer pour la défense.

Lundi 11. — Dîner à la Cour. L'Empereur aimable et de bonne humeur, l'Impératrice gracieuse comme toujours. Après dîner, causerie animée avec elle. Je la quitte avec l'impression que le Palais-Royal sème ici la méfiance à l'égard de l'Autriche.

Digitized by Google

Jeudi 14. — En Autriche les armements sont poussés avec une extrême activité. — Léon Faucher est mort à Marseille. Ce n'était pas une capacité de premier ordre; mais c'était un homme honnête et intelligent qui valait, certainement, la plupart des autres politiciens que les jeux du hasard et de l'intrigue ont, depuis 1848, fait paraître et disparaître dans les régions du pouvoir. Avec cela d'une vanité incommensurable. Lorsqu'il eut quitté le ministère, il chercha des distractions dans un voyage à travers les départements du Midi. Je le vis à son retour. C'était un homme brisé. « La France, me disait-il, est plongée dans le deuil; elle ne peut se faire à l'idée d'être privée de mes lumières. C'est navrant! » Je cite textuellement.

Samedi 16. — Après quelques hésitations et de mauvaise grâce, le cabinet anglais accepte l'ouverture des négociations de paix à Vienne. Avant de les ouvrir, les trois alliés s'entendront sur une interprétation des quatre points qui sera communiquée au prince Gortschakoff. Il est à noter qu'elle ne demande à la Russie aucune cession territoriale. Si le ministre de Russie ne l'accepte pas dans un bref délai fixé d'avance, les négociations seront déclarées inadmissibles.

Dimanche 17. — En Angleterre, le public est fanatique de la guerre, le parlement l'est moins, le ministère pas du tout.

Lundi 18. — J'ai présenté le vieux maréchal comte Nugent à l'Empereur, qui s'est entretenu avec nous

Digitized by Google

pendant près d'une heure, traitant surtout des matières militaires. Il a envoyé en Crimée 130,000 hommes et 20,000 chevaux ; mais grande est la différence entre ce chiffre et l'état effectif de l'armée expéditionnaire. Le grand mal est, continua-t-il, que le commandement des forces anglo-françaises ne se trouve pas concentré dans une seule main. C'était la raison pour laquelle on n'a pas pu tirer parti de la victoire de l'Alma. Lord Raglan n'était pas prêt à marcher et voulait enterrer ses morts, ce qui empêchait Saint-Arnaud d'exécuter son plan de poursuivre l'armée battue de Menschikoff, ou de la forcer d'accepter une seconde bataille. — Drouyn de Lhuys me dit que l'Empereur l'a chargé de proposer à l'empereur François-Joseph, par l'intermédiaire de Bourqueney, l'élévation des deux légations au rang d'ambassade, en maintenant les deux titulaires. C'est fort gracieux, mais j'aurais préféré qu'il ne l'eût pas fait. Le mieux est l'ennemi du bien.

Mercredi 20. — Alexandre Schœnbourg est arrivé de Vienne. Il m'apporte l'ordre de Saint-Etienne pour l'empereur des Français. *Tempora mutantur.*

Vendredi 22. — Avec Alexandre Schœnbourg aux Tuileries, où je remets à l'Empereur la décoration et une lettre de mon souverain. L'empereur Napoléon semblait flatté et disait à Schœnbourg qu'il était charmé de voir le neveu d'un homme d'État (le prince Félix de Schwarzenberg) pour lequel il avait une grande vénération. Cette audience était solennelle. Il y avait, en

Digitized by Google

dehors de Drouyn de Lhuys, le duc de Cambacérès, grand maître des cérémonies, et plusieurs chambellans. Lorsque tout le monde se fut retiré, excepté Drouyn de Lhuys et moi, nous eûmes, à nous trois, un entretien fort sérieux sur le moment où l'Autriche comptait tirer l'épée. L'Empereur soutenait qu'il était de notre intérêt d'entrer en guerre dès à présent. Je combattais cette thèse de la manière la plus décidée. Drouyn de Lhuys qui savait que, dans les pourparlers au sujet du triple traité, nous avions désigné le printemps comme l'époque probable de notre participation à la guerre, au lieu de m'appuyer, donna raison à Napoléon. Il n'osa pas être d'un avis différent de celui de son maître et lâcha pied. Que ce dernier ne rattache absolument aucun espoir à la réussite des négociations de paix qu'on compte ouvrir à Vienne, c'est ce dont je n'ai jamais douté. Il aurait pu se dispenser de me le dire. Mais, à Vienne, on se berce d'illusions, malgré mes rapports qui, en fait de clarté, ne laissent rien à désirer. Comment l'empereur Napoléon III pourrait-il désirer une paix anodine et comment pourrait-on aujourd'hui en faire une autre, et comment la France jugerait-elle cette aventure de la Crimée, en comparant la pauvreté des résultats militaires et politiques avec l'énormité des sacrifices en sang et en argent, que l'élu du peuple lui a demandés?

Dimanche 24. — Drouyn de Lhuys, d'un air embarrassé, me dit que l'Angleterre compte prendre à sa solde des troupes piémontaises et que la Sardaigne accédera au traité d'alliance anglo-français du 10 avril.

Digitized by Google

Je lui demande si elle participera aux négociations de paix? Le ministre est de l'avis qu'en aucun cas elle ne saurait être admise aux transactions européennes et qu'il ne saurait être question de revirements territoriaux en Italie. — Notre convention concernant la Péninsule, négociée ici, a été signée hier à Vienne. La France s'engage à défendre, pendant la guerre d'Orient, s'il le faut par les armes, le maintien du *statu quo* territorial en Italie. Le cabinet anglais a donné son assentiment, mais en faisant une grimace. Les John Russell et compagnie ne nous aiment pas.

Vendredi 29. — Buol, Bourqueney et Westmoreland ont signé un protocole contenant l'interprétation des quatre points, à savoir : la Russie renonce à tous ses anciens traités avec la Porte et à sa « prépondérance » dans la mer Noire. Cette pièce a été communiquée à Gortschakoff qui a déclaré devoir demander des nouvelles instructions à Saint-Pétersbourg. A cet effet, un délai de quinze jours lui a été accordé.

Dimanche 31. — Terminé l'année chez Thiers. Il y avait foule, et cette foule se composait en grande partie de notabilités de l'ère orléaniste : Cousin, Mignet, M. et Mme d'Haussonville (fille du duc de Broglie), Jules de Lasteyrie, Roger (du Nord), la princesse Grassalcovich, etc. — Hier, malgré la guerre, la princesse de Lieven est revenue et descendue dans son ancien appartement rue Saint-Florentin. Le prétexte est l'état de sa santé; la vérité, qu'elle ne peut vivre qu'à Paris.

Digitized by Google

RÉSUMÉ DE L'ANNÉE

On peut dire qu'au commencement de l'année la France et l'Angleterre se trouvaient non formellement, mais de fait, en état de guerre avec la Russie. La cause immédiate en était la destruction de la flotte turque dans le port de Sinope par l'amiral russe Nachimoff.

Le 3 janvier, les flottes anglaise et française pénétrèrent dans la mer Noire. Les cabinets de Londres et de Paris notifièrent ce fait à la Cour de Russie, en ajoutant que la présence de leurs vaisseaux dans l'Euxin avait pour but la protection des côtes et bâtiments turcs et que la navigation dans la mer Noire était désormais interdite aux forces navales de la Russie.

A la question du cabinet de Saint-Pétersbourg : si les flottes anglo-françaises, en empêchant également les mouvements des vaisseaux turcs, comptaient, sous ce rapport, traiter les deux belligérants sur un pied d'égalité, les cabinets de Paris et de Londres firent une réponse négative. Cette question avait été posée, à Paris par Kisseleff et à Londres par Brunnow. Lorsqu'ils eurent reçu la réponse à leurs notes, ils demandèrent leurs passeports et partirent (Kisseleff, le 4 janvier).

C'est de cette façon que les puissances occidentales en arrivèrent à la guerre avec la Russie.

Dès ce moment la diplomatie russe concentrait tous ses efforts pour s'assurer de l'Autriche. Lors de l'entrevue des deux empereurs à Olmutz, en septembre 1853, le mot d'ordre était : rétablissement de

Digitized by Google

la vieille, de la sainte alliance des trois puissances! L'Autriche, la Russie, la Prusse agiront, disait-on, comme un seul homme. Ce fut alors qu'on nous demanda, indirectement, l'engagement de prendre part à la guerre contre la France et l'Angleterre : quoique, à cette époque, on n'eût pas encore à Vienne des idées bien arrêtées sur la marche à suivre dans cette complication orientale, et, malgré la nature de nos relations avec l'empereur Napoléon, considérablement refroidies à la suite de notre attitude lors de la reconnaissance du second Empire, la demande de l'empereur Nicolas fut déclinée.

Lorsque l'entrée en guerre de la France et de l'Angleterre était devenue un fait accompli, le comte Orloff arriva à Vienne (février). Cette fois-ci, l'empereur de Russie ne nous demanda que l'engagement de nous renfermer dans une stricte neutralité. Cette démarche aussi n'eut pas de succès.

C'est que dans l'intervalle — de septembre à février — les idées avaient mûri à Vienne. Encore, dans les derniers jours de l'année passée, le comte Buol avait recommandé, à Berlin, une déclaration de neutralité que les deux puissances feraient en commun. Mais maintenant on comprit, ce qu'on n'avait pas compris alors, à savoir, que dans une grande complication orientale l'Autriche ne pouvait pas rester neutre.

Dès que j'avais appris la mission d'Orloff à Vienne, je devinai qu'elle ne pouvait avoir qu'un but : celui de nous induire à émettre une déclaration de neutralité. Pour contrecarrer ses efforts j'expédiai, le 30 janvier, un courrier à Vienne et j'eus la satisfaction d'apprendre

Digitized by Google

que l'empereur François-Joseph était entré dans mes idées. Il adressa quatre questions à Orloff et, comme celui-ci les laissa sans réponse, Sa Majesté refusa la déclaration de neutralité qu'Orloff, qui est le plus gros personnage à la Cour de Saint-Pétersbourg, mais qui n'est pas fort en diplomatie, avait eu le tort de formuler peu adroitement et de vouloir arracher à l'Empereur par des procédés peu diplomatiques. L'envoyé de confiance de l'empereur Nicolas retourna donc à Saint-Pétersbourg sans avoir atteint le but de sa mission.

En même temps, l'empereur François-Joseph ordonna des concentrations de troupes en Dalmatie et au banat, « pour prévenir des troubles sur les frontières de la Turquie ». Quel chemin fait depuis le mois de novembre dernier lorsque nous désarmions avec ostentation afin de manifester notre confiance illimitée que, cependant, rien ne justifiait, dans les intentions de la Cour de Russie!

Le comte Orloff avait aussi été porteur de propositions de paix. Le 4 février, les représentants des quatre puissances : Buol, Bourqueney, Westmoreland et Arnim, réunis en conférence, rejetèrent ces propositions. C'est le protocole souvent cité du 4 février. Dans une conférence antérieure du 13 janvier — car maintenant nous avions déjà le courage de donner le nom de conférence à ces réunions, pas dans la correspondance avec Saint-Pétersbourg, mais dans les dépêches à Colloredo et à moi — le 13 janvier, la conférence avait concerté et déposé dans un protocole les bases de la paix.

Digitized by Google

Le 8 février, l'alliance anglo-française fut, pour la première fois, formulée par un échange de notes, qui eut lieu à Paris.

Le 14 février, j'écrivais de nouveau à Vienne, traitant, pour la première fois, la question orientale sous toutes ses faces et indiquant le chemin que, selon moi, nous devions suivre, mais qui, j'appuyais sur ce point, nous *pouvait* mener à la guerre avec la Russie. J'appris plus tard que ce rapport a agi sur Sa Majeté d'une manière décisive.

Bientôt après eut lieu la publication des rapports confidentiels de sir Hamilton Seymour. Le monde politique en resta stupéfait. Le ministre britannique à Saint-Pétersbourg rend compte de ses entretiens avec l'empereur Nicolas. Il résulte de ces correspondances, avec une certitude absolue, que sa pensée dominante était le partage de la Turquie de concert et en commun avec l'Angleterre. Il disait à Seymour que tout dépendait de l'Angleterre, qu'il ne se souciait pas de la France et qu'il répondait de l'Autriche. Ces rapports m'expliquent l'intimité, jusqu'ici inexplicable, entre Palmerston et Brunnow.

Cette publication produisit en Allemagne et en Autriche, surtout dans la plus haute région du pouvoir, une sensation profonde; mais ne put dessiller les yeux des partisans de la Russie à Vienne et à Berlin. Le gouvernement prussien qui, jusqu'à présent, avait tenu un langage bien plus décidé que l'Autriche, manifesta soudainement des sympathies pour la Russie. Le roi ne voulut entendre parler d'engagements qui puissent le mener à la guerre avec cet empire. Il chercha

Digitized by Google

à calmer, à interposer ses bons offices; fit donner à Vienne, à Saint-Pétersbourg et à Paris — à Paris par le prince de Hohenlohe, envoyé en mission extraordinaire — les déclarations et les assurances les plus contradictoires; mais refusa de ratifier la convention que les plénipotentiaires d'Autriche, de France, de Grande-Bretagne et de Prusse étaient prêts à signer. Par conséquent, il fallait se contenter d'un protocole qui fut signé le 9 avril et est devenu célèbre sous le nom de protocole du dimanche des Rameaux. Cette pièce contenait le germe des quatre points de garantie, nés dans la tête de Drouyn de Lhuys, qui était l'âme de la coalition contre la Russie, et formulés plus tard par les notes du 8 août. Dans le protocole du dimanche des Rameaux, on trouve déjà, plus développées qu'elles ne l'étaient dans les protocoles précédents, les pensées dominantes des puissances; à savoir : intégrité de la Porte, évacuation par les Russes des Principautés; entrée de la Turquie dans le système de l'équilibre européen, moyennant des garanties; enfin engagement mutuel des puissances coalisées de ne pas pactiser avec la Russie sans en avoir délibéré, préalablement et en commun, entre elles.

Ce protocole fut donc, après des difficultés inouïes, signé à Vienne le 9 avril; le lendemain, 10 avril, fut signé un traité d'alliance offensive et défensive entre la France et l'Angleterre. Le transport d'un corps expéditionnaire français et de troupes anglaises dirigé vers le Levant avait déjà commencé, dès le mois de mars.

A Vienne, on se sentait paralysé par la défection de la Prusse. Les russophiles gagnaient du terrain. Dans

Digitized by Google

la sphère la plus élevée du pouvoir et dans les cercles militaires, on s'énonçait, hautement, en faveur d'une politique de neutralité, à suivre en commun avec la Prusse et la Confédération allemande. Le général Hess — l'ami du baron Bruck qui, alors notre internonce à Constantinople, agissait dans un sens diamétralement opposé aux instructions du comte de Buol, son chef — ce général Hess fut envoyé à Berlin, où il conclut, le 20 avril, un traité d'alliance offensive et défensive avec la Prusse. Cet acte visant « Ost und West », c'est-à-dire dirigé, éventuellement, contre les puissances occidentales autant que contre la Russie, faussait la situation. C'était une épée à deux tranchants. Il troublait les esprits et ouvrait les portes aux intrigues prussiennes. Je le considère comme une lourde faute politique.

Ces deux traités, le traité anglo-français du 10 avril et le traité austro-prussien du 20, furent annexés à un protocole de la conférence de Vienne, qui déclara que les deux actes étaient conformes à l'esprit des stipulations antérieures, arrêtées entre les quatre puissances.

Invité par l'Empereur à venir assister à son mariage, j'ai pu, le 27 avril, lui exposer dans une longue audience ma manière de juger la question orientale. Cet entretien a fait mûrir le projet d'appeler, sous les armes, d'autres cent mille hommes destinés à être concentrés en Transylvanie et en Gallicie.

Le 10 mai, l'Empereur donna l'ordre de diriger 100,000 hommes vers la Gallicie, portant, ainsi, à 250,000 hommes, le chiffre total de notre armée dans l'est de la monarchie.

Digitized by Google

Le 3 juin, fut expédiée à Saint-Pétersbourg notre sommation d'évacuer les Principautés.

Le 14 juin, l'Autriche conclut, à Constantinople, un traité avec la Porte, en vertu duquel elle se charge de la défense de la Turquie, sur le Danube, contre la Russie, et occupera, à cet effet, les Principautés jusqu'à la conclusion de la paix.

Cependant, les États secondaires d'Allemagne, travaillés sans cesse par les agents russes et dirigés par MM. de Beust et Van der Pfordten, essayaient de suivre une politique indépendante. Leurs ministres, réunis en conférence à Bamberg, dans le courant de mai, demandèrent l'évacuation, par la Russie, des Principautés, mais en même temps le retour des flottes anglaise et française à Malte et à Toulon. A Paris, on se moquait de ces prétentions; à Londres, on s'en fâchait; à Vienne, on se sentait froissé, mais on laissait faire; à Berlin, on s'évertuait à en tirer parti en faveur de la politique de neutralité. Malgré cela les « bambergeois », comme on les appelait, en furent pour leur peine. La diète de Francfort s'appropria notre traité du 20 avril.

Le gouvernement grec, et surtout la reine, qui se voyait déjà impératrice de Byzance, favorisait ouvertement le soulèvement des rayas de l'empire et de la Macédoine; les puissances occidentales firent occuper le Pirée par une couple de bataillons français, ce qui mit aussitôt fin à l'insurrection (mai).

En juin, une entrevue eut lieu, à Tetschen, entre l'empereur d'Autriche et les rois de Prusse et de Saxe.

Le général Hess, occupé encore des derniers prépa-

Digitized by Google

ratifs pour l'invasion des Principautés, concentra des forces imposantes en Bukovine. Dès lors, la position des Russes dans ces pays devint intenable. Ils y avaient perdu énormément de monde et dû lever le siège de Silistrie. Aussi (août) le prince Gortschakoff notifia-t-il au comte de Buol que les Principautés seraient évacuées par les Russes pour des motifs stratégiques. Ce grand résultat était — personne n'osait le contester — l'œuvre de l'Autriche, c'est-à-dire le résultat des excellents mouvements stratégiques de Hess, exécutés en deçà de nos frontières sur les derrières de l'armée russe.

Cependant, on avait fait un nouvel effort dans le but d'en arriver à la conclusion d'un quadruple traité; en d'autres mots, à la coalition européenne. La Prusse se tenait à l'écart, mais l'empereur François-Joseph consentit non à la signature d'un traité, mais à un échange de notes qui eut lieu à Vienne le 8 août. Les notes, conçues et élaborées par Drouyn de Lhuys et moi, furent rédigées par Thouvenel, en grande partie sur mon bureau.

Elles reproduisent, en les précisant et en laissant de la marge à d'autres stipulations, les célèbres quatre points de garantie :

1° Cessation du protectorat russe dans les Principautés;

2° Liberté de navigation sur le Danube;

3° Revision du traité de 1841 concernant les Dardanelles et le Bosphore;

4° Cessation du protectorat russe à l'égard des sujets grecs de la Porte.

Le cabinet autrichien se chargea de transmettre ces

Digitized by Google

demandes au gouvernement russe, qui répondit par un refus catégorique (septembre). C'était le moment, où les puissances occidentales avaient espéré nous voir déclarer la guerre à la Russie. Nous n'en fîmes rien. Grande était la déception à Paris, plus grande encore à Londres. On nous taxait de mauvaise foi et de poltronnerie, et j'avais de mauvais moments à traverser.

Le 20 août, nos troupes pénétrèrent, sans coup férir, dans les Principautés, pendant que les Russes se retiraient au fur et à mesure que nous avancions.

La campagne maritime dans la Baltique, sauf la prise de Bomarsund, une des îles d'Aland, par les Français, ne donna absolument aucun résultat.

Les troupes françaises et anglaises concentrées au printemps à Gallipoli et à Varna avaient été terriblement éprouvées par le choléra et les fièvres. En attendant, je faisais ce que je pouvais pour déterminer le gouvernement autrichien à concerter un plan de campagne et, éventuellement, une action commune avec les puissances occidentales. C'était le seul moyen d'empêcher le transfert du théâtre de la guerre en Asie ou en Crimée. Sous ce rapport, nos intérêts se rencontraient avec ceux de la France, qui n'avait rien à gagner en Asie, tandis que nous devions compter avec l'éventualité d'être attaqués par la Russie après le départ des armées française et anglaise. Mais tous mes efforts échouèrent contre les hésitations et le jeu de bascule qui étaient alors à Vienne à l'ordre du jour.

Espérant toujours une invitation, qui ne venait pas, du quartier général autrichien dans les Principautés, le maréchal Saint-Arnaud avait refusé constamment d'en-

Digitized by Google

trer dans les vues et intentions de lord Raglan, et ce fut en août seulement que, désespérant de la coopération de l'armée autrichienne, le maréchal adopta le plan anglais d'une expédition en Crimée.

Le 14 septembre, 50,000 Anglo-Français débarquent à Old Castle (Crimée) ; le 20, ils battent l'ennemi sur les bords de l'Alma ; mais au lieu de marcher droit sur Sébastopol, où il ne se trouvait que 6,000 hommes parfaitement démoralisés, ils font une marche de flanc vers Balaclava.

Ces premiers succès et la nouvelle fausse de la prise de Sébastopol eurent partout, mais nulle part plus qu'à Vienne, un immense retentissement. Je fus chargé, par télégraphe, de féliciter l'empereur Napoléon et il était évident que nous virions de bord, du côté de l'Ouest. Le 3 octobre, le comte de Buol m'écrit pour me dire qu'il faut reprendre les pourparlers, cette fois-ci confidentiels, qui en effet, après de nombreuses péripéties, aboutissent, enfin, à la conclusion de la triple alliance du 2 décembre.

Le 26 novembre nous signons, à Vienne, un article additionnel au traité du 20 avril, par lequel la Prusse s'engage à considérer une attaque de la Russie contre nos troupes rassemblées dans les Principautés comme une attaque dirigée contre notre territoire.

La France s'était engagée, avec nous, à entrer en négociations de paix avec la Russie si cette puissance, s'y prêtait, sur la base des quatre garanties et sans lui demander des cessions territoriales considérables. Il s'agissait d'obtenir le même engagement de la part du cabinet anglais et nous en fîmes une condition de la

Digitized by Google

signature d'un traité défensif avec la France et l'Angleterre. Nos démarches directes ne pouvant vaincre la résistance des ministres anglais, je fus chargé de leur arracher l'engagement voulu en invoquant à cet effet la coopération de l'empereur Napoléon. Enfin, à travers des difficultés qui paraissaient insurmontables, nous réussîmes et le traité dit du 2 décembre fut signé. Grande était la jubilation à Vienne et à Paris parmi les amis de l'alliance occidentale. Je ne pouvais la partager. Je connaissais trop bien l'extrême répugnance qu'on éprouvait chez nous, dans les régions du pouvoir, à faire la guerre à la Russie pour me dissimuler que la rédaction vague du traité nous faciliterait, le cas échéant, les moyens de nous dégager au dernier moment. Loin de me livrer à l'allégresse générale, je prévoyais un nouveau refroidissement et peut-être une rupture avec la France.

Peu de jours avant la conclusion de ce traité, le 27 novembre, le prince Gortschakoff avait déclaré que la Russie acceptait les quatre garanties qu'il avait catégoriquement rejetées en septembre. Le but de cette démarche, qui échoua, était de nous induire à renoncer à la signature du traité d'alliance avec les puissances occidentales.

Le 22 décembre fut signé, à Vienne, un traité avec la France, négocié et rédigé par moi à Paris, en vertu duquel les deux puissances contractantes se chargeaient du maintien du *statu quo* et de l'ordre public en Italie, pendant la durée de notre action militaire commune en Orient.

Le 28 décembre, un protocole spécifiant les quatre

Digitized by Google

points de garantie fut signé à Vienne. Il y est dit, pour la première fois, que les puissances se coalisent pour mettre fin à la prépondérance russe dans la mer Noire.

C'est ainsi que se termina l'année 1854. On semblait toucher à l'ouverture des négociations de paix. J'avais la ferme conviction qu'elles n'aboutiraient pas. Les choses n'étaient pas mûres. On manquait d'un résultat militaire sérieux. Il n'y avait ni vainqueur, ni vaincu.

Les exigences des puissances occidentales et de l'Autriche étaient énormes. On demandait simplement à la Russie d'abdiquer comme puissance prépondérante en Orient et de renoncer à une suprématie reconnue jusqu'à présent tacitement par l'Europe. Et, cependant, la Russie n'avait pas essuyé des pertes assez considérables pour justifier un si grand sacrifice. Ajoutons à ceci les hésitations à Vienne et la politique décidément russophile de la Prusse et des cours secondaires de l'Allemagne. Mais, malgré cela, n'était l'aveuglement de la cour de Russie et surtout de l'empereur Nicolas devenu inaccessible aux conseils de ses vrais amis et sourd à la voix de la raison, ce souverain n'aurait pu se faire illusion sur le fait que voici : la coalition est en voie de se former, tôt où tard elle sera formée et, une fois faite, l'issue de la lutte ne saurait être douteuse. Aucune puissance, l'histoire le prouve, n'a résisté à l'Europe coalisée. Voilà, précisément, ce que ce prince n'a pas compris. Ceci étant, les négociations de paix, préparées à si grand'peine, ne pouvaient aboutir. Je me demandais comment on ait pu se tromper à Paris

Digitized by Google

et à Vienne sur des faits aussi évidents. A Londres, où l'on se prêtait de fort mauvaise grâce à ces vains efforts de faire la paix, avant d'avoir fait (sérieusement) la guerre, on voyait plus clair. J'en étais navré ; mais je ne pouvais plus rien faire.

Paris, janvier 1855.

Digitized by Google

1855

JANVIER

Lnndi 1er. — A deux heures et demie, réception dans la salle du trône. On y voyait les grandes charges de la Cour, les ministres, les cardinaux, les maréchaux, les amiraux, le gouverneur des Invalides, le gouverneur d'Algérie (le général Randon) et les grand'croix de la Légion d'honneur. L'Empereur souffrant d'un léger accès de goutte, le premier qu'il ait eu, se servit d'une canne. Il porta l'uniforme de général et, au-dessus du cordon, le collier de la Légion d'honneur. Il n'adressa la parole qu'aux envoyés les plus anciens et passa devant les autres en les saluant par un sourire gracieux et en inclinant la tête légèrement. C'est que nous sommes devenus un peu altier depuis que nous sommes entré dans le concert européen. Il me disait : « Je viens d'écrire à l'Empereur pour le remercier de la marque de sympathie qu'il m'a donnée en me conférant l'ordre de Saint-Etienne, et j'espère que l'année qui commence verra se resserrer plus encore les liens qui nous unissent. »

Mardi 2. — Ce soir, comme l'année dernière, réception des dames, à laquelle les hommes ne sont pas

Digitized by Google

admis. Le corps diplomatique fut placé en face du trône. Près de quatre cents femmes défilaient devant Leurs Majestés, traînant après elles les queues immenses de leurs robes, et faisant, chacune isolément, leur révérence, à l'Empereur et à l'Impératrice, non sans subir les critiques, faites *sotto voce*, de la jeunesse dorée du corps diplomatique. Dans cet exercice presque gymnastique se distinguait la comtesse Charles Tascher de la Pagerie par la majesté de son port, la lenteur de ses mouvements et la profondeur de son inclinaison. Son mari nous disait que cela se passait ainsi à la cour de Bavière.

Mercredi 3. — Les nouvelles de la Crimée ne sont rien moins que satisfaisantes. Cette expédition était un coup de main téméraire qui *pouvait* réussir, mais qui n'a pas réussi. Cela tombait sous le sens, au moment où les armées expéditionnaires quittèrent Varna. Mais ce n'est qu'à présent que le public s'en aperçoit.

Dimanche 7. — Le courrier Leyder arrive de Vienne et continue pour Londres. Les dépêches qu'il apporte me démoralisent. Après avoir tout fait pour se brouiller à tout jamais avec la Russie, on a maintenant des accès de défaillance. On voudrait faire la paix à tout prix. Les russophiles se croient sûrs du triomphe. Ils se flattent d'avoir détaché l'empereur François-Joseph de l'alliance occidentale et les intrigues vont leur train. Avec un peu de fermeté et de conséquence, on y mettrait fin facilement.

Mercredi 10. — Grand dîner chez Drouyn de Lhuys. J'y fais la connaissance de lord John Russell, qui res-

Digitized by Google

semble à un *clergyman* plus qu'à un homme d'État; avec cela l'air fin : on dirait la tête d'un renard.

Jeudi 11. — Le duc de Galliera m'apporte des dépêches du comte Buol. Nous insistons sur la conclusion d'une convention militaire avec l'Angleterre et la France, conformément à l'article 5 de notre traité d'alliance du 2 décembre. Voilà donc un nouveau revirement, cette fois-ci du côté de l'Occident!

Dimanche 14. — Le 10, le Piémont a annoncé son accession au traité d'alliance anglo-français du 10 avril 1854. En même temps, une convention militaire a été conclue entre la Sardaigne et les deux puissances occidentales. En vertu de ce traité, 20,000 hommes des troupes piémontaises seront envoyés en Crimée.

Lundi 15. — Chez nous, la situation reste la même. On se flatte toujours d'en arriver à la paix, sans avoir pris part à la guerre. Cet espoir — qui est peut-être une illusion — donne à notre politique un caractère incertain, équivoque et compromettant pour notre situation de grande puissance. Si nous montrions un peu plus de résolution, la Prusse prendrait probablement le verbe moins haut, et la Russie, comprenant mieux ses intérêts, deviendrait peut-être sincèrement pacifique. Mais, comme nous affichons notre espoir d'une paix prochaine, sans que nous eussions pris part à la guerre, la Prusse reste russophile, ne fait aucun armement, retient les États secondaires d'Allemagne dans une attitude analogue et encourage les illu-

Digitized by Google

sions dont on se berce en Russie, à l'égard de l'Autriche.

Dimanche 21. — Chez l'Empereur. Il ne croit pas à la paix et ne veut pas de ce qu'il appelle un simulacre de paix. Il demande qu'on impose à la Russie des pertes réelles et matérielles; il n'exige pas encore de cessions territoriales, mais la démolition de forteresses russes, etc.

Mardi 23. — Le comte Buol, par une circulaire à nos missions en Allemagne du 14, malgré l'opposition de la Prusse, engage les gouvernements allemands à mobiliser, au moins, la moitié de leurs contingents et à élire un commandant en chef des troupes fédérales. En cas qu'une résolution en ce sens ne fût pas prise à la Diète, notre gouvernement, par une circulaire du 14, demande si les gouvernements sont disposés à partager le sort de l'Autriche, qui leur garantirait le *statu quo* territorial et une part proportionnelle aux résultats d'une guerre victorieuse. En revanche, on espère que ces gouvernements placeront leurs forces sous le commandement en chef de l'Empereur. — Bravo! Hier, Prokesch a saisi la Diète de cette affaire. — Le maréchal Narvaez, qui dîne chez moi, me parle, avec enthousiasme, de notre armée de Lombardie.

Vendredi 26. — Une dépêche de Buol m'annonce la prochaine arrivée du général comte Crenneville, en qualité de plénipotentiaire militaire auprès de la personne

Digitized by Google

de l'empereur Napoléon. Il est chargé d'élaborer un plan de campagne pour les trois éventualités suivantes : la Prusse alliée des trois belligérants, la Prusse neutre, la Prusse alliée à la Russie.

Mercredi 31. — J'écris au comte de Buol (1) : « On considère, ici, tout ce que nous voyons se passer en Angleterre, depuis près d'un an, comme un symptôme certain que le régime parlementaire en Angleterre, autant que sur le continent, a fait son temps, et devra bientôt céder la place à d'autres formes. Mais, s'il est évident que la constitution de la vieille Angleterre est détraquée, il n'en est pas moins vrai qu'on aurait tort de confondre les quelques coteries, qui ont jusqu'ici gouverné le pays, avec la nation anglaise. L'Angleterre n'est ni morte ni affaiblie, et si la paix n'est pas faite bientôt, cette puissance sera, quoi qu'on en dise à Berlin et à Saint-Pétersbourg, un formidable antagoniste. » J'aurais pu ajouter « et à Vienne », car nos hauts militaires russophiles font fi de l'Angleterre. Mais, c'est à leur adresse que j'ai écrit cette lettre à Buol.

FÉVRIER

Vendredi 2. — Chez nous, les choses vont mal. Nous sommes faibles, irrésolus et nous manquons d'entente politique.

(1) Lettre particulière, du 1er février.

Digitized by Google

Samedi 3. — Notre plénipotentiaire militaire, comte Crenneville, arrivé aujourd'hui, m'a remis une lettre de Buol qui m'a fait peu de plaisir. La Diète de Francfort n'a pas voté nos propositions concernant l'armement de l'Allemagne. Après cet échec, il ne nous reste qu'à nous adresser de suite, et directement aux gouvernements de la Confédération, conformément à notre circulaire secrète, mais aussitôt publiée, du 14 janvier. Mais nous n'en avons rien fait. Nous nous contentons d'un moyen terme proposé par la Bavière. C'est la *Kriegsbereitschaft,* avec obligation de se mettre en état de pouvoir marcher dans l'espace de quinze jours.

Lundi 5. — Je présente Crenneville à l'Empereur. Après le départ du général, une demi-heure de conversation avec Sa Majesté. Je m'applique à lui faire comprendre que si, dans les négociations pour la paix, la France et l'Angleterre font des demandes dont le rejet par la Russie ne constitue pas pour l'Autriche l'obligation d'entrer en guerre, la triple alliance est virtuellement déchirée. Il admet que l'on ne peut pas demander à la Russie la démolition des fortifications de Sébastopol ni la réduction du nombre des bâtiments de guerre russes dans la mer Noire, aussi longtemps qu'on n'a pas pris Sébastopol et brûlé la flotte.

Mercredi 7. — Présentation du comte Crenneville à l'Impératrice. L'audience ne dure pas cinq minutes. C'est que cette charmante femme n'a pas encore appris son métier. Il paraît que c'est un métier difficile à apprendre, quand on n'en a pas commencé l'étude à

Digitized by Google

l'âge de bébé. Le général eut l'air surpris, irrité, enfin profondément blessé. J'ai tâché de le calmer. Si c'est un homme d'esprit, ce que j'ignore, car je ne le connais pas, cette petite mésaventure n'exercera aucune influence sur sa manière de juger la triple alliance, ni sur ses rapports avec l'empereur François-Joseph; mais si c'est un esprit borné, ce caprice de jeune femme vient fort mal à propos.

Jeudi 8. — Au bal des Tuileries, une conversation animée, qui a duré au moins une heure, avec l'Impératrice. Le langage passionné de ma belle interlocutrice trahissait les inquiétudes de son mari sur l'issue du siège de Sébastopol et sur la politique de l'Autriche. J'ai interpellé l'Impératrice, en riant, sur notre audience d'hier. Elle rougissait et disait, en riant, que le général lui avait fait peur. En effet, il a un peu l'air croquemitaine.

Vendredi 9. — Audience chez l'Empereur pour la remise d'une lettre particulière de mon souverain. Il me dit qu'il est fort inquiet au sujet de la marche des négociations de paix. Je partage ses inquiétudes.

Mardi 13. — Le prince Napoléon est de retour de la Crimée. Son père insiste pour que le *Moniteur* donne une sorte de réhabilitation de ce fléau de la famille impériale. — Ce soir, petit bal masqué chez le comte de Tascher. Grâce à sa fille Stéphanie et sa belle-fille comtesse Charles, cette fête a été fort animée. L'Empereur et l'Impératrice, qui avaient changé de domino à

Digitized by Google

plusieurs reprises, se sont retirés à deux heures du matin sans s'être démasqués.

Mercredi des Cendres, 21. — Chez Drouyn de Lhuys. Le projet de l'Empereur de se rendre en Crimée l'inquiète et l'afflige. Je le conçois. La dégringolade militaire de plus en plus évidente en Angleterre, jointe à ce voyage aventureux de l'empereur Napoléon, ne peut guère que donner à penser à Vienne. Crenneville et son aide de camp, qui dînent chez moi, déchiffrent, en ma présence, une lettre de Hess. Le général prévient le comte Crenneville que, dans le cas du départ de l'Empereur pour la Crimée, il doit considérer sa mission comme suspendue et revenir à Vienne.

Samedi 24. — Grand dîner chez moi. Du monde officiel : Abbatucci, Rouher, Baroche, Troplong, Collet-Meigret, Piétri, Conneau, Émile et Isaac Pereire, le duc de Gallieria, général Ornano, prince de Chimay, etc. Le voyage de l'Empereur, qui semble arrêté, pèse sur mes convives. Il n'y a qu'une manière de juger cette idée étrange. On me dit — à l'oreille bien entendu — que c'est une folie, une aberration mentale et une calamité publique, qui pourront mener à un cataclysme.

Lundi 26. — Chez Drouyn de Lhuys, qui broie du noir, et il a raison. L'Empereur perd dans l'opinion de l'Europe, par le fait seul qu'il a pu concevoir un projet aussi absurde. Sur cette matière, j'écris à mon mi-

Digitized by Google

nistre (1) : « Il ne faut pas prendre la chose trop au tragique... Vous approuverez que je me suis imposé une certaine réserve, en faisant connaître à l'Empereur ma pensée personnelle et la désapprobation que le voyage rencontre à Vienne. M. de Bourqueney a fait le plongeon. Il ne souffle mot sur cette matière. Le fait est que fort peu de personnes ont le courage, je ne dis pas, de leur opinion, mais seulement celui de dire l'opinion d'autrui, quand elles craignent de déplaire. De l'autre côté, ceux qui s'expriment avec franchise, comme Morny et Persigny, dépassent la mesure et oublient trop que c'est au souverain qu'ils parlent et non pas au frère et compagnon d'infortune d'autrefois. M. Drouyn de Lhuys, fort courtisan dans les occasions ordinaires, a son franc-parler dans les grandes. Ainsi, il a été contraire au coup d'État et au mariage et il ne s'en est pas caché. Aujourd'hui il désapprouve le voyage et le dit; mais il n'a rien empêché. J'aime à espérer que cet incident ne change rien aux dispositions réciproques des cabinets, car il ne changera certainement rien *aux intérêts autrichiens engagés dans la question d'Orient*. Les grandes choses ne se font qu'à travers mille difficultés prévues et imprévues. *Per aspera ad astra !* »

MARS

Vendredi 2. — Ce soir, en me levant de table, on me remet un billet de Hatzfeld, qui me communique une

(1) Lettre particulière au comte de Buol, du 27 février.

Digitized by Google

dépêche télégraphique de Manteuffel ainsi conçue : *L'Empereur de Russie est mort aujourd'hui dix minutes après midi.* Quel événement! Dans les salons, on croyait qu'il faciliterait la paix, et on s'en félicitait. Si Nicolas avait disparu il y a deux ans, on aurait pleuré sa mort comme une calamité publique. Aujourd'hui elle fait respirer plus librement l'Europe.

Samedi 3. — Sur la nouvelle de la mort de l'empereur de Russie, la rente est montée ici de six francs, en Angleterre de deux et demi, ce qui est presque sans exemple. Diné chez Mme Lehon avec plusieurs ministres, Morny, Cambacérès et le vieux Dupin, qui nage maintenant dans les eaux du gouvernement. — Plusieurs visites dans la soirée, entre autres chez Mme Jules de l'Aigle, où je rencontre Mme de la Ferté, qui me boude depuis quelque temps. Mon crime est d'être accrédité auprès d'un Bonaparte. Mais, ce soir, nous avons une causette. J'aime cette femme. C'est une grande dame et une grande figure. C'est ainsi que je m'imagine les chasseresses de la Fronde. Et quelle violence, sous ces apparences d'un froid glacial! Aussi lui ai-je dit : « Vous n'êtes pas un Vésuve; vous êtes un Hécla, un glacier qui jette des flammes. » Son mari, le marquis, est, depuis peu, le chef des légitimistes et l'homme de confiance de M. le comte de Chambord.

Mercredi 7. — Petit dîner fort agréable chez moi : le duc de Noailles, le duc de Fézenzac, Guizot, le maréchal Nugent. — Après dîner chez Thiers, qui s'est cassé un bras. C'est, selon moi, un des hommes les plus sensés

Digitized by Google

d'entre ceux que le coup d'État a écartés de la politique.

Vendredi 9. — Chez Drouyn de Lhuys. La même incertitude au sujet des projets de l'Empereur. Persigny, avec l'ardeur qui le distingue, remue ciel et terre, j'ignore avec quel effet, pour décider l'Empereur à renoncer à son voyage de Crimée et à faire la paix. Drouyn de Lhuys me montre une lettre de Napoléon Ier datée de Varsovie 1807. Il y est dit (je cite de mémoire) : la Russie, un peu par des conquêtes politiques, mais surtout par suite de l'ascendant qu'elle gagnera en Orient en s'appuyant sur le principe religieux, formera l'alliance entre la France et l'Autriche. — Aux Français, vu la Rachel comme Roxane dans *Bajazet*. C'est la plus grande et la dernière tragédienne que le monde a vue et verra. — Steinle m'a envoyé un fort beau dessin, la scène du jugement dans le *Merchant of Venice*. Je l'exposerai dans ma salle des pas perdus.

Dimanche 11. — Le courrier Rettich m'apporte des dépêches de Buol, qui me communique la réponse du Feldzeugmeister Hess au mémoire de l'empereur Napoléon. C'est le projet numéro 2 concernant l'éventualité où la Prusse ne serait pas notre alliée. Le travail de Hess porte à 850,000 (!!) hommes le chiffre des troupes nécessaires dans le cas d'une guerre agressive avec la Russie et parle, pour la première fois, de la nécessité de l'envoi d'un corps d'armée français de 50,000 hommes en Gallicie.

Chez Drouyn de Lhuys. Son langage me cause une

Digitized by Google

vive surprise. Ce ministre a été, dès le début de la complication, l'âme de la politique de guerre. Dans les derniers temps il a été, il est vrai, fortement travaillé, dans le sens de la paix, par Persigny autant que par Morny. Néanmoins, j'avais de la peine à en croire mes oreilles lorsque, ce matin, il me confia un plan, qu'il comptait recommander à l'empereur Napoléon, parce que, franchement adopté et exécuté, il devait, selon lui, assurer la conclusion de la paix. Ce changement si subitement survenu dans les dispositions du ministre, est-il sérieux ou serait-ce un jeu calculé à lui ménager une bonne sortie du ministère dans le cas où l'Empereur n'accepterait pas ce nouveau plan que voici : dans les négociations de paix, la Russie s'engagerait à ne pas augmenter sa flotte actuelle (les vaisseaux qui lui restent dans le port de Sébastopol), et un nombre correspondant de bâtiments étrangers serait admis dans la mer Noire. Ce serait une combinaison des deux systèmes de la limitation et du contrepoids. Le résultat de l'adoption de ce plan serait, toujours selon Drouyn de Lhuys, la cessation immédiate des hostilités moyennant une trêve. — Je tombai des nues. Est-ce bien Drouyn de Lhuys qui me parle? Malheureusement, l'Empereur me semble loin d'entrer dans cet ordre d'idées, et s'il n'y entre pas, Drouyn se retirera ou sera renvoyé.

Lundi 12. — Aujourd'hui, vers six heures, aux Tuileries pour remettre à l'empereur Napoléon une lettre par laquelle mon Empereur lui conseille l'abandon du voyage de Crimée.

Cette audience m'a paru satisfaisante. L'empereur

Digitized by Google

Napoléon admet que les négociations de paix qui se poursuivent à Vienne peuvent mener à la paix. Il s'habitue à l'idée que la *paix est possible sans être précédée de la prise de Sébastopol,* ce qui me semble un grand pas vers une solution pacifique. Au reste, il insiste sur la limitation de la flotte russe dans la mer Noire.

Jeudi 15. — Aujourd'hui, ouverture des conférences de paix à Vienne. *Autriche*, Buol et Prokesch; *France,* Bourqueney; *Grande-Bretagne*, John Russell et Westmoreland; *Russie*, Gortschakoff et Titow; Turquie?...

La Prusse reste encore en dehors des pourparlers.

Lundi 19. — Nous avons enterré aujourd'hui la belle Mme Sosthène de la Rochefoucauld. — Travaillé avec Drouyn de Lhuys. Il est complètement démoralisé.

Mercredi 21. — J'ai rencontré l'Empereur au Bois, visitant les travaux qu'il y fait exécuter. Fleury était avec lui. Sa Majesté avait l'air vieilli et marchait un peu courbé.

Jeudi 22. — Aux Italiens, dernière représentation de la saison. On donna le *Troubadour* de Verdi, fort à la mode aujourd'hui avec la Borgomani et Graziani. Singulière musique, qui exprime d'une manière vraie des passions impossibles.

Samedi 24. — Reçu le courrier Rohmann. Le résumé des dépêches qu'il m'apporte est que nous désirons la limitation de la puissance navale de la Russie, dans la

Digitized by Google

mer Noire; mais que le rejet de cette condition par les plénipotentiaires russes ne constituera pas pour nous un cas de guerre.

Dimanche 25. — Chez Drouyn de Lhuys, que je trouve couché et assez souffrant. Nous débattons le troisième point de garantie (la limitation de la force navale dans l'Euxin). C'est le point cardinal auquel se rattache pour nous la question de paix ou de guerre. Drouyn de Lhuys est fort mécontent de la tournure que prennent les conférences de Vienne et trouve que la Russie gagne du terrain. Il laisse tomber un mot sur une idée qui lui est venue — et il est riche d'idées et d'expédients, soit dit sans ironie. Il désire être envoyé à Vienne et me prie, si je l'approuvais, de suggérer cette pensée à l'Empereur, que je verrai demain. Un nouveau plan est pris en considération : la mer Noire, complètement neutralisée, serait ouverte aux bâtiments de commerce de tous les pavillons et fermée aux bâtiments de guerre de toutes les nations, y compris la Russie et la Turquie.

Lundi 26. — Chez Drouyn de Lhuys. L'Empereur est disposé à entrer dans ses vues, c'est-à-dire à l'envoyer à Vienne avec mission d'assister, au sein de la conférence, à la discussion du point 3. Mais s'il y va, il devra rapporter la paix de Vienne ou notre participation à la guerre.

De chez le ministre je me rends aux Tuileries. L'Empereur me parle avec satisfaction de la nouvelle solution projetée ; mais il doute que la Russie l'accepte.

Digitized by Google

« Nous avons pris possession de la mer Noire, dit-il ; nous n'en sortirons qu'au prix de concessions considérables. »

L'antichambre avait l'air belliqueux. Des aigles, des drapeaux, des harnachements. Cela sentait la Crimée. Ce voyage malencontreux n'est donc pas abandonné.

En sortant du cabinet de l'Empereur, je retourne chez Drouyn de Lhuys pour lui dire, au nom de son maître, que sa mission est chose décidée.

Mardi 27. — Ce matin, reçu une dépêche télégraphique de Buol, qui me fait craindre qu'il ne soit plus maître de la situation. L'apparition de Drouyn de Lhuys fera peut-être du bien.

Mercredi 28. — Ce matin, service funèbre de la maréchale Nugent. — Drouyn de Lhuys est parti ce soir pour Londres. Avant de se rendre à Vienne, il tâchera de se mettre complètement d'accord avec le ministère anglais.

Jeudi 29. — Le courrier Rohmann m'apporte, sous cachet volant, des rapports du comte Appony. Notre déclaration, portant que le rejet par la Russie du point 3 (limitation de ses forces navales dans la mer Noire) ne serait pas pour nous un cas de guerre, a fait très mauvais effet à Londres. Clarendon en est outré. En général, dans toutes les occasions, le cabinet anglais ne cache guère ses méfiances à notre égard.

Samedi 31. — Drouyn de Lhuys, revenu ce matin de Londres, se loue beaucoup des ministres anglais. Il

Digitized by Google

s'est évidemment mis d'accord sur le maximum des conditions à faire à la paix. Je l'ai quitté peu satisfait de son langage.

C'est une très grande crise. Je conçois, mais je déplore, nos hésitations.

AVRIL

Dimanche 1er. — J'écris au comte Buol (1) : « M. Drouyn de Lhuys se mettra en route, demain matin (pour Vienne)... Je vous prie de lui accorder votre confiance; c'est un parfait galant homme, fin mais loyal, parfois nerveux à l'excès et se laissant entraîner par le feu sacré qui le consume (dans ces occasions, je le recommande à votre patience) ; mais, somme toute, animé des meilleures intentions et guidé par des principes sains et par un désir sincère de conserver, de consolider et de faire fructifier l'alliance avec l'Autriche. Placé entre l'alliance anglaise et celle de l'Autriche, il optera toutefois pour la première. »

Lundi 2. — Ce matin, Drouyn de Lhuys est parti pour Vienne.

Jeudi saint, 5. — En proie aux pressentiments les plus sombres. Hatzfeld, pessimiste comme toujours, vient me voir et nous broyons du noir ensemble. Puis se présente Rothschild qui, avec son flair habituel,

(1) Lettre particulière au comte de Buol, du 1er avril.

Digitized by Google

devine, déjà, le refroidissement qui se prépare dans les relations entre l'Autriche et la France.

Dimanche de Pâques, 8. — Au Père-Lachaise, avec le maréchal Nugent. L'octogénaire, belle et noble figure, droite et martiale, entouré de mes filles, montant la hauteur bravement entre les tombeaux. Tableau charmant, contraste poétique! Le grand âge et la jeunesse se rencontrant dans ces lieux consacrés à la mort. Je les suivais et j'ai pu remarquer que les passants, frappés comme moi, s'arrêtaient pour contempler ce groupe.

Lundi 9. — Les premières nouvelles de Drouyn de Lhuys sont satisfaisantes. Il est content de son entrevue avec Buol, et enchanté de l'accueil que l'Empereur lui a fait.

Jeudi 12. — A Saint-Cloud. Vu la partie du château habitée par Leurs Majestés. Le culte, presque superstitieux, de l'Impératrice pour la reine Marie-Antoinette se reconnait aux arrangements de son appartement particulier. Dans sa chambre à coucher, qu'elle partage avec l'Empereur, on ne voit qu'un seul cadre suspendu. C'est une ancienne gravure représentant l'infortunée épouse de Louis XVI. Doña Eugenia est convaincue qu'elle mourra sur un échafaud. Elle me l'a dit elle-même plus d'une fois, et quand je souriais, elle se fâchait tout rouge. Comme preuve certaine du sort tragique qui l'attend, elle me raconte que lorsqu'elle faisait ses préparatifs pour son mariage, on vint lui

Digitized by Google

offrir un voile de dentelles qui avait été porté par la reine. C'était bien tentant; seulement Mlle de Montijo n'avait pas assez d'argent pour l'acheter. Mais quelle fut sa surprise, joyeuse et triste à la fois, lorsqu'en ouvrant la corbeille de son fiancé elle trouva, tout en haut, ce même voile, identiquement le même, de Marie-Antoinette! Est-ce clair?

Vendredi 13. — A Vienne, on traverse de nouveau une de ces crises qui ne se répètent que trop souvent dans le cours de cette complication orientale. En ce moment la tâche à résoudre est de trouver une formule contenant les conditions de paix des puissances occidentales, dont le rejet par la Russie constituerait pour l'Autriche le *casus belli*. Mais, voilà précisément ce qu'on ne veut pas à Vienne. Grande concentration de troupes, à la bonne heure! Mais en faire usage? Jamais. C'est ainsi que se résume le programme de certaine puissante coterie militaire à Vienne. Mais, cette fois-ci encore, notre jeune Empereur sera, espérons-le, à la hauteur de sa tâche.

Samedi 14. — Nos hésitations commencent déjà à s'ébruiter. A Berlin on proclame la rupture de l'Autriche avec les puissances occidentales.

Dimanche 15. — Aujourd'hui, l'Empereur et l'Impératrice sont partis pour Londres.

Lundi 16. — Les nouvelles de Sébastopol sont du 10. La veille, a commencé le bombardement de la place, jusqu'au 10 sans effet notable.

Digitized by Google

Jeudi 19. — Drouyn de Lhuys mande de Vienne : « J'espère que nous resterons unis avec l'Autriche pour la paix comme pour la guerre. »

Vendredi 20. — Dans la conférence tenue, hier, à Vienne les plénipotentiaires des trois puissances alliées ont tenu un langage identique. Ceux de la Russie avaient l'air consterné et, sans rejeter la limitation des forces navales dans la mer Noire, demandaient quarante-huit heures pour réfléchir (c'est-à-dire pour télégraphier à Saint-Pétersbourg).

Samedi 21. — Les plénipotentiaires russes, dans la séance d'aujourd'hui, ont refusé de discuter même la limitation des forces navales de la Russie. Par conséquent, les conférences ont été suspendues.

Dimanche 22. — Reçu, voie de Londres, de mauvaises dépêches de Buol. Thouvenel vient m'apporter les dernières nouvelles de Londres. Il ne nage pas dans les eaux de Drouyn de Lhuys. L'Empereur et l'Impératrice sont revenus aujourd'hui de Londres. On les dit grisés de l'accueil bruyant que John Bull leur a fait.

Mercredi 25. — Assisté aux convoi et service de M. Ducos, fait avec grande pompe à la Madeleine.

Vendredi 27. — Des nouvelles importantes de Vienne. Nous nous déclarons prêts à modifier l'ultimatum que nous adresserons à la Russie. S'il n'est pas accepté dans les quarante-huit heures, Valentin Esterhazy

Digitized by Google

demandera ses passeports. Ici se fait valoir l'influence (pas bonne dans ces affaires) de lord Cowley sur l'Empereur. Ce dernier est encore tout enivré. Le voyage de Londres lui est monté à la tête. Thouvenel, se voyant complètement mis de côté et ne sachant rien de ce qui se passe entre son chef (Drouyn de Lhuys) et l'Empereur, a demandé et obtenu sa mise en non-activité, ce qui le rapprochera du Palais-Royal, où il est déjà le bienvenu. Moi aussi, je me trouve sans instructions. On ne m'en envoie pas, parce qu'on ne sait pas dans quel sens me diriger. Comment alors agir?

Le voyage de Crimée est abandonné, parce qu'il était impossible de former une régence assez forte pour paralyser l'influence du prince Jérôme et de son fils Napoléon.

Samedi 28. — Je montais ce matin à cheval au bois de Boulogne avec lady Cowley lorsque Fleury vint nous dire qu'un attentat venait d'être commis aux Champs-Élysées sur la personne de l'Empereur, qui se promenait à cheval entre Edgar Ney et Valabrègue. Un Italien, nommé Pianori, à la distance de trois pas seulement, a tiré deux coups de pistolet sur lui, heureusement sans le toucher. L'Empereur continua tranquillement vers le Bois, où il rencontra l'Impératrice. Leurs Majestés, l'Empereur toujours à cheval, rentrèrent ensuite ensemble par l'avenue des Champs-Élysées. Presque tous les passants à pied, à cheval, en voiture, leur faisaient cortège aux cris enthousiastes de : « Vive l'Empereur! » Quand Fleury, encore tout ému, eut terminé son récit, je plantai là lady Cowley et me

Digitized by Google

rendis aux Tuileries. En descendant de cheval, je rencontre Cowley et nous pénétrons ensemble dans le salon de l'Empereur, où il y a foule : de grands et de petits personnages de la Cour, beaucoup de dames, presque tous les ministres. L'Impératrice sanglote convulsivement; l'Empereur, parfaitement calme, nous donne les détails du crime. « De semblables attentats, dit-il en terminant, ne réussissent jamais; pour frapper juste, il faut le poignard (1). »

Dimanche 29. — Ce matin, audience de l'Empereur. Il est fermement résolu à rejeter l'*ultimatum* que nous proposons et qui contient une clause autorisant la Russie à rétablir sa flotte dans la mer Noire, après la paix, telle qu'elle était composée avant la guerre, avec un bâtiment de moins!! (Comme s'il s'agissait d'humilier la Russie, de gaieté de cœur et sans aucun profit, et non de la rendre moins dangereuse, pour l'existence de l'empire ottoman.) Il ne m'a pas caché, en terminant, qu'il préférerait se séparer de l'Autriche. Je lui ai ensuite présenté le comte et la comtesse Nako et le comte Jean Palffy.

L'enivrement produit par le voyage d'Angleterre continue. Cowley l'exploite avec succès, et, il faut nous rendre cette justice, nous lui facilitons sa tâche. Je suis, d'ailleurs, de plus en plus convaincu que le ministère anglais ne veut pas d'une alliance austro-française.

Lundi 30. — Drouyn de Lhuys est revenu de Vienne. Il sera bien surpris de voir combien de terrain il a

(1) C'était avant l'ère de la dynamite et du revolver.

Digitized by Google

perdu pendant son absence. L'Empereur ne voit plus que par les yeux de Cowley. Mais comme Sa Majesté ne manque pas de sagacité — tant s'en faut — je ne désespère pas de voir le bon sens triompher à la fin.

MAI

Mardi 1er. — Je trouve Drouyn de Lhuys moins découragé que je n'avais pensé. Il est enchanté de son séjour à Vienne et, plus que jamais, l'homme de l'alliance autrichienne.

Jeudi 3. — Chez l'Empereur, pour lui remettre une lettre de mon souverain. Je le trouve très raide. Cependant, il semble disposé à examiner l'amendement de son ministre des affaires étrangères.

Vendredi 4. — Drouyn de Lhuys est moins sûr de son affaire qu'il ne l'avait été dans les premiers jours, après son retour. Les difficultés viennent de Londres. On hésite à accepter son amendement. Il est évident qu'on ne veut pas d'une alliance entre nous et la France. Cowley l'a naïvement avoué à Drouyn de Lhuys. L'Empereur, il est vrai, a accepté l'amendement, mais de mauvaise grâce et à son corps défendant. S'il est rejeté dans le conseil des ministres qui se réunit aujourd'hui à Londres, que fera-t-il? Buol a répondu la nuit dernière à une question que Drouyn de Lhuys lui avait adressée, par l'intermédiaire de Bourqueney, que le rejet de notre ultimatum par la

Digitized by Google

Russie entraînerait immédiatement notre participation à la guerre.

Samedi 5. — Lorsque ce matin, comme tous ces jours-ci, je me rendais chez Drouyn de Lhuys, l'huissier me dit que Son Excellence était sortie pour toute la journée. Cela me parut étrange. Je retournai, plus tard, dans la journée, et je parvins à pénétrer chez le ministre. Il me dit qu'il venait de donner sa démission. Voici l'historique qu'il m'en fit. L'Empereur n'a pas appuyé son amendement à Londres. Il l'avait pourtant autorisé à en recommander l'adoption au cabinet de Londres, ce qu'il s'était empressé de faire. Néanmoins, l'Empereur l'a de nouveau discuté avec lui en présence de lord Cowley et du maréchal Vaillant. Écoutant l'ambassadeur d'Angleterre plus que son ministre, Sa Majesté, après avoir aussi pris l'avis de Vaillant, qui déclara qu'une paix semblable produirait un très mauvais effet dans l'armée, rejeta l'amendement, quoiqu'Elle l'eût déjà positivement et explicitement approuvé. Cela étant, lui (Drouyn de Lhuys) se sentait compromis à Vienne et à Londres. D'ailleurs, l'Empereur entre dans des voies où il lui serait impossible de le suivre. Par conséquent, il a donné sa démission. L'Empereur a bien voulu l'inviter à passer chez lui, ce qu'il a respectueusement décliné, sa résolution étant prise irrévocablement.

Lord Cowley donne une autre version. Selon lui, l'empereur Napoléon aurait autorisé Drouyn seulement à communiquer le projet au cabinet anglais, et non à en recommander l'acceptation.

Digitized by Google

Quoi qu'il en soit, il serait impossible de se faire illusion sur la portée et la signification de cet événement.

Le projet élaboré à Vienne par Buol et Drouyn de Lhuys laissait à la Russie le choix entre deux ultimatums et créait une nouvelle alliance entre l'Autriche, la France et la Grande-Bretagne, qui s'engageaient à perpétuité à faire la guerre à la Russie dans le cas où cette puissance, par un développement excessif de ses flottes dans l'Euxin, menacerait l'indépendance de la Porte. Un article secret définissait le terme « excessif ». Excessif était un état des forces navales russes égal à celui du *status antè bellum*. A Vienne, on se flattait que ce projet serait à Saint-Pétersbourg jugé acceptable. Si, néanmoins, il était rejeté, l'empereur François-Joseph était décidé à faire la guerre. Mais, c'est précisément à cause de la probabilité de succès (de l'acceptation par la Russie) qu'offrait ce projet, qu'il déplut à Paris, c'est-à-dire à l'empereur Napoléon qui, dans la phase actuelle, pas brillante, de la guerre, n'a qu'une préoccupation, celle de ne pas mécontenter l'armée. Il pense, et peut-être avec raison, qu'elle trouverait une paix pareille ignominieuse et que le pays aussi serait frappé de la disproportion entre les minces avantages acquis et les sacrifices énormes que cette guerre impose à la France. En grande partie aussi, le refus que Drouyn de Lhuys a rencontré auprès de son souverain doit être attribué à l'influence directe de lord Cowley qui, pendant l'absence de Drouyn de Lhuys, était devenu pour ainsi dire le ministre des affaires étrangères de l'empereur Napoléon. Il me revient de plusieurs côtés que cet ambassadeur a travaillé contre

Digitized by Google

l'alliance autrichienne avec plus de zèle que ne comportaient ses instructions. Plusieurs faits constatés viennent à l'appui de cette supposition. Ainsi, il est certain qu'il a dit à l'Empereur que la voie où Drouyn de Lhuys voulait l'engager pouvait bien convenir à l'Autriche, mais qu'elle mènerait probablement à la rupture entre la France et l'Angleterre. Ce langage de Cowley et surtout la crainte de l'empereur Napoléon de déplaire à l'armée ont amené la catastrophe.

Pour ma part, par mon attitude et par mon langage, je m'évertue à faire comprendre que la démission de Drouyn de Lhuys ne doit pas être interprétée comme un échec de l'Autriche dans les négociations de paix.

Néanmoins, c'était une bien mauvaise journée.

Mardi 8. — Walewski annonce sa nomination aux affaires étrangères.

Mercredi 9. — Première entrevue officielle avec Walewski. Je regrette Drouyn de Lhuys, avec lequel je me suis trouvé en rapport d'affaires — et quelles affaires! — pendant trois ans.

J'écris à Buol (1) : « Cette nouvelle péripétie de la complication d'Orient, qui sera à jamais mémorable, nous fait entrer dans une voie nouvelle et hérissée de difficultés et de dangers, à moins que nous ne parvenions à empêcher un refroidissement entre les deux cours. M. Drouyn de Lhuys tombe la victime de sa jalousie. Chassez le naturel, il revient au galop. En

(1) Lettre particulière, du 9 mai.

Digitized by Google

éloignant pendant son absence Thouvenel de l'Empereur et des affaires, il a livré son souverain à lord Cowley et s'est privé lui-même des informations utiles, que son remplaçant (Thouvenel) aurait pu lui donner, s'il ne l'avait pas laissé à dessein dans une ignorance complète de la marche des négociations. Le comte Walewski tient à constater que la politique de l'Empereur reste la même. Je pense que nous devons accueillir de bonne grâce les protestations d'amitié du nouveau ministre et vous jugerez peut-être utile de régler, à ce sujet, le langage de nos représentants. »

Vendredi 11. — Ce matin, chez Persigny. Comme les politiciens de ce régime changent d'opinion du jour au lendemain, et avec quelle facilité ils oublient leur langage de la veille! Au commencement de la crise d'Orient, c'est-à-dire il y a deux ans, Persigny criait à tue-tête : « Guerre à outrance à la Russie! » Lorsque le voyage que l'Empereur comptait faire en Crimée lui faisait peur, son mot d'ordre était : la paix à tout prix. Et aujourd'hui qu'il n'est plus question du voyage de Crimée, il prêche la thèse que les puissances occidentales peuvent forcer la Russie à faire la paix, en se dispensant du concours de l'Autriche, par le moyen de l'occupation maritime de la mer Noire et de la Baltique.

Dîné tout seul chez les Cowley, et avec eux et les Walewski, à l'Opéra.

Vendredi 18. — Canrobert remplacé par Pélissier dans le commandement en chef de l'armée de Crimée.

Digitized by Google

Mardi 22. — Aujourd'hui des combats sanglants devant Sébastopol. On peut dire que c'est aujourd'hui que les alliés ont repris l'offensive.

Vendredi 25. — Travaillé avec Walewski.

Les nouvelles de Crimée sont favorables aux alliés. Les Français se sont logés dans les fortifications prises aux Russes. Les armées anglaise et française ont passé la Tchernaia presque sans coup férir. Kertsch et Iénikalé ont été pris sans combat. Les vaisseaux des alliés pénètrent dans la mer d'Azov.

Lundi 28. — Walewski me dit que le comte Buol a proposé de clore la conférence de Vienne, après lui avoir soumis la seconde fois, avec quelques modifications, la proposition B, à savoir : limitation des forces navales russes et turques, en vertu d'un traité à conclure, sous la garantie des grandes puissances, entre la Russie et la Porte. Le rejet de ce projet par la Russie ne constituerait pas pour l'Autriche un cas de guerre. Selon Walewski, l'Empereur serait assez disposé à entrer dans ces idées ; mais les Anglais demandent catégoriquement que les nouvelles propositions autrichiennes (dont je ne comprends ni le but ni la portée) soient déclinées.

Mardi 29. — Réception du corps diplomatique par Dom Pedro V, roi de Portugal, et par le duc d'Oporto, son frère.

Jeudi 31. — On mande du quartier général devant Sébastopol le retour des escadres alliées de la mer

Digitized by Google

d'Azov où elles auraient fait du mal à l'ennemi. Ici, dans le monde officiel, toujours disposé à passer du plus profond découragement aux espérances les plus exagérées, on attend incontinent la nouvelle de l'évacuation de Sébastopol.

JUIN

Lundi 4. — Ce matin, au mariage du jeune comte Melchior, fils du marquis de Vogüé, avec sa cousine, fille de Charles de Vogüé. De là à l'École militaire, pour assister à une grande revue que l'Empereur a offerte au roi de Portugal.

Aujourd'hui, malgré les remontrances les plus vives du cabinet français, Buol a saisi la conférence de sa nouvelle proposition (1), que les plénipotentiaires russes se déclaraient prêts à transmettre à Saint-Pétersbourg. De leur côté, les plénipotentiaires des puissances occidentales refusaient de négocier sur cette base. Par conséquent, les conférences ont été définitivement closes.

Mardi 5. — Vu la Ristori dans la tragédie *Mirza*, par Alfieri. Son jeu est vraiment classique. On y reconnaît l'influence de l'école allemande. Pas d'exagération, pas de pathos creux. L'ensemble aussi ne laissait rien à désirer. Mais, à mes yeux, la Rachel est toujours la première tragédienne.

(1) Voyez plus haut, 28 mai.

Digitized by Google

Samedi 9. — Buol m'a écrit une longue lettre particulière. Il est hors des gonds et ne sait à quel saint se vouer ; mais, au fond, rien que du verbiage. C'est désespérant. Cependant sa situation est si pénible qu'il ne faut pas lui jeter la pierre.

Dimanche 10. — Entrevue désagréable avec Walewski.

Lundi 11. — Combattu vaillamment, et non sans quelque succès, contre le découragement et le dégoût qui menacent de s'emparer de moi.

Mercredi 13. — Walewski, avec qui j'ai un long entretien, change de langage. Je l'ai fait travailler, lui et l'Empereur, par Thouvenel, et je suppose que je dois ce revirement à l'intervention de ce dernier. Il n'est plus question de réclamations contre notre occupation des Principautés. Tout ce qu'on nous demande — pour le quart d'heure — c'est de conserver notre attitude menaçante à l'égard de la Russie.

Jeudi 14. — Rohmann m'apporte des rapports de notre ministre à Londres. — Tant qu'il était au ministère, Drouyn de Lhuys était le *leading man;* aujourd'hui c'est Clarendon qui dirige la politique orientale des deux alliés. Thouvenel est nommé ambassadeur à Constantinople. Il passera par Vienne. Je recommande à Buol « cet homme politique qui a devant lui un grand avenir et dont le passé est honorable à tous points de vue (1) ».

(1) Lettre particulière au comte de Buol, du 15 juin.

Digitized by Google

Dimanche 17. — On vient d'enlever les échafaudages du Louvre et des Tuileries du côté de la rue de Rivoli. C'est fort beau.

Lundi 18. — Walewski commence à sortir de sa réserve. Le traité du 2 décembre prévoit certains cas où l'Autriche participera à la guerre et fixe l'espace de temps dans lequel cette participation aura lieu. Maintenant, on nous propose de prolonger ce terme; mais, en revanche, de préciser les cas de guerre. Nous n'y consentirons pas. C'est qu'à Vienne un grand revirement s'est accompli. Évidemment, l'échouement des conférences provoqué par nous doit servir de prétexte pour inaugurer une nouvelle politique; nous voulons nous éloigner de la France, nous dégager en un mot. Je doute qu'on y réussisse, car il n'y a de changé que les *dispositions* ou, pour mieux dire, les *velléités*. Les intérêts restent les mêmes.

Vendredi 22. — L'assaut général contre Sébastopol du 18 a manqué. Le *Moniteur* de ce matin annonce le fait. A la Bourse on le savait depuis trois jours.

Samedi 23. — Buol a fait publier dans l'*Indépendance belge* sa dépêche du 20 mai. Walewski s'en plaint, vis-à-vis de moi, en termes fort désagréables.

Mardi 26. — Dîné avec Hatzfeld à Amblainvilliers, chez Drouyn de Lhuys. Nous le trouvons aigri et noir. Cela s'explique. Mais je crains que ses appréciations ne soient justes.

Digitized by Google

Jeudi 28. — Aujourd'hui est mort lord Raglan dans son camp devant Sébastopol.

Samedi 30. — Encore une charmante femme de moins. Mme Émile de Girardin, la spirituelle, la gracieuse, la jolie Delphine Gay, qui a brillé au Congrès d'Aix-la-Chapelle, s'est éteinte aujourd'hui dans son petit hôtel de la rue de Chaillot. Cette femme — je n'ai jamais pu comprendre pourquoi — adorait son mari. Me trouvant un jour chez elle — c'était dans les temps troublés de 1849, lorsque le choléra sévissait dans Paris, pendant que l'émeute grondait dans les rues — nous discutions la situation politique lorsque, soudainement, elle leva ses beaux yeux vers le ciel en disant : « Il n'y a que celui-là qui puisse sauver la pauvre France. » Je lui faisais mes compliments sur ses sentiments religieux. « Comment! s'écria-t-elle, j'entends parler de M. de Girardin. » Le cabinet de son mari se trouve au-dessus de son salon. Le voir Président de la République ou du moins, comme pis-aller, président du conseil, était le rêve de cette aimable ambitieuse.

Les relations entre nous et la France se tendent de plus en plus. Le parti militaire à Vienne a trouvé un auxiliaire dans la personne du ministre baron Bruck, dont les idées gagnent du terrain. Bruck est un *unitaire* allemand et un démocrate, ce qu'il cache autant que possible. De tous nos ministres actuels, il est le plus doué. Son idéal est une alliance prussienne et une politique de neutralité *nach Ost und West*, c'est-à-dire vis-à-vis de la Russie et des puissances occidentales. C'est une phase pénible à traverser; mais je ne me décou-

Digitized by Google

rage pas. Je compte sur la communauté d'intérêts qui existe, dans cette question, entre nous et les puissances occidentales. En attendant, l'empereur Napoléon, aigri et inquiet — l'échec devant la tour de Malakoff et le revirement qui s'est accompli chez nous, expliquent sa mauvaise humeur et ses préoccupations — l'empereur Napoléon s'est jeté, corps et âme, dans les bras de l'Angleterre.

JUILLET

Dimanche 1er. — Par mon courrier d'aujourd'hui j'expose les inconvénients et les dangers d'une rupture avec la France. Je peins exactement la nature de mes relations avec Walewski. On y trouvera la preuve que je sais sauvegarder la dignité de mon souverain dans ces jours de crise.

Lundi 2. — Aujourd'hui, ouverture solennelle de la session législative. On demande aux Chambres un nouvel emprunt de 750 millions; la garantie à accorder, en commun avec l'Angleterre, à un emprunt turc de 120 millions et plusieurs nouveaux impôts, formant un total de 72 millions. Dans son discours du trône, qu'on ne peut trouver que fort maladroit, l'Empereur expose la marche des négociations de Vienne et dit : « Nous sommes encore à attendre que l'Autriche exécute ses obligations » (c'est-à-dire que, en vertu du traité de 2 décembre, elle déclare la guerre à la Russie.) J'ai télégraphié à Buol les parties essentielles

Digitized by Google

de cet étrange spécimen d'éloquence de Sa Majesté. Quoique fort tenté de prendre, vis-à-vis de son ministre, le verbe haut, je crois avoir bien fait de me contenir. La rédaction de mon rapport en Cour, aussi, exigeait une grande circonspection, car d'un côté il fallait exprimer ma juste et profonde indignation, et de l'autre côté je devais le faire, de manière à ne pas augmenter l'irritation qui règne à Vienne en haut lieu. Je dois me souvenir que nous sommes toujours des alliés et qu'il est, à mon avis, d'une bonne politique de continuer de l'être.

Vendredi 6. — Reçu par courrier des dépêches de Buol datées du 3. Il a changé complètement de ton. Malgré le discours du trône de l'empereur Napoléon, il s'exprime avec calme et modération. Évidemment, le bon sens l'emporte sur la passion. Les colères vraies ou factices s'apaisent. Buol désire mettre fin à toute discussion irritante entre Vienne et Paris.

Lundi 9. — L'empereur François-Joseph est retourné aujourd'hui à Vienne, venant de Gallicie, où il a inspecté notre armée décimée par le choléra. — Bonne entrevue avec Walewski. Il a proposé au cabinet de Londres de laisser tomber les interpellations qu'on avait eu l'intention de nous adresser sur l'interprétation du traité de décembre, et me dit que l'empereur Napoléon désire maintenir l'alliance autrichienne.

Vendredi 13. — Aujourd'hui lord John Russell a donné sa démission. On allègue comme motif la publi-

Digitized by Google

cation, dans l'*Indépendance belge*, de la dépêche du comte Buol, à moi, du 20 mai. — Aujourd'hui, est morte à Kœthen la duchesse douairière Julie d'Anhalt-Kœthen.

Mercredi 18. — Le général Crenneville, qui retourne à Vienne, a eu son audience de congé. L'Empereur a été fort gracieux et lui a donné la plaque de grand officier de la Légion d'honneur. Toute cette soi-disant mission militaire n'a été qu'une démonstration inventée par Drouyn de Lhuys pour faire croire à la solidité de l'alliance autrichienne. Mais je pense que personne n'en a été la dupe, excepté ce brave général qui, au reste, lui aussi, n'a pas tardé de comprendre. Dans les circonstances si modifiées depuis la retraite de Drouyn de Luys, cette mission aurait bien pu tourner fort mal et je suis charmé de la voir se terminer aussi convenablement. Crenneville, qui a fait preuve de tact et de patience et, ce qui est en pareil cas l'essentiel, n'a pas voulu faire de la diplomatie, part très content de son séjour.

Jeudi 19. — Non seulement dans les hautes régions militaires de Vienne, mais aussi à Milan et Vérone, dans l'entourage du vieux maréchal Radetzky, on est décidément russe et on ne manque aucune occasion d'en faire parade. Pour moi, c'est une source intarissable d'embarras et de troubles. J'appelle l'attention de Buol sur un article de la *Gazette officielle de Vérone*, en disant (1) : « Il ne manquera pas d'être signalé au gouvernement français comme une attaque odieuse

(1) Lettre particulière au comte de Buol, du 15 juillet.

Digitized by Google

dirigée contre la personne de l'empereur des Français, d'autant plus que le journal qui le donne porte en tête l'aigle impérial et le titre de gazette officielle. J'ai beau dire que les gazettes, soi-disant officielles, qui paraissent dans nos provinces ne sont pas le *Moniteur*. On me répond : « Vous ne soutiendrez pas que le maréchal Radetzky n'est pas en mesure de contenir la presse du royaume lombardo-vénitien et de mettre le souverain et le gouvernement de France à l'abri de ses attaques. Il n'est aussi que juste de dire que les journaux français sont obligés de nous traiter avec les égards dus à une puissance amie. On demande la réciprocité. »

Samedi 21. — L'Exposition amène un grand nombre de compatriotes et je reçois beaucoup à dîner. — Ce soir, rout au Palais-Royal, chez le prince Napoléon (dit Plon-plon). Son Altesse me parla avec effusion de son dévouement pour l'empereur Napoléon (!) et de son désir de voir s'affermir l'alliance autrichienne (!!). C'est, certainement, un homme d'esprit. Ce qu'il me disait de la guerre de Crimée, qu'il maudit, m'a paru fort sensé. « Faites la grande guerre à la Russie avec l'Europe coalisée, aurait-il dit à son cousin impérial, ou bien faites-lui la petite guerre maritime avec quelques troupes près de Constantinople. »

Jeudi 26. — Les pourparlers avec Walewski sont repris et marchent bien.

Lundi 30. — Il y a foule de compatriotes. Hammer-Purgstall vient de grand matin. Ce musulman octogé-

Digitized by Google

naire est d'une activité incroyable. Kuranda, le rédacteur de l'*Ost-Deutschen Post*, et des touristes de toutes les parties de la monarchie viennent m'incommoder. Presque tous croient avoir découvert Paris et sentent le besoin de confier à l'ambassadeur leurs impressions de voyage. Il faut les écouter patiemment, ce qui n'est pas toujours facile; mais, en revanche, mes compatriotes (je parle ici du grand public voyageur) sont faciles à vivre, bons enfants, toujours gais et ne faisant jamais de prétentions impossibles à satisfaire.

AOUT

Mercredi 1er. — Walewski me prévient que la France, de concert avec l'Angleterre, répondra à nos deux questions affirmativement; les quatre garanties formeront le minimum de la future paix avec la Russie; *oui*, la France et l'Angleterre ont pris l'obligation de n'entrer en aucun arrangement avec la Russie, avant d'en avoir délibéré en commun avec l'Autriche. Le traité du 2 décembre est toujours en vigueur.

Jeudi 16. — Buol m'écrit que les déclarations des cabinets français et anglais sont jugées par lui satisfaisantes.

Samedi 18. — La reine d'Angleterre est arrivée ce soir. — On mande de la Crimée une grande victoire des alliés. Les Russes les avaient attaqués avec 60,000 hommes d'infanterie, 6,000 cavaliers et 20 bat-

Digitized by Google

teries. Ils furent refoulés derrière la Tchernaïa avec des pertes énormes.

Aujourd'hui a été signé, à Vienne, un concordat avec le Saint-Siège.

SEPTEMBRE

Dimanche 9. — Aujourd'hui, vers midi, les troupes françaises ont pris le Malakoff.

Lundi 10. — Le *Moniteur* donne une dépêche de Pélissier annonçant la prise du Malakoff. Les Anglais s'étaient emparés du redan, mais furent obligés de l'évacuer. Ce soir, les édifices publics sont illuminés. A sept heures, le canon des Invalides se fait entendre.

Mardi 11. — Le baron de Kübeck, président du conseil de l'Empire, est mort aujourd'hui du choléra à sa campagne, près de Vienne. Buol, en parlant de lui, me disait un jour : « C'est la haute critique. » C'est vrai. Seulement, il la faisait à l'oreille de l'Empereur. Par conséquent, pas moyen de se défendre.

Jeudi 13. — *Te Deum* à Notre-Dame, en actions de grâces pour la prise de Sébastopol. L'Empereur, dont les traits s'animent si rarement, avait l'air d'un inspiré. Grand embarras du corps diplomatique. Devait-on s'y rendre, oui ou non? La plupart de ses membres, suivant mon exemple, ont assisté à la cérémonie. Les ministres de Suède, de Danemark et de Belgique, comme représentants d'États neutres, se sont abstenus,

Digitized by Google

en quoi ils ont bien fait. Le soir, il y a illuminations, en partie gâtées par la pluie. Je parcours les rues avec des compatriotes : le Clam-Gallas, les Oswald Thun, la comtesse Aline Dietrichstein, etc.

Samedi 15. — Travaillé avec Walewski. Je me flatte d'avoir épargné au roi Ferdinand II l'apparition d'une escadre anglaise devant Naples.

Mercredi 19. — Chez Walewski. Je lui présente Prokesch qui, grand amateur de pathos, n'est pas assez fort dans l'idiome gaulois pour déclamer avec succès en langue française. Il se prononce, chaleureusement et énergiquement, en faveur de l'alliance française. C'est un moyen sûr de plaire ici et, en même temps, de faire naître aux Tuileries des espérances exagérées au sujet de notre politique.

Aujourd'hui est morte à Pau la duchesse de Blacas, née Des Cars. Encore une amie de moins.

Jeudi 20. — Expédié un courrier à Vienne. Je tâche de faire comprendre que ce n'est pas le moment d'inviter les belligérants à entrer en négociation de paix, et je prie Buol de ne pas se faire d'illusion sur la nature de nos relations, satisfaisantes seulement en apparence et non en réalité avec le cabinet des Tuileries.

Vendredi 21. — Ce matin, grandes tristesses à Montgeron. Les vacances de mon fils Paul tirent à leur fin et il doit retourner à Vienne. Pendant deux mois, tous mes enfants — *tous les six*, comme ils disaient —

Digitized by Google

avaient été réunis dans le château de Montgeron, où j'avais loué un appartement pour eux. Aussi la séparation fait-elle couler bien des larmes. Je mène Paul à Paris et, le soir, je l'accompagne à la gare du Nord. Il avait déjà disparu sous la porte d'entrée lorsque, profitant de quelques minutes avant le départ, il revint en courant à ma voiture me serrer la main une dernière fois. Bon et noble garçon, aux yeux bleu foncé, au regard spirituel, ouvert, loyal, à l'expression douce et énergique à la fois. Je voyais partir cet enfant, qui ne m'a jamais causé un moment d'impatience ou de chagrin, avec une émotion que j'avais de la peine à m'expliquer, car, hélas! je suis habitué aux adieux et aux séparations (1).

Lundi 23. — A Saint-Cloud. Je présente Prokesch à l'Empereur. L'ancien précepteur du duc de Reichstadt parla longuement de ce jeune prince, ce qui semblait intéresser Sa Majesté. A la fin de l'audience, l'Empereur nous disait qu'il trouvait étrange que notre souverain, *son allié*, n'eût pas jugé convenable de le féliciter à l'occasion de la prise de Sébastopol.

Jeudi 26. — Première représentation de l'opéra *Sainte-Claire*, musique par le duc de Saxe-Cobourg. L'Empereur et le compositeur ducal y assistaient. Sur toutes les physionomies, on lisait l'ennui et le désir d'en arriver bientôt au dernier acte. Ajoutez que le libretto est à l'avenant de la musique; on ne sort pas

(1) Je ne devais plus le revoir. Avant la fin de l'année une fièvre typhoïde l'emporta dans l'espace de quatre jours.

Digitized by Google

des chambres ardentes et des catafalques. Mais, enfin, le public, composé en grande partie du ban et de l'arrière-ban du monde officiel, applaudissait. C'est le cas de dire que c'était un succès d'estime.

OCTOBRE

Lundi 1er. — Petit dîner fort animé chez les Holland avec Thiers, Cousin, Mme Craven, née La Ferronays, et les Alfred Potocki. Chez Walewski, je fais connaissance avec Abd-el-Kader. Grâce à l'amabilité du général Daumas, je puis causer avec l'illustre émir. C'étaient des banalités, mais on voit que c'est, ou plutôt, que c'était quelqu'un.

Jeudi 4. — Walewski est enchanté de ce que dit Bourqueney, arrivé de Vienne en congé. Je communique au ministre le contenu des dernières dépêches de Buol. Mes ouvertures sont accueillies avec empressement. Il espère que nous nous entendrons, pour la paix *et* pour la guerre, sur les conditions de paix à imposer à la Russie. Bourqueney, toujours un peu optimiste, lui dit qu'il en est persuadé; que Buol est revenu d'Ischl à Vienne extrêmement satisfait de l'empereur François-Joseph; que Sa Majesté est enchantée de la prise de Sébastopol; que l'Autriche se maintiendra sur les bases du traité du 2 décembre, etc. Nous discutons ensuite, confidentiellement, les conditions de paix : les points un et deux (Principautés et Danube) à rédiger d'une manière moins avantageuse pour la Russie, neutralisa-

Digitized by Google

tion de la mer Noire, indemnité à payer à la Porte, rétrocession de la Crimée à la Russie, cession par la Russie d'une partie de la Bessarabie à la Turquie. Mais, en cas de refus de la Russie, l'Autriche tirera-t-elle l'épée?

A ce sujet, Bourqueney en convient, le langage de Buol est évasif. « Nous sommes l'Autriche, lui a-t-il dit. Si la Russie rejette la paix que nous aurons concertée avec vous, mais non pas comme cela s'est fait au printemps, lorsque vous aviez arrêté des conditions de paix avec l'Angleterre seule, conditions que vous vouliez ensuite nous imposer, alors l'Autriche sera l'Autriche », c'est-à-dire, alors, selon l'interprétation de Walewski, l'Autriche prendra part à la guerre.

Bourqueney et Walewsky sont donc pleins d'espoir. Nous verrons si ces propos de Buol expriment exactement la pensée de notre souverain. Ses dernières dépêches, reçues hier, n'entrent pas dans une discussion des conditions de paix, mais sont en général plus explicites que tout ce qu'il m'avait écrit jusqu'ici.

Dîné chez Walewski avec Canrobert, les Zagarola et d'autres étrangers. (Les étrangers dits de distinction forment les trois quarts, certainement la moitié du monde élégant des Tuileries.) Canrobert, en parlant de la campagne d'hiver, en Crimée, dit : « A certains moments, il y avait sinon des craintes mortelles, du moins de graves préoccupations. »

Jeudi 11. — Chez Canrobert. Il est naturellement modeste et fort intéressant quand il parle de la campagne de Crimée. Il n'a pas une haute opinion de l'armée de Russie : l'artillerie excellente, l'infanterie

Digitized by Google

lourde, la cavalerie mauvaise. L'armée, en général, peu agressive et peu redoutable, mais bonne pour la défense derrière des murs. Il s'est démis du commandement en chef, parce que lord Raglan a décliné d'accepter son plan de campagne, qui était : position forte *devant* Sébastopol avec 80,000 hommes, et d'autres 80,000 hommes destinés à attaquer l'armée de secours dans ses positions fortes. C'est dans ce but qu'il a rappelé l'expédition de Kertch et annoncé aux soldats qu'ils auraient à combattre l'ennemi en rase campagne. Raglan rejeta ce plan définitivement, et demanda à Canrobert de se charger des tranchées anglaises. Là-dessus, il déposa le commandement en chef et reprit sa division. Mais comme les soldats l'acclamaient, et que la discipline eût pu souffrir à la suite de ces démonstrations, l'Empereur insista pour qu'il revînt en France. En ce qui concerne l'armée, durant l'hiver dernier, sa situation était, par moments, désespérée et il ne comprend pas que les Russes n'aient pas jeté les alliés dans la mer.

Sont morts : sir Henry Ellice, bien connu dans les salons de Paris, fort initié dans les intrigues parlementaires de son pays et, souvent, intermédiaire entre les hommes au pouvoir et les *leaders* de l'opposition. Miss Marion Ellice, sa fille, l'amie de la princesse de Lieven, charmante et spirituelle créature, est un ornement des salons des anciens partis; — sir Robert Adair, le Nestor de la diplomatie européenne; — enfin mon bon et vieil ami, le comte de Villareal, un des fondateurs du trône de Donna Maria II de Portugal, mort du choléra à Saint-Pétersbourg.

Digitized by Google

Lundi 15. — Walewski avait, il y a environ huit jours, demandé, sans que je lui en eusse exprimé le désir, une audience à l'Empereur pour me fournir l'occasion de lui communiquer moi-même une dépêche de Buol exprimant les félicitations tardives de mon Empereur, à l'occasion de la prise de Sébastopol. Jusqu'aujourd'hui, l'empereur Napoléon ne m'a pas reçu. Walewski chercha d'abord de me donner le change sur ce manque d'empressement; mais, à la fin, il convint que son souverain ressentait le silence que l'empereur François-Joseph avait jusqu'ici gardé à l'occasion d'un événement, si heureux pour la France et pour son chef. Cela donne une idée de la nature des relations entre les deux cours alliées!

Mardi 16. — Avec ma fille Mélanie, à Saint-Cloud. Il y a spectacle et, comme d'habitude, Leurs Majestés se font attendre pendant une heure entière. L'Impératrice, belle comme toujours, mais d'une pâleur extrême et d'autant plus intéressante qu'on en sait la cause, avait, à sa droite, Mme la duchesse de Brabant et, à sa gauche, le duc. L'Empereur, assis à côté de la duchesse, était aux petits soins avec « la fille des Césars ». Aux extrémités, les deux dernières places de balcon étaient occupées par la princesse Mathilde, dont les traits grossissent et dont le teint rougit, et par le prince Napoléon Bonaparte, qui comme toujours avait l'air de mauvaise humeur et ennuyé. Dans cette assemblée brillante, on voyait lord et lady Cowley, la belle duchesse de Medina-Cœli, la moins jolie duchesse

Digitized by Google

Zagarola (1) et la ravissante comtesse Sclafano, la comtesse Montijo, mère, et la duchesse d'Albe, sœur de l'Impératrice. Toutes deux refusent des places privilégiées. Lorsque, lors de la visite de la reine Victoria, on leur assigna des places dans le cortège, la duchesse d'Albe répondit : « Plutôt faire de la charpie pour les blessés de la Crimée. Je suis la duchesse d'Albe, cela suffit. » A côté d'elle étaient assis le maréchal Narvaez, la toujours charmante et gracieuse Mme Walewska; puis Mme Fould, à laquelle ces mêmes épithètes ne peuvent guère être appliquées; des sénateurs, des généraux. Les *Premières Armes de Richelieu*, et la *Rue de la lune*. La Déjazet, âgée de soixante-cinq ans, a été beaucoup applaudie dans le rôle du jeune Richelieu. C'est le contraire d'un enfant de miracle. On dit que l'Empereur a choisi cette pièce pour faire une niche à Mgr le duc de Brabant, marié jeune comme Richelieu, mais bien moins pressé que lui d'user de ses droits de mari. Il y eut aussi dans cette pièce d'autres allusions. Pourquoi parle-t-on constamment de l'article 5 du traité de mariage? Serait-ce une plaisanterie à mon adresse, puisque c'est l'article 5 du traité du 2 décembre, qui nous a désunis, l'Autriche et la France? Toutes les fois que l'on prononçait le mot article 5, l'Empereur riait sous cape, et sans regarder de mon côté. Enfin, j'étais désolé de voir la pauvre Mélanie entendre tous les mots risqués de ces deux vaudevilles. Heureusement elle n'y entendait goutte et passait sa soirée à lutter contre le sommeil. Après le spectacle, la Cour se retira immé-

(1) Plus tard princesse Rospigliosi.

Digitized by Google

diatement. Nous autres passâmes dans la galerie, où l'on servit des rafraîchissements.

Mercredi 17. — A une heure, à Saint-Cloud. Audience chez Mgr le duc et Mme la duchesse de Brabant. La duchesse me disait qu'elle était peinée de voir ma fille assister à la représentation des *Premières Armes de Richelieu*. Leurs Altesses Royales n'ayant pas reçu le corps diplomatique, lord Cowley, Antonini et moi nous avons demandé à leur faire notre cour individuellement. Le prince ressemble beaucoup à son père, au moral comme au physique, à part son aversion pour le ballet. Comme tous les Cobourg, il a le nez trop long, le son de voix un peu nasal, la taille très haute, parle bien, on dirait presque avec trop d'aplomb, pour un jeune homme de vingt ans. La duchesse est charmante. Elle ne disait pas grand'chose, mais ses beaux yeux parlaient; d'ailleurs, ce qu'elle disait était parfait. Elle n'a rien de cette banalité obligée qui, avec l'ennui qui en résulte, est le mal des Cours. Le duc me parla affaires d'Orient en exprimant le désir que l'on ne donnât pas ici des espérances, attendu qu'on était aux Tuileries fort enclin à se moquer du monde. Dans son langage, se reflétait la gêne qu'éprouvait le petit-fils du roi Louis-Philippe à se trouver ici l'hôte de l'empereur Napoléon. Je me suis retranché derrière des généralités. Le jeune ménage royal plaît beaucoup, ou plutôt, c'est l'archiduchesse qui plaît par sa simplicité, son petit air franc et enfantin, par sa tenue et, quand elle parle, par son esprit. L'Empereur est aux petits soins avec elle et lui fait lui-même les honneurs de Paris.

Digitized by Google

De Saint-Cloud à Montretout, chez les Pozzo. Quel site ravissant! J'en reviens toujours comme enivré. Ce vaste horizon, ces beaux jardins, et à travers la haute futaie, la vue sur Paris... Le duc se promenait longtemps avec moi, faisant ses observations politiques, espérant et craignant la chute de l'empereur Napoléon. Les anciens partis sont désolés de le voir régner et gouverner et, en même temps, ils craignent de le voir tomber.

Jeudi 18. — Travaillé avec le comte Walewski. — Le soir à Saint-Cloud, où il y eut à la Cour petit spectacle, en l'honneur du duc et de la duchesse de Brabant. On donna les *Avocats* et le *Chapeau d'un horloger*, avec les acteurs du Gymnase. — Walewski m'avait prévenu que l'Empereur me parlerait. En effet, il vint à moi presque aussitôt qu'il m'aperçut pour me dire qu'il regrettait de ne pas m'avoir vu plus tôt. Je lui faisais ensuite, très sobrement, les félicitations de l'empereur François-Joseph à l'occasion de la prise de Sébastopol.

L'Impératrice était fort belle et fort gracieuse. Elle s'est entretenue assez longtemps avec moi et n'a presque parlé qu'à moi.

Mon entretien avec le comte Walewski, ce matin, aux affaires étrangères était des plus importants. La France est en pourparlers avec l'Angleterre pour s'approprier les conditions de paix que M. de Bourqueney a apportées de Vienne. « Si ce que M. de Bourqueney dit est vrai, m'a dit ce soir l'empereur Napoléon, nous nous entendrons. » Ce que M. de Bourqueney a

Digitized by Google

apporté de Vienne et que l'empereur Napoléon trouve si bien, c'est le programme suivant :

Les deux premières garanties renforcées;

Troisième point : neutralisation absolue de la mer Noire;

Quatrième garantie à régler à Constantinople sans le concours de la Russie, à laquelle on présenterait des faits accomplis. Sur ces points, il y aurait identité de vue parfaite entre Vienne et Paris; manque encore l'assentiment de l'Angleterre.

Viennent ensuite les conditions particulières. On pourrait restituer à la Russie la Crimée, en échange d'une cession territoriale à la Turquie, formant l'indemnité de guerre pour cette dernière puissance, en Bessarabie, ce qui dégagerait complètement les bouches du Danube. Cette idée appartient-elle au comte Buol? Bourqueney ne le dit pas, mais il le laisse penser. Or, l'Autriche pèsera sur la Russie afin de lui faire accepter des conditions semblables et ira, au besoin, jusqu'à la rupture des relations diplomatiques. Et après?

Voilà de quoi on s'occupe aujourd'hui. Bourqueney partira pour Vienne dès qu'on sera tombé d'accord entre Paris et Londres.

Samedi 20. — Les flottes alliées ont pris le 17, après un bombardement de trois heures, la forteresse de Kinburne. On s'est donc rendu maître des embouchures du Bug et du Dniester. J'écris aujourd'hui à Buol (1) : « Me trouvant sans instructions, je n'ai eu aucun avis

(1) Lettre particulière, du 20 octobre.

Digitized by Google

à donner sur les informations de M. de Bourqueney. J'ai toutefois saisi une occasion que M. Walewski m'avait fournie pour le prier une fois pour toutes, dans l'intérêt de la cause commune, d'atténuer plutôt que de s'exagérer les bonnes nouvelles qu'il recevait de Vienne. On est toujours, et nulle part plus qu'ici, disposé à croire ce qu'on désire. On se livre ainsi à des espérances exagérées, souvent à des illusions, et quand le moment arrive où l'on doit voir clair, on découvre, trop tard, qu'on s'est trompé, ce qui fait faire du mauvais sang. En un mot, j'ai mis un peu d'eau dans leur vin. Cela ne peut faire de mal à personne. »

Dimanche 21. — Dîner à Saint-Cloud. Avant le dîner l'Empereur présentait lui-même plusieurs personnes au duc de Brabant. L'Impératrice, tenant le bras de Mme la duchesse de Brabant, en fit autant de son côté. Lorsque le dîner fut annoncé, l'Empereur donnait le bras à l'archiduchesse, l'Impératrice au duc de Brabant; le prince Napoléon à sa sœur, la princesse Mathilde; je donnai le bras à Mme la comtesse de Montijo, qui était assise à côté du duc de Brabant : j'avais à ma droite la duchesse d'Albe, sœur de l'Impératrice; venait ensuite le maréchal Narvaez. De l'autre côté de la table, il y avait le nonce, à côté de l'archiduchesse, etc. Après dîner, j'avais une causette très animée avec l'Impératrice. « Voyons, dit-elle, qu'avez-vous gagné par votre politique? Vous ne vous êtes pas concilié la Russie, vous n'avez pas repris votre ascendant en Allemagne et vous ne pourrez pas compter sur la reconnaissance de la France et de l'Angleterre! » et ainsi de suite.

Digitized by Google

A la fin, elle me pria de n'en rien dire à l'Empereur, qui la gronderait et trouverait qu'elle fait très mal ses affaires. Cette petite boutade me prouve que j'ai raison en pensant que la réconciliation n'est que sur la surface et qu'au fond il y a du dépit et de la méfiance. L'Empereur m'approcha ensuite et je pus lui dire, sur la foi d'une dépêche télégraphique du comte de Buol, reçue au moment de quitter l'ambassade, que le roi de Naples fera signer la note d'excuse que le gouvernement français lui demande pour l'incident de Messine. « Il y a au fond de tout ceci, me dit l'Empereur, de la bêtise. Que voulez-vous faire d'un gouvernement qui trouve que les jésuites sont trop libéraux? »

La danse commença aussitôt et dura sans interruption jusqu'à minuit. L'archiduchesse est en deuil et, par conséquent, ne dansait pas. Elle était assise entre l'Impératrice et la princesse Mathilde, parlant peu, mais plaisant beaucoup. Le duc, doué du plus long nez que j'aie jamais vu, s'étonna beaucoup d'être tant bousculé et me parla politique dans le sens et, évidemment, d'après l'inspiration du prince de Chimay. — Il y avait de grands noms espagnols, portés par de fort petits messieurs : Medina-Cœli, Alba, Osuna y Infantada, etc. Il n'y a rien de petit comme les grands d'Espagne. Perico Benaesa (1) dansait comme un possédé et la duchesse d'Albe de même.

Lundi 22. — M. Isaac Pereire chez moi. J'ai à lui notifier que le gouvernement impérial n'a pas accueilli

(1) Plus tard marquis de la Romana.

Digitized by Google

ses propositions pour la formation d'un Crédit mobilier à Vienne et qu'il a préféré celles des Furstenberg-Rothschild. — Le soir, chez Walewski ; il venait de recevoir, de Londres, l'assentiment du cabinet anglais aux ouvertures toutes confidentielles que Bourqueney fera à Vienne, où il doit se rendre incessamment. Lui aussi, (Walewski) pense que les idées pacifiques gagnent du terrain en Angleterre.

Mardi 23. — Ont dîné chez moi : comtesse de Montijo, comte et comtesse Walewski, baron de Bourqueney, duc d'Osuna, lord et lady Holland, comte et comtesse Colloredo, comte de Morny, Rodolphe Apponyi, comte Schulembourg, baron James Rothschild, etc. Le dîner était fort animé. Il est vrai qu'il est impossible d'être plus causant que Mme de Montijo et plus charmant que Mme Walewska.

Mercredi 24. — Longue visite de Colloredo. Nous sommes d'accord sur la direction et sur le but, mais non pas sur les moyens de l'atteindre. Ou plutôt, Colloredo veut s'arrêter en route. Il n'admet pas l'éventualité de notre participation à la guerre contre la Russie. Des démonstrations, oui ; la guerre, non. Voilà son idée. Comme s'il était permis à une grande puissance de menacer sans être décidée et préparée à frapper le coup, si besoin en est ! Il représente une opinion très puissante à Vienne. Les hommes, qui pensent comme lui, voient clair jusqu'à une certaine distance. Ce n'est pas la vue qui leur manque, c'est le courage. — Dîné chez Pozzo di Borgo, à Montretout, avec Mlle de

Digitized by Google

Beauvau (princesse Isabeau), le nonce et Lionel de Bonneval. — Longue visite de Bourqueney. Il retourne à Vienne, incessamment. Conformément à une entente établie entre le cabinet anglais et l'empereur Napoléon, il proposera, très confidentiellement, à Buol de débattre avec lui, *le crayon à la main, non pas la plume* (comme c'est Bourqueney!) les conditions de paix concertées entre Paris et Londres. On espère que l'Autriche s'engagera sur la base de ces conditions jusque, et y compris, le rappel de sa mission à Saint-Pétersbourg. Si on ne tombe pas d'accord sur ce point, qui n'engagerait pas l'Autriche à faire la guerre à la Russie, mais à l'accepter, si la Russie la lui fait, ce qui n'est guère probable; si l'Autriche ne veut pas accepter ces propositions, ou plutôt les élaborer avec la France et l'Angleterre, la rupture morale s'ensuivrait entre Vienne et Paris. « Bourqueney me quitte, très optimiste, malgré les douches froides que je lui applique. — Prokesch est nommé internonce à Constantinople; Rechberg président de la diète germanique.

Jeudi 25. — Longue visite de Bourqueney. Il est plein d'espérances. Je ne puis les partager.

Dimanche 28. — Charles Vilain XIV vient déjeuner et dîner avec nous, la famille, sauf mon cher Paul, étant au grand complet. Présentation du comte Rodolphe Apponyi fils, notre ministre à Munich, à Saint-Cloud, à l'Empereur et à l'Impératrice. Il y avait dans l'antichambre von der Pfordten et von Beust (1), les

(1) Les premiers ministres de Bavière et de Saxe.

Digitized by Google

Castor et Pollux des États secondaires de l'Allemagne; puis le général prussien Willisen, tout un congrès allemand.

Lundi 29. — Longue visite de Bourqueney, qui part décidément demain. Si nous acceptons les idées très modérées dont il est le porteur, ce sera l'union avec la France et l'Angleterre pour la paix et pour la guerre. Sinon, on déclarera le traité de décembre comme nul et non avenu, et ce sera l'isolement de l'Autriche. Le comprendra-t-on à Vienne? J'écris à mon ministre (2) : « Le baron de Bourqueney a beaucoup vu l'empereur Napoléon et semble fort instruit des dispositions de son maître; j'ai le pressentiment que la fin de la crise approche — cette crise, qui a commencé par le rejet de nos propositions et qui se terminera par une entente parfaite, claire et sincère, ou par un refroidissement et une séparation... »

Mardi 30. — M. von der Pfordten vient dîner chez moi tout seul avec les enfants et Ottenfels. Après dîner, longue conversation. Il m'expose les détails historiques des négociations avec Vienne et Berlin, l'origine des conférences de Bamberg, son voyage de conciliation. Il me raconte que son roi l'avait autorisé éventuellement, si la Prusse consentait (ce dont le roi Frédéric-Guillaume ne voulait entendre parler) à signer, avec les deux grandes puissances allemandes, une alliance *offensive* contre la Russie. Il ajoute qu'il avait obtenu à

(1) Lettre particulière au comte de Buol, du 29 octobre.

Digitized by Google

Berlin, le 26 novembre, l'engagement obligeant l'Allemagne à défendre l'Autriche contre toute agression. Enfin, il m'assure qu'il a été mis dedans par Buol qui promet, le 9 novembre, que les confédérés seraient informés préalablement (vorher) des conditions contractées entre l'Autriche et les puissances occidentales, et qui, malgré cette promesse et en dehors de lui, fait connaître à Berlin et à Munich, le 1er décembre, la signature d'un traité qui a lieu effectivement le 2. « Maintenant il faut oublier ces griefs, ai-je dit, et mettre de côté toute susceptibilité personnelle. » Le ministre pense que la Bavière marchera avec l'Autriche si on communique *d'abord* ce qu'on compte faire à Vienne, au moins pour la forme, et qu'on ne présente pas des conventions conclues et devenues des faits accomplis. La Prusse serait toute prête à marcher avec l'Autriche, et à mettre de côté toutes ses sympathies pour le beau-frère ou le neveu russe, pour peu qu'elle connût le prix de sa coopération. Ce prix serait l'acquisition du Schleswig-Holstein. La Bavière ne songe pas à des agrandissements territoriaux; mais elle se regarderait comme satisfaite si on revenait sur le protocole de Londres de 1852, qui est tout au profit de la Russie parce qu'il oblige, conformément aux insinuations de la reine de Grèce, le prince Adalbert de faire élever ses enfants dans la religion grecque, tandis que la succession ne se fait pas de mâle en mâle, mais d'après la primogéniture. Ainsi, si l'enfant aîné du prince est une princesse, elle succédera au roi Othon et devra épouser un prince de religion grecque, c'est-à-dire un prince russe, de sorte que la dynastie bavaroise s'éteindra en

Digitized by Google

Grèce. C'est à ce prix, c'est-à-dire si on veut bien s'engager à changer ces dispositions, que la Bavière sera disposée à faire des sacrifices dans le sens de la politique de l'Autriche et des puissances occidentales.

NOVEMBRE

Samedi 3. — Ces jours-ci j'ai vu von der Pfordten plusieurs fois. Ce soir, il a dîné, chez moi, en famille. Je lui ai expliqué pourquoi l'alliance, dite du Nord, c'est-à-dire une alliance fondée sur un principe entre trois puissances dont chacune représente un principe différent, est un non sens.

Lundi 5 au samedi 10. — Excursion dans le midi de la France.

Mardi 13. — Aujourd'hui j'ai signé avec Walewski une convention d'extradition de criminels ordinaires, le premier traité de ce genre qui ait été conclu entre l'Autriche et la France.

Mercredi 14. — Le comte François Thun et le peintre Ruben, directeur de l'académie de Vienne, ont dîné chez moi. Tous les deux sont dans les idées dont je m'étais inspiré lorsqu'à l'âge de dix-neuf à vingt ans je me livrais à Rome aux études et aux jouissances des arts. Malgré les efforts de la bureaucratie et de plusieurs salons, le vieux système est ébréché et l'Autriche renaît. Cela se voit à chaque instant.

Digitized by Google

Jeudi 15. — Grande cérémonie au Palais de l'Industrie à l'occasion de la distribution des prix. L'Empereur, dans un discours tout à fait politique, dit que si l'Europe se prononce, la paix sera prompte et solide; sinon, la guerre se prolongera. Ces paroles ont produit un grand effet. Les Anglais ont fait un tapage infernal. Un orchestre jouait des morceaux de Hændel, Gluck, Mozart et Rossini. Le soleil était magnifique et toute la cérémonie superbe. Dans les places du corps diplomatique, il y avait beaucoup d'anciens amis accourus de Londres, et entre autres les Lavradi, Lengoni, lady Ely, etc. J'ai eu à dîner les Eskeles de Vienne et leur fils, Mme de Gablentz avec Heckeeren, qui, comme toujours, a fait les frais de la conversation. Tantôt gentilhomme campagnard, tantôt boursicotier; ici, officier de la garde de l'empereur Nicolas; là, député de l'Assemblée nationale, mais bouffon avant tout, le baron de Heckeeren est devenu un personnage : c'est le loustic du second Empire.

Dimanche 18. — Chez Walewski, qui vient de recevoir un courrier de Vienne. Le 14, un mémorandum a été paraphé par Bourqueney et Buol, faisant les préliminaires de paix, conformément aux idées débattues ici, lors du séjour de Bourqueney (1). La cession territoriale en faveur de la Turquie, ou plutôt de la Moldavie, est encore plus considérable que Bourqueney ne l'avait fait espérer ici. Elle comprendra la moitié de la Bessarabie; le Pruth cessera de faire frontière. La

(1) Voir le journal, 18 octobre.

Digitized by Google

Russie, dit Bourqueney dans son rapport au comte Walewski, sera punie par où elle a péché. L'Autriche, dès que l'Angleterre aura accédé, demandera l'adhésion de la Prusse, qui, à la paix, sera admise aux conférences. Valentin Eszterhazy portera à Saint-Pétersbourg les préliminaires de paix, en forme d'ultimatum, avec un terme de quinze ou vingt jours. L'Empereur François-Joseph désire mais n'exige pas le terme de vingt jours. Après quoi, Esterhazy partira avec toute la légation. Ce soir, un courrier portera à Londres le *memorandum* qui a été accueilli avec une vive satisfaction. On insistera pour que le cabinet anglais l'accueille sans délibération.

Mardi 20. — A quatre heures arrive Blome de Vienne, porteur de notre projet de pacification, à savoir du mémorandum du 14, et des préliminaires de paix.

Mercredi 21. — A deux heures et demie chez Walewski. Il a communiqué à Londres et recommandé à l'acceptation pure et simple du cabinet anglais le mémorandum paraphé à Vienne le 14 novembre, et fixant en gros les préliminaires de la paix, la marche que l'Autriche et ses alliés suivraient dans le cas où l'ultimatum autrichien serait rejeté par la Russie. Après une délibération qui a duré six heures, les ministres anglais ont adopté le mémorandum; mais en insistant sur certaines modifications, qui sont maintenant en discussion entre Paris et Londres. Voici les points contestés : la paix telle que les préliminaires la formulent n'est pas assez bonne. A ce sujet, Walewski m'a dit :

Digitized by Google

« Les Anglais, qui n'ont pas brillé à la guerre de Crimée, et qui mettront au printemps une flotte magnifique à la mer, seraient assez disposés à faire une troisième campagne. » Les ministres anglais acceptent néanmoins nos propositions; mais seulement, disent-ils, par égard pour l'empereur Napoléon. C'est toujours leur tactique, quand ils veulent empêcher l'empereur Napoléon de se rapprocher de l'Autriche, ou d'agir dans un sens qui ne réponde pas à leurs intérêts du moment et aux exigences parlementaires. Les ministres l'accepteraient néanmoins volontiers et sans hésiter, si à ce prix on pouvait obtenir de l'Autriche l'engagement d'entrer en guerre avec la Russie pour le cas où son ultimatum serait rejeté à Saint-Pétersbourg. » Cette objection, M. Walewski l'a victorieusement refutée. La rupture des relations diplomatiques entre l'Autriche, a-t-il dit, et la *Russie*, sans déclaration de guerre de l'Autriche, est ce qui nous convient le plus. Car cette mesure place la Russie dans la nécessité d'être prête à repousser une agression de l'Autriche, qui pourra choisir son heure et son lieu, tandis que la Russie ne pourra attaquer l'Autriche nulle part parce que, dans ce cas-ci, la Prusse et l'Allemagne seraient obligées, par traité, de secourir l'Autriche.

Ce point vidé, les Anglais ont relevé le passage du mémorandum relatif aux ouvertures de l'Autriche à Saint-Pétersbourg, en désirant qu'il fût constaté davantage que les puissances occidentales ne prennent pas l'initiative de ces ouvertures. Ceci ne peut faire de difficulté; seulement M. Walewski insiste pour que le texte du mémorandum de Vienne ne soit pas changé, et que

Digitized by Google

les observations des cabinets de Paris et de Londres soient consignées dans des notes explicatives, qu'on ferait remettre à Vienne.

Enfin, les ministres anglais désirent que le cabinet impérial d'Autriche soit informé des conditions particulières, qu'aux termes de l'article 5 des préliminaires les puissances maritimes se réservent de mettre en avant, lors des négociations. M. Walewski objecte : si les conditions particulières sont très importantes, il vaut mieux rejeter d'emblée le mémorandum du 14 novembre, car dans ce cas-ci l'Autriche aura le droit de retirer ses propositions. Dans le cas contraire, c'est-à-dire si les conditions particulières sont comparativement secondaires, ainsi que le comte Buol le prévoit dans le mémorandum, il est inutile de les mettre en avant en ce moment, au risque de soulever une discussion avec le cabinet de Vienne, lorsque la promptitude et le secret, avec lequel l'ultimatum autrichien devrait être porté à Saint-Pétersbourg, sont une condition essentielle du succès.

Voilà les confidences que m'a faites le comte Walewski.

J'ai dîné chez le duc Decazes avec Cousin, Mignet, Viel-Castel, de La Hitte, l'amiral Cécil, la comtesse Hackelberg et sa fille Lory. Le dîner était fort animé. Cousin en faisait les frais avec Mignet. Il alla jusqu'à déclarer que la liberté de la presse était une atrocité!! que les Bourbons ont donné à la France la liberté! etc.

Vendredi 23. — Le roi de Sardaigne est arrivé aujourd'hui à une heure. Le prince Napoléon est allé

Digitized by Google

à sa rencontre. L'éclat officiel de la réception n'a pas séduit le public, qui laissa passer Victor-Emmanuel en silence. L'impression que Sa Majesté a personnellement produite à la Cour n'est pas favorable.

Le comte Molé est mort, à Champlatreux, d'une attaque d'apoplexie. Il semblait en parfaite santé lorsque à dîner, assis à côté de Mme Kalerdgi, il s'affaissa soudainement et, porté sur un lit, expira quelques moments après, sans avoir repris connaissance.

Samedi 24. — Pourparlers entre Paris, Vienne et Londres par télégraphe. C'est une grande crise, et Dieu veuille que l'on ne lâche pas pied, à Vienne. Je m'étonne du peu d'émotion qu'elle me fait éprouver. C'est qu'on se fait à tout.

Dimanche 25. — Le courrier Rettich arrivé de Londres. — A deux heures, réception du corps diplomatique, au pavillon Marsan, par le roi Victor-Emmanuel. Les chefs de mission sont introduits successivement. Le nonce, après avoir confié à tout le monde qu'il s'absenterait de Paris pendant le séjour du roi, paraît à la tête du corps diplomatique. En général, le mot d'ordre du clergé est de prendre la brebis égarée par la douceur et de la ramener ainsi dans le bercail.

Lundi 26. — Aujourd'hui, hélas! j'ai accompli quarante-quatre ans. — Chez Walewski. Les nouvelles d'Angleterre ne sont pas très bonnes. Les changements,

Digitized by Google

ou modifications demandés par le cabinet anglais, sont les suivants :

1° Étendre la neutralisation à la mer d'Azov. Sur ce point, les ministres ont cédé aux remontrances de Walewski;

2° Pas de traité direct entre la Russie et la Porte, contenant la fixation des bâtiments légers de guerre dans la mer Noire. Lord Palmerston invoque l'exemple de ce qui est arrivé lors de l'incorporation de Cracovie en 1846. L'Autriche, la Prusse et la Russie ont alors soutenu que l'assentiment des signataires du traité de Vienne n'était pas nécessaire, par la raison que le sort de la ville libre de Cracovie a été réglé par une convention conclue entre les trois puissances protectrices de cette petite république, et que cette convention a été seulement annexée au traité de Vienne. C'est sur ce point que porte la difficulté, Buol ayant fait dire qu'il priait Walewski, avec instance, d'insister à Londres sur le traité particulier entre la Russie et la Turquie, tandis que lord Palmerston a dit, aujourd'hui même, à Persigny que plutôt il donnerait sa démission. De là grande perplexité de Walewski, qui a de nouveau sollicité à Vienne, par télégraphe, ce soir même, l'assentiment de l'empereur François-Joseph;

3° Informer le cabinet de Vienne des conditions particulières, que les puissances occidentales comptent faire. Accordé par la France, après des remontrances inutiles. Ces conditions particulières sont :

a) Les puissances occidentales se réservent le droit de demander que les îles d'Alland ne soient plus fortifiées;

Digitized by Google

b) Si les événements de la guerre d'Asie leur sont favorables, de faire des stipulations au sujet de la côte de Circassie;

c) Demander à la Russie des avantages commerciaux qui formeront, en quelque sorte, l'indemnité de guerre. Ces trois points sont concédés par l'empereur François-Joseph.

Expédié un courrier à Vienne. Dîné agréablement chez lady Holland, avec Guizot et Montebello. Terminé la soirée chez Walewski, qui me paraît fort inquiet. L'empereur Napoléon écrit à la reine Victoria pour lui recommander l'acceptation des ouvertures de Vienne du 14 novembre.

Mardi 27. — Chez Walewski. Il a reçu communication d'une dépêche de lord Clarendon, qui maintient la prétention qu'il n'y ait pas de traité spécial entre la Russie et la Turquie, et mentionne l'établissement de consuls dans la mer Noire. Je dis à mon interlocuteur qu'il faut insister fortement à Londres et déclarer que, sur ce point, la France ne se séparera pas de l'Autriche; le cabinet anglais finira alors pas céder. Walewski m'a paru fort impressionné, et j'ai lieu de penser qu'il en agira ainsi. Reste à savoir si l'empereur Napoléon suivra ces conseils.

Mercredi 28. — Assisté aux exercices gymnastiques des garçons. Tous deux s'en tiraient à merveille; Alexandre surtout : *a noble boy!* — A quatre heures, chez le comte Walewski, qui continue à me tenir au courant de la grande crise et de la lutte qu'il soutient

Digitized by Google

bravement avec le cabinet anglais pour l'amener vers les vues de l'Autriche.

Il avait demandé avant hier, à neuf heures du soir, par télégraphe, à Bourqueney, son opinion *personnelle* au sujet du traité spécial entre la Porte et la Russie, si chaleureusement recommandé par le comte Buol, et si obstinément refusé par lord Palmerston. La réponse est arrivée hier. Bourqueney prévoit des difficultés sérieuses; mais ne hasarde pas d'opinion, avant d'avoir vu Buol. Ce dernier a fait appeler Elliot, le chargé d'affaires d'Angleterre, pour le prier de mander à son gouvernement, par télégraphe, que l'empereur François-Joseph attache une très grande importance à ce qu'on adopte le traité spécial. Cette dépêche a passé par Paris aujourd'hui. Walewski venait d'avoir plusieurs entretiens avec Cowley qui, par miracle, est cette fois-ci favorable aux propositions autrichiennes, et a écrit hier soir et ce matin dans ce sens à lord Clarendon. Walewski propose à Londres la marche suivante : la dépêche d'avant-hier de lord Clarendon à lord Cowley sera communiquée à Vienne et appuyée par le cabinet français; mais, dans le cas où l'on rencontre une résistance sérieuse de la part de l'empereur François-Joseph, on lui concédera le traité spécial. Walewski est pénétré de l'importance qu'il y a de ne point se séparer de l'Autriche, surtout pour des questions secondaires. Toute mon argumentation se porte sur ce point. L'empereur Napoléon lui a demandé aujourd'hui pourquoi François-Joseph attachait tant d'importance à ce traité spécial entre la Russie et la Turquie? La réponse de Walewski était : c'est pour l'empereur François-Joseph

Digitized by Google

une question de délicatesse. Il ne veut pas chicaner; mais personne n'a, plus que lui, le désir de limiter la puissance russe dans la mer Noire. Ce n'est donc pas pour éluder le traité général. Il insiste tant, pour que la susceptibilité de l'empereur Alexandre soit ménagée par le moyen de ce traité spécial.

Grand dîner chez lord Cowley, en l'honneur de lord Canning, nouveau gouverneur général des Indes, et de lady Canning.

Jeudi 29. — J'ai conduit Mme Andrian aux Français avec Gustave de Rothschild. On donnait une nouvelle pièce *la Joconde*, jouée par Mlle Plessis. La pièce est mauvaise et cette célèbre actrice me paraît guindée et minaudière.

Vendredi 30. — Fait un essai inutile pour voir Walewski. Entretien avec lord Cowley, plutôt satisfaisant. Evidemment le cabinet anglais, s'il avait moins peur du parlement ou plutôt du *Times*, serait enchanté d'accepter, tel quel, notre *memorandum* du 14 novembre.

DÉCEMBRE

Samedi 1er. — Le secret de nos transactions avec Paris, ou plutôt des pourparlers entre Paris et Londres, assez bien gardé jusqu'ici, commence à transpirer.

Dimanche 2. — A une heure et demie, aux Tuileries, où j'ai présenté à l'Empereur le duc de Melzi, le comte

Digitized by Google

et la comtesse Wodzicki, le comte Blome et d'autres compatriotes. L'Empereur était fort gracieux et de très bonne humeur : « C'est de bon augure de vous voir aujourd'hui (2 décembre), disait-il. — Sire, lui dis-je à l'oreille, pensez à Londres. — C'est fait, c'est fait! s'écria Sa Majesté toute joyeuse. Tout est arrangé. » Les autres membres du corps diplomatique, ce pauvre Moltke surtout, allongeaient vainement le cou et tendaient l'oreille pour surprendre cette conversation qui cependant ne me rassurait pas tout à fait, sachant par expérience que, dans des moments semblables, l'empereur Napoléon prenait, trop facilement, ses espérances pour des faits accomplis. C'était, en effet, le cas cette fois-ci encore. En sortant de chez l'Empereur, je me rendais auprès de Walewski. L'entente était presque parfaite, c'est à dire qu'on *attendait*, d'un moment à l'autre, la dépêche télégraphique de Londres apportant l'assentiment du cabinet anglais aux propositions françaises, qui ne sont qu'une adhésion dissimulée aux propositions autrichiennes, à savoir :

Le cabinet français appuie à Vienne le cabinet anglais, qui demandera : 1° qu'il n'y ait pas de traité spécial entre la Russie et la Porte pour l'entretien de quelques bâtiments légers dans la mer Noire; 2° que l'établissement de consulats dans les ports russes de l'Euxin soit mentionné dans l'ultimatum autrichien. Mais si l'Autriche persiste dans son opinion en faveur de la convention spéciale, et qu'elle refuse la mention dans son ultimatum des consuls, la France et l'Angleterre, obtempérant au désir de l'empereur François-Joseph avec certaines réserves, consentiront la convention

Digitized by Google

spéciale; mais on libellera l'annexion au traité général, de manière à obliger la Russie et la Turquie à ne jamais altérer le texte de la convention spéciale qu'avec le consentement des signataires du traité général. De même, il sera entendu que l'établissement des consulats sera, lors des négociations, considéré comme une condition spéciale de la paix.

Le soir, chez la princesse de Lieven. Elle a beau s'en défendre, ses dimanches reprennent malgré elle et malgré la guerre. Elle en est aux anges, tout en soupirant après la paix. « Mais, lui dis-je, que préféreriez-vous de la guerre à Paris, ou de la paix à Saint-Pétersbourg? » « Mais la guerre, la guerre », s'écria-t-elle!

Mardi 4. — Service funèbre à Saint-Philippe-du-Roule pour M. Molé. Je me trouvais à côté du duc Decazes. Je reconnus dans la foule les familles de La Ferté, d'Ayen, de Noailles, de Caumont, de Fezensac; des académiciens en grand nombre, Guizot, Thiers, Vitet, Cousin, Villemain, Mignet, Ingres; beaucoup d'hommes politiques et d'anciens amis, d'Argout, Flavigny, La Grange, Léon de Laborde, Morny et Fould, ces deux derniers les seuls représentants du nouveau régime qui se soient aventurés dans le camp hostile. J'aurais trouvé de bon goût que l'Empereur se fût fait représenter aux funérailles de l'ancien sénateur de Napoléon Ier.

En sortant de l'église, allé déjeuner chez de Morny avec lady Jersey, lady Clémentine, Laborde, Niewerkerque; Doyle, diplomate anglais, qui est très amusant,

Digitized by Google

et le comte de La Grange, qui l'est fort peu. Nous avons ensuite vu la bibliothèque du Corps législatif et tout l'édifice.

Mercredi 5. — Le temps fort radouci. Hier il faisait froid. Les changements brusques de température portent sur les nerfs. — Longue visite de Wendtland. Je tâche de lui démontrer, pour la centième fois, que la meilleure politique à suivre par la Bavière serait d'entrer dans l'alliance du 2 décembre, de s'unir intimement à l'Autriche, de faire ses conditions, de ne se donner que donnant donnant, mais aussi de ne point prétendre à une situation intermédiaire entre les belligérants. A ce prix, ai-je dit, les services, très grands, que la Bavière pourra rendre aux alliés, soit diplomatiquement, soit militairement, lui vaudront des titres à leur reconnaissance. S'il n'y a pas de guerre pour l'Autriche, et, par conséquent, pas de remaniement territorial, la Bavière partagera, dans la mesure de sa coopération, les avantages *politiques* qui, pour elle, pourront se traduire par une part plus grande que l'Autriche lui procurera à la direction des affaires fédérales lorsque le traité fédéral sera revisé, ce qui, tôt ou tard, arrivera infailliblement. C'est cette idée qui a le plus souri au ministre et favori du roi Maximilien, et il compte lui écrire dans ce sens.

Vendredi 7. — M. Thiers me parle de son *Histoire de l'Empire*, et du prince de Metternich, « qui est l'auteur de la grandeur de l'Autriche, car c'est lui qui, en 1813, a formé la coalition ». Cela est vrai. C'est le mérite du prince.

Digitized by Google

Samedi 8. — Longue visite du duc de Noailles. Il déplore la situation qui condamne la société française à l'abstention. C'est un homme d'un grand bon sens.

Dimanche 9. — Travaillé avec Walewski. « Le cabinet anglais, me dit-il, surtout Palmerston, sont inconcevables. Depuis trois semaines, je ne les comprends plus. C'est une aberration. » Le fait est qu'ils ont tout mis en question; que sir Hamilton Seymour est arrivé à Vienne avec des instructions qui peuvent avoir pour résultat et qui, peut-être, ont été données dans le but, de faire échouer au port l'ultimatum autrichien. Walewski s'est évidemment trop pressé d'annoncer à Bourqueney que l'Angleterre est tombée d'accord avec la France et l'Autriche.

Lundi 10. — Le temps froid. Le soir, à l'Opéra. On donne les *Vêpres siciliennes* avec la Crivelli. Dans la loge de Mme Roger (du Nord) je rencontre M. Paul de Ségur et M. Bocher, tout ce qu'il y a de plus vif en fait d'orléanistes, et cela, à côté de la loge de M. Fould!

Mardi 11. — Le matin, par un froid de trois degrés, aux Invalides, assisté avec lord Cowley et l'ambassadeur de Turquie à l'enterrement de l'amiral Bruat. Comme nous autres ses deux collègues, l'Anglais et le Turc, donnaient l'eau bénite avec le goupillon!

Vendredi 14. — Chez Walewski, que je trouve inquiet et irrité contre le ministère anglais. Buol, Bourqueney et Seymour avaient combiné et concerté une nouvelle

Digitized by Google

rédaction de notre ultimatum, qui a été expédié à Londres par le télégraphe. Le cabinet anglais l'adopte; mais en remplaçant, relativement aux propriétés, les mots puissances *garantes* par les « puissances *contractantes* ». Comme Bourqueney avait télégraphié que c'était là le dernier mot de l'Autriche, Walewski craint avec raison que la prétention de lord Palmerston d'éliminer le mot garantie ne soit repoussée à Vienne, et que nous n'échouions au dernier moment. Il rend justice à l'esprit politique et de conciliation de l'empereur François-Joseph et de Buol.

Un peu ému par ces nouvelles, j'ai néanmoins joui d'un bon et agréable dîner chez la princesse Bagration.

Samedi 15. — Des visites, et rien que des visites. Dîner chez le comte Jules de Castellane. Il y avait le prince Napoléon, la princesse de Pons, la princesse de La Trémouille, Mme de Beaumont (qui a de l'esprit), Alexandre Dumas et Wendtland. Drôle d'assemblage! — Par la pensée souvent à Vienne, où a dû se décider aujourd'hui une phase importante de la guerre de Russie.

Dimanche 16. — Hier au soir, au retour de la chasse, l'empereur François-Joseph a accepté les modifications anglaises, et les préliminaires de paix se trouvent ainsi concertés entre l'Autriche, la France et la Grande-Bretagne. — Valentin Esterhazy part ce soir de Vienne pour les porter à Saint-Péterbourg. Ce sera à prendre ou à refuser, auquel cas Valentin Esterhazy demandera ses passeports et quittera la Russie avec la légation. Ce dénouement d'une crise, qui nous tenait en suspens

Digitized by Google

depuis six semaines, m'a été communiqué ce matin par Walewski, qui en est enchanté.

Ce soir grand dîner à la Cour, auquel j'assiste avec ma fille Mélanie et tous les compatriotes, que j'ai présentés. Il y avait encore le marquis et la marquise de La Grange, le duc d'Osuna et le maréchal Niel, qui a commandé le génie devant Sébastopol, d'où il vient d'arriver. Je me trouvais placé à côté de l'Impératrice, qui avait à sa droite l'Empereur. Elle avait choisi une toilette aux couleurs de l'Autriche, noir et jaune, et bien que souffrante était en beauté et, à part quelques moments de souffrances passagères, fort gaie. La conversation ne tarissait pas un instant; elle était enchantée des bonnes nouvelles de Vienne. Le concert établi, elle le croit maintenant vrai et sincère. Au printemps elle m'avait dit un jour, peu de temps avant la rupture des conférences de Vienne : « L'Autriche triche. » Je lui rappellai ce mot; elle se tourna vivement du côté de l'Empereur pour le lui répéter et pour me faire, disait-elle, amende honorable en sa présence. Ce qui me frappe beaucoup, c'est de voir, par ce qu'elle me disait, combien on a, c'est-à-dire, combien l'empereur Napoléon a maintenant le désir de faire la paix.

Elle me parla aussi du concordat. Ce n'est pas l'Impératrice, disait-elle, c'est Eugénie qui vous demande quelles raisons ont pu déterminer votre Empereur à faire ce concordat de moyen âge. Me sentant bien moins fort en théologie qu'en politique, je me suis tu. Somme toute, ce dîner passe comme un moment, et c'est ce qui m'arrive toujours quand j'ai l'occasion d'approcher cette charmante femme. Comme jeune

Digitized by Google

personne, je l'avais trouvée capricieuse et peu agréable. Il lui a fallu un trône pour devenir sérieuse et aimable.

Après dîner longue conversation avec l'Empereur qui me mène, à deux reprises, dans le cabinet de l'Impératrice à côté du salon.

Il est plein de confiance dans l'Autriche; il se félicite d'avoir amené, non sans peine, le ministère anglais à accepter nos préliminaires de paix. Il veut, il désire, il espère que ces préliminaires soient acceptés à Saint-Pétersbourg. Voici pourquoi il l'espère : si la Russie accepte, elle fera une paix sans sacrifices considérables de territoire. Sinon, la France et l'Angleterre lui porteront dans la prochaine campagne des coups tels qu'il ne lui sera plus possible d'acheter la paix autrement que par des concessions territoriales, fort considérables peut-être.

Je lui dis : « Sire, vous êtes bien grand maintenant, parce que le succès ne vous a pas aveuglé ni enivré, et parce que vous savez vous modérer dans le bonheur. » L'Empereur répondit : « C'est vrai. » Nous sortîmes ensuite du cabinet de l'Impératrice, qui s'était retirée, pour rentrer dans le salon, et l'Empereur me présenta lui-même le maréchal Niel. Nous étions fort gais. J'ignorais que pendant que nous nous amusions mon fils Paul se mourait à Vienne.

Lundi 17. — Je l'appris ce matin. Une lettre parlant de la maladie de Paul, sans lui donner trop d'importance, m'inquiète un peu, lorsque peu d'instants après une dépêche télégraphique m'apprend que ce cher enfant avait été administré. Il était déjà mort, et on

Digitized by Google

n'avait envoyé cet avis que pour me préparer à la terrible nouvelle. Elle m'arriva vers sept heures, pendant que je m'habillais pour le dîner. La gaieté des enfants me déchira le cœur. C'est seulement après dîner qu'on leur a dit que leur frère était malade. Ce dîner avec les enfants, Mlle Tardiveau et Otteufels, pendant lequel je devais dissimuler ma douleur, je ne l'oublierai jamais. Avec cela, obligé de travailler toute la journée. Expédié un courrier à Vienne.

Jeudi 20. — Publication, dans le *Moniteur*, du traité défensif conclu le 21 novembre à Stockholm entre la Suède, la France et la Grande-Bretagne. Reçu de Vienne, par courrier français, copie des instructions au comte V. Esterhazy chargé de porter nos préliminaires à Saint-Pétersbourg, et un exposé des démarches que notre ministre à Berlin devra faire, pour décider le roi à appuyer nos propositions auprès de l'empereur Alexandre.

Vendredi 21. — Une lettre de ma chère sœur Betty, avec les détails de la mort de Paul, vient m'inonder le cœur de tristesse. — Chez Walewski. — Dans la soirée le comte Buol m'avertit, par télégraphe, que Georges Esterhazy a été reçu par le roi de Prusse hier, et que Sa Majesté a promis d'appuyer nos propositions.

Jeudi 27. — Les nouvelles de Berlin et des Cours secondaires d'Allemagne ne sont pas bonnes; Georges Esterhazy s'est un peu trop pressé de mander que le roi de Prusse a promis d'appuyer nos propositions à

Digitized by Google

Saint-Pétersbourg. M. de Beust se met de nouveau en avant, et l'on tâche de reformer le terrain intermédiaire de Bamberg. A Munich, où l'on était fort disposé à se rallier complètement à l'Autriche, on est évidemment ébranlé. Je désire, mais je n'ose l'espérer, qu'à Vienne on ne se laisse pas arrêter par toutes ces intrigues et qu'on passe outre.

Samedi 29. — Tout Paris était sur pied aujourd'hui pour voir la rentrée solennelle des troupes revenant de Crimée. On me dit que le spectacle était fort touchant. L'Empereur a été bien reçu, et le général Canrobert salué avec enthousiasme

Digitized by Google

1856

JANVIER

Mardi 1er. — L'année commence par un temps magnifique et par une température de printemps.

A une heure, réception du corps diplomatique. L'empereur Napoléon, pour la première fois, n'a pas donné la main aux chefs de mission. Il a parlé politique à plusieurs d'entre nous. A Loewenheilm, il exprime sa satisfaction de voir la Suède se rapprocher des puissances occidentales ; à Moltke, avec un peu d'humeur, son espoir que le Danemark suivra cet exemple; à Antonini (pauvre Antonini, qui se sert de son cornet pour bien entendre), avec une voix de stentor, le regret de voir se refroidir les bons rapports d'autrefois avec le roi de Naples ; à Wendtland, de bonnes paroles ; rien de politique à Hatzfeld ni à moi, si ce n'est qu'il m'engageait avec chaleur de transmettre à mon Empereur ses félicitations ; mais il eut la bonté de me parler assez longuement de mon pauvre Paul, en disant que l'Impératrice l'avait expressément chargé de m'exprimer la part qu'elle prenait à mon malheur.

Mercredi 2. — Le courrier Hillinger m'apporte des informations assez intéressantes d'Allemagne. Le roi

Digitized by Google

de Prusse continue sa politique habituelle. Il veut nous appuyer, et ce sont des coups d'épée dans l'eau. A Munich, von der Pfordten est piqué de ce que nos propositions ne lui ont pas été communiquées. A Dresde, Beust, pour la même raison, jette feu et flamme. Nous avons trouvé moyen de blesser ceux que nous avons si grand intérêt à gagner. En même temps, sous la date du 22 décembre, Nesselrode lâche une circulaire concédant la neutralisation de la mer Noire, en ce sens que cette mer serait close au pavillon de guerre de toutes les nations, excepté la Russie et la Turquie qui fixeraient, par convention et sans participation ostensible des autres puissances, le nombre de leurs vaisseaux. C'est une dérision. Mais en Allemagne elle produit de l'effet. A Berlin et à Dresde, un peu aussi à Munich, on dit (les gouvernements, non pas le public) : Voyez, l'Autriche ne se contente pas de la neutralisation que la Russie veut concéder ; elle exige une cession territoriale, le tiers de la Bessarabie, ce qui est incompatible avec l'honneur de la Russie, etc. C'est sur ce terrain que se trouve placée la question. J'espère que nous ne nous laisserons pas intimider comme l'année dernière, et je le désire encore plus que je ne l'espère.

Le ton des dépêches apportées par Hillinger est bon, mais il est caractéristique que l'Empereur approuve expressément mon langage — langage que j'ai eu la prudence de tenir sous ma propre responsabilité, pour faire pressentir que nous ne sommes nullement disposés à participer à la guerre, si même nos propositions étaient rejetées. On sait bien, ici, que nous n'avons pris aucun engagement à ce sujet ; mais on espère nous enchaîner.

Digitized by Google

En même temps, et pendant que Valentin Esterhazy est chargé d'une démarche qui, très probablement, aboutira à la rupture de nos relations diplomatiques avec la Russie, le prince Gortschakoff donne un dîner pour célébrer le 50e anniversaire du général Hess, et ce général, et toutes nos notabilités militaires se prêtent à cette démonstration, toute faite pour paralyser les efforts de la diplomatie de l'empereur François-Joseph et pour accréditer de plus en plus l'illusion caressée à Berlin et à Saint-Pétersbourg, que l'Autriche ne fera jamais la guerre à la Russie.

Vendredi 4. — Walewski m'a dit hier : L'empereur Napoléon ne s'attend pas à ce que l'Autriche, à la suite du rejet de ses propositions par la Russie, entre immédiatement en guerre; mais il espère qu'elle se rapprochera de nous encore davantage en nous facilitant, par exemple, l'envoi et le passage de nos troupes. Il ne s'est pas expliqué davantage.

Samedi 5. — Les nouvelles de Saint-Pétersbourg sont de nature à faire penser que le dénouement ne se fera pas attendre. Le monde financier est dans la consternation.

Lundi 7. — Grand bal aux Tuileries. — L'Empereur me demande ce que je pense du dénouement de la crise à Saint-Pétersbourg. Je réponds que la Russie donnera probablement une réponse qui ne sera ni un refus ni une acceptation pure et simple; mais qui laissera la porte ouverte à la reprise des négociations, même après

Digitized by Google

la rupture des relations entre Vienne et Saint-Pétersbourg. Ce n'est pas l'opinion de Walewski qui, sur la foi de Bourqueney et, évidemment, aussi de Buol, est plein d'espérance. Il croit à une acceptation pure et simple de nos propositions. Dieu veuille que je me trompe ! L'Impératrice avait l'air souffrant et s'est retirée à onze heures. Le bal était fort animé ; toutes nos mères de famille, Mme de Hatzfeld, Mme de Seebach, malgré ses chagrins politiques de Russe humiliée, Mme de Sclafano, qui était ravissante, dansaient comme des écervelées. La jeunesse dorée, les Ottenfels, les Blome, les Reuss, faisaient leur devoir dans la salle des maréchaux, devant l'Impératrice, qui occupait l'estrade entre la reine Christine et la princesse Mathilde. Le général Bosquet, un des héros de la Crimée et, peut-être, celui qui mérite le plus ce nom, était l'objet de la curiosité sympathique de tout le monde. C'est une bonne figure d'homme de guerre dont l'aspect inspire la confiance et impose l'obéissance. Il me plaît beaucoup.

Mardi 8. — Longue visite du duc de Galliéra. Sur l'invitation du baron Bruck, il se décide à se rendre à Vienne vers la mi-février pour prendre part aux négociations pour la concession du chemin de fer lombardo-vénitien.

Mercredi 9. — La réponse du cabinet russe à nos ouvertures n'a pas été adressée à Esterhazy, mais expédiée le 5 à Vienne ; nous devrons donc attendre deux jours pour la connaître.

Digitized by Google

Jeudi 10. — Le prince Pierre d'Arenberg chez moi. Il m'engage à me remarier, ce qui m'ennuie ; il me recommande de prendre une femme de quarante ans, ce qui me révolte, et il ajoute que cela convient à un homme de cinquante ans comme moi, ce qui m'exaspère. Avant le dîner, chez Walewski. Seebach a eu l'imprudence de dire à Saint-Pétersbourg que le cabinet français accepterait de légères modifications de nos ouvertures.

Samedi 12. — Le courrier Steidl arrive de Vienne avant dîner, et je l'expédie aussitôt à Londres. Le cabinet anglais, après avoir tacitement adhéré au (protocole) *memorandum* signé à Vienne le 14 novembre 1855, par Buol et Bourqueney, et destiné à régler la marche des alliés vis-à-vis de la Russie, prétend maintenant qu'avant de signer les préliminaires de paix il faut que la Russie soit informée des conditions spéciales, et qu'elle les ait acceptées. Là-dessus, grande et juste irritation à Vienne. Une demi-heure après, je reçois une dépêche télégraphique de Buol. Gortschakoff lui a remis hier la réponse du cabinet russe, qui accepte à peu près tout, excepté la cession territoriale et supprime l'article 5 concernant les conditions spéciales. C'est beaucoup, mais ce n'est pas tout.

Dimanche 13. — Audience de l'Empereur. Il était fort content de l'acceptation, même conditionnelle, de nos propositions par la Russie, et pense que l'on pourra reprendre en sous-œuvre les contre-propositions russes, après que les relations diplomatiques entre Vienne et Saint-Pétersbourg auraient été rompues. Je l'attaque

Digitized by Google

vivement au sujet des réticences anglaises, et je me plains de ce que le ministère britannique, en contradiction avec le *memorandum* du 14 novembre, demande qu'en cas d'acceptation pure et simple les préliminaires ne soient signés qu'après que la Russie aurait été informée des conditions particulières, et qu'elle les eût acceptées. Le grand point est la non-fortification des îles d'Aland. L'Empereur me parut embarrassé et peiné de se voir placé entre son engagement pris avec nous et son désir de ne pas se brouiller avec l'Angleterre. J'insiste néanmoins sur deux points, à savoir que la Russie accepte purement et simplement : 1° que les préliminaires soient signés et 2° que l'armistice soit conclu immédiatement. L'Empereur, de plus en plus embarrassé, répond que la Russie n'ayant pas accepté purement le *memorandum* n'était plus applicable; que lui aussi pensait qu'il était bon et loyal de lui faire savoir d'avance les conditions particulières.

De chez l'Empereur je me suis rendu chez Walewski, que je trouvais parfait et irrité, au plus haut degré, contre les Anglais.

Lundi 14. — Assisté à l'enterrement du prince de Béthune, père de la grosse Léonie. Le faubourg Saint-Germain y était réuni en assez grand nombre.

Mardi 15. — Le temps était à la pluie, puis un peu brumeux, mais doux. Il y eut dans la cour des Tuileries la distribution de la médaille anglaise de Crimée aux soldats français revenus de Sébastopol. L'Empereur les passa en revue, après que le duc de Cambridge eut dis-

Digitized by Google

tribué les médailles aux officiers supérieurs et à quelques blessés. Les soldats se l'accrochèrent eux-mêmes. Ils étaient de très bonne humeur et criaient : « Vive la Reine d'Angleterre ! » Étrange spectacle, et tout cela en présence du nouveau Louvre, parfaitement dégagé des échafaudages. Tout cela paraissait de la magie. Le magicien était, comme toujours, simple et calme.

Le courrier Rettich arrive à cinq heures, avec les contre-propositions du comte Nesselrode du 5, que nous avons rejetées, en demandant l'acceptation pure et simple de nos propositions.

Mercredi 16. — Le matin, travaillé avec Walewski. Le comte Buol espère encore que la Russie acceptera purement et simplement; mais cela nous paraît bien peu probable. S'il en est ainsi, les embarras que l'Angleterre suscitera seront grands. Passé la soirée chez la princesse de Lieven et chez Mme Fould, où il y eut concert. En rentrant, je trouve une dépêche télégraphique du comte Buol, datée de huit heures du soir et portant qu'aujourd'hui, à deux heures, le comte Nesselrode a notifié au comte Valentin Esterhazy, par écrit, l'acceptation sans réserve de nos propositions.

Jeudi 17. — A huit heures du matin, je me rendis chez Walewski, moitié enchanté moitié soucieux, dans la prévision des difficultés que fera l'Angleterre, et je lui ai communiqué la grande nouvelle. L'Empereur la fit afficher à la Bourse, à midi. La rente monta de cinq francs ! ! Le soir il y eut beaucoup de maisons illuminées ; on voyait des gens s'embrasser dans les rues et

Digitized by Google

verser des larmes de joie. Mais il y eut aussi des mécontents, comme l'ambassadeur d'Angleterre, et des consternés parmi les boursicotiers, qui avaient spéculé à la baisse.

Au bal de la princesse Mathilde longue discussion avec l'Empereur. Je soutiens que retarder la signature des préliminaires ce serait compromettre la Cour d'Autriche. Il me dit que l'on ne pourra faire la paix sans obtenir de la Russie l'engagement de ne pas fortifier les îles d'Aland et la restitution de Kars.

En échange, on pourrait lui offrir la portion qu'elle vient de céder de la Bessarabie, moins la rive gauche du Danube, avec les forteresses de Reni, Ismaïl et Kilia; au reste, il était assez embarrassé, et je le pressais fortement de peser à Londres. — Longue conversation avec lord Cowley qui est tout bouleversé de l'acceptation de nos propositions par la Russie. — Aujourd'hui est mort ici le vicomte de Santarem, géographe portugais, un brave homme.

Samedi 19. — Petit bal aux Tuileries, causerie avec l'Empereur sur le même sujet. J'écris à Buol (1) : « M. Walewski me dit que l'empereur Napoléon était fort agité ces jours derniers et que personne ne l'a jamais vu aussi inquiet. Je conçois cela, parce que je sais qu'il ne se séparera pas de l'Angleterre, et parce que, d'un autre côté, il doit comprendre que la France le condamnerait s'il ne faisait pas la paix avec l'immense résultat obtenu.

(1) Hübner à Buol, 19 janvier, lettre particulière.

Digitized by Google

« L'Autriche a beaucoup gagné. De toutes parts on vient à moi, pour me le dire. »

Lundi 21. — Travaillé avec Walewski. Le gouvernement anglais persiste dans ses demandes déraisonnables.

Mardi 22. — Le cabinet anglais continue à soutenir que la Russie doit accepter les conditions particulières des belligérants, avant la signature des préliminaires.

La France résiste à cette prétention, le comte Walewski énergiquement, l'empereur Napoléon faiblement, tous soutenant que ce serait poser un second ultimatum à la Russie, qui a déjà accepté le nôtre. Cet incident est très grave.

Mercredi 23. — Aujourd'hui le comte Walewski m'a paru plus rassuré sur la conduite de l'Angleterre. Il espère la ramener à signer, purement et simplement, les préliminaires de paix. C'est peut-être une illusion. Toutefois elle m'a valu une journée tranquille. Les négociations auront lieu à Paris.

Jeudi 24. — Chez Walewski. Les nouvelles de Londres très mauvaises. Dans un conseil des ministres tenu hier, on a décidé de demander à la France de communiquer à la Russie les conditions particulières et de lui déclarer que leur acceptation était une condition *sine quâ non.*

Le comte Walewski est très décidé à repousser cette

Digitized by Google

prétention qui constituerait, en vérité, un second ultimatum à deux après l'ultimatum autrichien à trois.

Mais l'empereur Napoléon tiendra-t-il bon ? Toute la question est là.

Vendredi 25. — Le cabinet français résistera à l'Angleterre, en ce sens qu'il refusera d'établir le *sine quâ non;* mais il fera cette concession qu'elle consentira à faire connaître à la Russie les conditions particulières. Chez Walewski, que je fortifie dans sa résolution de résister aux prétentions anglaises. Pourvu que Louis-Napoléon tienne bon! J'écris aujourd'hui à Buol (1) :

« Le comte Walewski déploie une grande énergie. L'empereur Napoléon appuie, mais pas assez, à mon sens. C'est toujours la crainte de se dépopulariser en Angleterre, qui le retient. Peut-être aussi, des égards pour lord Palmerston, qu'il croit être son ami. Toutefois, je ne désespère pas. Le comte Walewski considère le ministère Palmerston comme perdu et je pense qu'il s'en consolera. Voilà ce que c'est que la force des choses. Drouyn de Lhuys est tombé, pour être trop autrichien, et le comte Walewski est entré au ministère, essentiellement anglais, et aujourd'hui il est mille fois plus autrichien que ne l'était son prédécesseur. »

Samedi 26. — Travaillé avec Walewski. Il me lit une dépêche à Persigny, dont copie sera laissée à Clarendon,

(1) Hübner à Buol, 25 janvier, lettre particulière.

Digitized by Google

et dans laquelle la France rejette, avec une grande fermeté, la prétention du cabinet anglais d'établir, vis-à-vis de la Russie, avant la signature des préliminaires, les conditions particulières comme *sine quâ non*. Bal chez le prince Jérôme, au Palais-Royal. L'Impératrice était assise au bout de la grande salle, entre la reine Christine et la princesse Mathilde, toujours aimable, belle et gracieuse. Elle me fit un signe de l'approcher. « Vous m'évitez, dit-elle. Déjà au dernier bal je n'ai eu avec vous qu'un petit bout de causerie. — C'est que je suis timide, fut ma réponse. Je n'ose pas. — Mais osez donc, osez donc! » dit-elle. Puis, elle se mit tout de suite à faire de la politique. « L'Autriche est celle des puissances alliées, qui a fait le moins et qui gagne le plus. Pourquoi ne voulez-vous pas faire connaître, à la Russie, les conditions particulières? » etc., etc. Peu à peu elle s'anime et moi, je discutais moitié sérieux, moitié en plaisantant. Enfin, elle appela l'Empereur qui était à quelques pas de nous : « Louis, dit-elle, venez à mon secours. » La conversation continua ainsi à trois sur le même ton, l'Impératrice devenant toute rouge, tant elle se laissait entraîner. J'y reconnaissais les idées anglaises. « Si on vous laissait faire, Madame, m'écriai-je, nous aurions la guerre universelle. » Et elle de se récrier. Puis, quand l'Empereur se fut retiré, elle me dit presque sérieusement que je l'avais compromise, qu'elle serait grondée, qu'elle aurait un sermon en rentrant, qu'elle ne me parlerait plus, etc.

J'ai eu ensuite un long et satisfaisant entretien avec l'Empereur. Il croit être sûr de l'adhésion de l'Angleterre. En général on considère la paix comme assurée.

Digitized by Google

Dimanche 27. — Une journée bien occupée. A une heure, présentation d'étrangers aux Tuileries : j'ai présenté à Leurs Majestés le comte Feri Traun et sa belle-fille, la jolie Mlle Kendöffy (1), connue pour la blancheur de ses épaules et la rougeur de ses principes politiques. De là, au Conservatoire avec Mme Fould et M. Fortoul. — Des visites et puis chez Walewski. La résistance du ministère anglais est vaincue, la partie est gagnée dans notre sens. En rentrant, je trouve l'acceptation russe par écrit, et son projet de protocole qui, s'il est accepté par la France et l'Angleterre, sera signé à Vienne. Trois semaines après, les négociateurs se réuniront à Paris, signeront les préliminaires et entreront en négociations. Je travaille beaucoup pour faire admettre la Prusse aux négociations; mais Napoléon est peu disposé et le ministère anglais, décidément et passionnément, contraire. Mauvaise politique !

Lundi 28. — Travaillé chez Walewski.

Mardi 29. — Travaillé avec Walewski. La Prusse ne sera décidément pas admise. Je ferai encore des efforts. La résistance ne vient point de l'empereur Napoléon. Elle vient du cabinet de Londres, qui craint la presse et le parlement fort irrités contre la Prusse. Avec le comte Traun et Mlle Kendöffy, au grand bal des Tuileries. Il avait bon air. La salle des Maréchaux n'était accessible qu'aux élus. Il y avait pour la première fois des banquettes placées sur des estrades tout autour de

(1) Aujourd'hui comtesse Jules Andrassy (1889).

Digitized by Google

la salle. Le grand carré, ainsi formé, était réservé pour la danse et pour le corps diplomatique. Il y avait trois fauteuils entre les cariatides, occupés par l'Impératrice, la reine Christine, et la princesse Mathilde. Les hommes étaient en culotte courte. L'Empereur, ce soir, d'une humeur brillante, valsait avec la marquise Sclafano, la duchesse de Valentinois et la marquise Strozzi.

Mercredi 30. — Toujours tourmenté par une névralgie. Écrit à Vienne et engagé le cabinet à insister sur l'admission de la Prusse.

Jeudi 31. — Aujourd'hui, le protocole constatant l'acceptation sous réserve par la Russie des préliminaires de paix proposés par l'Autriche devait être signé à Vienne.

Le télégraphe est resté muet. Le discours de la reine d'Angleterre, qui a ouvert le parlement aujourd'hui, plutôt pacifique. Chez Walewski. Le temps superbe.

FÉVRIER

Vendredi 1er. — Aujourd'hui à midi a été signé, à Vienne, le protocole engageant toutes les parties contractantes aux préliminaires de paix. — Le prince Paskiewich est mort à Varsovie.

Samedi 2. — Le temps magnifique. Le soir, petit bal aux Tuileries. Longue causerie intime et animée avec

Digitized by Google

l'Empereur (1), si animée que nous nous apercevions à peine que nous étions constamment bousculés par les danseuses. Je prenais à tâche de décider l'Empereur à peser à Londres pour que la Prusse fût admise aux négociations de paix. « La Russie, ai-je dit, vous fera, Sire, toutes sortes d'avances, de bassesses même pour vous détacher de l'Autriche et de l'Angleterre. Elle ne réussira pas. Elle mettra donc d'autant plus de prix à s'assurer de la Prusse. Or, le roi de Prusse sera tout disposé à se jeter plus que jamais dans les bras de la Russie, car blessé dans son amour-propre, par le refus de la France et de l'Angleterre de l'admettre aux négociations, en rivalité avec l'Autriche pour les affaires d'Allemagne et, à cause de ses succès européens dans l'affaire d'Orient, il écoutera, plus que jamais, les conseils de la Cour de Russie. Ainsi, au lieu d'avoir détruit, vous auriez, vous et l'Angleterre, consolidé et augmenté l'influence russe à Berlin. On dit que la Prusse, par sa conduite, n'a pas mérité d'être mieux traitée. Cela peut être vrai; mais on ne châtie pas un grand État comme si c'était un petit garçon, et on aurait tort d'humilier la Prusse sans réduire sa puissance matérielle. Or, comme il ne s'agit point de la démembrer et de la rendre plus petite, matériellement parlant, il ne faut pas l'exaspérer, car ce serait la pousser vers l'adversaire. » Ce raisonnement a fait son effet visible. L'Empereur, tout en répétant que dans la Conférence les plénipotentiaires prussiens seraient les auxiliaires des plénipotentiaires russes, convient que mon raison-

(1) Mes rapports au comte Buol du 6 février, n° 13. Let. B et C.

Digitized by Google

nement contenait du vrai, et il me parut embarrassé et, au fond, disposé à admettre la Prusse. Il ne me disait naturellement pas ce qui l'en empêchait, ne voulant convenir de l'opposition passionnée et déraisonnable du cabinet anglais, ni de sa répugnance de livrer une nouvelle bataille à lord Palmerston et de risquer de se brouiller avec lui, pour les beaux yeux de la Prusse. J'insistai pourtant. « Quel est, lui dis-je, pour vous, Sire, le grand résultat de la paix qui va se faire? Votre véritable mérite, c'est d'avoir brisé la ligue européenne que la première Révolution avait formée contre la France et, qui depuis Louis XVI — je n'en excepte pas même la Restauration — a duré jusqu'à nos jours. C'est vous qui l'avez brisée et fait rentrer la France dans la grande famille européenne. — C'est vrai, s'écria l'Empereur, c'est vrai! — Pourquoi, ai-je continué, ne pas rendre la transformation complète, pourquoi exclure la Prusse? Et notez bien, le roi Frédéric-Guillaume vous en gardera rancune à jamais, à vous et au ministère Palmerston. Or, vous êtes la France; mais Palmerston n'est pas l'Angleterre. C'est encore une considération. » L'Empereur ne me répéta plus les motifs connus contre l'admission de la Prusse, mais parut au contraire persuadé par mon argumentation; mais sa gêne et son embarras n'en furent que plus visibles. Sa Majesté me parla, une fois de plus, du général Wedel : « Vous ne vous faites pas d'idée de ce que c'était. Je lui ai demandé : — « Quel est le but de votre « mission? Il répondit : — Mais, Sire, laissez-nous entrer « dans la conférence. » Ce n'est pas un diplomate, à coup sûr! Un caporal se serait mieux tiré d'affaire. Pauvre

Digitized by Google

M. de Hatzfeld, qui aime tant son pays! Il doit en avoir beaucoup souffert. »

Somme toute, l'Empereur désire l'admission de la Prusse et espère encore l'obtenir. « Nous avons encore vingt jours de marge », me disait-il en me quittant au milieu des polkeurs et des polkeuses, qui avaient eu beaucoup de peine à ne pas nous déranger pendant cette longue conversation.

Lundi 4. — Aujourd'hui, le colonel Lowenthal m'apporte ma nomination de second plénipotentiaire aux négociations de paix (1). La perspective de prendre part à l'œuvre de paix m'a causé le plus vif plaisir.

Mardi gras, 5. — Temps de printemps, depuis la fin de décembre. Des centaines de milliers de promeneurs remplissent les rues de Paris. Chez Walewski. Le *Moniteur* publie la liste des plénipotentiaires pour le congrès de Paris. Le soir chez la princesse de Lieven, qui est enchantée de voir revenir, à la fin de ses jours, les beaux temps des congrès. Présents : Mme Kalerdgi, MM. Guizot, Duchâtel, Dumont, Werner de Mérode.

Mercredi des Cendres, 6. — Travaillé toute la matinée et expédié Hoffmann à Vienne. Voici ma lettre particulière au ministre (2) : « Vous jugerez sans doute utile,

(1) Le congrès se composa de premiers plénipotentiaires qui, à l'exception d'Orloff, étaient les ministres dirigeant la politique étrangère de leur pays. Les représentants des puissances contractantes à Paris furent nommés seconds plénipotentiaires.

(2) Hübner à Buol 6 février, lettre particulière.

Digitized by Google

qu'on sache à Berlin, c'est-à-dire que le roi sache que, quel que soit le résultat final, l'Autriche a loyalement et énergiquement travaillé à l'admission de la Prusse. Nous avons trop d'intérêt à ne pas pousser le roi dans les bras de la Russie ou, du moins, à ne pas l'empêcher de les quitter, pour ne pas devoir désirer une amélioration de nos relations avec Berlin. Pour les affaires d'Allemagne, il y aura toujours des chicanes et des rivalités; mais, par rapport aux affaires européennes, la Prusse devrait nous suivre et cesser d'ameuter contre nous les petits États qui ont joué un trop grand rôle dans toute cette question orientale. Pour obtenir ce résultat, il est essentiel de se mettre bien avec le roi, qui brûle d'impatience de paraître aux conférences de Paris. C'est donc une bonne occasion de lui faire chose agréable. Si on ne fait pas de lourdes fautes à Berlin, je considère la chose comme emportée. Mais il serait bon, je crois, que le roi sache que c'est à l'Autriche qu'il devra son admission. A cet effet, j'ai rédigé mes deux premiers rapports d'aujourd'hui, de manière à pouvoir lui être confidentiellement communiqués. J'y ai mis expressément les paroles, textuellement citées, de l'empereur Napoléon sur le général Wedel, qui a compromis son souverain par sa bévue, et sur le comte de Hatzfeld qui, pour être bienveillant envers l'Autriche, n'en est pas moins bon serviteur de son souverain. »

Jeudi 7. — Le temps ravissant. Revu ma correspondance avec Buol de 1853, avec un vif intérêt et une grande satisfaction d'amour-propre.

Digitized by Google

Vendredi 8. — Visite chez Drouyn de Lhuys, qui demeure maintenant rue d'Anjou, 12. L'ancien ministre m'a expliqué de la manière suivante les causes de sa démission, d'abord de ministre, et dernièrement de sénateur.

« L'Empereur ne supporte pas le grand mérite et les grands services qu'on lui rend, à lui et à la France. La guerre faite en Crimée par le maréchal Saint-Arnaud et Canrobert, la paix faite à Vienne par l'empereur François-Joseph et Drouyn de Lhuys, voilà ce dont il ne voulait pas. Si c'était un véritable souverain, il en aurait jugé et agi autrement. Louis XIV ne connaissait pas ce genre de jalousie. Lorsqu'en revenant de Vienne je lui remettais une lettre de l'empereur d'Autriche, dans laquelle il y avait quatre lignes qui parlent de lui, l'empereur Napoléon, et trois pages, où il était question de moi, moi, que François-Joseph avait décoré de son plus grand ordre, j'ai reconnu au geste et à la mine bouleversée de l'empereur Napoléon, que la rupture entre lui et moi était consommée. Car il est de sa nature de ne pas admettre le mérite, ni de pardonner les services d'autrui; il est de ma nature de ne pas renoncer à la considération, seule récompense de mes travaux que j'accepte et que j'apprécie. Cette conviction de l'incompatibilité de nos deux caractères une fois acquise, je n'ai pas hésité à considérer comme définitive ma démission, que j'ai dû donner, peu de jours après, pour les motifs que vous savez. Retiré depuis à la campagne, la vie de courtisan ne pouvait me convenir. Je continuais à écrire à l'Empereur de temps à autre, dans les termes les plus polis, sur les

Digitized by Google

matières importantes; mais je m'excusais quant aux invitations à la Cour, excepté lors de la visite de la reine d'Angleterre. L'article du *Moniteur* sur le Sénat m'a décidé à donner ma démission, car depuis que je suis sorti de nourrice je n'ai pas été fouetté. D'ailleurs, j'avais une raison philosophique. Le pouvoir absolu, personne ne le supporte à la longue. La démence des Césars romains le prouve. Rien n'est salutaire à un souverain absolu comme de rencontrer, parfois, de la résistance. J'ai de l'amertume dans le cœur. J'aurais aimé contribuer à terminer l'œuvre de la paix après y avoir tant travaillé, mais c'est là une faiblesse. Quant à l'Empereur, j'ai de l'affection pour lui, et jamais je ne me donnerai aux anciens partis, ne fût-ce que parce que le seul gouvernement possible est celui de l'empereur Napoléon. »

Dimanche 10. — Hatzfeld vient chez moi. Tous ces jours-ci, j'ai beaucoup travaillé avec lui pour déterminer l'empereur Napoléon à vaincre l'opposition de l'Angleterre contre la participation de la Prusse aux négociations de paix.

Lundi 11. — Bourqueney sera un puissant auxiliaire pour l'admission de la Prusse aux négociations. L'empereur François-Joseph l'a chargé de prier l'empereur Napoléon de travailler dans ce sens.

Samedi 16. — Le comte Buol arrive ce soir, à dix heures, avec sa chancellerie.

Digitized by Google

Dimanche 17. — Le matin chez Buol. Nous causons des affaires, surtout des questions de préséances; un peu aussi, de la question de paix (!) J'ai lu les instructions des deux plénipotentiaires. Elles traitent de préférence les points qui concernent particulièrement l'Autriche; mais laissent la question européenne trop dans le vague.

Lundi 18. — Je tâche de pénétrer Buol de la nécessité de nous montrer vis-à-vis des plénipotentiaires russes complètement d'accord avec la France et l'Angleterre. Après dîner, chez Walewski, avec Buol, où je trouve Clarendon et Brunnow. Chez la marquise de Vogüé, malgré le peu de sympathie qu'on a dans le monde légitimiste pour l'Autriche, je suis, grâce à ma qualité de plénipotentiaire, le lion de la soirée.

Mercredi 20. — Je commence à voir clair. Notre situation se dessine. Nous sommes forts, seulement par l'action sur l'empereur Napoléon et par son désir de conserver de bons et intimes rapports avec l'Autriche. Le baron Brunnow fait toutes sortes de bassesses. Longs débats avec Buol sur notre marche à suivre aux conférences. Je le présente au prince Jérôme et à son fils. Il voit l'Empereur chez l'Impératrice, à qui il remet la croix étoilée.

Jeudi 21. — Aujourd'hui, les plénipotentiaires d'Autriche, de France et de Grande-Bretagne se sont réunis pour la première fois chez Walewski. C'était une séance préparatoire. Buol, Clarendon, Cowley d'un

Digitized by Google

côté de la cheminée; Walewski, Bourqueney et moi, de l'autre. La séance était bonne. Buol se déclarait très décidé à appuyer les conditions particulières des puissances occidentales. De bons rapports semblent s'établir entre nous et les Anglais. Cette séance a duré plus de trois heures.

Vendredi 22. — Bourqueney chez moi. Nous parlons de la part à faire à la Sardaigne dans les négociations. J'ai rédigé le premier rapport à l'Empereur, que Buol et moi signerons conjointement.

Samedi 23. — Travaillé avec Buol. Dîné chez lord Cowley, avec lord et lady Clarendon, Buol, le comte Walewski et sa femme, le baron et la baronne Bourqueney, le comte Cavour, le marquis et la marquise de Villamarina. Après le dîner, chez moi, mon dernier petit samedi, qui était fort brillant : comte et comtesse Werner de Mérode, duchesse de Melzi, duchesse de Valentinois, comte et comtesse Édouard Karolyi, comtes Louis et Georges Karolyi, comte Janos Palffy, comtesse de Goyon et ses filles, etc.

Dimanche 24. — Dîner aux Tuileries, en l'honneur des plénipotentiaires autrichiens. L'Impératrice était assise entre le comte Buol et moi; l'Empereur avait à sa droite la marquise Strozzi. La conversation avec l'Impératrice était fort animée, comme d'habitude. Après le dîner, petit concert. Tous les plénipotentiaires étaient présents. — Terminé la soirée chez la duchesse de Maillé.

Digitized by Google

Lundi 25. — A une heure, première séance des conférences de paix au ministère des affaires étrangères, dans le salon où se trouvent les portraits. Une foule de curieux stationnait sur le quai en face de l'hôtel. La réunion autour de la table verte était imposante par l'importance des matières à régler, par la situation des hommes qui la composaient et par la grande simplicité avec laquelle on procédait. Voici l'ordre dans lequel nous étions : Buol, moi, Bourqueney, Walewski, Clarendon, Cowley, Benedetti, chargé de la rédaction du protocole; puis Orloff, Brunnow, Cavour, Villamarina, Mehmed Djemil, Aali pacha, le grand vizir, voisin de Buol. Nous avons converti le protocole de Vienne du 1er février en préliminaires de paix formels et conclu un *armistice* qui expire, de plein droit, le 31 mars.

Chez Walewski, grand dîner suivi d'un beau concert. Les dames se pressent autour de la table verte, où les conférences ont lieu et en prennent des souvenirs. Si la paix était signée, à la bonne heure!

Mardi 26. — Grand dîner chez Fould. Conversation avec Walewski et Clarendon. Ce dernier me dit qu'une conférence a eu lieu aujourd'hui entre les Français, les Anglais et les Russes (pourquoi sans nous?); que les Russes sont décidés, et se disent décidés, à ne céder Kars qu'en échange de leurs cessions territoriales en Bessarabie; les Anglais ne veulent rien céder : « *Donc*, disait lord Clarendon, nous sommes tombés d'accord... que nous ne pouvons pas nous mettre d'accord! Nous voilà arrivés au fossé. » Buol semblait plus contrarié et

Digitized by Google

plus inquiet que moi. Il comprend que l'empereur Napoléon pourra intervenir utilement.

Mercredi 27. — Une séance à six (Buol, moi, Walewski, Bourqueney, Clarendon, Cowley) eut lieu ce matin dans le cabinet de Walewski pour réparer la déconfiture de la veille, que l'on avait provoquée de gaieté de cœur en s'abouchant *sans* nous, avec les Russes. Nous nous sommes mis d'accord sur la réponse à faire à ces derniers lors de l'examen « rapide » des différents articles des préliminaires. J'ai prouvé que la seule garantie véritable contre les projets ambitieux des Russes dans la mer Noire, il fallait la chercher dans les alliances nouvelles que créera la paix de Paris. Tous, et surtout Clarendon, m'ont donné raison. Je pense donc que les plénipotentiaires anglais n'insisteront pas sur le désarmement de Nikolaieff. — Grand dîner chez moi.

Jeudi 28. — Une séance peu importante, c'est la seconde. Brunnow tâche de faire des réserves, qui trahissent l'intention des Russes de revenir sur les concessions déjà faites. Mais on s'y oppose. C'est Buol et Clarendon, moi et Cowley, qui leur tenons tête; les Français s'effacent. Walewski est plus russe qu'Orloff.

Passé la soirée aux Tuileries avec Mélanie. Petit spectacle détestable : *les Deux Aveugles*, par les acteurs des Bouffes.

Vendredi 29. — Le soir, avec Buol, chez la princesse Lieven, que nous trouvons plongée dans une mélan-

Digitized by Google

colie noire parce qu'Orloff la traite mal. Qu'on a tort dans ce bas monde d'être ambitieux!

MARS

Samedi 1er. — Aujourd'hui, à une heure et demie, troisième séance du congrès. Orloff et Brunnow venaient d'assister à un service funèbre pour l'empereur Nicolas. C'était le premier anniversaire de la mort de ce prince. Orloff avait beaucoup pleuré à cette solennité. De là les plénipotentiaires russes se rendirent à la conférence. Il y avait de quoi pleurer.

L'événement de la séance est un mémorable discours de lord Clarendon qui demande la restitution de Kars sans compensation en Bessarabie. Orloff consent.

Dimanche 2. — Toujours souffrant d'une névralgie, ce qui ne m'empêche pas de travailler comme un nègre et de dîner tous les jours en ville. Le soir aux Tuileries, avec Mélanie. Il y avait petit spectacle : *Un Monsieur et une Dame.* Décidément, ce pauvre Bacciochi n'est pas très heureux dans le choix des pièces.

Lundi 3. — Ouverture de la session législative par l'Empereur Napoléon dans la salle des Maréchaux. Son discours est un chef-d'œuvre, mais il ne fait pas mention de ces pauvres Turcs pour lesquels la France a pris les armes! Oubli significatif!

Mardi 4. — Quatrième séance, et quelle séance! Tout l'article 3 des préliminaires, qui doit devenir article

Digitized by Google

premier du traité, est rédigé. En trois heures de temps, la Russie est dépouillée de son rang de puissance prépondérante dans la mer Noire, d'héritière présomptive de la Turquie.

Grand dîner chez moi : les plénipotentiaires, les ministres français, les présidents des trois grands corps de l'État, les grands officiers de la Couronne, Buol, Vaillant, Fould, Billault, Abbatucci, Fortoul, Magne, Rouher, Bassano, Hamelin, Tascher, Magnan, Bourqueney, Orloff, Brunnow, Aali pacha, Cavour, Villamarina, Troplong, Morny, Baroche, le nonce, Hatzfeld et Devaux. Quelques habitués viennent le soir.

Jeudi 6. — Cinquième séance. Mauvaise. Walewski propose que la commission exécutive (Danube) soit composée de riverains, y compris la Bavière. De là des réserves de toutes parts, personne ne voulant donner à cette commission une trop grande étendue. On se sépare sans s'entendre. En ce qui concerne les Principautés, nous savons que l'empereur Napoléon tient à son idée de les réunir en une seule; le duc de Modène serait appelé à les gouverner, comme vassal du sultan! Et le duché de Modène, serait-il destiné à récompenser le roi de Sardaigne?

Vendredi 7. — Le comte Buol vient chez moi. Il avait vu l'Empereur la veille. L'empereur Napoléon lui a parlé de la réunion des deux Principautés, mais sans rien dire du prince qui devait les gouverner. Buol a tenu bon. On s'est séparé, sans se rapprocher l'un de l'autre.

Digitized by Google

Samedi 8. — La sixième séance a été tenue aujourd'hui. La question du traité de Bessarabie a été discutée. Les Russes ont offert de céder le delta du Danube entre les bras Kihir et Soulina, puis une cession un peu plus grande, mais en conservant Ismaël comme enclave russe. Si Walewski s'était conduit autrement, nul doute que toute la cession de Chotyn au lac Salzic, concédée en principe dans les préliminaires par les Russes, aurait été maintenue. Mais les plénipotentiaires français sont plus russes qu'Orloff et Brunnow eux-mêmes. La haine de ces derniers contre l'Autriche a éclaté dans cette séance. Brunnow avait dit à Buol qu'il s'adressait aux représentants des belligérants; Walewski s'est tu; mais Clarendon a maintenu en termes fort secs la solidarité des trois alliés. Enfin Buol et moi, nous avons gagné la frontière indiquée par notre Empereur comme étant la plus désirable, en y ajoutant encore un territoire à l'est du lac Salzic. Les plénipotentiaires russes ont demandé du temps pour réfléchir. Walewski a ensuite proposé la réunion des Principautés. Buol s'est un peu trop avancé en refusant même de demander des instructions à ce sujet. J'ai réparé la chose en disant que nous ne refusions pas la discussion. Le grand résultat de cette séance, car je ne mets pas en doute l'adhésion des Russes, c'est l'affranchissement du Danube et l'éloignement positif des Russes de la rive gauche de ce fleuve.

Dimanche 9. — Présenté ma fille Élise à l'Impératrice au spectacle de la cour. Longue conversation avec Clarendon, qui m'est très sympathique. Il dé-

Digitized by Google

plore la « nullité, l'ineptie et la mauvaise foi » de Walewski.

Lundi 10. — La septième séance a été bonne aujourd'hui. L'empereur Napoléon avait, la veille, travaillé Buol et Clarendon pour les décider à consentir à un petit changement du tracé arrêté hier, et qui laisserait une colonie bulgare, à laquelle l'empereur Alexandre tient beaucoup, entre les mains des Russes. Conformément à son idée, qui est acceptée, *reluctantly*, par Buol et Clarendon, les Russes font une proposition qui est accueillie. Orloff propose la démolition des forteresses turques Toultcha et Santcha sur le bas Danube, et l'engagement qu'il n'y aurait pas de forteresses sur le Danube, depuis Galatz jusqu'à l'embouchure. Le congrès ayant refusé, il déclare qu'il retire toutes ses concessions. Je prends la parole et soutiens que cette prétention n'est pas discutable; que la concession territoriale demandée à la Russie, aux termes des propositions autrichiennes, et acceptée par elle, a été faite sans conditions, et que vouloir y retrancher des conditions pareilles, qui limiteraient les droits de souveraineté du nouveau maître du territoire cédé, ce serait revenir sur l'acceptation de notre ultimatum; ce serait, au fait, le retirer! Orloff laisse tomber cette prétention et on peut dire : *la paix est faite!*

Mardi 11. — Travail assidu. Le matin, chez Buol; nous rédigeons ensemble l'article du traité général concernant les principautés. Ce travail est ensuite discuté avec Bourqueney et Aali Pacha.

Digitized by Google

Mercredi 12. — Aujourd'hui, il y avait une séance importante. Les Anglais, lord Clarendon surtout, nous ont attaqué au sujet du Danube. Ils accusaient l'Autriche de demander à l'Europe l'ouverture des bouches du Danube pour obtenir le monopole de naviguer seule sur ce fleuve. Cavour nous interpelle sur la Compagnie priviligiée des vapeurs danubiens. Nous disons que nous demanderons des instructions. Le fait est que ce privilège est intenable, et que son abolition ne profiterait à personne plus qu'à l'Autriche.

Vendredi 14. — Neuvième séance du congrès. Les Anglais et les Russes ne peuvent tomber d'accord sur les conventions spéciales de la Russie avec la Turquie, concernant le nombre des bâtiments légers des riverains dans la mer Noire.

Samedi 15. — Depuis cinq heures du matin, l'Impératrice a ressenti les premières douleurs. Le Sénat et le Corps Législatif sont réunis en permanence dans leurs palais. Première séance de la commission pour la rédaction du texte du traité général, composée de Bourqueney, Cowley, Brunnow, Aali pacha, Villamarina et moi. Nous avançons assez rapidement. Cowley se fâche avec Brunnow, qui reste impassible. Conversation avec Clarendon; il me dit qu'il rompra les négociations plutôt que de céder à la Russie le droit d'entretenir dans la mer Noire douze bâtiments de guerre jaugeant ensemble plus de dix mille tonneaux.

Dimanche des Rameaux, 16. — Je suis éveillé par le canon des Invalides, qui tire cent et un coups annonçant

Digitized by Google

ainsi la naissance du Prince impérial. L'Impératrice a beaucoup souffert. Dubois a dû employer les fers. Il dit qu'il n'a jamais vu souffrir autant. L'Empereur, si calme d'ordinaire, a perdu la tête. On était obligé de l'éloigner de la chambre. Le prince Napoléon, la princesse Mathilde, Fould, Abbatucci, Morny et Troplong ont assisté à l'accouchement, comme témoins. L'Empereur a annoncé l'événement à la Cour, tout pâle et en pleurs.

Lundi 17. — Travaillé le matin chez Buol. Il reçoit de l'empereur François-Joseph une lettre fort intéressante. Sa Majesté dit qu'Elle est enchantée de la manière dont lui et Hübner défendent ses intérêts au congrès. Douzième séance de la commission de rédaction; présents : Hübner, Bourqueney, Cowley, Brunnow, Villamarina, Aali pacha. Nous terminons à peu près le texte du traité général. Une dépêche télégraphique de Vienne apporte l'approbation de l'Empereur à nos propositions concernant le complet affranchissement du Danube. Les plénipotentiaires anglais se montrant inexorables (avec raison) sur le nombre des bâtiments légers que la Russie demande, et qui aurait constitué une véritable flotte, Orloff cède.

Manteuffel est arrivé; mais les plénipotentiaires anglais ne veulent admettre les plénipotentiaires prussiens que lorsque tout sera terminé, et seulement pour la revision de la convention des détroits de 1841.

Mardi 18. — Dixième séance du congrès. On débat la rédaction que nous avons présentée; cela fait, les

Digitized by Google

plénipotentiaires prussiens, Manteuffel et Hatzfeld, sont introduits au milieu d'un profond silence, et après que Clarendon et Cowley ont déclaré que ces messieurs n'auraient aucun avis à donner sur les questions décidées ou à décider.

Ce matin, à une heure, l'Empereur reçoit les félicitations du congrès, du corps diplomatique et des corps d'État, etc. Nous avons défilé près du berceau de l'enfant, qui a de beaux yeux bleus. Le grand cordon de la Légion d'honneur était jeté sur la couverture.

Mercredi 19. — Séance de la commission de rédaction. J'ai une prise de bec avec Brunnow sur les îles d'Aland; les Russes veulent absolument que la convention spéciale sur cet objet ne soit pas mentionnée dans le traité général.

Jeudi saint, 20. — Depuis une heure jusqu'à six heures et demie, en séance de commission, mais à laquelle viennent assister Buol et Orloff. C'est une véritable conférence, tenue sans la participation des plénipotentiaires prussiens. Une grande partie des articles du traité est définitivement rédigée. Nous arrêtons ainsi la rédaction des articles concernant le Danube. Elle passe sans modification notable. Puis vient l'article sur les chrétiens. Une rédaction préparée par Bourqueney, de concert avec le grand vizir, est rejetée par Orloff, qui lit une rédaction inadmissible. Mais il a raison de relever que le mot chrétien ne se trouve pas dans celle de Bourqueney. Tout le monde est agacé. Il est temps de signer.

Digitized by Google

Pendant cette longue séance on arrête dans le cabinet de Walewski, entre Orloff et Clarendon, le texte de la convention sur les îles d'Aland. Puis arrivent Manteuffel et Hatzfeld chez Walewski. Ils sont outrés, se disent blessés à dessein, et menacent de partir.

Dîné chez Cowley, avec Clarendon, lady Sydney et Buol. Cowley me dit : « Autant j'ai été contraire à ce que les négociations de paix se fissent à Vienne, autant je me repens aujourd'hui de m'y être opposé. Cela aurait valu mille fois mieux que Paris. Il est impossible d'être plus loyal que vous ne l'êtes, Buol et vous. » Quant aux Prussiens, il désire qu'ils partent.

Samedi saint, 22. — Travaillé le matin avec Buol. Puis, d'une heure à six heures, au ministère des affaires étrangères. C'était la onzième séance; mais elle ne fut ouverte qu'après cinq heures. Des transactions particulières avaient rempli toute la matinée. Les plénipotentiaires prussiens attendaient, dans une pièce attenante, que leur sort fût décidé. Ils objectaient contre le dernier protocole et contre le préambule du traité, trouvant qu'on les traitait mal; que c'était un guet-apens; qu'on les avait invités pour prendre part à toutes les négociations, et non pas seulement à la révision de la convention des détroits de 1841; que, du moins, c'était là le seul sens qu'on pût donner à l'invitation du comte Walewski. Le fait est que c'est vrai dans une certaine mesure. Mais il n'est pas moins vrai que les Prussiens voulaient rédiger le préambule de manière à effacer la différence qu'il y a entre la situation de l'Autriche et de la Prusse; or Clarendon s'y

Digitized by Google

oppose carrément, tandis que Walewski appuie les Prussiens. Là-dessus, et au sujet de la convention des îles d'Aland avec la Russie, il y a des explications, d'abord vives et puis fort aigres, entre Clarendon et Walewski.

On décide de partager en deux la dernière séance. Puis on fait introduire les plénipotentiaires prussiens, et on nomme une commission pour la rédaction des préambules. Comme les plénipotentiaires prussiens tardaient à faire leur apparition après qu'on était allé les chercher, le grand vizir dit : « Ils sont plus longs à venir de la rue de Lille qu'ils n'étaient à venir de Berlin. »

Dîner d'apparat chez la princesse Bagration.

Dimanche 23. — Clarendon est allé, ce matin, chez l'Empereur pour se plaindre de Walewski. Buol demande une audience. Hatzfeld chez moi. C'est le désarroi le plus complet. Commission pour le préambule. Le projet de lord Cowley, amendé et rendu français par Bourqueney, sera probablement imposé aux Prussiens, qui disent déjà tout haut qu'ils partiront.

Lundi 24. — Treizième séance du congrès. Avant la séance plénière, Buol, moi, Bourqueney, Clarendon et Cowley se réunissent chez Walewski pour résoudre les questions qui restent encore à vider. Nous sommes décidés à les imposer aux Russes et aux Prussiens. Nous convenons d'un préambule qui, sous des formes polies, constate néanmoins le rôle assigné à la Prusse au congrès. Nous faisons dire à Manteuffel et à Hatzfeld, qui

Digitized by Google

attendent dans une autre pièce, par Cowley, que c'est là notre dernier mot. Et qui l'aurait pensé? Après avoir déclaré qu'ils partiraient plutôt, ils acceptent de fort bonne grâce. Et voilà donc une difficulté levée. Les Russes aussi ont leur tour et doivent se résigner à accepter la rédaction convenue avec Aali pacha, concernant les chrétiens. — Grand dîner chez moi : Clarendon, lord et lady Cowley, M. et Mme de Bourqueney, les Hatzfeld, le duc de Noailles, M. Guizot, comte de Flahaut, Mme Kalerdgi, etc.

Mardi 25. — Quatorzième séance. Nous traitons la question des Principautés, dont la rédaction est définitivement arrêtée. Buol interpelle les Russes sur le Monténégro.

Mercredi 26. — Travaillé depuis neuf heures du matin chez Buol. De une à six heures, séance, la quinzième; puis expédié le courrier. Nous avons eu une rencontre assez vive avec les plénipotentiaires russes. Orloff revient sur sa déclaration concernant le Monténégro. Je l'invite à déclarer que la Russie ne revendique pour elle aucun droit d'ingérence politique dans les affaires du Monténégro. Il refuse. Le comte Walewski, comme toujours, prend fait et cause pour les Russes. Je propose une déclaration des plénipotentiaires autrichiens, à consigner au protocole, portant que nous entendons les explications des plénipotentiaires russes comme impliquant la déclaration qu'ils ne revendiquent point, pour la Russie, le droit d'entretenir avec le Monténégro des relations d'un caractère politique particulier. Le

Digitized by Google

grand vizir et les plénipotentiaires anglais se joignent à nous. Nous adoptons le tiers des articles du traité.

Jeudi 27. — Longue séance du congrès, la seizième. Nous faisons adopter une rédaction des articles sur le Danube, bien meilleure que la première. Cette question du Danube, complètement affranchi et placé, en deux ans d'ici, sous le régime des États riverains, conformément aux actes du congrès de Vienne, est notre grand trophée. Manteuffel et Hatzfeld n'avaient pas l'air très contents. Notre tour, de ne pas l'être, ne se faisait pas attendre. Walewski eut le manque de tact d'interpeller Buol sur l'époque de notre évacuation des Principautés, attendu que la présence de nos troupes gênerait la liberté du vote de la nation. Buol se fâche tout rouge, et part comme une fusée. Walewski s'embrouille, et dit des bêtises. Je lui fais observer que si les troupes autrichiennes gênent, à Bucharest et à Jassy, les travaux des Divans *ad hoc*, la présence des troupes anglo-françaises pourrait bien gêner le Divan et la Porte. On parle aussi de l'armistice, etc. Walewski bat en retraite, et le protocole ne fait aucune mention de cet épisode, déplorable parce qu'il se passe en présence des Russes. Bourqueney tâche de calmer Buol, qui est d'abord réellement et qui, ensuite, fait semblant d'être outré au dernier point. Avec tout cela la négociation avance et nous signerons, dimanche.

Vendredi 28. — Dans la séance d'aujourd'hui, la dix-septième, on fait la dernière lecture du texte du traité, qui est adopté. Une longue discussion a lieu sur

Digitized by Google

la question de savoir si la guerre annule les traités entre les belligérants, ou si elle en suspend seulement les effets. Les plénipotentiaires russes tiennent extrêmement à cette dernière interprétation qui, si elle est admise, leur permettrait de revenir après la paix, peu à peu, à leurs anciennes prétentions d'ingérence en Turquie; mais ils sont obligés de céder. On passe ensuite à l'article sur les îles d'Aland. Pendant toutes les négociations les plénipotentiaires russes ont essayé de séparer cette question d'avec les transactions générales, afin de lui ôter son caractère européen. J'ai toujours insisté pour que la convention entre la France, l'Angleterre et la Russie, fût formellement annexée. Buol a combattu Orloff dans ce sens. Orloff lui dit : « A votre place, je n'aurais pas dit cela », faisant allusion à l'ingratitude de l'Autriche. Clarendon appuie la demande de Buol au point de vue européen. A la place de Buol, j'en aurais fait autant. Enfin, on tombe d'accord sur tous les points. Le traité sera signé après-demain, dimanche de *Quasimodo*. Évangile de saint Jean; Jésus apparaît au milieu de ses disciples en leur disant : « La paix soit avec vous! »

Samedi 29. — Dix-huitième séance. On lit et paraphe le traité général, que l'on intitule : *Traité de paix et d'entente générale sur les affaires d'Orient*, et ses annexes, qui sont la convention des bâtiments légers, des détroits et des îles d'Aland. Tous les plénipotentiaires sont de bonne humeur. Mais il y a des nuages entre Walewski et Buol, et je désirerais que ce dernier fût un peu moins raide. Dîner chez Villamarina avec la princesse

Digitized by Google

Mathilde, Orloff, Buol, marquise d'Adda, etc. Après dîner, tous les plénipotentiaires sont invités à se rendre aux Tuileries, où l'Empereur nous reçoit dans le salon de l'Impératrice. Il était fort gai, et il y avait de quoi.

Dimanche 30. — La paix de Paris. — Le temps est magnifique; le vent à l'est, un peu frais à la vérité; mais le soleil ne m'a jamais paru plus brillant. Dans mon cabinet j'entends les cloches de tout Paris et je vois les vieux marronniers de mon jardin agiter leurs branches, qui commencent déjà à verdir. Tout est beau et solennel. A midi et demi, je vais chercher Buol à l'hôtel Bristol, dans mon carrosse de gala, pour nous rendre à l'hôtel des Affaires étrangères. Nous y trouvons tous les plénipotentiaires, excepté les Russes qui arrivent quelques instants après nous. Tout le monde est en uniforme. Le bureau du protocole, sous la direction de M. Feuillet de Conches, avait fait préparer dans la nuit toutes les mises au net en sept exemplaires qui, signés par les plénipotentiaires, devaient devenir les instruments originaux de la paix. M. Feuillet donne lecture et nous collationnons nous-mêmes nos exemplaires. Ensuite, on procède à la signature avec une plume arrachée à un aigle impérial au Jardin des Plantes!!! Elle était destinée à l'Impératrice. Ensuite nous continuons à signer avec des plumes ordinaires, ce qui prend deux heures entières. Cependant, les canons de la Bastille et des Invalides tirent des salves de cent et un coups. C'était un moment solennel. Après la signature, Clarendon propose que les membres

Digitized by Google

du congrès se rendent auprès de l'Empereur. En remontant en voiture avec Buol, je vois qu'il a les larmes aux yeux, lui si froid d'ordinaire. « L'Empereur saura, me dit-il, que nous nous sommes si bien entendus, et que vous avez tant contribué à cette œuvre. » C'était une belle récompense. Il y avait foule sur le quai et sur tout le parcours ; tout le monde nous saluait avec effusion, et beaucoup de personnes, hommes et femmes, versaient des larmes de joie.

L'Empereur nous dit : « C'est une paix qui, comme lord Clarendon l'avait dit au parlement, est honorable pour tous, et qui n'est humiliante pour personne. » Walewski a été nommé aussitôt grand-croix de la Légion d'honneur, et Bourqueney sénateur. « Je suis content, me dit ce dernier. — Pardi, ai-je répondu, vous avez trente mille (1) fois raison de l'être. »

Dîner chez le nonce avec Buol, que je mène chez M. Troplong et chez le marquis Brignole. Ensuite seul au bal de M. Fortoul.

Paris est, splendidement et généralement, illuminé. C'est une journée qui marquera dans ma vie.

Lundi 31. — Grand banquet de paix chez Walewski : les membres du congrès, tout le corps diplomatique, les ministres français, tous en uniforme.

(1) Les sénateurs touchaient annuellement trente mille francs.

Digitized by Google

AVRIL

Mardi 1er. — Grande revue au Champ-de-Mars.

Mercredi 2. — Vingtième séance, fort courte car il y a entre nous et les plénipotentiaires français et anglais, en dehors de la séance, une dispute sur l'évacuation des Principautés, cette question ne pouvant être portée devant le congrès avant d'être vidée entre les alliés. Walewski ajourne la séance.

Jeudi 3. — Chez Buol et Bourqueney, pour aplanir les difficultés.

Vendredi 4. — A une heure, colloque entre les plénipotentiaires d'Autriche, de France et de Grande-Bretagne, chez Walewski. On finit par s'entendre sur l'évacuation des Principautés. Ensuite vingt-unième séance plénière, où cette question est réglée *pro formâ*.

Samedi 5. — Buol a reçu aujourd'hui l'ordre de Saint-Étienne.

Dimanche 6. — Travaillé toute la matinée. Je rédige un long rapport à l'Empereur, dans lequel nous prouvons que l'occupation militaire des Principautés a rempli son but, et qu'il est de notre intérêt d'évacuer le plus promptement possible. Buol me lit un rapport à l'Empereur, où il développe la même thèse avec une

Digitized by Google

grande force de logique et beaucoup de courage. Je dis avec courage, parce que nos chefs militaires sont très opposés à l'évacuation. Cette lutte sourde, entre eux et nous, entrave constamment la marche des négociations.

Lundi 7. — Long entretien avec Bourqueney. On veut, dans la séance de demain, *causer* de l'occupation de la Grèce, de celle de l'État du Pape, et toucher même à l'organisation de la Pologne! D'après Bourqueney, ce serait une concession faite aux Anglais (?). Je lui dis mille bonnes raisons *contre*, mais c'est un parti pris. Cela n'aura aucun résultat politique, si ce n'est de nous brouiller. De toute façon, nous devrons maintenir que le congrès n'a pas la mission de traiter d'affaires autres que celles de l'Orient, et surtout pas des affaires de Rome, vu l'absence d'un représentant du Pape.

Dîner dans le royaume de la *fashion*, chez les Galliera, entre la duchesse et la vicomtesse des Cars, née Lebzeltern, qui a de l'esprit et est agréable; avec Guizot, le duc de Noailles, Buol, etc. Bal chez la princesse Mathilde. L'Empereur et la reine Christine font une courte apparition.

Mardi 8. — Vingt-deuxième séance du congrès. Les instructions des commissaires pour les Principautés sont lues. Walewski nous invite à un échange d'idées sur l'évacuation de la Grèce et des États pontificaux, et sur le mauvais état du royaume de Naples; désire que nous demandions à Sa Majesté sicilienne une amnistie;

Digitized by Google

se plaint de la mauvaise presse de Belgique et propose, pour bien terminer, une déclaration sur le droit maritime.

Clarendon entre dans un examen du gouvernement du Pape et en propose la sécularisation. Je crie : « Non, non ! » et Buol aussi. Buol répond très bien, mais est trop cassant pour la France ; soutient que le congrès n'a qu'à s'occuper des affaires d'Orient ; qu'il n'a aucune mission de s'ingérer dans les affaires intérieures d'autres pays, surtout en l'absence d'un représentant de ces pays ; fait une allusion à la presse piémontaise, etc. Cavour attaque l'occupation des légations par les troupes autrichiennes et garde le silence sur l'occupation française. Moi, je riposte en maintenant la parfaite identité entre les occupations autrichienne et française et lui rappelle celle de Monaco par les Sardes, contrairement à la volonté du souverain, tandis que les Français et nous, nous sommes venus appelés par le Pape. Cavour se tait.

Walewski fait un résumé, laisse tomber la proposition d'un vœu à émettre par le congrès, insiste pour que l'échange d'idées soit consigné au protocole. Étant abandonnés de tous les autres plénipotentiaires, ceux de l'Autriche ont dû s'y résigner, ou se retirer de la conférence, ce qui aurait été proclamer l'isolement de l'Autriche. Grand dîner chez moi : Buol, duc Decazes, Thiers, comte Duchâtel et beaucoup de membres du corps diplomatique.

Mercredi 9. — Travaillé chez Cowley, avec lui et Bourqueney, à la rédaction du traité d'alliance avec la

Digitized by Google

France et l'Angleterre, prévoyant et établissant le cas de guerre comme conséquence d'une infraction du traité du 30 mars, conformément à ce qui était convenu dans le mémorandum du 14 novembre.

Vendredi 11. — Le courrier de Vienne est plutôt mauvais. L'Empereur est préoccupé de la situation de l'Autriche, après la paix; comprend que la Russie est implacable, devient méfiant, regarde du côté de la Prusse et de l'Allemagne. Werner, fidèle à son caractère, tourne casaque avec une naïveté charmante, et donne en plein dans la politique Hess-Bruck (1). On n'a fait à Vienne aucune démonstration pour célébrer la paix, ce qui a été exploité par le parti russe, comme une preuve et un aveu que c'est une mauvaise paix pour l'Autriche. Il est temps que Buol retourne là-bas.

Samedi 12. — Réunion à six, chez Walewski : Buol, moi, Walewski, Bourqueney, Clarendon, Cowley. Notre projet de traité d'alliance entre l'Autriche, la France et la Grande-Bretagne, posant l'infraction au traité du 30 mars comme *casus belli*, est accepté avec de légères modifications recommandées par Buol. Cowley et moi, nous avions proposé un article secret, portant que la concentration de forces russes considérables sur l'une ou l'autre frontière de la Turquie et l'accroissement notable de bâtiments russes dans les eaux intérieures tributaires de la mer Noire appelleraient les délibéra-

(1) Le général Hess et le ministre des finances baron Bruck. Le baron Werner était chargé de la direction du ministère des affaires étrangères pendant l'absence de Buol.

Digitized by Google

tions des parties contractantes. Cet article, énergiquement défendu par Buol et Clarendon, n'est pas accepté par l'empereur Napoléon qui, en général, aimerait mieux que ce traité, prévu par le mémorandum du 14 novembre, ne fût pas conclu.

Le fait est que les Russes gagnent ici beaucoup de terrain; mais l'empereur Napoléon restera fidèle à l'alliance anglaise tandis que son entourage voudrait le pousser dans les bras de la Russie, dont les représentants sont, vis-à-vis de l'Empereur, d'une déférence, on pourrait dire d'une platitude inimaginables.

Aux Tuileries, grand festin dans la salle des Maréchaux. Cent quarante personnes en uniforme, assises autour d'une table en fer à cheval. L'Empereur a, à sa droite Clarendon, et à sa gauche Buol; le prince Napoléon, à sa droite Orloff, et à sa gauche Aali pacha.

Lundi 14. — Le congrès tient sa vingt-troisième séance. Le protocole de la dernière, avec la discussion brûlante sur les affaires d'Italie, est accepté sans donner lieu à des réclamations. La déclaration sur le droit maritime est adoptée. Lord Clarendon, pour complaire aux amis de la paix, propose que le congrès émette le vœu qu'à l'avenir des États qui se trouveraient en dissentiment, avant de recourir aux armes, cherchent à aplanir les difficultés par les bons offices de puissances amies. Cette proposition, qui n'a aucune valeur pratique, donne à M. Cavour l'idée de demander que le principe des bons offices préalables s'applique aussi aux cas d'intervention contre des gouvernements de fait, et il cite, comme un exemple, l'intervention à Naples de

Digitized by Google

l'Autriche, en 1821. Buol lui réplique avec ironie et beaucoup d'à-propos en disant que le plénipotentiaire de la Sardaigne attribue à l'Autriche un mérite qu'elle n'a pas ; qu'il oublie que l'intervention de 1821 a eu lieu à la suite d'une entente entre les cinq grandes puissances en un congrès, et que l'accord entre les grandes puissances ne peut jamais former matière à observations, de la part d'un État de second ordre.

Mardi 15. — Aujourd'hui, à deux heures, nous avons signé le traité d'alliance entre l'Autriche, la France et la Grande-Bretagne, déclarant *casus belli* toute infraction au traité du 30 mars.

Mercredi 16. — J'apprends, par le télégraphe, que l'Empereur m'a conféré la grand'croix de l'ordre de Léopold. Valentin Esterhazy, à Saint-Pétersbourg, et le pauvre Georges Esterhazy, à Berlin (qui est presque mourant), ont reçu la Couronne de fer. Vingt-quatrième et dernière séance du congrès. Nous rédigeons définitivement la déclaration sur le droit maritime, qui est une bonne chose. Orloff propose des remerciements à Walewski. Les Russes ont, en effet, des motifs pour s'en louer. Enfin, à six heures et demie, on se sépare, tout le monde fort content, excepté Cavour, qui en définitive n'a rien obtenu (1).

Samedi 18. — Le congrès est dissous. Les plénipotentiaires, sauf ceux qui représentent leur gouverne-

(1) C'est vrai ; ce n'est que de l'attentat d'Orsini, 14 janvier 1858, que datent ses succès. (Paris, 1889.)

Digitized by Google

ment à Paris, et le baron Brunnow, qui doit attendre ici l'arrivée du nouvel ambassadeur de Russie, partent ou sont partis. De tous les membres de cet aréopage (1), le grand vizir Aali pacha est celui qui m'a le plus impressionné par la portée de son esprit, l'élévation de ses vues, l'étendue de son horizon, par une dignité naturelle et simple; par la douce et profonde mélancolie qui voile parfois, sa spirituelle et mobile physionomie. C'est le grand patriote condamné à assister à l'autopsie, avant la mort, de son pays.

Le comte de Buol a dépassé mon attente. Sa position était difficile comme plénipotentiaire d'une puissance non belligérante, mais alliée de celles qui ont fait la guerre et remporté la victoire, et comme *persona non grata* aux Tuileries à cause de son attitude lors de la reconnaissance de Napoléon III, et parce qu'il est soupçonné, peut-être à tort, d'avoir empêché le mariage de l'Empereur avec la fille du prince de Wasa. Il a dompté, autant que possible, son caractère irascible; il a tâché, sans toujours réussir, de ne pas être trop cassant, et dans plusieurs occasions il a imposé au congrès par une hauteur qui lui est naturelle et qui ne sied pas mal, dans certains moments, au premier représentant, non plus de la plus puissante, mais de la plus haute Cour d'Europe. Lord Clarendon est le type du diplomate anglais de l'école palmerstonienne. Il a toujours présente la puissance britannique, ne se gêne pas de nommer les choses par leur nom et se fâche, tout de bon, à tout obstacle qu'il rencontre

(1) Je suis le seul survivant. (Paris, 1889.)

Digitized by Google

sur son chemin. Plusieurs fois, il a roulé ce pauvre Walewski de la belle façon.

Le comte Orloff s'est donné simplement et carrément pour ce qu'il est : un grand seigneur moscovite et l'homme de confiance de feu l'empereur Nicolas. « Des affaires diplomatiques, nous a-t-il dit avec trop de modestie, car il est très fin, je ne comprends rien; mais je crois comprendre ce qu'il faut à la Russie », c'est-à-dire, ce que veut son Empereur. Il ne prit jamais part à la discussion, mais laissa parler Brunnow et se réserva seulement de dire, à la fin, « oui » ou « non », « je cède » ou « je ne cède pas ». A sa situation et à son maintien répond son physique, celui d'un géant.

Le second plénipotentiaire russe, baron de Brunnow, depuis quinze ans ministre de l'empereur Nicolas à Londres, diplomate de métier, avec une légère teinte du *tchinovnik;* dictionnaire ambulant des traités européens; compassé dans ses discours, poli, aimable, doucereux avec ses collègues; obséquieux envers son supérieur, qu'il ne quittait pas des yeux pendant qu'il pérorait au congrès; mais, hélas! souvent interrompu par un mot en langue russe, parfois arrêté tout court par un signe d'impatience du maître; le second plénipotentiaire de l'empereur Alexandre eut pour mission de défendre les prétentions, d'exposer les doléances de la Russie; de porter, enfin, à lui seul tout le poids de la discussion. Un jour, assis autour de la table verte, nous l'attendions pour ouvrir la séance. Je l'avais vu en venant dans la salle d'entrée, étendu sur un canapé, et évidemment très souffrant. J'en informai le comte Orloff. « Allons, disait-il, je m'en vais le quérir de

Digitized by Google

suite. » Il se leva, sortit et revint aussitôt, traînant après lui l'infortuné diplomate, qui pouvait à peine se tenir sur ses jambes. La princesse de Lieven le plaisanta un jour sur sa grande déférence pour l'ami de son Empereur. Il répondit : « Je dois attendre le départ d'Orloff pour redevenir Brunnow. »

Walewski, homme de plaisir plus que d'affaires, doit sa fortune à sa parenté avec l'Empereur. D'un commerce facile et agréable, quoique aimant à se donner des airs, et susceptible d'accès d'insolence, dont on le guérit facilement en lui répondant sur le même ton; naturellement bon; dans les transactions, loyal autant qu'un serviteur de l'empereur Napoléon peut l'être; conservateur par instinct; brave, du moins jusqu'au danger, quand son maître fait mine de reprendre ses anciennes allures révolutionnaires, mais ne l'arrêtant jamais, parce qu'il ne jouit d'aucun crédit auprès de lui; indolent, vaniteux à un rare degré, et d'une aussi rare ignorance des affaires diplomatiques et autres, le ministre des affaires étrangères de Napoléon III et président du congrès de Paris restait certainement fort au-dessous de sa tâche. Quand dans les débats des plénipotentiaires il lui arrivait de dire ce qu'il n'aurait pas dû dire, ou de se taire là où il aurait dû parler, personne ne s'en montrait plus choqué, ni plus indigné que son subordonné, M. Benedetti, qui rédigeait les protocoles. Quand Walewski lui tournait le dos, ce fonctionnaire, vu de tous les plénipotentiaires, excepté son chef, levait les yeux au ciel, prenait sa tête entre les mains, haussait les épaules et poussait de discrets soupirs. Alors, un sourire errait autour de la

Digitized by Google

table, pendant que notre président, sans s'apercevoir de l'hilarité mal contenue de l'auditoire, continuait à se perdre dans des phrases creuses ou compromettantes pour la cause qu'il plaidait. L'Empereur le sut et s'en émut, et Walewski sortit du congrès, considérablement diminué.

Les plénipotentiaires prussiens se sont effacés à dessein. C'était dans leur situation. Mais le comte Hatzfeld, esprit sage, droit, conciliant, élevé, galant homme dans la plus belle acception du mot, bien vu aux Tuileries et possédant, à juste titre, la confiance de ses collègues, servit la cause de la paix en dehors des séances, et exerça ainsi une influence considérable sur la marche des négociations.

J'aime toujours rendre justice aux adversaires. Mais Cavour m'a déplu. Au congrès il s'évertuait à paraître modeste. Dans la séance du 8 avril seule, lorsque Walewski, malgré lui, dut jeter le brandon des affaires d'Italie entre les plénipotentiaires, il trouva du su, si non avec l'approbation de l'empereur Napoléon, le courage d'attaquer ouvertement l'Autriche, qu'il ne cessait de combattre sourdement en dehors des conférences. Le fait est que les Tuileries et le Palais-Royal étaient le vrai théâtre de son activité pendant toute la durée du congrès. Fortement appuyé par le prince Napoléon, secrètement desservi par Walewski, il n'eut pas toujours à se louer de l'Empereur constamment vacillant entre ses bons et ses mauvais instincts, entre son désir de se faire accepter par les souverains et entre la crainte de se compromettre avec la secte. On m'assure qu'il a rendu la vie dure au premier ministre de Sardaigne,

Digitized by Google

et que celui-ci a quitté Paris, mécontent et plein de dépit. Son physique manque de distinction. On sent, on voit, on reconnaît en lui le conspirateur.

Lundi 21. — Chez Orloff. Il me parle longuement et avec abandon, du moins en apparence, et me raconte, entre autres choses, sa dernière mission à Vienne (février 1854). « On avait, dit-il, monté l'empereur François-Joseph, qui m'a demandé des choses que je ne pouvais accorder. Je lui ai proposé de partager le protectorat des Principautés avec la Russie (comme prix de neutralité). Il a répondu, avec raison, et j'en convenais, que c'était pour lui un rôle trop secondaire. Il a voulu l'engagement de notre part de ne pas appuyer les rayas grecs. J'ai dit : « A la guerre tout moyen est bon. » Ces paroles ont été mal interprétées par Sa Majesté, car je n'ai pas voulu dire que la Russie devrait faire insurger les rayas ; mais votre Empereur les a entendues ainsi et répétées à un autre souverain (le roi de Prusse), qui les a communiquées au mien. Je n'ai pas fait allusion à l'intervention de la Hongrie, car je sais bien qu'un bienfait reproché devient une offense. L'empereur de Russie a fait une grande faute en passant le Pruth. Je lui ai écrit de Vienne : « L'empereur d'Autriche ne vous déclarera pas la guerre, mais il vous donnera des entraves où il pourra. L'empereur Nicolas a considéré l'empereur François-Joseph comme un fils. Il a eu sa statuette et son portrait dans sa chambre jusqu'à la conclusion du traité du 2 décembre ; alors seulement, il les a fait éloigner. Il y aura pendant longtemps en Russie un profond ressentiment contre l'Autriche. » Il y avait de la

Digitized by Google

bonhomie et de la brusquerie, de la finesse et de la sauvagerie du grand seigneur russe et du serviteur soumis à l'orientale, dans tout ce qu'Orloff me disait. J'ai répondu simplement et clairement. A ce sujet, j'écris à Buol : « Je vous demande, la main sur la conscience, si, il y a deux ou trois ans encore, un diplomate autrichien aurait pu se permettre de parler ainsi au comte Orloff. C'est la paix du 30 mars, qui a opéré ce changement, lequel changement n'est autre chose que l'affranchissement de l'Autriche de la prépondérance russe. »

Mercredi 23. — Les affaires d'Italie me préoccupent. Évidemment, l'empereur Napoléon désire introduire dans les gouvernements de la Péninsule des améliorations, avec *nous*, si nous nous y prêtons ; avec le *Piémont*, si nous n'entrons pas dans cette voie. Je n'entrevois que les germes de tout ceci ; mais c'est là, la prochaine question importante. Buol est parti dans de bonnes idées. Pourra-t-il les faire prévaloir?

Jeudi 24. — Le discours tenu par l'empereur Alexandre à Moscou, et par lequel il annonce la conclusion de la paix, est très curieux. Entre autres, il dit : « J'aurais continué les hostilités, si les nations voisines n'avaient pas été contraires à ma politique de ces dernières années. » Il est impossible de rendre une justice plus éclatante au poids que l'Autriche a mis dans la balance des puissances occidentales.

Vendredi 25. — Le courrier Rettich m'apporte les ratifications du traité. *Fancy fair* chez le duc de Mont-

Digitized by Google

morency. Mes filles tiennent boutiques et font pas mal d'argent. C'était fort joli. Le beau petit jardin tout verdoyant, avec toutes ces duchesses du noble faubourg, moins vertes et moins florissantes, il est vrai, que les lilas. Beaucoup d'enfants, de la musique, etc.

MAI

Vendredi 2. — C'est un grand jour pour moi et mes enfants! Le courrier Uhl m'apporte la nouvelle que l'Empereur a résolu de rétablir son ambassade à Paris et m'a choisi pour son ambassadeur. Mélanie, à qui je confie ce secret, est charmée. C'est le bâton de maréchal gagné sur le champ de bataille. Bien que le rétablissement de notre ambassade, à Paris, fût devenu une nécessité absolue, je n'avais jamais abordé avec Buol cette question brûlante, et il a quitté, de son côté, Paris sans m'en parler. Mais à peine arrivé il a fait l'affaire. C'était très *gentlemenlike.* — Chez Walewski, à qui je remets le grand cordon de Saint-Étienne. Bourqueney a reçu une tabatière magnifique en diamants, avec le portrait de mon Empereur.

Lundi 5. — A part les critiques de quelques ennemis personnels, ma nomination d'ambassadeur, qui est l'événement de la semaine, est accueillie généralement avec faveur, et je reçois de fort nombreuses visites, en partilier des chefs du faubourg Saint-Germain, où cependant la politique qui me mène à l'ambassade n'est pas populaire. — Colloredo, en dernier lieu envoyé et ministre

Digitized by Google

plénipotentiaire à Londres, et actuellement représentant l'Autriche en la même qualité à Rome, vient d'être élevé au rang d'ambassadeur auprès de Pie IX. En 1848, cédant aux clameurs des démagogues devenus les maîtres de la situation, le gouvernement impérial avait transformé toutes ses ambassades à Rome, à Paris, à Londres et à Saint-Pétersbourg, en simples missions. Maintenant, on commence à les rétablir. Le comte de Colloredo, bien plus ancien que moi dans le service diplomatique, — il était ambassadeur en Russie lorsque je n'avais encore atteint que le grade de conseiller de légation, — homme d'un grand mérite et d'une grande position dans son pays, est trop gros personnage pour tolérer des passe-droits, et personne n'en aurait été plus vexé que moi. Cette circonstance a évidemment accéléré le rétablissement de notre ambassade près du Saint-Siège.

En résumé, c'est la Russie qui m'a fait ambassadeur à Paris, et c'est moi qui fais Colloredo ambassadeur à Rome.

Samedi 10. — Richard de Metternich est nommé ministre à Dresde.

Lundi 12. — Départ pour Baden-Baden avec Traun, huit heures du soir.

Mardi 13. — Arrivé à Bade une heure avant l'archiduc Maximilien, qui amène Alexandre Mensdorff et une suite nombreuse. Thé offert à l'archiduc par Mme la grande-duchesse Stéphanie de Bade. Nous y trouvons

Digitized by Google

la duchesse Hamilton et le prince de Wasa. Je pars avec Son Altesse Impériale pour Kehl, et nous traversons le pont dans une voiture envoyée par le préfet du Bas-Rhin. L'entrée solennelle à Strasbourg, entre six et sept heures du soir, est magnifique. Le général Rewbell, commandant la 6e division, et le préfet reçoivent le prince de l'autre côté du pont. Toute la garnison sous les armes; toute la population, dont la tenue est excellente, dans les rues, aux fenêtres, sur les toits. Les bandes militaires jouent le *Gott erhalte;* les drapeaux de l'Autriche et de la France flottent côte à côte du haut de la cathédrale. Des bouquets de fleurs pleuvent sur la voiture du prince, qui enchante tout le monde par sa grâce, son affabilité et l'expression de jeunesse et d'intelligence, qui le distinguent.

Dîner à la préfecture, où l'archiduc est descendu, avec les autorités et l'excellent évêque de Strasbourg Mgr Ræss.

Mercredi 14. — Le prince fait l'ascension de la tour de la cathédrale et visite l'arsenal et l'église Saint-Thomas, où se trouve le beau monument du maréchal de Saxe par Pigalle, le tout par une pluie battante. Grand dîner à la préfecture, pendant lequel on m'annonce l'arrivée d'un courrier de Vienne, qui m'apporte ma nomination et mes lettres de créance. Singulière coïncidence! C'est à Strasbourg où, il y a vingt-cinq ans, j'ai pour la première fois foulé le sol de France en compagnie d'Overbeck.

Jeudi 15. — Journée de fatigue. Parti avec l'archiduc à six heures un quart de Strasbourg, par convoi

Digitized by Google

spécial, accompagné jusqu'à Saverne par le général Rewbell et le préfet du Bas-Rhin, et de Lunéville à Nancy par le général de Goyon.

A Nancy, déjeuner à la préfecture et visite des tombeaux des ducs de Lorraine. Quelle magnifique ville! C'est le dix-huitième siècle tout vivant.

A toutes les haltes, le prince est salué par les préfets ou sous-préfets, les généraux et officiers, la troupe, les tambours battant aux champs; par le clergé et des membres de la noblesse.

L'archiduc, charmant et gracieux pour tout le monde, fait son métier de prince admirablement.

Arrivés à Paris à six heures. L'archiduc est reçu par le prince Napoléon et par un grand nombre d'Autrichiens.

Vendredi 16. — A quatre heures, l'archiduc Max est venu me voir avec Mensdorff, Hadik, membres de sa suite, et avec Tarente, Cadore et La Grange, attachés à sa personne pendant son séjour en France. Grand dîner de quatre-vingts personnes à Saint-Cloud : le vieux prince Jérôme, quoique à peine rétabli; la princesse Mathilde, le prince Napoléon, tous les ministres, grands officiers de la couronne et leurs femmes, Troplong, Morny et toute l'ambassade. L'Impératrice n'a pas paru. Après le dîner, j'ai eu un entretien (1) avec l'Empereur, qui a duré près d'une heure, dans la petite bibliothèque, entre le salon et l'appartement occupé par l'archiduc. Nous avons parlé de l'Italie. « J'ai contracté une alliance

(1) Hübner à Buol, 17 mai 41 A.

Digitized by Google

avec l'Angleterre, a dit l'Empereur, et la participation à la guerre du roi de Sardaigne a donné à ce prince des titres à mes sympathies et à ma reconnaissance. Je crains d'être entraîné par le courant; j'en ai horriblement peur. » Je lui ai dit que suivre une politique anglo-piémontaise, ce serait se donner à la révolution : « Vous seriez terrible, vous feriez à l'Europe autant de mal que vous lui avez fait de bien; mais vous ne feriez à personne plus de mal qu'à vous-même. — C'est vrai, a répondu l'empereur Napoléon. C'est pour cela que je suis inquiet. — Voulez-vous opérer en Italie des changements territoriaux? — En aucune façon. — Eh bien, alors, pourquoi ne nous entendrions-nous pas? — C'est ce que je me dis. L'Autriche et moi nous sommes si près de nous entendre. — Donnez-nous vos idées sur les conseils à faire parvenir aux souverains d'Italie et respectons leur indépendance. — Nous en parlerons encore, disait l'Empereur. Je crains que l'Archiduc ne s'ennuie ». — Après la soirée, longue causerie avec l'archiduc, qui a eu un grand succès.

Mardi 20. — Travaillé dans la matinée. Spectacle à Saint-Cloud. Le prince Oscar de Suède, la reine Christine, l'Empereur au milieu, l'Impératrice, l'archiduc, la princesse Mathilde; derrière eux, les dames de la Cour et moi. Puis la suite. Du corps diplomatique il n'y avait que lady Cowley, Mme de Hatzfeld, Mélanie et Élise, et Mme Manderstroem. On donne une pièce un peu raide du Palais-Royal. Après le spectacle, petite causerie avec l'Impératrice.

Digitized by Google

Mercredi 21. — A six heures, l'archiduc a reçu le corps diplomatique dans mon cabinet, faisant asseoir les ambassadeurs, et recevant les ministres debout. On était en frac. Sont venus : le nonce, Mgr Sacconi; Dechemed Djemil, ambassadeur de Turquie; Lightenveldt, Grancy, Traun, Baumbach, Moltke, Wendtland; Ologaza, ambassadeur d'Espagne; Antonini, Lisboa, Rumpf, Rogier, Nerli, Reuss, Schweizer. Cowley, étant malade, s'est fait excuser. Orloff et Brunnow n'ont pas demandé à faire leur cour au prince. Grande faute de leur part. Après la réception, dîner à l'ambassade. L'archiduc donne le bras à Mme de Bourqueney. Il y avait toute la suite de l'archiduc et le duc de Tarente, le marquis de Cadore, le marquis de Lagrange, Louis Karolyi, Édouard Karolyi et sa femme, comte et comtesse Nako, Casimir Lanckoronski, marquis Visconti, baron James Rothschild, en sa qualité de consul général d'Autriche. Après le dîner, toute la colonie autrichienne a été présentée, entre autres le comte Giulio Litta et sa jolie femme, Mme Nathaniel Rothschild, etc. Petit bal chez Morny. Ridicule conduite des Russes, qui se tiennent à l'écart pendant le séjour de l'archiduc.

Jeudi 22. — Aujourd'hui, à deux heures, j'ai fait mon entrée solennelle aux Tuileries et remis à l'empereur Napoléon mes lettres de créance comme ambassadeur. Feuillet de Conches et un maître de cérémonies étaient venus à mon hôtel me chercher dans les voitures de la Cour, en grand gala. Nous passâmes sous l'Arc de triomphe et entrâmes dans la cour des Tuileries par la grille d'honneur, où il y avait double haie

Digitized by Google

d'un détachement de voltigeurs de la garde, musique, tambours, bannière déployée, etc. Le grand maître de cérémonies, duc de Cambacérès, me reçut en bas de l'escalier d'honneur.

L'Empereur me reçut dans la salle du Trône, entouré des grands officiers de la couronne et de Walewski, ministre des affaires étrangères. J'avais composé un petit discours, dont copie lui a été remise quelques instants avant l'audience. Je l'ai prononcé en élevant la voix de manière à être entendu de tout le monde, et l'Empereur a répondu très gracieusement.

Le courrier Leyder arrivé de Vienne. Nous nous alarmons beaucoup, peut-être trop, des incartades de M. de Cavour.

Samedi 24. — Chez Walewski. Il me lit une dépêche au duc de Gramont (à Turin) par laquelle, dans un langage poli, mais décidé, il désapprouve la conduite de Cavour. « L'empereur Napoléon, me dit-il, est décidé à empêcher la Sardaigne de faire des folies; mais il ne veut pas la froisser en ce moment-ci. »

Lundi 26. — Visite officielle chez la princesse Mathilde. En sortant de chez elle je rencontre Orloff, venu pour prendre congé. J'entends un gros baiser pendant que la porte se ferme sur moi. Cette bonne princesse est fort russe, quoique son mari le soit aussi. Le soir à Saint-Cloud, petit spectacle.

Mardi 27. — Première grande réception d'ambassadeur chez moi : les ministres, grands officiers de l'Em-

Digitized by Google

pire, les officiers des maisons impériales et des princes et princesses impériales, etc.

Dîné à Saint-Cloud, avec Mélanie et Elise. Après le dîner le prestidigitateur Robert Houdin fait ses tours; c'était une fort petite soirée donnée à l'archiduc et au prince Oscar de Suède. Ce dernier est complètement éclipsé par le prince autrichien, dont tout le monde est enchanté.

Mercredi 28. — A neuf heures, au chemin de fer, pris congé de l'archiduc. Il est très content de sa dernière conversation avec l'empereur Napoléon sur les affaires d'Italie; mais il ne m'a pas confié ce que l'Empereur lui avait dit.

Vendredi 30. — La pluie continue. Les eaux de la Seine remontent. Mme Woronzoff Poilly est morte aujourd'hui, à la suite d'une longue et cruelle maladie.

Samedi 31. — Banqueroute de M. Place, avec 18 millions. Galliera en est pour quatre. Place était un des administrateurs du Crédit mobilier.

JUIN

Mercredi 4. — Travaillé avec Walewski. Les affaires d'Italie semblent prendre une tournure moins inquiétante.

Jeudi 5. — Un temps affreux. La pluie tombe à torrent pendant la nuit et toute la journée, sans disconti-

Digitized by Google

nuer. L'Empereur revient de son voyage impromptu à Lyon, Avignon, Arles, où il était allé pour porter des secours aux inondés.

Avec Mélanie, chez le prince Jérôme à Villegenis. Nous y arrivons à quatre heures et passons la journée agréablement avec le vieux prince, qui est fort gracieux; M. et Mme Decazes, M. et Mme Drouyn de Lhuys, M. et Mme Fontenille. Revenu vers dix heures, à Paris, au milieu d'un véritable déluge.

Samedi 7. — Bourqueney chez moi. Il part très content de sa dernière entrevue avec l'Empereur. Soirée, chez Mme Lehon, pour la signature du contrat de mariage de sa fille avec le fils de Joseph Poniatowski.

Dimanche 8. — La situation du moment est celle-ci : l'empereur Napoléon veut l'alliance intime avec l'Autriche. Il a dit à Bourqueney en le congédiant : « Mes intérêts sont partout les mêmes, en Orient et en Allemagne. Là, ma politique est bien plus autrichienne que prussienne. En Italie, il y a des difficultés. Nous devons tâcher de les écarter. » Bourqueney donne le commentaire de ces paroles de son maître. Le Piémont, selon lui, doit être ménagé par la France; par conséquent, nous désirons que l'Autriche ne nous demande pas de le froisser ouvertement, à l'issue d'une guerre, à laquelle le Piémont a pris part en défendant notre cause. Il faut aussi, dans une mesure limitée et raisonnable, que l'opinion publique, qui exige des radoucissements et est contraire aux actes de rigueur, soit satisfaite, voilà tout. Alors, la France pourra marcher parfaitement de con-

Digitized by Google

cert avec l'Autriche. Il me confie que la dépêche de Walewski à Gramont a consterné Cavour. Il a employé d'abord de grands mots. Le Piémont agira seul; fera appel à l'opinion publique, à la révolution, etc.; puis revenant peu à peu, et pressé par M. Gramont, il a dit que la conciliation avec l'Autriche ne serait possible qu'à la condition que l'affaire des séquestres fût terminée.

Mardi 10. — Le général Martini, notre ministre à Naples, dîne chez moi. Les causeries sur Vienne me rendent toujours triste.

Mercredi 11. — Assisté au mariage de Mlle Lehon avec le prince Poniatowski, dans la chapelle du Sénat. Grande réunion; le cardinal de Bordeaux donna la bénédiction nuptiale. Pendant la messe on jouait des valses et des polkas. L'orgue n'avait pas été accordé depuis des siècles, peut-être jamais. Et M. Troplong (1), qui se pique d'être grand connaisseur de musique et de n'apprécier que Haendel, Bach et Mozart! Le vieux Dupin, assis à côté de moi, faisait des grimaces atroces pendant que l'on tambourinait impitoyablement sur ce malheureux instrument. « Pourquoi, s'écria-t-il, M. Troplong ne dit-il pas : « Le Sénat s'oppose! »

Fait la première visite au cardinal Patrizi. J'aime à causer avec les cardinaux romains. Ils ont des façons particulières qui me plaisent; quelque chose de doux, de facile, de paternel. On voit que si vous ne leur

(1) Président du Sénat.

Digitized by Google

rendez pas la vie trop dure dans ce monde, ils ne demandent pas mieux que de vous la rendre aussi bonne que possible dans l'autre. J'écris à Buol : « Lord Cowley continue à me parler des avantages que l'Autriche et l'Angleterre trouveront dans un rapprochement, non pas pour nous séparer de la France, mais pour la contenir dans la politique qui forme la base du traité du 15 avril. Il ne doute pas de la parfaite loyauté de l'empereur Napoléon, et de son désir sincère de rester uni à l'Angleterre; mais, dit-il, « l'Empereur veut avoir deux cordes à son arc, c'est dans son caractère. Eh bien, nous aimons mieux que cela soit l'Autriche que la Russie.

« Ce rapprochement du ministère Palmerston est un symptôme fort curieux; c'est de plus un fait important. Je suis sûr que vous cultiverez ces dispositions. »

Écrit, à Vienne, pour demander un congé de trois mois.

Vendredi 13. — Les Russes prétendent à la possession de l'île des Serpents située en face des bouches du Danube. Nous et les Anglais soutenons que cette île est cédée avec le territoire de Bessarabie. Walewski, comme toujours, semble plutôt favorable aux Russes.

Samedi 14. — Le baptême du Prince Impérial a eu lieu à six heures du soir à Notre-Dame. C'était bien la plus belle cérémonie religieuse qui se pût voir. Le cardinal Patrizi est le type d'un cardinal romain. L'Impératrice était fort en beauté, le peuple enthousiaste. Cette popularité nouvelle, l'Empereur la doit à ses voyages improvisés dans les régions inondées.

Digitized by Google

Après la cérémonie religieuse, banquet de quatre cents couverts à l'Hôtel de Ville. J'ai dîné à la table de l'Empereur, qui était dressée au milieu de la galerie des fêtes, sur une estrade, et contenait vingt couverts. Il y avait, à la droite de l'Empereur, la grande duchesse Stéphanie de Bade, le prince Napoléon, le prince Murat, moi, le prince Joseph Bonaparte, et, à sa gauche, la princesse Mathilde, le nonce, Ologaza. En face, l'Impératrice était assise entre le cardinal Patrizi et le prince Oscar de Suède. Suivaient : la duchesse de Hamilton, lord Cowley, le prince Lucien Bonaparte, duc d'Albe; princesse Bacciochi, Mehemed Djemil bey, et le duc de Hamilton.

L'Empereur très mécontent de la nomination improvisée de Ologaza comme ambassadeur d'Espagne.

Mercredi 18. — Lord Clarendon blâme notre inaction par rapport à Naples. Quant à l'Amérique, les ministres anglais se décident à supporter en silence le renvoi de Crampton et à garder Dollas à Londres.

Mardi 24. — Ce matin, est mort à Berlin le comte Georges Esterhazy, notre ministre à la Cour de Prusse, après une longue et douloureuse maladie.

Jeudi 26. — A Saint-Cloud, chez la grande-duchesse Stéphanie. Je la trouve préoccupée de la santé de l'Empereur, qu'elle croit souffrant et qui, toujours doux, comme c'est dans son caractère, est très abattu et même découragé. Je crois qu'il est surtout fatigué. Revenu avec Hatzfeld, que j'y ai trouvé. Dîné à Montgeron très

Digitized by Google

triste. Cher, cher Paul ! je le vois partout, sur le gazon dans l'avenue, sur le banc de pierre devant la maison !

Vendredi 27. — A la Malmaison, pour faire ma cour à la reine Christine. Elle me reçoit dans la pièce où j'avais eu l'honneur de l'approcher, il y a trois ans. Alors, elle était venue faire une visite, qui a beaucoup scandalisé les anciennes Cours et les amis des Bourbons. Aujourd'hui, elle est ici comme réfugiée et personne n'y trouve plus à redire. Alors, elle me parla de l'Espagne dans le sens constitutionnel ; aujourd'hui, elle me dit : « J'ai été constitutionnelle ; je l'avoue, mais je ne le suis plus. Cela ne va pas à l'Espagne. Tout le monde est indolent ; par conséquent les mauvais drôles ont partout le champ libre. Ce qu'il faut à l'Espagne, c'est une *armée étrangère*. Il faut renvoyer les soldats dans leurs foyers. Ils seront enchantés, car ce que l'Espagnol déteste le plus, c'est d'être soldat. Puis, quant aux officiers, on devrait..... (Elle ne dit pas ce qu'on devrait). Il nous faudrait des Suisses. J'ai dit à Prim et à ses généraux : « Il nous faut pour l'armée une base « étrangère ! » C'est ce que je me dis, depuis que je connais la Péninsule. Les idées marchent, mais trop lentement, et souvent elles arrivent trop tard.

JUILLET

Mardi 1er. — L'Empereur part pour Plombières aujourd'hui. Le Corps législatif trahit des symptômes d'indépendance.

Digitized by Google

Vendredi 4. — On ne se rend pas à Vienne assez compte de la situation. Ici on est encore sous le charme des Russes et on regrette d'avoir conclu avec nous le traité du 15 avril.

Dimanche 6. — Travaillé avec Benedetti. On est plus russe, ici, qu'à Saint-Pétersbourg.

10 juillet au 18 octobre. — Voyage en Dalmatie, en Italie. A mon retour à Vienne et à Ischl, chez mon Empereur.

OCTOBRE

Dimanche 19. — Visite du général comte Giulay (1). Chez la princesse de Lieven, où je rencontre Brunnow. On le dit mécontent du rôle secondaire que son gouvernement lui fait jouer ici, en l'obligeant de rester à côté de l'ambassadeur pour la réouvertures des conférences.

Lundi 20. — Les invités de l'Empereur se réunissent à la gare du chemin de fer et font route ensemble vers Compiègne, où ils arrivent à cinq heures. Mélanie et moi, nous voyageons avec le nonce, Mgr Sacconi, le duc de Beauffremont et Alfred de Vigny. Ce cher nonce explique à ma fille comment il faut faire pour trouver à se marier ; le duc raconte ses prouesses du premier Empire et ses aventures avec les brigands

(1) Commandant en chef de l'armée autrichienne en Italie, 1859.

Digitized by Google

des Calabres; Alfred de Vigny ne déparle pas. C'est le type de l'académicien. A Compiègne, grande confusion, assaut des valets et femmes de chambre pour les bagages des soixante hôtes de l'Empereur. Toutes ces malles, toutes ces boîtes arrivent pêle-mêle, de sorte que ce n'est qu'à huit heures que les dames ont fini leur toilette et qu'on peut se mettre à table. L'Empereur me reçoit amicalement. La compagnie est nombreuse : le nonce, lord et lady Cowley, la duchesse d'Istrie, comte et comtesse Walewski, comte et comtesse Hatzfeld; les maréchaux Magnan, Canrobert, Bosquet; marquise Élise de La Grange, la charmante marquise de Cadore, M. et Mme Fould, comte et comtesse Sclafano, Mme de Contades, etc. Mme de Labèdoyère et Mme de Rayneval sont de service auprès de l'Impératrice. Grâce au général Rollin, qui sait fort bien son métier, le dîner est bon et bien servi. En sortant de table, j'ai eu une longue causerie avec l'Impératrice. Toujours bonne, toujours gracieuse, cette femme charmante gagne les cœurs de ceux qui l'approchent. Je lui dis : « Ce qu'à Vienne on vous demande, à l'Empereur et à vous, c'est de faire de la politique dynastique et d'avoir des enfants. » L'Empereur me prend, ensuite, de côté et nous causons longuement des affaires de Naples et de Bolgrad. Il me dit que l'envoi des escadres devant Naples est abandonné.

Les Anglais lui avaient demandé l'engagement : 1° d'empêcher, en commun avec eux, les mouvements anarchistes auxquels l'apparition des vaisseaux pouvait donner lieu à Naples, et 2° d'en faire autant, si les amis de Murat s'agitaient. Ce second engagement,

Digitized by Google

l'Empereur n'a pas voulu le prendre. Élu du peuple lui-même, il n'a pas pu s'engager à s'opposer à l'élection ; mais comme il n'en veut pas et que les Anglais ont eu, de peur de voir arriver Murat, la même idée, il a proposé d'abandonner l'envoi d'escadres. J'ai écrit à ce sujet à Buol (1).

Quant à Bolgrad (2), il s'est engagé vis-à-vis d'Orloff à ce que le chef-lieu des colonies bulgares fût conservé aux Russes, à la condition que les Russes seraient coulants sur tous les autres points. Il s'en repent, mais sa parole est donnée. Je lui ai dit que nous étions engagés avec l'Angleterre de ne point permettre que Bolgrad reste à la Russie, et que la proposition des commissaires démarcateurs français, que le comte Walewski avait malheureusement eu hâte de désavouer, formait la base d'entente possible, moyennant une compensation qu'on donnerait à la Russie sur le haut Yalpouk.

Mardi 21. — Grande chasse à courre. Temps superbe. L'Empereur en costume de chasse, Mme de Contades et la jolie Mme de Sclafano de même. Dîner et soirée comme hier. Conversation avec Walewski, qui a mis de l'eau dans son vin. Ce n'est plus le ministre qui dirige, à grandes guides, les destinées de l'Europe comme il se l'imaginait à l'issue du congrès. Cependant il nous contre-carre où il peut. Il a provoqué à Constantinople une invitation par laquelle la Porte nous engage à retirer nos troupes des Principautés. Nous y sommes encore parce que les Russes n'évacuent pas le territoire

(1) Hübner à Buol, 22 octobre, 88 B.
(2) Hübner à Buol, 28 oct., 88 D.

Digitized by Google

qu'ils doivent céder à la Moldavie. Par la même raison, l'escadre anglaise est, et restera dans la mer Noire. Walewski a eu la maladresse de prêcher à Vienne l'évacuation et d'engager le cabinet de Londres à en faire autant. Lord Clarendon vient de refuser net en disant que l'Autriche a parfaitement raison d'y rester et que, pour le même motif, les vaisseaux anglais resteront dans la mer Noire jusqu'à ce que la Russie ait fait droit à ses engagements. Sous ce rapport, l'entente entre Vienne et Londres est parfaite.

Samedi 25. — A glorious day. — Chasse à courre. L'Empereur et l'Impératrice la suivent à cheval. Doña Eugenia est charmante dans son costume et sous le petit chapeau d'homme Louis XV. — A dîner, la partie la plus agréable de la journée, la conversation entre l'Empereur, lady Cowley et moi ne tarit jamais, et la tournure d'esprit de l'empereur Napoléon, la variété de ses connaissances, plus solides qu'on ne pense, et la plus grande variété de ses aventures de jeunesse, lui donnent un charme tout particulier. Aujourd'hui, il nous raconte ses premières amours avec Mlle Kümmich, petite et jolie bourgeoise d'Augsbourg, où il se trouvait comme collégien à l'âge de seize ans. Ensuite il parla des croisades, des soucis et perplexités d'un souverain, de la difficulté de découvrir la vérité, etc. Après dîner, longue conversation avec l'Impératrice. Selon son habitude, elle me parle de la reine Marie-Antoinette. « J'aime mieux, disait-elle, être assassinée dans les rues. Je n'ai plus mon sang-froid. Depuis mes dernières couches, j'ai l'imagination frappée. » Pauvre

Digitized by Google

femme ! Tout n'est pas couleur de rose sur les trônes, surtout sur les improvisés.

Dimanche 26. — A onze heures, messe dans la chapelle du Palais. J'emploie la journée a travailler pour expédier un courrier, qui part demain.

Intéressantes causeries avec l'Empereur, pendant et après le dîner. Il tient à l'alliance anglaise, et il a raison. Il m'a dit (1) : « Il y a des considérations géographiques, pour ainsi dire, que les gouvernements doivent avoir présentes à l'esprit. Ainsi, en 1815, on a fait une longue brèche dans les frontières de la France, qui est à découvert depuis Metz jusqu'à Mannheim. Ce n'était qu'une juste revanche ; mais enfin, nous voilà découverts. Nos autres frontières sont entre la mer (l'Empereur ne nomma pas la Belgique), la Suisse, le Piémont et l'Espagne. Eh bien, je tâche d'être avec eux sur un bon pied en temps de paix pour pouvoir compter sur eux en temps de guerre. Je ne puis permettre que la Prusse fasse la guerre à la Suisse. Je suis bon pour le Piémont, tant qu'il se conduira bien avec tout le monde. — Vous avez parfaitement raison, sire. L'Autriche se trouve vis-à-vis de la France, par rapport à la Suisse et au Piémont, absolument dans le même cas que vous. — Tiens, s'écria l'Empereur, c'est juste, c'est très-juste ! — Aussi, ai-je continué, a-t-on vu le Piémont, dans toutes les guerres entre la France et la maison d'Autriche, suivre alternativement l'une ou l'autre de ces deux puissances. Ce que nous vous demandons, sire, ce n'est pas de

(1) Mon rapport à Buol, Compiègne, 27 octobre 1856, N. 89 E.

Digitized by Google

rudoyer ces États secondaires, interposés entre les deux grands Empires, c'est de concourir avec nous à les obliger de se conduire bien envers les puissances voisines et, en général, de remplir leurs obligations internationales. »

Avant le dîner, une longue causerie avec Fould dans sa chambre. Il me rend attentif aux immenses progrès que, selon lui, l'empereur Napoléon a faits depuis qu'il est au pouvoir : on n'a qu'à le comparer à ce qu'il a été autrefois; ses ouvrages permettent de faire cette comparaison, en les mettant en présence de ses œuvres. L'affaire de Naples, le langage qu'il a fait tenir à Walewski au congrès, sont le produit de ses réminiscences d'autrefois. Rappelez-vous seulement « qu'il s'est battu contre vous dans la Romagne, en 1831. Parfois, ses idées d'autrefois lui reviennent. Il s'en guérira avec le temps ». Voilà le jugement de celui de ses ministres qui le connaît le mieux et que je suis très disposé à partager. Il faut le dégager doucement de son passé, et, comme c'est un homme intelligent, on parviendra à le ramener à la vérité.

Samedi 27. — Le soleil, comme tous ces jours-ci, se lève glorieux au-dessus des massifs d'arbres qui forment un rideau multicolore devant mes fenêtres. Au salon on prend congé, on fait ses adieux, ceux qui restent à ceux qui s'en vont. L'Empereur est très gracieux à déjeuner, où la conversation roule entre lui, Fould et moi. L'Impératrice y prend part. L'Empereur dit qu'on a fait le calcul qu'un écu placé à la banque, l'an premier de l'ère chrétienne, en accumulant les intérêts,

Digitized by Google

représenterait aujourd'hui une somme plus grande que ne donnent tout l'or et tout l'argent du globe. J'ai dit que cela prouvait que les perturbations qui viennent de temps à autre arrêter le progrès régulier de la civilisation sont une nécessité. Et l'Impératrice de crier : « Comment, l'ambassadeur d'Autriche qui prêche la révolution ! » A une heure départ pour Paris, avec les Walewski, les Fould, les Magnan, etc.

NOVEMBRE

Dimanche 2. — Les dépêches du comte Buol, du 30 octobre, maintiennent l'attitude prise par l'Autriche de concert avec l'Angleterre, contrairement à celle de la France qui marche avec la Russie. Tant que la frontière de Moldavie n'est pas délimitée, c'est-à-dire Bolgrad cédée par la Russie, l'Autriche n'évacuera pas les Principautés, ni l'Angleterre la mer Noire.

Lundi 3. — Chez Walewski. Il décline de garder la dépêche de Buol pour la montrer à l'Empereur, afin d'éviter, disait-il, une polémique irritante et inutile. Cela était à prévoir. Il ne fallait pas être fort malin pour s'y attendre. Pourquoi Buol a-t-il écrit cette dépêche?

Mardi 4. — Fort mécontent de la tournure que prennent les affaires. Quel manque d'hommes d'État partout ! Nous voilà en train de sacrifier l'alliance, si précieuse, si difficilement formée avec la France, parce que Bolgrad est une mauvaise frontière stratégique de la

Digitized by Google

Moldavie. En Angleterre, on fait la même faute; mais là, on est plus en état de se passer des caprices.

Mercredi 5. — La guerre des journaux anglais et autrichiens avec les journaux français continue. Walewski est indigné du *Times*, qu'il dit être vendu à la Russie ! L'opposition anglaise prend parti pour l'alliance française. Avec un peu de prévoyance et de bon sens, les hommes d'État (s'il y en avait dans les cabinets européens) auraient pu empêcher l'Europe de se fourrer dans cette impasse.

Jeudi 6. — Temps délicieux, mais froid. Au bois de Boulogne, avec mes fils Raphaël et Alexandre. Nous parcourons les nouveaux sentiers, du côté du Pré-Catelan et de la Grotte de Longchamp. Tout cela semble fait comme par enchantement. Le grand-duc héritier de Toscane dîne chez moi avec les Walewski, prince et princesse Czartoryski, fille de la reine Christine; les Hatzfeld, prince Poniatowski, prince San Giacomo, Lenzoni, comtesse Annette Apponyi et plusieurs membres du corps diplomatique, et tous les membres de l'ambassade. Le dîner était bon, grâce à mon immortel chef Accard et bien servi.

Après dîner longue causerie avec Walewski. Il se loue beaucoup de lord Granville, qui est parti avec la ferme résolution d'agir sur ses collègues dans un sens de conciliation. Le fait est que le langage de Walewski n'était pas conciliant, ces jours derniers. Le *Constitutionnel* le reproduit presque textuellement. Je crois qu'il s'est beaucoup trop avancé, et que l'Empereur ne

Digitized by Google

rompra pas avec l'Angleterre, ni avec nous. Pourquoi alors tenir des propos, même envers des diplomates de second ordre, qui font croire le contraire? Cette fois-ci, Walewski était plus sobre en paroles. Évidemment, il y a chez lui un revirement opéré par la connaissance qu'il doit avoir eue des idées de l'Empereur. Au reste Persigny, l'avocat zélé de l'alliance anglaise et l'ennemi mortel de Walewski, est à Compiègne ; raison de plus pour ce dernier d'être circonspect.

Vendredi 7. — Le *Moniteur* donne un démenti à l'article du *Constitutionnel.* C'est un fait important et qui prouve que j'ai bien jugé l'Empereur. Walewski n'en sera pas fort content.

Samedi 8. — Le grand-duc héritier de Toscane vient me voir, reste une demi-heure et s'énonce très bien sur les affaires d'Italie.

Dimanche 9. — Le comte Revertera (1), qui remplace Mulinen comme second secrétaire d'ambassade, arrive ce matin et m'apporte des dépêches du comte Buol, du 6. L'Autriche se maintient au sujet de Bolgrad sur le même terrain que l'Angleterre. Le traité de Paris a consacré le principe de la libre navigation du Danube, et il a été reconnu qu'il fallait, pour le sauvegarder, éloigner la Russie des bords de ce fleuve, et des lacs qu'il touche dans son parcours. C'est ce principe que nous maintiendrons. Si on veut, à Paris, reculer honora-

(1) Ambassadeur auprès de Léon XIII. Paris, mai 1889.

Digitized by Google

blement, et qu'on désire, à cet effet, réunir le congrès, nous ne nous y opposons pas ; si, au contraire, on veut par ce moyen nous imposer la volonté de la Russie et de la France, nous repousserons, aussi longtemps que possible, la réouverture des conférences. Buol me recommande de marcher d'accord avec Cowley. En même temps je reçois une lettre de Rodolphe Apponyi du 7. L'empereur Napoléon a bien positivement proposé la réunion de la conférence, sans engagement au vote par majorité. Clarendon ne repousse pas cette idée, et se concerte maintenant avec Buol sur la manière dont la question devrait être portée devant la conférence.

Lundi 10. — Dîné au ministère des affaires étrangères avec le grand-duc héritier de Toscane, Hatzfeld, Lenzoni, Brenier, qui arrive de Naples. Walewski a changé de ton complètement. C'est la reculade la moins masquée qu'on puisse s'imaginer. « On va proposer au cabinet anglais, m'a-t-il dit, l'arbitrage (dont on ne veut pas à Londres), ou la réunion de la conférence avec vote par majorité (quoique les Anglais aient déclaré mille fois qu'ils ne l'acceptent pas.) Mais si, ajoute Walewski, il préfère la conférence, sans vote par majorité, nous ne nous y opposerons pas ! » Il n'y a rien de bon comme d'avoir un fameux toupet.

Mardi 11. — A Chantilly, chez les Cowley, malgré un temps détestable. Après dîner longue conversation avec Cowley, dont voici le résumé (1) :

(1) Hübner à Buol, 17 novembre, 95 A, secret.

Digitized by Google

Il était resté, à Compiègne, après mon départ jusqu'à la fin du séjour de la Cour, et avait continué à causer avec l'Empereur, que j'avais déjà quitté fort ébranlé. Cependant, c'est Persigny, arrivé de Londres pendant le séjour de Compiègne, qui a complètement ouvert les yeux à son maître en lui faisant comprendre que l'alliance avec l'Angleterre se briserait si Bolgrad restait à la Russie grâce à l'appui de la France. L'Empereur a compris qu'on lui avait fait faire fausse route en profitant de son absence trop prolongée de Paris. Walewski, entraîné vers la Russie par de mauvais conseils ou par de mauvais motifs, avait tâché de l'engager de plus en plus dans une politique d'alliance russe, qui devait nécessairement l'éloigner de l'Angleterre et de l'Autriche. A ce sujet, et jusque-là, le succès de Persigny était complet; mais il a été plus loin et trop loin en voulant renverser Walewski du même coup. L'Empereur n'a pas renvoyé ce ministre parce qu'il ne voulait pas le sacrifier à l'Angleterre, qui avait déjà renversé Drouyn de Lhuys. Il le blâma donc rudement, mais il le garda, et comme Walewski a la peau dure et tient beaucoup à sa place, il n'y a aucune raison pour qu'il ne reste pas encore longtemps, bien que privé de la confiance de son maître.

L'expédient choisi par l'Empereur pour décider l'affaire de Bolgrad dans le sens de l'Autriche et de l'Angleterre, sans avoir l'air de manquer à ses engagements avec la Russie, est celui-ci : il engagera secrètement Cavour à voter avec l'Angleterre et l'Autriche contre la France, ce qui nous donnerait la majorité!!!

Digitized by Google

Mercredi 12. — Dans la matinée, Cowley reçoit un courrier de Londres. Persigny a fait la communication de la dépêche du 8. Clarendon n'en était pas fort content. Pour ma part je considère, néanmoins, l'affaire comme faite. Nous revenons ensemble à Paris. Cowley et Hatzfeld dînent chez moi.

Jeudi 13. — Hier, le comte Paul Kisseleff, frère de Nicolas, l'ancien ministre de Russie auprès de Napoléon III, et maintenant nommé ministre à Florence, a remis ses lettres de créance. Aujourd'hui, le *Moniteur* donne son discours (qui est banal et insignifiant) et la réponse de l'Empereur, qui est une démonstration en faveur « des anciennes alliances (Angleterre et Autriche), la France n'ayant voulu qu'adoucir par de bons procédés ce que la stricte exécution de certaines conditions pouvait avoir de rigoureux ». Dîner à Saint-Cloud avec Mélanie, suivi d'une petite soirée dansante en l'honneur de l'archiduc Ferdinand de Toscane. L'Empereur était gai et amusant. Il nous disait entre autres : « Il n'y a rien que je regrette comme de ne plus pouvoir voir les belles choses étalées dans les boutiques. Autrefois je pouvais me donner le plaisir de les voir, mais je ne pouvais pas les acheter; aujourd'hui, je pourrais les acheter, mais je ne puis plus aller les voir. » Après dîner, j'ai eu une longue causerie avec l'Impératrice. Je l'ai trouvée émue, irritée contre les alliés qui soulevaient des difficultés à l'Empereur « pour arranger l'affaire » ; puis vinrent des prières, etc. Au fond, il y avait là, pour moi, la preuve évidente que sur cette question l'Empereur ne se séparerait pas de l'Angleterre et de

Digitized by Google

l'Autriche, et qu'il était parfaitement édifié sur la maladresse de Walewski. Pendant toute cette conversation Mme Walewska était assise à côté de l'Impératrice, mais assez à distance pour ne pas pouvoir suivre cette conversation.

L'Empereur me prit ensuite à l'écart (1). Il me confia que l'affaire de Bolgrad serait arrangée selon notre désir; que la Sardaigne voterait pour nous; qu'on trouverait une compensation pour la Russie. Il convenait des fautes faites, disait qu'on en avait commis de part et d'autre, et blâmait Walewski sévèrement pour avoir dépassé ses intentions en se faisant partout l'avocat de la Russie au lieu de s'être borné à énoncer l'opinion de la France, favorable à cette puissance. J'ai eu l'occasion, sans prononcer des noms propres, d'instruire l'Empereur des menées hostiles à l'Autriche et à l'Angleterre, de sa diplomatie. Il m'a écouté avec attention et avec l'expression de quelqu'un qui regrette profondément tout ceci; mais qui, cependant, est content d'apprendre la vérité. Pour ma part, je me sentais en verve d'éloquence, et nous nous sommes séparés contents, je crois, l'un de l'autre. Rentré à deux heures et demie du matin, hélas!

Vendredi 14. — Le comte Kisseleff me rend sa visite officielle en grande tenue.

Il passe pour un homme parfaitement intègre, et il en a l'air. A part le prince Woronzoff, je ne connais pas de physionomie russe aussi ouverte et sympathique.

(1) Hübner à Buol, 17 novembre, 95 B, secret.

Digitized by Google

Il m'a dit que, quelle que soit la marche politique de nos Cours, il comptait et désirait entretenir de bons rapports avec moi.

J'écris à mon ministre (1) : « Les rapports de Paris et de Londres, que vous apporte mon courrier, seront pour vous le sujet d'une grande satisfaction, parce qu'ils constatent l'abandon de la part de l'Empereur d'une politique contraire à l'esprit du traité d'alliance du 15 avril.

« Quant à Walewski, sa situation n'est rien moins qu'agréable, mais il est resté debout. Il a, ce qu'on dit vulgairement, branlé dans le manche ; mais l'Empereur ne l'a pas laissé tomber, d'abord parce qu'on aurait dit que c'est l'Angleterre et, cette fois-ci, l'Autriche et l'Angleterre qui renversent ses ministres, et puis parce que ce prince déteste les revirements. De plus il y a en lui un mélange de bonhomie, d'incurie, d'indolence même, qui font qu'il se décide, très difficilement, à renvoyer un ministre, surtout quand il tient à lui par les liens qui l'unissent à Walewski et à Morny, et que ces messieurs aiment à laisser entrevoir : *Tace et memento*. Que Walewski ait perdu, en grande partie, la confiance de son maître, c'est ce qui ne fait pas doute ; mais il aime à être ministre à tout prix : pourquoi ne le sera-t-il pas alors longtemps encore?

« Pour ma part, j'ai évité soigneusement de m'établir en antagoniste de Walewski, que je juge absolument comme vous. J'ai pensé qu'il valait mieux abandonner à d'autres le soin de l'attaquer auprès de l'Empereur. Je me suis en revanche appliqué à faire connaître à Sa

(1) Hübner à Buol, 16 novembre. Lettre particulière.

Digitized by Google

Majesté les faits et les choses, ce qui n'a pas peu contribué à lui ouvrir les yeux sur les personnes. Moins nous nous montrerons hostiles, moins il durera.

« Comment s'expliquer sa conduite? Il vaut la peine de résoudre cette question. Dans mon opinion, et lord Cowley la partage entièrement, l'empereur Napoléon n'avait aucune idée que son ministre allait le brouiller avec l'Autriche et l'Angleterre, et que celui-ci ne visait à rien moins qu'à remplacer l'alliance du 15 août par de nouveaux liens avec les Russes. L'Empereur a été, il est vrai, en coquetterie avec la Russie; il a pu vouloir se faire à Saint-Pétersbourg une position à part; le rôle d'être le conseiller privilégié à Turin, à Madrid, à Berlin, à Constantinople lui souriait beaucoup; mais je ne pense pas, je le répète, qu'il ait songé à de nouvelles combinaisons politiques. En se rendant à Plombières et à Biarritz, il comptait soigner sa santé et s'amuser, en abandonnant à Walewski la conduite des affaires étrangères. Grands ont été son étonnement, son indignation lorsque à son retour il apprit comment ce dernier avait usé et abusé de sa confiance. Il ne ménage pas son ministre vis-à-vis des ambassadeurs d'Autriche et d'Angleterre. Néanmoins, lui et l'Impératrice continuent à traiter M. et Mme Walewski avec distinction. Des personnes fort bien informées m'assurent que l'Empereur n'aime pas Walewski, mais que celui-ci lui impose par son audace, et que Sa Majesté aime à éviter des discussions avec ses ministres. Mais si ce n'est pas par ordre de son maître que le comte Walewski s'est livré à la politique abandonnée depuis le retour de l'Empereur, comment a-t-il pu oser s'engager dans cette voie, de quelle

Digitized by Google

autorité, dans quel but, avec l'aide de qui? C'est ce que j'ignore. J'ai oublié de vous dire que l'Empereur est peu content de M. de Morny, qui se livrait à Saint-Pétersbourg à un travail hostile à l'Angleterre. L'Empereur a montré des rapports de cet ambassadeur à lord Cowley, qui en a été outré.

« Le marquis Antonini, avec lequel j'ai toujours entretenu de bons rapports, est venu m'annoncer d'un air fort embarrassé qu'il avait l'ordre de confier au ministre de Prusse le soin des affaires et des intérêts des sujets napolitains en France. C'est un des mille symptômes que le roi de Naples cherche son appui partout, excepté là où il le trouverait tout naturellement. »

Lundi 17. — Chez Walewski, qui a l'air un peu embarrassé; mais il veut rester ministre *to the last.* Dîner au club de l'Union avec Blome. Ce nouveau local, 2, boulevard de la Madeleine, est joli et bien arrangé. Le terrain, la construction de la maison (fort petite) et l'ameublement ont coûté 1,300,000 francs.

Mardi 18. — Une matinée tranquille. Visite de l'évêque catholique de Patna, sur le Gange, en Hindoustan, né à Vienne. Passé quelques heures à fouiller dans des portefeuilles qui contiennent mes dessins du temps de mon enfance, *Ganz Wehmüthig!* Hatzfeld dîne chez moi et reste pour la soirée. Mon fils Alexandre, comme toujours, est le loustic de la famille.

Vendredi 21. — Chez Walewski. Les pourparlers avec Londres ne font aucun progrès. Le ministre

Digitized by Google

porte de nouveau la tête haute et peste contre Persigny.

Samedi 22. — Souffrant. Visite de lord Cowley. Mon excellent collègue d'Angleterre ne me paraît pas d'assez mauvaise humeur pour justifier les airs de triomphe de Walewski.

Lundi 24. — Travaillé toute la journée et recommencé à dessiner. Chez la princesse de Lieven dans l'avant-soirée, avec M. Guizot, Dumont et Montalembert. Ensuite chez Walewski, où il y a grande soirée : la princesse Mathilde, Mme Lehon, les ambassadeurs de Russie et d'Espagne, etc. Kisseleff me fait trop de mamours. Ces Russes ne peuvent pas être simples. « Soyons amis, Cinna! » me disait-il entre autres; puis il me parlait d'affaires auxquelles il n'entend rien.

Mercredi 26. — Des félicitations et cadeaux des enfants pour mon anniversaire : quarante-cinq ans accomplis!

Jeudi 27. — Visite de lord Cowley, qui me fait lire une dépêche de Clarendon du 25, servant de réponse à la dépêche française du 8 novembre, et contenant les propositions suivantes : le cabinet anglais consent à la réunion de la conférence (avec vote par majorité) sur la simple question : quel est le Bolgrad que le congrès a cédé à la Russie? ou bien il propose un arrangement de cabinet à cabinet. L'Empereur se décide pour la réunion de la conférence, c'est-à-dire pour la première des deux propositions anglaises.

Digitized by Google

Vendredi 28. — Le courrier Steidl arrive dans la nuit, et m'apporte des dépêches et une lettre particulière de Buol qui, toujours plein de rancune et de méfiance à l'égard du gouvernement français, se trouve, évidemment, encore sous l'empire des impressions personnelles qu'il a emportées d'ici, et qui n'étaient pas favorables.

DÉCEMBRE

Samedi 1er. — J'envoie Ottenfels à Chantilly, pour s'aboucher avec Cowley. Le soir chez Walewski, qui me dit que la France et l'Angleterre, étant tombées d'accord sur la réunion de la conférence, il écrirait une circulaire (1) aux représentants français auprès des Cours signataires, pour proposer la réunion de la conférence.

Mardi 2. — Chez Walewski, pour lui dire qu'il eût été plus conforme à l'esprit du traité du 15 avril, de s'entendre d'abord aussi avec l'Autriche, et de prendre pour point de départ de la circulaire l'entente préalable entre les alliés du 15 avril. Il répond par des explications confuses et insignifiantes, et me dit à la fin, en toutes lettres, que le comte Buol, ayant répondu à toutes ses propositions, qu'il devait d'abord s'entendre avec l'Angleterre, il en avait fait autant de son côté. Voilà les conséquences de cette manière de faire les affaires, en blessant tout le monde; de ces colères vraies ou factices, de ces malheureux bons mots, qui irritent sans convaincre! Enfin, patience.

(1) Hübner à Buol, 5 décembre, 101 C.

Digitized by Google

Mercredi 3. — Visite du prince Soutzo, membre du ministère valaque. Cette ville de Bucarest semble être un nid d'intrigues.

Jeudi 4. — Le télégraphe nous mande que les séquestres apposés sur les biens des réfugiés lombards ont été levés par décret de l'empereur François-Joseph le 2 décembre, anniversaire de son avènement. En même temps, quatre-vingt-dix condamnés politiques ont été complètement graciés.

Vendredi 5. — Chez Walewski, qui me dit que, par suite de nos observations, Bourqueney a été autorisé à ne pas produire la circulaire française du 2, mais à faire verbalement l'invitation à réunir la conférence.

Des troubles ont éclaté en Sicile. Ils ont été facilement réprimés. Les insurgés ont été dispersés par la troupe. Il paraît que leur cri de ralliement a été : « Vive le prince héréditaire, vive la constitution de 1812 ! »

Samedi 6. — Un temps de printemps délicieux. Passé la soirée aux Tuileries, dans l'appartement de l'Impératrice. Il y avait la princesse Mathilde, le comte de Wurtemberg, la princesse Essling, les Cambacérès et les personnes de service. J'ai présenté la comtesse Annette Apponyi (1), devenue presque aveugle. J'ai causé presque toute la soirée avec l'Impératrice, qui était fort en beauté et très en train. L'Empereur m'a pris à l'écart dans le cabinet de l'Impératrice, à côté du

(1) Femme de l'ambassadeur d'Autriche à Londres.

Digitized by Google

salon, où j'ai déjà eu avec lui tant de conversations, souvent fort animées (1).

L'empereur Napoléon m'a félicité à l'occasion des actes de grâce de l'Empereur. Il en était heureux, m'a-t-il dit. Puis il s'est mis à causer avec un grand abandon, ce qui lui arrive rarement. Il admet le droit de l'Autriche de donner des conseils aux rois de Naples, qu'elle a ramenés deux fois dans leur capitale. Il regrette que le Pape, qu'il aime beaucoup, ne puisse pas faire certaines réformes. « A ce sujet, dit-il, il y a maintenant, et il y avait déjà sous le règne de Louis-Philippe, parfaite identité de vues entre l'Autriche et la France. Dans l'État du Pape, il se passe des choses incroyables. Ainsi, près de Bologne, un chien est condamné à mort, et à Ancone le délégat rend une ordonnance portant que tout jeune homme qui fréquente une maison où il y a une jeune fille est tenu de l'épouser. C'est le gouvernement des prêtres. Il n'y en a pas beaucoup, il est vrai; mais il y en a à la tête du gouvernement, et ils confondent l'autorité spirituelle et l'autorité temporelle. »

Il me dit que les insurgés de Sicile mettent sur leurs proclamations les drapeaux de France et d'Angleterre, ce qui lui est fort désagréable. « Vous ne pouvez pas désirer, sire, que les Anglais s'établissent en Sicile, et nous ne désirons pas que les Murat retournent à Naples. — Et moi non plus; mettez une planche, et j'y passerai avec une voiture », indiquant ainsi son désir de se réconcilier avec le roi.

Nous avons ensuite parlé des affaires d'Orient. Pour

(1) Hübner à Buol, 9 décembre, 102 A.

Digitized by Google

satisfaire Buol (1), je lui ai rappelé son engagement, pris vis-à-vis de ce dernier, lors des débats du congrès sur la délimitation, de ne pas s'écarter du principe relatif au système de défense de la Turquie. Comme les souverains n'aiment pas qu'on cite leurs paroles pour les mettre en contradiction avec eux-mêmes, et comme le raisonnement de Buol n'était pas concluant, puisque Napoléon III nie précisément que la cession à la Russie du nouveau Bolgrad soit préjudiciable à la Turquie, au point de vue de son système de défense, je n'ai fait que contrarier mon interlocuteur, qui avait l'air de mauvaise humeur et n'a rien répondu.

Il est toujours très porté pour la réunion des Principautés, qu'il prétend être le vœu unanime des populations.

Dimanche 7. — Walewski travaille maintenant à décider la Sardaigne à s'abstenir de voter et d'en venir ainsi à une transaction favorable à la Russie, au sujet de Bolgrad.

Le 30 novembre dernier, les jésuites, supprimés en Autriche en 1773, ont pris possession de leur ancienne église à Vienne, que Ferdinand II avait, en 1622, bâtie pour eux sous l'invocation de la sainte Vierge, de saint Ignace et de saint François-Xavier. Ainsi cette compagnie est rentrée dans la capitale de l'Autriche, après un exil de quatre-vingt-trois ans.

(1) Buol à Hübner, 30 octobre, n° 1; le même au même, 26 novembre, n° 1; Hübner à Buol, 9 décembre, 102 B.

Digitized by Google

Mardi 9. — De grand matin chez Cowley (1); tout est sens dessus dessous. Ayant conformément à mon conseil interpellé l'Empereur, il l'a trouvé vacillant, fortement travaillé par Walewski et Morny, et très irrité contre l'Angleterre, qu'il soupçonne d'avoir des arrière-pensées et de laisser sa flotte dans la mer Noire, avec l'intention d'intimider la Perse. L'Empereur ne veut pas donner gain de cause à la Russie sur Bolgrad; mais il voudrait lui ménager une compensation, ce qui est contraire à l'engagement qu'il a pris avec l'Angleterre, à savoir que, s'il y a vote de majorité, il ne peut plus y avoir compensation. Par conséquent Cowley me prie d'écrire, par télégraphe, à Buol, pour l'engager à ajourner son adhésion à la convocation de la conférence, jusqu'à ce que nous ayons obtenu de la certitude sur la conduite que la France compte tenir dans cette réunion. L'Empereur a envoyé Villamarina de Compiègne à Turin, parce qu'il veut qu'il n'y ait rien d'écrit sur cette transaction. Il l'a chargé de dire à Cavour : « Votre gouvernement me rendra service en votant contre moi, et avec l'Angleterre et l'Autriche. »

Maintenant, il paraît que Walewski remue ciel et terre pour décider la Sardaigne à déclarer dans la conférence qu'elle s'abstiendra de voter, ce qui nous obligerait d'en venir à une transaction avec la Russie.

Mercredi 10. — Chez Cowley (2). Évidemment les Russes ont obtenu connaissance de la démarche secrète

(1) Hübner à Buol, 9 décembre, 102 C., réservé.
(2) Hübner à Buol, 10 décembre, 103, chiffré.

Digitized by Google

que l'Empereur a faite à Turin pour engager le gouvernement piémontais à voter contre la Russie et contre la France. De là, ses alarmes; de là, son irritation contre les Anglais et contre Persigny, qu'il accuse de l'avoir engagé dans cette voie. De là, l'ascendant gagné de nouveau par Walewski, qui tire parti du fait, que c'est en agissant à son insu et en suivant les conseils de son antagoniste, que l'Empereur s'est mis dans l'embarras. Une dame de l'intimité de la Cour vint me voir. Elle sortait de chez l'Impératrice, qu'elle a trouvée fort irritée contre les Anglais, mais mécontente aussi de la Russie. « Les Anglais, a-t-elle dit, nous martyrisent depuis le mois de mai, à cause de nos prétendues sympathies pour la Russie, et les Russes ne sont rien moins que polis avec nous (!!). On veut donc isoler l'Empereur? »

A quatre heures, reçu une dépêche télégraphique de Buol (1) en réponse à la mienne d'hier. Il me charge de dire à Cowley et à Walewski « qu'il ne m'expédiera la réponse officielle à l'invitation de réunir la conférence que quand la question sera résolue conformément au sens du traité ». Ceci n'est pas clair. En attendant, la réunion se trouve suspendue et c'est tout ce qu'il nous faut, afin d'avoir le temps de déjouer les intrigues de Walewski et de nous assurer positivement de la Sardaigne.

Vendredi 12. — Chez Cowley (2), avant le déjeuner. Il devait aller chez Walewski. Évidemment un rappro-

(1) Buol à Hübner, 10 décembre, télégramme.
(2) Hübner à Buol, 12 décembre, 105 B. réservé.

Digitized by Google

chement a lieu entre Paris et Londres. De chez Walewski, Cowley vient chez moi pour me dire que celui-ci a vu hier longuement l'Empereur; qu'il lui a parlé, à lui, Cowley, de la nécessité de s'entendre sur toutes les éventualités, et qu'il en est arrivé à une nouvelle proposition (que j'avais depuis longtemps émise et considérée comme la plus politique) : la Russie renonce à ses prétentions sur nouveau Bolgrad et on négocie avec elle pour obtenir son consentement à ce que le delta (du Danube) soit cédé à la Turquie, au lieu de la Moldavie ; ce sera une modification de l'article 21 du traité de Paris; mais en retour on lui donnera une compensation. Cowley s'est engagé à faire connaître cette proposition à son gouvernement, et je me suis appliqué à lui recommander cette combinaison, en faisant observer qu'on devait renoncer à la réunion de la conférence, ou au moins au vote de majorité. Je me rendis, aussitôt, chez Walewski qui, sans parler de l'ouverture qu'il venait de faire à Cowley, me dit la même chose, et entra fort avant dans l'idée de ne pas avoir de vote, et de se réunir cependant en conférence, quand on serait convenu de tout entre nous et avec la Russie. En ce qui concerne la concession territoriale à lui faire, Walewski se chargerait de la négociation avec Saint-Pétersbourg; mais la proposition en conférence devrait être faite par l'Autriche, de sorte que la conférence ne serait plus qu'une affaire de forme.

Il y a, évidemment, le désir réciproque, à Paris et à Londres, de s'entendre. Voilà comment je m'explique ce revirement.

L'empereur Napoléon comprend que se séparer de

Digitized by Google

l'Angleterre et de l'Autriche serait sa ruine. Les Anglais comprennent qu'ils ne peuvent le pousser au désespoir, c'est-à-dire le jeter dans les bras de la Russie et, comme il ne veut pas se séparer de Walewski, les ministres anglais font la paix avec celui-ci afin de faire avec lui leurs affaires.

Samedi 13. — Chez Cowley. Villamarina lui montre une lettre de Cavour du 8, d'où il résulte que Walewski et Gramont remuent ciel et terre pour décider Cavour à s'abstenir du vote et à proposer une transaction au sujet de Bolgrad ! ! Cavour écrit qu'il est indigné et maintiendra sa promesse, faite à l'empereur Napoléon, de voter contre la France ! !

Lundi 15. — Dans la soirée chez Walewski. Il me dit qu'il a beaucoup réfléchi sur mon idée de supprimer tout à fait le vote de majorité ; qu'il entre complètement dans ma pensée à ce sujet ; qu'il s'agit, avant tout, de tomber d'accord avec Londres et Vienne sur la compensation territoriale à offrir à la Russie, en échange de son consentement à une modification du traité au sujet du delta ; enfin, que le cabinet anglais ne s'est pas encore prononcé, mais qu'il semble disposé à entrer dans cette voie.

Dimanche 14. — J'écris à Buol aujourd'hui sur la situation, en terminant par le post-scriptum que voici (1) : « Mon collègue d'Angleterre a reçu aujourd'hui une lettre particulière de lord Clarendon. Celui-

(1) Hübner à Buol, 14 décembre, lettre particulière.

Digitized by Google

ci venait de recevoir les rapports de l'ambassadeur sur les dernières ouvertures du comte Walewski. Il les trouve trop importantes pour donner un avis, avant de les avoir examinées avec ses collègues. Lord Clarendon charge de nouveau Cowley de me tenir au courant de tout ce qu'il faisait, parce que rien ne serait décidé à Londres, autrement que de concert avec le cabinet autrichien, dont *the honesty and straight forwardness* sont appréciées en termes chaleureux.

Mercredi 17. — Visite de Thiers qui, naturellement, désapprouve la politique française depuis la paix, disant que les fautes qu'on a faites cette année-ci prouvent qu'on a fait l'année dernière des miracles, sans le savoir. Le fait est que le gouvernement a perdu infiniment de considération à l'étranger.

Le *Moniteur*, dans un article sur Neufchâtel, menace indirectement la Suisse, probablement sans l'effrayer, et ménage, s'il n'encourage, fort malencontreusement, les velléités belliqueuses du roi de Prusse à l'endroit de la Suisse.

Décidément, on n'est pas ici en bonne veine.

Le prince Frédéric-Guillaume de Prusse, fils du prince de Prusse et héritier présomptif, est ici l'objet des plus grandes attentions. On est pour le quart d'heure en coquetterie avec la Cour de Berlin. — Reçu une dépêche télégraphique, en réponse à mon expédition de dimanche. Buol entre dans nos idées.

Jeudi 18. — Bal aux Tuileries, en l'honneur du prince de Prusse. L'Empereur me dit qu'il faut éviter le vote.

Digitized by Google

Vendredi 19. — Le comte Condenhoven m'apporte des dépêches (1) de Vienne, qui n'ont pas le sens commun. Ces accès de colère impuissante, ces méfiances exagérées, à quoi servent-ils, sinon à se faire du mauvais sang, « Pointu, mais ni large ni profond (2) » ? à ce que le prince de Metternich a dit, fort bien, de Buol. Chez Cowley, nous combinons ensemble le terrain à offrir à la Russie. Chez Walewski, qui me dit qu'il peut bien faire accepter aux Russes une concession réelle, mais pas trop petite et, par là, illusoire. Il me demande donc si j'ai l'autorisation d'assister à la conférence, et de prendre part au vote, dans le cas où la transaction pour une entente préalable ne réussirait pas. Je réponds que non, et me rends chez Cowley, qui me promet de ne pas entrer en conférence sans l'Autriche.

Samedi 20. — Chez Cowley. Palmerston et Clarendon l'autorisent à traiter. Il vient chez moi dans la journée, pour me dire que Walewski a, lui-même, fait une bonne proposition. Les négociations semblent devoir aboutir.

Dimanche 21. — Entendu la messe à Saint-Thomas, d'où le prince Pierre d'Arenberg me reconduit comme d'habitude. Travaillé à l'expédition d'un courrier. Chez Cowley. Il est tombé d'accord avec Walewski, sauf l'approbation de son gouvernement, sur le terrain à céder aux Russes de Sarazilla à Kongas. Wa-

(1) Hübner à Buol, 15 décembre.
(2) *Spitzig aber weder breit noch tief.*

Digitized by Google

lewski a communiqué le projet à Kisseleff et Brunnow. Ils ont déclaré, qu'ils ne le transmettraient pas même à Saint-Pétersbourg. Il leur a dit que si la Russie se refusait à cette transaction, la France, tout en votant, avec elle, pour Bolgrad, se refuserait à la défendre en quoi que ce soit.

Lundi 22. — Chez Walewski, qui me parle avec précision et abandon, et confirme tous les détails que Cowley m'avait donnés sur le nouveau projet de concession territoriale Sarazika-Kongas. Il confirme aussi que les plénipotentiaires russes, tenant avec obstination au vote, ne l'ont à la fin abandonné qu'à regret. C'est tout simple : ils voulaient constater la rupture de l'alliance du 15 avril, à la suite de la défection de la France. Nous attendons maintenant l'adhésion définitive de l'Angleterre au projet de Sarazika-Kongas. Walewski le transmettra à Pétersbourg. Si la Russie accepte, on se réunira en conférence, et conformément à ma proposition, acceptée à Vienne, Paris et Londres, Walewski proposera un protocole contenant : 1° le tracé de la nouvelle frontière; 2° le retour de l'île des Serpents et du Delta sous la souveraineté directe de la Porte, le tout sans vote et sans discussion. Si la Russie refuse, la France piquée au vif, et c'est la mode maintenant de se piquer facilement, la France entrera en conférence avec nous, votera pour la Russie sur Bolgrad, et la maltraitera sur tous les autres points! Question de Neufchâtel. Walewski m'avait dit, à Compiègne, que la France ne permettrait jamais la moindre démonstration armée de la Prusse contre la Suisse;

Digitized by Google

mais la France est piquée de ce que cette dernière n'ait pas obéi à ses conseils et, par conséquent, autorise la Prusse à lui courir sus, en dirigeant ses troupes à travers le grand-duché de Bade et le Wurtemberg. Ces deux États, avec l'obséquiosité pour la France, qui les distingue, et après en avoir demandé et obtenu l'autorisation, s'empressent d'ouvrir leur territoire aux Prussiens.

J'expédie mon courrier à Buol. Dans ma lettre particulière, je lui dis (1) : « La Russie a obtenu l'appui de la France en se jetant dans ses bras, tout rouges encore du sang des défenseurs du Malakoff. « Me voilà », a-t-elle dit, « sauvez-moi. » La Prusse a imité cet exemple avec le même succès. « Je ne puis jamais penser à vous », a-t-elle écrit à la France, et cela est textuel, « autrement que les larmes aux yeux » La France s'en est d'abord moquée, mais elle n'a pas résisté à tant d'avances. C'est la situation du moment.

« L'Empereur voudrait que les conférences sur Neufchâtel eussent lieu à Paris. Lord Cowley pense que cela plaira fort peu à Londres. J'ai mis en avant Londres; mais le comte Walewski prétexte des difficultés pratiques (faisant allusion à M. de Persigny, qui, avec son manque de mesure absolu, a trouvé moyen de mettre tous les torts de son côté et de permettre à son antagoniste de le désigner comme obstacle politique). Ce qu'il y a de certain, si je ne me trompe fort, c'est qu'il faut se hâter de réunir la conférence, n'importe où, pour ne pas laisser aux Prussiens le temps d'envoyer

(1) Hübner à Buol, 22 décembre, lettre particulière.

Digitized by Google

leurs troupes dans l'Allemagne méridionale. Je travaillerai dans ce sens avec Cowley, en attendant vos instructions ultérieures. Le prince Frédéric-Guillaume a été ici l'objet des distinctions les plus flatteuses. Cela m'a rappelé les faveurs dont on a jadis comblé le marquis Antonini, parce que son maître avait reconnu l'Empire, avant qu'il fût fait. Cela n'a pas empêché ce pauvre Nini d'être renvoyé.

« On a remarqué que le prince, qui est au reste fort gracieux, n'a pas observé vis-à-vis des ambassadeurs, qu'il n'a pas même fait asseoir, les règles de courtoisie reçues. C'est que la Prusse, qui trouve trop cher d'avoir des ambassadeurs, voudrait ne pas les reconnaître chez les autres. Vous m'approuverez, j'espère, de n'avoir relevé ces petites irrégularités, qui ont mis le nonce hors des gonds, tandis que mon ami Hatzfeld triomphe sur toute la ligne. »

Mardi 23. — Ce matin à Saint-Sulpice assisté au service funèbre de ce pauvre de Salvandy. Les journaux nous racontent qu'il a reçu l'extrême-onction assis dans son fauteuil en frac noir et cravate blanche, et qu'après la cérémonie il eut la force d'accompagner, jusqu'à la porte, le cardinal de Bonnechose, qui l'avait administré!! Pauvre Narcisse, Achille de Napoléon, toujours bon, toujours courageux et toujours un peu ridicule! Dîné chez Mme Gould avec M. et Mme Disraéli (1).

Mercredi 24, veille de Noël. — Cowley m'écrit que son

(1) Plus tard lord Beakensfield.

Digitized by Google

gouvernement accepte, purement et simplement, le projet Sarazika-Kongas et mon projet de procéder en conférence. Je transmets, par télégraphe, à Buol cette bonne nouvelle pour ses étrennes. Nous ne doutons pas de l'adhésion de la Russie.

Dépêche télégraphique de Buol sur Neufchâtel. Il n'objecte ni au choix de Paris, ni à celui de Londres, mais semble désirer que la conférence se réunisse à Vienne. Lord Cowley me dit que son gouvernement insistera pour que ce soit Londres, si déjà conférence il doit y avoir.

Vrai *Christmas dinner and a merry one*, avec tous les enfants, avec Mlle Tardiveau et le gouverneur, le comte Falkenheim et toute mon ambassade : Ottenfels, Revertera, Traun, Blome. Après-dîner, arbre de Noël dans la grande salle à manger.

Jeudi 25. — Après-dîner vient le prince de Montléart, tout ému et en pleurant, m'annoncer la mort soudaine de Mme l'archiduchesse Rénier, morte la veille à Botzen, après vingt-quatre heures de maladie seulement.

Vendredi 26. — Ce matin est mort cet excellent général Tagel, ancien ministre des Pays-Bas, âgé de quatre-vingt-sept ans. Chez Cowley, puis chez Walewski, et de nouveau chez Cowley. C'est la question de Neufchâtel qui nous occupe. Avant-dîner, je reçois, par le télégraphe, l'adhésion de mon Empereur au projet Sarazika-Kougas (1).

(1) Buol à Hübner, 26 décembre. Télégramme.

Digitized by Google

Samedi 27. — Chez Cowley, chez Walewski. Affaires de Neufchâtel. La Russie accepte le projet Sarazika-Kougas. Dîné chez James Rothschild, entre Mme James et Mercédès Beyens. Causé avec Disraéli, dont la tournure d'esprit me rappelle Clément Hugel. Ce qui me plaît le plus, autour de cette table surchargée de vaisselle, de fleurs, de bougies et surtout de mangeailles, c'est Mélanie et Elise dans leurs robes roses. C'est frais, naturel et jeune.

Dimanche 26. — Les affaires marchent bien. Les Anglais s'opposent à ce que deux plénipotentiaires russes prennent part à la conférence. Il y a de la jalousie entre Kisseleff et Brunnow.

Mardi 31. — Aujourd'hui la conférence se réunit enfin. Présents : Hübner, Walewski, Cowley, Hatzfeld, Brunnow, Villamarina, Djemil Bey. Les Anglais ayant insisté pour que la Russie, à l'instar des autres puissances, n'eût qu'un seul plénipotentiaire, à moins qu'ils ne s'engageassent à ne point soulever de discussions, et M. Brunnow n'ayant pas voulu prendre cet engagement, lui seul a représenté la Russie à l'exclusion de l'ambassadeur.

Brunnow demanda qu'on fixât un terme pour la remise du territoire à céder par la Russie, du 3 au 15 février, afin d'obliger ensuite l'Autriche et l'Angleterre à s'engager d'avoir terminé, le même jour, l'évacuation des Principautés et de la mer Noire. Cowley et moi nous avons naturellement refusé net, et Walewski

Digitized by Google

nous a appuyés énergiquement. Brunnow a demandé le temps d'en référer à Saint-Pétersbourg. Cependant, la carte géographique avec la nouvelle frontière a été paraphée (1).

(1) Hübner à Buol, 31 décembre, Télégramme.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE I

1851

Crise ministérielle. — La coalition. — Nouveau ministère. — Audience chez le Président. — M. Jules de Lasteyrie. — Visite au prince de Metternich. — Dîner chez le Président de la République. — Listes de dîners. — La veuve de Louis-Philippe. — Souvenirs de la Terreur. — *Morning party* à Saint-Cloud. — Des jours paisibles. — Crise ministérielle. — Le duc de Saint-Simon. — Message de Louis-Napoléon. — La princesse de Lieven. — Dîner du corps diplomatique. — Première journée du Président. — La « journée des paletots ». — Un orateur de carrefour. — Les ravages sur les boulevards. — Le Panthéon rendu au culte. — Le plébiscite. — Résultat du plébiscite 1

1852

Le Président maître du pays. — Publication de la Constitution. — Bal aux Tuileries. — L'Empire se fait. — Nouvelle loi sur la presse. — Nouveau cabinet anglais. — Revue des troupes. — Mort du prince de Schwarzenberg. — Mort du prince de Wurtemberg. — Dîner à Saint-Cloud. — La fête Napoléon. — Visite du général de Haynau. — La princesse de Bagration. — Mouvement impérialiste. — Abd-el-Kader. — Petit bal à Saint-Cloud. — Les trois cours du Nord. — Le baron de Mollerus. — Lettres de créance. — Proclamation de l'Empire. — Pas de titre de Napoléon III. — Pas de *Monsieur mon frère* 50

Digitized by Google

1853

Les diplomates allemands. — Audience chez l'Empereur. — Dîner chez M. Gudin. — Un mariage d'amour. — Le mariage de l'Empereur. — Reconnaissance de l'Empire. — Insurrection de Milan. — Susceptibilité de l'Empereur. — Légende sur Louis XVII. — La soirée aux Tuileries. — Question des réfugiés. — Les exécutions à Milan. — Le colonel Rose, — Les journaux belges. — La princesse Clary. — Fausse couche de l'Impératrice. — La mort de Donoso Cortès. — L'Empereur est inaccessible. — L'horizon politique s'assombrit. — Le duc de Gênes à Paris. — Le traité de 1841. — Mort de Mgr Gariboldi. — Arrestations à l'Opéra-Comique. — La conférence de Vienne. La reine d'Espagne. — Réceptions à l'ambassade. — Dîner à Saint-Cloud. — La note de Vienne. — L'archevêché de Bourges. — Sommation à la Porte. — L'opinion en Angleterre. — Susceptibilité de l'Empereur. — Premières hostilités. — L'Empereur est défiant. — Le château de Champlatreux. — La neutralité de l'Autriche. — Le château de Fontainebleau. — Ma chambre à coucher. — Les tables tournantes. — Causerie avec l'Impératrice — La phase des négociations. — L'idée de la fusion. — Grande hausse à la Bourse. — Palmerston *redivivus*. — Une mauvaise passe. — L'effigie de Napoléon Ier. — Mariage de l'Empereur. — Mission du comte de Linange. — L'Empereur Nicolas à Olmütz. — Irritation en Lombardie. . 95

1854

Le défilé des femmes. — Entretien avec l'Empereur. — Le revirement à Vienne. — Les inquiétudes. — Je continue mes efforts. — La réponse à la note russe. — La mission Orloff à Vienne. — Le Nestor de la diplomatie. — Bal costumé à la cour. — Le salon de la princesse de Lieven. — Les légitimistes purs. — Le missionnaire M. Huc. — Le prince de Hohenzollern à Paris. — Convention militaire. — Assassinat du duc de Parme. — Le duc de Cambridge. — Le prince royal de Saxe. — Audience chez l'Empereur. — Les salons de Vienne. — Départ de Vienne. — Le comte de Buol. — La question d'Orient. — Entretien avec l'Empereur. — L'ancienne société. — Miss Burdett Coutts. — Mort de Mme Narichkin. — Billault remplace Persigny. — Le siège de Silistrie est levé. — Hésitations de la Prusse. — La note du maréchal Vaillant. — Le triple traité. — Une lettre du général Hess. — Le choléra à Paris. — Nouvelles importantes. — Les Autrichiens en Valachie. — Bataille de l'Alma. — Chez M. Thiers. — Les

Digitized by Google

funérailles de Saint-Arnaud. — Journée de méditation. — Les nouvelles de Crimée. — Le comité de Saint-Aulaire. — Lord Palmerston à Paris. — Le traité avec la Prusse. — Convention relative à l'Italie. — La hausse de la rente. — Mort de Léon Faucher. — Un entretien avec l'Empereur. — Les causes de la guerre. — La mission d'Orloff. — Les quatre points de garantie. — La conférence de Bamberg. — La prise de Bomarsund. — La coopération de l'Empereur..... 196

1855

Le défilé des dames. — L'Empereur ne croit pas à la paix. — La diète de Francfort. — L'Empereur veut aller en Crimée. — Mort de l'Empereur Nicolas. — Nouveau plan de Drouyn de Lhuys. — La question de paix ou de guerre. — Drouyn de Lhuys part pour Vienne. — Le voile de Marie-Antoinette. — Le voyage de Crimée abandonné. — Drouyn de Lhuys de retour. — Démission de Drouyn de Lhuys. — Walewski remplace Drouyn de Lhuys. — Revue à l'École militaire. L'assaut contre Sébastopol. — Un emprunt de 72 millions. — Départ du général Crenneville. — Grande victoire en Crimée. — Illumination le soir. — Les conditions de paix. — Canrobert et lord Raglan. — Spectacle à Saint-Cloud. — Entretien avec l'Impératrice. — Dîner à Saint-Cloud. — Visite au comte Colloredo. — M. von der Pfordten dîne chez moi. — Entretien avec von der Pfordten. — Les préliminaires de la paix. — Arrivée du roi de Sardaigne. — Les conditions particulières. — Proposition du comte Walewski. — Présentations aux Tuileries. — Visite de M. de Wendtland. — Rédaction de notre ultimatum. — Conversation avec l'Empereur. — La rentrée des troupes..... 304

1856

Des informations d'Allemagne. — Le général Bosquet. — Audience de l'Empereur. — Petit bal aux Tuileries. — Résistance du comte Walewski. — Une journée occupée. — Causerie avec l'Empereur. — L'admission de la Prusse. — Visite chez Drouyn de Lhuys. — Causerie avec Buol. — La première conférence. — Discours de lord Clarendon. — Le traité de Bessarabie. — Éveillé par le canon. — Les plénipotentiaires prussiens. — Un désarroi complet. — Buol se fâche tout rouge. — La paix de Paris. — Long rapport à l'Empereur. — Je riposte à M. Cavour. — Les Russes gagnent du terrain. — Les membres du congrès. — Le comte Walewski. — Visite au comte Orloff. — Ma nomination d'ambassadeur. — L'archiduc Maximilien.

Digitized by Google

— Entretien avec l'Empereur. — Remis mes lettres de créance. — Chez le prince Jérôme. — L'île des Serpents. — Chez la reine Christine. — Arrivée à Compiègne. — Chasse à courre à Compiègne. — Causerie avec M. Fould. — La guerre des journaux. — Pourparlers politiques. — Le comte Paul Kisseleff. — Rapports à mon ministre. — Le cercle de l'Union. — Dépêches de Vienne — Les insurgés de Sicile. — Villamarina va à Turin. — Une nouvelle proposition. — Le prince Frédéric-Guillaume. — Le projet Sarazika-Kongas. — Service funèbre de M. de Salvandy. — Réunion de la conférence. 376

NOV 26 1917

Digitized by Google

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie

8, rue Garancière — 6e

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google